COSMOPOLITE
OU
NOUVELLE LUMIERE CHYMIQUE,

Pour servir d'éclairciſſement aux trois Principes de la Nature, exactement décrits dans les trois Traitez ſuivans.

Le I. traite *du Mercure.*
Le II. *Du Soûfre.*
& Le III. *Du vray Sel des Philoſophes.*

DERNIERE EDITION,
Revûë & augmentée
DES LETTRES PHILOSOPHIQUES
DU MESME AUTEUR.

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au S. Eloi.

M. DC. XCI.
Avec Privilege du Roy.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Sel. Cor.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

R

T. 3987.
A.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

LES OEUVRES DU COSMOPOLITE,

Diviſez en trois Traitez.

Dans leſquels ſont clairement expliquez les trois Principes des Philoſophes Chymiques, Sel, Soûfre & Mercure.

COSMOPOLITE
OU
NOUVELLE LUMIERE CHYMIQUE,

Pour servir d'éclairciſſement aux trois Principes de la Nature, exactement décrits dans les trois Traitez ſuivans.

Le I. traite *du Mercure.*
Le II. *Du Soûfre.*
& Le III. *Du vray Sel des Philoſophes.*

DERNIERE EDITION,
Revûë & augmentée
DES LETTRES PHILOSOPHIQUES
DU MESME AUTEUR.

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au S. Eloi.

M. DC. XCI.
Avec Privilege du Roy.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

PREFACE.

A tous les Inquisiteurs de l'Art Chymique, vrais Enfans d'Hermés.

SALUT.

COnsiderant en moi-même (AMI LECTEUR) *combien de fausses Receptes d'Alchymistes, qu'ils appellent ; & combien de Livres contrefaits & pernicieux, dans lesquels on ne sçauroit remarquer la moindre trace de la Verité, ont esté composez par la fraude & l'avarice des Imposteurs,*

dont la lecture a trompé & trompe encore tons les jours les veritables Inquiſiteurs des Arts & des ſecrets les plus cachez de la Nature. I'ai crû que je ne pouvois rien faire de plus utile & de plus profitable, que de communiquer aux vrais Fils & Heritiers de la Science, le talent qu'il a plû au Pere des Lumieres me confier : afin de donner à connoître à la Poſterité, que Dieu a octroyé cette benediction ſinguliere, & ce tréſor Philoſophique à quelques ſignalez perſonnages, non ſeulement dans les ſiécles paſſez, mais encore à quelques-uns de nôtre tems. Pluſieurs raiſons m'ont obligé à ne pas publier mon nom, parce que je ne recherche point d'eſtre loüé & eſtimé, & que je n'ai autre deſſein que de rendre office aux Amateurs de la Philoſophie. Ie laiſſe librement ce vain deſir de gloire à ceux qui aiment mieux paroître ſçavans, que de l'eſtre en effet. Ce que j'écris en

peu de paroles, a eſté confirmé par l'experience manuelle que j'en ai faite, avec la grace du Tres-haut, afin d'exhorter ceux qui ont déja posé les premiers & réels fondemens de cette loüable Science, à ne pas abandonner l'exercice & la pratique des belles choſes, & les garentir par ce moyen de la méchante & fraudu-leuſe troupe de Charlatans & ven-deurs de fumée, auſquels rien n'eſt ſi doux que de tromper. Ce ne ſont point des ſonges, (comme parle le vulgaire ignorant;) ce ne ſont point de vaines fictions de quelques Hom-mes oiſifs, comme veulent les fols & inſenſez, qui ſe mocquent de cét Art: C'eſt la pure Verité Philoſophique, dont je ſuis paſſionné Sectateur, que je veux vous découvrir, & que je n'ai pû ni dû vous cacher, ni paſſer ſous ſilence, pàrce que ce ſeroit refuſer l'appui & le ſecours qui eſt dû à la vraye Science Chymique indignement décriée; & qui pour cette raiſon, ap-

prehende extrémement de paroître en public dans ce ſiecle malheureux & pervers, où le vice marche de pair avec la vertu, à cauſe de l'ingratitude & de la perfidie des Hommes, & des maledictions qu'on vomit ſans ceſſe contre les Philoſophes. Ie pourrois rapporter pluſieurs Auteurs renommez pour témoins inconteſtables de la certitude de cette Science. Mais les choſes que nous voyons ſenſiblement, & dont nous ſommes convaincus par nôtre propre experience, n'ont pas beſoin d'autres preuves. Il n'y a pas long-tems, & j'en parle comme ſçavant, que pluſieurs perſonnes de grande & petite condition, ont vû cette Diane toute nuë. *Et quoi qu'il ſe trouve quelques perſonnes, qui par envie, ou par malice, ou par la crainte qu'ils ont que leurs impoſtures ne ſoient découvertes, crient inceſſamment que par un certain artifice, qu'ils couvrent ſous une vaine oſtentation de paroles faſ-*

tueuſes & ampoullées, l'on peut extraire l'ame de l'Or, & la rendre à un autre Corps : ce qu'ils entreprennent temerairement, & non ſans grande perte de tems, de labeur & d'argent. Que les Enfans d'Hermés ſçachent & tiennent pour certain, que certe extraction d'ame (pour parler en leurs termes) ſoit de l'Or, ſoit de la Lune, par quelque voye Sophiſtique vulgaire qu'elle ſe faſſe, n'eſt autre choſe qu'une pure fantaiſie & une vaine perſuaſion. Ce que pluſieurs ne veulent pas croire, mais qu'ils ſeront enfin contraints d'avoüer à leur dommage, lorſqu'ils en feront l'experience, ſeule & unique Maîtreſſe de la Verité. Au contraire je puis aſſeurer avec raiſon, que celui qui pourra par voye Philoſophique, ſans fraude & ſans déguiſement, teindre réellement le moindre métal du monde, ſoit avec profit, ou ſans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant & réſiſtant à toute ſorte

d'examens requis & néceſſaires, aura toutes les portes de la Nature ouvertes, pour rechercher d'autres plus hauts & plus excellens ſecrets, & même les acquerir avec la grace & la benediction de Dieu. Au reſte, j'offre aux Enfans de la Science ces preſens Traitez, que je n'ai écrits que ſur ma propre experience, afin qu'en étudiant & mettant leur application & toute la force de leur eſprit, à la recherche des Operations cachées de la Nature, ils puiſſent par là découvrir & connoître la verité des choſes, & la Nature même, en laquelle ſeule connoiſſance conſiſte toute la perfection de ce ſaint Art Philoſophique, pourveu qu'on y procede par le chemin Royal que la Nature nous a preſcrit en toutes ſes actions & Operations. C'eſt pourquoi je veux ici avertir le Lecteur, qu'il ne juge point de mes écrits ſelon l'écorce & le ſens exterieur des paroles, mais plûtôt par la force de la Nature,

de peur qu'en aprés il ne déplore ſon tems, ſon travail & ſon bien vainement dépenſez. Qu'il conſidere que c'eſt la ſcience des Sages, & non pas la ſcience des fols & des ignorans; & que l'intention des Philoſophes eſt toute autre, que ne la peuvent comprendre tous ces glorieux Thraſons, tous ces lettrez mocqueurs, tous ces Hommes vicieux & pervers, qui ne ſe pouvans mettre en réputation par leurs propres vertus, tâchent de ſe rendre illuſtres par leurs crimes, & par leur calomnie & impoſtures contre les gens d'honneur. Fuyez tous ces vagabonds & ignorans ſouffleurs, qui ont déja preſque trompé tout le monde, avec leurs blanchiſſemens & rubifications, non ſans grande diffamation & ignominie de cette noble Science. Les perſonnes de cette farine ne ſeront jamais admis dans les plus ſecrets myſtéres de ce ſaint Art : parce que c'eſt un don de Dieu, auquel on ne

peut parvenir que par la ſeule grace du Tres-haut, qui ne manque pas ou d'illuminer l'eſprit de celui qui la lui demande avec une humilité conſtante & religieuſe, ou de la lui communiquer par une démonſtration oculaire d'un Maître fidéle & expert. C'eſt pourquoi Dieu refuſe à bon droit la revelation de ces ſecrets à ceux qu'il en trouve indignes, & qui ſont éloignez de ſa grace.

Au ſurplus, je prie inſtamment les Enfans de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'envie que j'ai de leur rendre ſervice; & lorſqu'ils auront fait que ce qui eſt occulte *devienne* manifeſte, *& que ſuivant la volonté de Dieu par leur travail conſtant & aſſidu, ils auront atteint le port deſiré des Philoſophes, ils excluent de la connoiſſance de cét Art (à l'exemple des Sages) tous ceux qui en ſont indignes. Qu'ils ſe ſouviennent de la charité qu'ils doivent à leur prochain pauvre &*

incommodé, & qui vivra en la crainte de Dieu ; qu'ils le faſſent ſans aucune vaine oſtentation ; & qu'en reconnoiſſance de ce don ſpecial, dont ils n'abuſeront pas, ils chantent ſans ceſſe & en leur particulier, & dans l'interieur de leur cœur, des loüanges à Dieu Tout-puiſſant, tres-bon & tres-grand.

La Simplicité eſt le vrai ſceau de la Verité.

Extrait du Privilége du Roy.

PAR grace & Privilége du ROY, donné à S. Germain en Laye le 5e Decembre 1681. Signé, JUNQUIERES: Il eſt permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé : *Les Oeuvres du Coſmopolite*, pendant le tems de quinze années conſecutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Et deffenſes ſont faites à tous autres de l'imprimer, vendre ni diſtribuer, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ſes ayans cauſe, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus au long porté par ledit Privilége.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 23e *Decembre* 1681. *Signé*, ANGOT, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu du preſent Privilége, le dixiéme Juillet 1691.

TRAITÉ
DE LA
NATURE
EN GENERAL.

CHAPITRE I.

Ce que c'eſt que la Nature, & quels doivent être ceux qui la recherchent.

PLusieurs Hommes ſages & tres-doctes ont avant pluſieurs Siécles, & même avant le Deluge (ſelon le témoignage d'Hermes) écrit beaucoup de préceptes touchant la maniere de trouver la Pierre des Philoſophes, & nous en ont laiſſé tant d'Ecrits, que ſa

la Nature n'operoit tous les jours devant nos yeux des effets si surprenans, que nous ne pouvons absolument les nier, je croi qu'il ne se trouveroit personne qui estimât qu'il y eût veritablement une Nature, veu qu'au tems passez il ne fut jamais tant d'Inventeurs de choses, ni tant d'inventions qu'il s'en voit aujourd'hui. Aussi nos Predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & sa possibilité ; c'est-à-dire, ce qu'il étoit possible de faire. Et bien qu'ils ayent demeuré seulement en cette voye simple de la Nature, ils ont néanmoins trouvé tant de choses, qu'à peine pourrions-nous les imaginer avec toutes nos subtilitez & toute cette multitude d'inventions. Ce qui se fait à cause que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la Terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effet pour y appliquer nôtre esprit, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, qui loin d'être connuës, à peine se peuvent faire, ou du moins tres-difficilement. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il arrive que nous inventions plus aisément quel-

ques vaines ſubtilitez, & telles qu'à la verité les vrais Philoſophes n'euſſent pû preſque imaginer, plûtôt que de parvenir à leur intention, & au vrai cours de la Nature. Mais quoi! telle eſt l'humeur naturelle des Hommes de ce ſiécle, telle eſt leur inclination, de negliger ce qu'ils ſçavent, & de rechercher toûjours quelque choſe de nouveau, & ſur tout les eſprits des Hommes auſquels la Nature eſt ſujette.

Vous verrez, par exemple, qu'un Artiſan qui aura atteint la perfection de ſon Art, cherchera d'autres choſes, ou qu'il en abuſera, ou même qu'il le laiſſera là tout-à-fait. Ainſi la genereuſe Nature agit toûjouts ſans relâche, juſqu'à ſon Iliade, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſon dernier terme, & puis elle ceſſe : car dés le commencement il lui a été accordé qu'elle pourroit s'ameliorer dans ſon cours, & qu'elle parviendroit enfin à un repos ſolide & entier, auquel pour cét effet elle tend de tout ſon pouvoir, ſe réjoüiſſant de ſa fin, comme les fourmies ſe réjoüiſſent de leur vieilleſſe, qui leur donne des aîles à la fin de leurs jours. De même nos eſprits ont pouſſé ſi avant, principalement dans l'Art Philoſophique & dans

la pratique de la Pierre, que nous ſommes preſque parvenus juſqu'à l'Iliade ; c'eſt-à-dire, juſqu'au dernier but. Car les Philoſophes de ce tems ont trouvé tant de ſubtilitez, qu'il eſt preſque impoſſible d'en trouver de plus grandes ; & ils different autant de l'Art des anciens Philoſophes, que l'Horlogerie eſt differente de la ſimple Serrurerie. En effet, quoique le Serrurier & l'Horlogeur manient tous deux le Fer, & qu'ils ſoient maîtres tous deux dans leur Art, l'un néanmoins ignore l'artifice de l'autre.

Pour moi je m'aſſeure que ſi Hermes, Geber & Lulle, tous ſubtils & tous profonds Philoſophes qu'ils pouvoient être, revenoient maintenant au monde, ils ne ſeroient pas tenus par ceux d'aujourd'hui à grande peine pour des Philoſophes, mais plûtôt pour des Diſciples, tant nôtre préſomption eſt grande. Sans doute qu'auſſi ces bons & doctes Perſonnages ignoroient tant d'inutiles diſtillations qui ſont uſitées aujourd'hui, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines Operations que nos Modernes ont inventées, leſquels n'ayans pas bien entendu le ſens des Ecrits de ces Anciens, reſteront encore long-tems

à rechercher une choſe ſeulement ; c'eſt de ſçavoir la Pierre des Philoſophes, ou la teinture Phytique, que les Anciens ont ſçû faire. Enfin il nous arrive au contraire, qu'en la cherchant où elle n'eſt pas, nous rencontrons autre choſe ; mais n'étoit que tel eſt l'inſtinct naturel de l'homme, & que la Nature n'uſât en ceci de ſon droit, à peine nous fourvoyerions-nous maintenant.

Pour retourner donc à nôtre propos, j'ai promis en ce premier Traité d'expliquer la Nature, afin que nos vaines imaginations ne nous détournent point de la vraye & ſimple voye. Je dis donc que la Nature eſt *une, vraye, ſimple, entiere en ſon être*, & que Dieu l'a faite devant tous les Siécles, & lui a enclos un certain eſprit univerſel. Il faut ſçavoir néanmoins que le terme de la Nature eſt Dieu, comme il en eſt le principe; car toute choſe finit toûjours en ce, en quoi elle a pris ſon être & ſon commencement. J'ai dit qu'elle eſt *unique*, & que c'eſt par elle que Dieu a fait tout ce qu'il a fait ; non que je die qu'il ne peut rien faire ſans elle (car c'eſt lui qui l'a faite, & il eſt Tout-Puiſſant) mais il lui a plû ainſi, & il l'a fait. Toutes choſes

proviennent de cette ſeule & unique Nature, & il n'y a rien en tout le monde, hors la Nature. Que ſi quelquefois nous voyons arriver des avortons, c'eſt la faute ou du lieu, ou de l'artiſan, & non pas de la Nature. Or cette Nature eſt principalement diviſée en quatre regions ou lieux, où elle fait tout ce qui ſe voit, & tout ce qui eſt caché ; car ſans doute toutes choſes ſont plûtôt à l'ombre & cachées, que veritablement elles n'apparoiſſent. Elle ſe change au mâle & à la femelle ; elle eſt comparée au Mercure, parce qu'elle ſe joint à divers lieux ; & ſelon les lieux de la Terre, bons ou mauvais, elle produit chaque choſe : bien qu'à la verité il n'y ait point de mauvais lieux en Terre, comme il nous ſemble. Il y a quatre qualitez élementaires en toutes choſes, leſquelles ne ſont jamais d'accord, car l'une excede toûjours l'autre.

Il eſt donc à remarquer que la Nature n'eſt point viſible, bien qu'elle agiſſe ſans ceſſe ; car ce n'eſt qu'un eſprit volatil, qui fait ſon office dans les corps, & qui a ſon ſiege & ſon lieu en la Volonté divine. En cét endroit elle ne nous ſert d'autre choſe, ſinon que nous ſça-

chions connoître les lieux d'icelle, & principalement ceux qui lui ſont plus proches & plus convenables ; c'eſt-à-dire, afin que nous ſçachions conjoindre les choſes enſemble ſelon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme, ou le bœuf ou quelqu'autre bête avec le métal : mais au contraire, qu'un ſemblable agiſſe ſur ſon ſemblable, car alors la Nature ne manquera pas de faire ſon office. Or le lieu de la Nature n'eſt ailleurs qu'en la volonté de Dieu, comme nous avons déja dit ci-devant.

Les Scrutateurs de la Nature doivent être tels qu'eſt la Nature même ; c'eſt-à-dire, vrais, ſimples, pariens, conſtans, &c. mais ce qui eſt le principal point, pieux, craignans Dieu, & ne nuiſans aucunement à leur prochain. Puis aprés, qu'ils conſiderent exactement, ſi ce qu'ils ſe propoſent eſt ſelon la Nature, s'il eſt poſſible & faiſable ; & cela qu'ils l'apprennent par des exemples apparens & ſenſibles ; à ſçavoir, avec quoi toute choſe ſe fait, comment, & avec quel vaiſſeau. Car ſi tu veux ſimplement faire quelque choſe comme fait la Nature, ſui-là ; mais ſi tu veux faire quelque choſe de plus excellent que la Nature ne

fait, regarde en quoi, & par quoi elle s'ameliore, & tu trouveras que c'eſt toûjours avec ſon ſemblable. Si tu veux, par exemple, étendre la vertu intrinſeque de quelque métal plus outre que la Nature, (ce qui eſt nôtre intention) il te faut prendre la Nature métallique, & ce encore au mâle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car ſi tu penſe faire un métal d'une herbe, tu travailleras en vain : de même que d'un chien ou de quelqu'autre bête, tu ne ſçaurois produire un arbre.

CHAPITRE II.

De l'operation de la Nature en nôtre propoſition & ſemence.

J'Ay dit ci-deſſus que la Nature eſt unique, vraye, & par tout apparente, continuë ; qu'elle eſt connuë par les choſes qu'elle produit, comme bois, herbes, &c. Je vous ai dit auſſi que le Scrutateur d'icelle doit être de même ; c'eſt-à-dire, veritable, ſimple, patient, conſtant, & qu'il n'applique ſon eſprit

qu'à une choſe ſeulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature.

Vous remarquerez que tout ainſi que la Nature eſt en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a creée & l'a miſe en toute imagination ; de même la Nature s'eſt faite une ſemence dans les élemens procedante de ſa volonté. Il eſt vrai qu'elle eſt unique, & toutefois elle produit choſes diverſes ; mais néanmoins elle ne produit rien ſans ſperme. Car la Nature fait tout ce que veut le ſperme, & elle n'eſt que comme l'inſtrument de quelque artiſan. Le ſperme donc de chaque choſe eſt meilleur & plus utile à l'artiſte, que la Nature même : car par la Nature ſeule vous ne ferez non plus ſans ſperme, qu'un Orfévre pourroit faire ſans feu, ſans or ou ſans argent, ou le Laboureur ſans grain. Ayez donc cette ſemence ou ſperme, & la Nature ſera prête de faire ſon devoir, ſoit à mal, ſoit à bien. Elle agit ſur le ſperme comme Dieu ſur le franc-arbitre de l'homme. Et c'eſt une grande merveille de voir que la Nature obéïſſe à la ſemence, toutefois ſans y être forcée, mais de ſa propre volonté. De même Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non qu'il y ſoit forcé,

mais de ſon bon & libre vouloir. C'eſt pourquoi il a donné à l'homme le liberal arbitre, ſoit au bien, ſoit au mal. Le ſperme donc c'eſt l'Elixir ou la quinte-eſſence de chaque choſe, ou bien encore la plus parfaite & la plus accomplie décoction & digeſtion de chaque choſe, ou le baûme de Soûfre, qui eſt la même choſe que l'humide radical dans les métaux. Nous pourrions à la verité faire ici un grand & ample diſcours de ce ſperme ; mais nous ne voulons tendre à autre choſe qu'à ce que nous nous ſommes propoſé en cét Art. Les quatre Elemens engendrent le ſperme par la volonté de Dieu, & par l'imagination de la Nature : car tout ainſi que le ſperme de l'homme a ſon centre ou receptacle convenable dans les reins ; de même les quatre Elemens, par un mouvement infatigable & perpetuel, (chacun ſelon ſa qualité) jettent leur ſperme au centre de la Terre, où il eſt digeré, & par le mouvement pouſſé dehors. Quant au centre de la Terre, c'eſt un certain lieu vuide, où rien ne peut repoſer. Les quatre Elemens jettent leurs qualitez en l'excentre (s'il faut ainſi parler) ou à la marge & circonference du centre; comme l'homme

jette ſa ſemence dans la matrice de la femme, dans laquelle il ne demeure rien de la ſemence : mais aprés que la matrice en a pris une deuë portion, elle jette le reſte dehors. De même arrive-il au centre de la Terre, que la force Magnetique ou Aymantine de la partie de quelque lieu, attire à ſoi ce qui lui eſt propre pour engendrer quelque choſe, & le reſte elle le pouſſe dehors pour en faire des pierres & autres excremens. Car toutes choſes prennent leur origine de cette fontaine, & rien ne naît en tout le monde que par l'arroſement de ſes ruiſſeaux. Par exemple ; que l'on mette ſur une table bien unie un vaiſſeau plein d'eau, qui ſoit placé au milieu de cette table, & qu'on poſe à l'entour pluſieurs choſes & diverſes couleurs, & entr'autres qu'il y ait du ſel, & que chaque choſe ſoit miſe ſeparément : puis aprés que l'ou verſe l'eau au milieu, vous la verrez couler deçà & delà ; vous verrez, dis-je, que ce ruiſſeau-ci venant à rencontrer la couleur rouge, deviendra rouge pareillement ; & que celui-là paſſant par le ſel, deviendra ſalé, & ainſi des autres : car il eſt certain que l'eau ne change point

les lieux, mais la diverſité des lieux change l'eau. De même la ſemence ou ſperme jetté par les quatre Elemens au centre de la Terre, paſſe par divers lieux; en ſorte que chaque choſe naît ſelon la diverſité des lieux : s'il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il ſe fait une choſe pure. La ſemence & le ſperme de toutes choſes eſt unique, & néanmoins il engendre diverſes choſes, comme il appert par l'exemple ſuivant. La ſemence de l'homme eſt une ſemence noble, creée ſeulement pour la generation de l'homme ; cependant ſi l'homme en abuſe, (ce qui eſt en ſon liberal arbitre) il en naît un avorton ou un monſtre. Car ſi contre les deffenſes que Dieu a faites à l'homme, il s'accouploit avec une vache, ou quelqu'autre bête, cét animal concevroit facilement la ſemence de l'homme, parce que la Nature n'eſt qu'une ; & alors il ne naîtroit pas un homme, mais une bête & un monſtre, à cauſe que la ſemence ne trouve pas le lieu qui lui eſt convenable. Ainſi par cette inhumaine & deteſtable commixtion, ou *mélange* des hommes avec les bêtes, il naîtroit diverſes ſortes d'animaux ſemblables aux

hommes : Car il arrive infailliblement que ſi le ſperme entre au centre, il naît ce qu'il en doit naître ; mais ſi-tôt qu'il eſt venu en un lieu certain & qui le conçoit, alors il ne change plus de forme. Toutefois tant que le ſperme eſt dans le centre, il ſe peut auſſi-tôt créer de lui un arbre qu'un métal, une herbe qu'une pierre, & une choſe enfin plus pure que l'autre, ſelon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quelle façon les Elemens engendrent certe ſemence.

Il faut bien remarquer qu'il y a quatre Elemens, deux deſquels ſont graves ou peſans, & deux autres legers ; deux ſecs & deux humides, toutefois l'un extrémement ſec, & l'autre extrémement humide, & en outre ſont maſculins & feminins. Or chacun d'eux eſt tres-prompt à produire choſes ſemblables à ſoi en ſa ſphere : car ainſi l'a voulu le Tres-Haut. Ces quatre ne repoſent jamais ; ils agiſſent continuellement l'un en l'autre, & chacun pouſſe de ſoi & par ſoi ce qu'il a de plus ſubtil : tous ont leurs rendez-vous general au centre, & dans le centre eſt l'Archée ſerviteur de la Nature, qui venant à mêler ces ſpermes-là, les jette dehors. Mais

vous pourrez voir plus au long dans la concluſion de ces douze Traitez ou *Chapitres*, comment cela ſe fait.

CHAPITRE III.

De la vraye & premiere matiere des Métaux.

LA premiere matiere des Métaux eſt double ; mais néanmoins l'une ſans l'autre ne crée point un métal. La premiere & la principale eſt une humidité de l'air mêlée avec chaleur, & cette humidité a été nommée par les Philoſophes *Mercure*, lequel eſt gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune, en nôtre Mer Philoſophique. La ſeconde eſt la chaleur de la Terre ; c'eſt-à-dire, une chaleur ſéche, qu'ils appellent *Soûfre*. Mais parce que tous les vrais Philoſophes l'ont caché le plus qu'ils ont pû, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement qu'il nous ſera poſſible, & principalement le poids, lequel étant ignoré, toutes choſes ſe détruiſent. De là vient que pluſieurs d'une bonne choſe,

ne produiſent que des avortons : Car il y en a quelques-uns qui prennent tout le corps pour leur matiere ; c'eſt-à-dire, pour leur ſemence ou ſperme : les autres n'en prennent qu'un morceau, & tous ſe détournent du droit chemin. Si quelqu'un, par exemple, étoit aſſez idiot pour prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & que de cette commixtion il préſumât pouvoir faire un homme, il n'y a perſonne pour ignorant qu'il fût, qui ne jugeât tres-bien que cela eſt impoſſible, puiſqu'en chaque corps il y a un centre & un lieu certain où le ſperme ſe repoſe, & eſt toûjours comme un point ; c'eſt-à-dire, qui eſt comme environ la huit mille deux-centiéme partie du corps, pour petit qu'il ſoit ; voire même en un grain de froment : ce qui ne peut être autrement. Auſſi eſt-ce folie de croire que tout le grain ou tout le corps ſe convertiſſe en ſemence, il n'y en a qu'une petite érincelle ou partie neceſſaire, laquelle eſt preſervée par ſon corps de toute exceſſive chaleur & froideur, &c. Si tu as des oreilles & de l'entendement, prends garde à ce que je te dis, & tu ſeras aſſuré contre ceux non-ſeulement

qui ignorent le vrai lieu de la semence, & veulent prendre tout le dorps au lieu d'icelle, & qui essayent inutilement de réduire tout le grain en semence ; mais encore contre ceux qui s'amusent à une vaine dissolution des Métaux, s'efforçant de les dissoudre entierement, afin de créer un nouveau métal de leur mutuelle commixtion. Mais si ces gens consideroient le procedé de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement : car il n'y a point de métal, si pur qu'il soit, qui n'ait ses impuretez, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

Toi donc, ami Lecteur, prends garde sur tout au point de la Nature, & tu as assez ; mais tiens toûjours cette maxime pour assurée, qu'il ne faut pas chercher ce point aux Métaux du vulgaire, car il n'est point en eux ; parce que ces Métaux, principalement l'Or du vulgaire, sont morts ; au lieu que les nôtres au contraire sont vifs & ayans esprit ; & ce sont ceux-là qu'il faut prendre. Car tu dois sçavoir que la vie des Métaux n'est autre chose qu le feu, lorsqu'ils sont encore dans leur mine ; & que la mort des Métaux est aussi le feu ;

feu ; c'eſt-à-dire, le feu de fuſion. Or la premiere matiere des Métaux eſt une certaine humidité mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau graſſe, adherante à chaque choſe pour pure ou impure qu'elle ſoit, en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre : ce qui ſe fait, parce que la Terre eſt en un endroit plus ouverte & poreuſe, & ayant une plus grande force attractive qu'en un autre. Elle provient quelquefois, & paroît au jour de ſoi-même, mais vêtuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle ne trouve pas à quoi s'attacher. Elle ſe connoît ainſi, parce que toute choſe eſt compoſée de trois principes ; mais en la matiere des Métaux, elle eſt unique & ſans conjonction, excepté ſa robe ou ſon ombre, c'eſt-à-dire ſon ſoûfre.

CHAPITRE IV.

De quelle maniere les Métaux ſont engendrez aux entrailles de la Terre.

LES Métaux ſont produits en cette façon. Aprés que les quatre Elemens ont pouſſé leur force & *leurs vertus* dans le centre de la Terre, l'Archée de la Nature en diſtillant, les ſublime à la ſuperficie par la chaleur d'un mouvement perpetuel ; car la Terre eſt porcuſe, & le vent en diſtillant par les pores de la Terre, ſe réſout en eau, de laquelle naiſſent toutes choſes. Que les enfans de la Science ſçachent donc que le ſperme des Métaux n'eſt point different du ſperme de toutes les choſes qui ſont au monde, lequel n'eſt qu'une vapeur humide. C'eſt pourquoi les Alchymiſtes recherchent en vain la réduction des Métaux en leur premiere matiere, qui n'eſt autre choſe qu'une vapeur. Auſſi les Philoſophes n'ont point entendu cette premiere matiere, mais ſeulement

la ſeconde, comme diſpute tres-bien Bernard Treviſan, quoi qu'à la verité ce ſoit un peu obſcurément, parce qu'il parle des quatre Elemens : néanmoins il a voulu dire cela, mais il prétendoit parler ſeulement aux enfans de doctrine. Quant à moi, afin de découvrir plus ouvertement la Theorie, j'ai bien voulu ici avertir tout le monde de laiſſer là tant de ſolutions, tant de circulations, tant de calcinations & réïterations, puiſque c'eſt en vain que l'on cherche cela en une choſe dure, qui de ſoi eſt molle *par tout.* C'eſt pourquoi ne cherchez plus cette premiere matiere ; mais la ſeconde ſeulement, laquelle eſt telle, qu'auſſi-tôt qu'elle eſt conçûë, elle ne peut changer de forme. Que ſi quelqu'un demande comment eſt-ce que le métal ſe peut réduire en cette ſeconde matiere, je réponds que je ſuis en cela l'intention des Philoſophes ; mais j'y inſiſte plus que les autres, afin que les enfans de la Science prennent le ſens des Auteurs, & non pas les ſyllabes, & que là où la Nature finit, principalement dans les métalliques qui ſemblent des corps parfaits devant nos yeux, là il faut que l'art commence.

Mais pour retourner à nôtre propos (car nous n'entendons pas parler ici seulement de la Pierre) traitons de la matiere des Métaux. J'ai dit un peu auparavant que toutes choses sont produites d'un air liquide ; c'est-à-dire, d'une vapeur que les Elemens distillent dans les entrailles de la Terre par un continuel mouvement ; & si-tôt que l'Archée l'a reçû, il le sublime par les pores, & le distribuë par sa sagesse à chaque lieu (comme nous avons déja dit ci-dessus.) Et ainsi par la varieté des lieux, les choses proviennent & naissent diverses. Il y en a qui estiment que le Saturne a une semence particuliere, que l'Or en a une autre, & ainsi chaque méral ; mais cette opinion est vaine, car il n'y a qu'une unique semence, tant au Saturne, qu'en l'Or, en l'Argent, & au Fer : Mais le lieu de leur naissance a été cause de leur difference, (si tu m'entends comme il faut) encore que la Nature a bien plûtôt achevé son œuvre en la procréation de l'Argent, qu'en celle de l'Or, *& ainsi des autres.* Car quand cette vapeur que nous avons dit, est sublimée au centre de la Terre, il est nécessaire qu'elle passe par des lieux ou froids, ou chauds ;

que ſi elle paſſe par des lieux chauds & purs, & où une certaine graiſſe de ſoûfre adhere aux parois, alors cette vapeur, que les Philoſophes ont appellé leur Mercure, s'accommode & ſe joint à cette gaiſſe, laquelle elle ſublime aprés avec ſoi ; & de ce mélange ſe fait une certaine onctuoſité, qui laiſſant le nom de vapeur, prend le nom de graiſſe ; & venant puis aprés à ſe ſublimer en d'autres lieux qui ont été nettoyez par la vapeur précédente, & où la Terre eſt ſubtile, pure & humide, elle remplit les pores de cette Terre, & ſe joint à elle ; & ainſi il ſe fait de l'Or. Que ſi cette onctuoſité ou graiſſe parvient à des lieux impurs & froids, c'eſt là que s'engendre le Saturne ; & ſi cette Terre eſt pure, mais mêlée de ſoûfre, alors s'engendre le Venus. Car plus le lieu eſt pur & net, plus les Métaux qu'il procrée ſont purs.

Il faut auſſi remarquer que cette vapeur ſort continuellement du centre à la ſuperficie, & qu'en allant elle purge les lieux. C'eſt pourquoi il arrive qu'aujourd'ui il ſe trouve des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en avoit point : car cette vapeur par ſon continuel progrés ſubtiliſe toûjours le crud & l'impur,

tirant auſſi ſucceſſivement le pur avec ſoi. Et voilà comme ſe fait la réïteration ou circulation de la Nature, laquelle ſe ſublime tant de fois, produiſant choſes nouvelles, juſqu'à ce que le lieu ſoit entierement dépuré, lequel plus il eſt nettoyé, plus il produit des choſes riches & tres-belles. Mais en Hyver quand la froideur de l'air vient à reſſerrer la Terre, cette vapeur onctueuſe vient auſſi à ſe congeler, qui aprés au retour du Printems ſe mêle avec la Terre & l'Eau; & de là ſe fait la Magneſie, tirant à ſoi un ſemblable Mercure de l'air; qui donne vie à toutes choſes par les rayons du Soleil, de la Lune, & des Etoilles : Et ainſi ſont produites les herbes, les fleurs, & autres choſes ſemblables; car la Nature ne demeure jamais un moment de tems oiſive.

Quant aux Métaux, ils s'engendrent en cette façon. La Terre eſt purgée par une longue diſtillation : puis à l'arrivée de cette vapeur onctueuſe ou graiſſe, ils ſont procréez; & ne s'engendrent point d'autre maniere, comme quelques-uns eſtiment vainement, interpretans mal à cét égard les Ecrits des Philoſophes.

CHAPITRE V.

De la generation de toutes sortes de Pierres.

LA matiere des Pierres est la même que celles des autres choses, & selon la pureté des lieux elles naissent de cette façon. Quand les quatre Elemens distillent leur vapeur au centre de la Terre, l'Archée de la Nature la repousse & la sublime : de sorte que passant par les lieux & par les pores de la Terre, elle attire avec soi toute l'impureté de la Terre, jusqu'à la superficie ; là où étant, elle est puis aprés congelée par l'air, parce que tout ce que l'air pur engendre, est aussi congelé par l'air crud ; car l'air a ingrez dans l'air, & se joignent l'un l'autre, parce que la Nature s'éjoüit avec Nature : Et ainsi se font les Pierres & les Rochers pierreux, selon la grandeur ou la petitesse des pores de la Terre, lesquels plus ils sont grands, font que le lieu en est mieux purgé ; car une plus grande chaleur & une plus grande quan-

tité d'eau passant par ce soûpirail, la dépuration de la Terre en est plûtôt faite, & par ce moyen les Métaux naissent plus commodément en ces lieux, comme le témoigne l'experience, qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'Or ailleurs qu'aux Montagnes, parce que rarement se trouve-il dans les Campagnes, qui sont des lieux ordinairement humides & marécageux, non pas à cause de cette vapeur que j'ai dit, mais à cause de l'Eau élementaire, laquelle attire à soi ladite vapeur de telle façon, qu'ils ne se peuvent séparer : si bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argille, de laquelle usent les Potiers. Mais aux lieux où il y a une grosse arene, aufquels cette vapeur n'est pas conjointe avec la graisse ou le soûfre, comme dans les prez, elle crée des herbes & du foin.

Il y a encore d'autres Pierres précieuses, comme le Diamant, le Rubis, l'Emeraude, le Crisoperas, l'Onix, & l'Escarboucle, lesquelles sont toutes engendrées en cette façon. Quand cette vapeur de Nature se sublime de soi-même sans ce soûfre, ou cette onctuosité que nous avons dit, & qu'elle rencontre un

lieu

lieu d'eau pure de ſel, alors ſe font les Diamans ; & cela dans les lieux les plus froids, auſquels cette graiſſe ne peut parvenir, parce que ſi elle y arrivoit, elle empêcheroit cét effet. Car on ſçait bien que l'eſprit de l'eau ſe ſublime facilement, & avec un peu de chaleur ; mais non pas l'huile ou la graiſſe, qui ne peut s'élever qu'à force de chaleur, & ce en lieux chauds : car encore bien qu'elle procede du centre, il ne lui faut pourtant gueres de froid pour la congeler, & la faire arrêter ; mais la vapeur monte aux lieux propres, & ſe congele en pierres par petits grains dans l'eau pure.

Mais pour expliquer comment les couleurs ſe font dans les Pierres précieuſes, il faut ſçavoir que cela ſe fait par le moyen du ſoûfre, en cette maniere. Si la graiſſe du ſoûfre eſt congelée par ce mouvement perpetuel, l'eſprit de l'eau puis aprés le digere en paſſant, & le purifie par la vertu du ſel, juſqu'à ce qu'il ſoit coloré d'une couleur digeſte, rouge ou blanche ; laquelle couleur tendant à ſa perfection, s'éleve avec cét eſprit, parce qu'il eſt ſubtiliſé par tant de diſtillations réïterées : l'eſprit puis aprés a puiſſance de pénétrer dans

les choſes imparfaites ; & ainſi il introduit la couleur, qui ſe joint puis aprés à cette eau en partie congelée, & remplir ainſi ſes pores, & ſe fixe avec elle d'une fixation inſéparable. Car toute eau ſe congele par la chaleur, ſi elle eſt ſans eſprit ; & ſi elle eſt jointe à l'eſprit, elle ſe congele au froid. Mais quiconque ſçait congeler l'eau par le chaud, & joindre l'eſprit avec elle, certainement il a trouvé une choſe mille fois plus précieuſe que l'Or, & que toute choſe qui ſoit au monde. Faites donc en ſorte que l'eſprit ſe ſépare de l'eau, afin qu'il ſe pourriſſe, & que le grain apparoiſſe : puis aprés en avoir rejetté les feces, réduiſez l'eſprit en eau, & les faites joindre enſemble ; car cette conjonction engendrera un rameau diſſemblable en forme & excellence à ſes parens.

CHAPITRE VI.

De la ſeconde matiére, & de la perfection de toutes choſes.

NOus avons traité ci-deſſus de la premiere matiére de toutes choſes, & comme elles naiſſent par la Nature ſans ſemence ; c'eſt-à-dite, comme la Nature reçoit la matiere des Elemens, de laquelle elle engendre la ſemence : maintenant nous parlerons de la ſemence, & des choſes qui s'engendrent avec ſemence. Toute choſe donc qui a ſemence eſt multipliée par icelle, mais il eſt ſans doute que cela ne ſe fait pas ſans l'aide de la Nature : car la ſemence en un corps n'eſt autre choſe qu'un air congelé, ou une vapeur humide, laquelle ſi elle n'eſt reſoûte par une vapeur chaude, eſt *tout-à-fait* inutile.

Que ceux qui recherchent l'art, ſçachent donc ce que c'eſt que ſemence, afin qu'ils ne cherchent point une choſe qui n'eſt pas : Qu'ils ſçachent, dis-je, que la ſemence eſt triple, & qu'elle eſt

engendrée des quatre Elemens. La premiere éſpece de ſemence eſt la minerale, dont il s'agit ici : la ſeconde eſt la vegetable : & la troiſiéme l'animale. La ſemence-minerale eſt ſeulement connuë des vrais Philoſophes ; la ſemence vegetable eſt commune & vulgaire, de même que nous voyons dans les fruits ; & l'animale ſe connoît par l'imagination. La vegetable nous montre à l'œil comment la Nature l'a crée des quatre Elemens : car il faut ſçavoir que l'hyver eſt cauſe de putrefaction, parce qu'il congele les eſprits vitaux dans les Arbres ; & lorſqu'ils ſont reſouts par la chaleur du Soleil, (auquel il y a une force magnetique ou aymantine, qui attire à ſoi toute humidité) alors la chaleur de la Nature, excitée par le mouvement, pouſſe à la circonference une vapeur d'eau ſubtile, qui ouvre les pores de l'Arbre, & en fait diſtiller des gouttes, ſéparant toûjours le pur de l'impur : Néanmoins l'impur précéde quelquefois le pur ; le pur ſe congele en fleurs, l'impur en feüilles ; le gros & épais en écorce, laquelle demeure fixe : mais les feüilles tombent ou par le froid, ou par le chaud, quand les pores de l'Arbre

ſont bouchez ; les fleurs ſe congelent en une couleur proportionnée à la chaleur, & apportent fruit ou ſemence. De même que la pomme, en laquelle eſt le ſperme, d'où l'Arbre ne naît pas ; mais dans ce ſperme eſt la ſemence ou le grain interieurement, duquel l'Arbre naît même ſans ſperme : car la multiplication ne ſe fait pas au ſperme, mais en la ſemence ; comme nous voyons clairement que la Nature crée la ſemence des quatre Elemens, de peur que nous ne fuſſions occupez à cela inutilement ; car ce qui eſt crée, n'a pas beſoin de Createur. Il ſuffira en cét endroit d'avoir averti le Lecteur par cét exemple. Retournons maintenant à nôtre propos mineral.

Il faut donc ſçavoir que la Nature crée la ſemence minerale ou métallique dans les entrailles de la Terre ; c'eſt pourquoi on ne croit pas qu'il y ait une telle ſemence dans la Nature, à cauſe qu'elle eſt inviſible. Mais ce n'eſt pas merveille ſi les ignorans en doutent ; car puiſqu'ils ne peuvent même comprendre ce qui eſt devant leurs yeux, à grande peine concevroient-ils ce qui eſt caché & inviſible. Et pourtant c'eſt une

choſe tres-vraye, que ce qui eſt en haut, eſt comme ce qui eſt en bas : & au contraire, ce qui naît en haut, naît d'une même ſource que ce qui eſt deſſous dans les entrailles de la Terre. Et je vous prie, quelle prérogative auroient les vegetables pardeſſus les métaux, pour que Dieu eût donné de la ſemence à ceux-là, & en eût exclus ceux-ci ? Les métaux ne ſont-ils pas en auſſi grande autorité & conſideration envers Dieu, que les Arbres ? Tenons donc pour aſſuré que rien ne croît ſans ſemence ; car là où il n'y a point de ſemence, la choſe eſt morte. Il eſt donc néceſſaire que les quatre Elemens créent la ſemence des métaux, ou qu'ils les produiſent ſans ſemence : S'ils ſont produits ſans ſemence, ils ne peuvent être parfaits, car toute choſe ſans ſemence eſt imparfaite, eu égard au compoſé. Qui n'ajoûte point foi à cette verité indubitable, n'eſt pas digne de rechercher les ſecrets de la Nature, car rien ne naît au monde ſans ſemence. Les métaux ont en eux vraiment & réellement leur ſemence ; mais leur generation ſe fait ainſi.

Les quatre Elemens en la premiere operation de la Nature, diſtillent par

l'artifice de l'Archée dans le centre de la Terre, une vapeur d'eau pondereuſe, qui eſt la ſemence des métaux, & s'appelle *Mercure*, non pas à cauſe de ſon eſſence, mais à cauſe de ſa fluidité & facile adherance à chaque choſe. Il eſt comparé au Soûfre, à cauſe de ſa chaleur interne ; & aprés la congelation, c'eſt l'humide radical. Et quoi que le corps des métaux ſoit procreé du Mercure, (ce qui ſe doit entendre du Mercure des Philoſophes) néanmoins il ne faut point écouter ceux qui eſtiment que le Mercure vulgaire ſoit la ſemence des métaux, & ainſi prennent le corps au lieu de la ſemence, ne conſiderant pas que le Mercure vulgaire a auſſi-bien en ſoi ſa ſemence que les autres. L'erreur de tous ces gens-là ſera manifeſte par l'exemple ſuivant.

Il eſt certain que les hommes ont leur ſemence, en laquelle ils ſont multipliez. Le corps de l'homme c'eſt le Mercure, la ſemence eſt cachée dans ce corps ; & eu égard au corps, la quantité de ſon poids eſt tres-petite. Qui veut donc engendrer cét homme métallique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure qui eſt un corps, mais la ſemence, qui eſt cette va-

peur d'eau congelée. Ainſi les Operateurs vulgaires procedent mal en la regeneration des métaux ; ils diſſolvent les corps métalliques, ſoit Mercure, ſoit Or, ſoit Argent, ſoit Plomb, & les corrodent avec les Eaux-fortes, & autres choſes heterogenées & étrangeres, non requiſes à la vraye ſcience : puis aprés ils conjoignent ces diſſolutions, ignorant ou ne prenant pas garde que des pieces & des morceaux d'un corps, un homme ne peut pas être engendré ; car par ce moyen, la corruption du corps & la deſtruction de la ſemence ont précédé. Chaque choſe ſe multiplie au mâle & à la femelle, comme j'ai fait mention au Chapitre de la double Matiere : La disjonction du ſexe n'engendre rien, c'eſt la dûë conjonction, laquelle produit une nouvelle forme. Qui veut donc faire quelque choſe de bon, doit prendre les ſpermes ou ſemences, non pas les corps entiers.

Prends donc le mâle vif, & la femelle vive, & les conjoints enſemble, afin qu'ils s'imaginent un ſperme pour procréer un fruit de leur Nature : car il ne faut point que perſonne ſe mette en tête de pouvoir faire la premiere matiere. La

premiere matiere de l'homme, c'eſt la Terre, de laquelle il n'y a homme ſi hardi qui voulût entreprendre d'en créer un homme ; c'eſt Dieu ſeul qui ſçait cét artifice : mais la ſeconde matiere qui eſt déja creée, ſi l'homme la ſçait mettre dans un lieu convenable, avec l'aide de la Nature, il s'en engendrera facilement la forme, de laquelle elle eſt ſemence. L'artiſte ne fait rien en ceci, ſinon de ſéparer ce qui eſt ſubtil de ce qui eſt épais, & le mettre dans un vaiſſeau convenable : car il faut bien conſiderer que comme une choſe ſe commence, ainſi elle finit ; d'un ſe font deux, & de deux un, & rien plus. Il y a un Dieu, de cét un eſt engendré le Fils, tellement qu'un en a donné deux, & deux ont donné un ſaint Eſprit, procedant de l'un & de l'autre. Ainſi a été creé le monde, & ainſi ſera ſa fin. Conſiderez exactement ces quatre points, & vous y trouverez premierement le Pere, puis le Pere & le Fils, enfin le ſaint Eſprit : Vous y trouverez les quatre Elemens, & quatre Luminaires, deux celeſtes, deux centriques : Bref, il n'y a rien au monde qui ſoit autrement qu'il paroît en cette figure, jamais n'a été, & jamais ne ſera ; & ſi je

voulois remarquer tous les myſteres qui ſe pourroient tirer de là, il en naîtroit un grand volume.

Je retourne donc à mon propos, & te dis en verité, mon fils, que d'un tu ne ſçaurois faire un, c'eſt à Dieu ſeul à qui cela eſt reſervé en propre. Qu'il te ſuffiſe que tu puiſſe de deux en créer un qui te ſoit utile ; & à cét effet, ſçaches que le ſperme multiplicatif eſt la ſeconde, & non la premiere matiere de tous métaux & de toutes choſes : car la premiere matiere des choſes eſt inviſible, elle eſt cachée dans la Nature ou dans les Elemens ; mais la ſeconde apparoît quelquefois aux Enfans de la Science.

CHAPITRE VII.

De la vertu de la ſeconde Matiere.

MAIS afin que tu puiſſe plus facilement comprendre quelle eſt cette ſeconde Matiere, je te décrirai les vertus qu'elle a, & par leſquelles tu la pourras connoître. Sçaches donc en premier lieu,

que la Nature eſt diviſée en trois régnes, deſquels il y en a deux dont un chacun peut être lui ſeul, encore que les deux autres ne fuſſent pas. Il y a le régne Mineral, Vegetal & Animal. Pour le régne Mineral, il eſt manifeſte qu'il peut ſubſiſter de ſoi-même, encore qu'il n'y eût au monde ni hommes ni arbres. Le Vegetable de même n'a que faire pour ſon établiſſement, qu'il y ait au monde ni animaux ni métaux : ces deux ſont créez d'un par un. Le troiſiéme au contraire prend vie des deux précédens, ſans leſquels il ne pourroit être ; & il eſt plus noble & plus précieux que les deux ſuſdits : De même à cauſe qu'il eſt le dernier entr'eux, il domine ſur eux, parce que la vertu ſe finit toûjours au troiſiéme, & ſe multiplie au ſecond. Vois-tu bien au régne Vegetable, la premiere matiere eſt l'herbe ou l'arbre que tu ne ſçaurois créer ; la Nature ſeule fait cét ouvrage : Dans ce régne la ſeconde matiere eſt la ſemence que tu vois, & c'eſt en icelle que ſe multiplie l'herbe ou l'arbre. Au régne Animal, la premiere matiere c'eſt la bête ou l'homme que tu ne ſçaurois créer ; mais la ſeconde matiere que tu connois eſt ſon ſperme,

auquel il ſe multiplie. Au régne Mineral, tu ne peux créer un métal ; & ſi tu t'en vantes, tu es vain & menteur, parce que la Nature a fait celà : Et bien que tu euſſes la premiere matiere, ſelon les Philoſophes ; c'eſt-à-dire, ce ſel centrique, toutefois tu ne le ſçaurois multiplier ſans l'Or : mais la ſemence vegetable des métaux eſt connuë ſeulement des Fils de la Science. Dans les Vegetaux les ſemences apparoiſſent exterieurement, & les reins de leur digeſtion c'eſt l'air chaud. Dans les Animaux la ſemence apparoît dedans & dehors ; les reins ou le lieu de ſa digeſtion, ſont les reins de l'homme. L'eau qui ſe trouve dans le centre du cœur des Mineraux, eſt leur ſemence ou leur vie ; les reins ou le lieu de la digeſtion d'icelle, c'eſt le feu. Le receptacle de la ſemence des Vegetaux, c'eſt la terre. Le receptacle de la ſemence animale, c'eſt la matrice de la femelle ; & le receptacle enfin de la ſemence de l'Eau minerale, c'eſt l'air : Et il eſt à remarquer que le receptacle de la ſemence eſt tel qu'eſt la congelation des corps : telle la digeſtion, qu'eſt la ſolution : & telle la putrefaction, qu'eſt la deſtruction. Or la vertu de chaque

ſemence eſt de ſe pouvoir conjoindre à chaque choſe de ſon régne, dautant qu'elle eſt ſubtile, & n'eſt autre choſe qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graiſſe : Et c'eſt ainſi qu'elle ſe connoît, parce qu'elle ne ſe mêle point naturellement à autre choſe quelconque hors de ſon régne ; elle ne ſe diſſout point, mais ſe congele ; car elle n'a pas beſoin de ſolution, mais de congélation. Il eſt donc néceſſaire que les pores du corps s'ouvrent, afin que le ſperme (au centre duquel eſt la ſemence, qui n'eſt autre choſe que de l'air) ſoit pouſſé dehors ; lequel quand il rencontre une matrice convenable, ſe congele, & congele quant & ſoi ce qu'il trouve de pur, ou impur mêlé avec le pur. Tant qu'il y a de ſemence au corps, le corps eſt en vie ; mais quand elle eſt toute conſumée, le corps meurt : car tous corps aprés l'émiſſion de la ſemence, ſont débilitez. Et l'experience nous montre que les hommes les plus adonnez à Venus, ſont volontiers les plus débiles, comme les Arbres aprés avoir porté trop de fruits, deviennent aprés ſtériles. La ſemence eſt donc une choſe inviſible, comme nous avons dit tant de fois ; mais le ſperme

eſt viſible, & eſt preſque comme une ame vivante, qui ne ſe trouve point dans les choſes mortes. Elle ſe tire en deux façons ; la premiere ſe fait doucement, l'autre avec violence. Mais parce qu'en cét endroit nous parlons ſeulement de la vertu de la ſemence, je dis que rien ne naît au monde ſans ſemence, & que par la vertu d'icelle toutes choſes ſe font, & ſont engendrées. Que tous les Fils de la Science ſçachent donc que c'eſt en vain qu'on cherche de la ſemence en un Arbre coûpé, il la faut chercher ſeulement en ceux qui ſont verds & entiers.

CHAPITRE VIII.

De l'Art, & comme la Nature opere par l'Art en la ſemence.

TOUTE ſemence quelle qu'elle ſoit eſt de nulle valeur, ſi elle n'eſt miſe ou par l'Art, ou par la Nature en une matrice convenable : Et encore que la ſemence de ſoi ſoit plus noble que toute creature, toutefois la matrice eſt ſa vie,

laquelle fait pourrir le grain ou le ſperme, & cauſe la congelation du point pur. En outre, par la chaleur de ſon corps, elle le nourrit & le fait croître; & cela ſe fait en tous les trois régnes ſuſdits de la Nature, & ſe fait naturellement par mois, par années, & par ſucceſſion de tems. Mais ſubtil eſt l'artiſte, qui peut dans les régnes Mineral & Vegetable trouver quelque accourciſſement ou abreviation, non pas au régne Animal. Au Mineral, l'artifice acheve ſeulement ce que la Nature ne peut parachever, à cauſe de la crudité de l'air, qui par ſa violence a rempli les pores de chaque corps, non dans les entrailles de la Terre, mais en la ſuperficie d'icelle, comme j'ai dit ci-devant dans les Chapitres précédens.

Mais afin qu'on entende plus facilement ces choſes, j'ai bien voulu encore ajoûter que les Elemens jettent par un combat reciproque leur ſemence au centre de la Terre, comme dans leurs reins; & le centre par le mouvement continuel la pouſſe dans les matrices, leſquelles ſont ſans nombre; car autant de lieux autant de matrices, l'une toutefois plus pure que l'autre, & ainſi preſque à l'infini.

Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruit pur & net en ſon ſemblable. Comme par exemple, dans les Animaux, vous avez les matrices des Femmes, des Vaches, des Jumens, des Chiennes, &c. Ainſi au régne Mineral & Vegetal ſont les métaux, les pierres, les ſels : car en ces deux régnes, les ſels principalement ſont à conſiderer, & leurs lieux, ſelon le plus ou le moins.

CHAPITRE IX.

De la commixtion des Métaux, ou de la façon de tirer la ſemence métallique.

NOus avons parlé ci-deſſus de la Nature, de l'art, du corps, du ſperme, & de la ſemence : venons maintenant à la pratique, à ſçavoir comment les métaux ſe doivent mêler, & quelle eſt la correſpondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez donc que la femme eſt une même choſe que l'homme ; car ils naiſſent tous deux d'une même ſemence, & dans une même matrice, il n'y a que faute de digeſtion

digeſtion en la femme ; & que comme la matrice qui produit le mâle a le ſang & le ſel plus pur, ainſi la Lune eſt de même ſemence que le Soleil, & d'une même matrice : mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de ſang digeſte, ſelon le tems de la Lune celeſte. Mais afin que tu te puiſſe plus facilement imaginer comment les métaux s'aſſemblent & ſe joignent enſemble, pour jetter & recevoir la ſemence, regarde le Ciel & les Spheres des Planettes : Tu vois que Saturne eſt le plus haut de tous, auquel ſuccede Jupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & enfin la Lune. Conſidere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais qu'elles décendent : même l'experience nous apprend que le Mars ſe convertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars ; comme plus baſſe d'une Sphere. Ainſi le Jupiter ſe tranſmuë facilement en Mercure, pource que Jupiter eſt plus haut que Mercure ; celui-là eſt le ſecond aprés le Firmament, celui-ci le ſecond au deſſus de la Terre ; & Saturne le plus haut, la Lune la plus baſſe ; le Soleil ſe mêle avec tous, mais il n'eſt

jamais amelioré par les infericurs. Or tu remarqueras qu'il y a une grande correſpondance entre Saturne & la Lune, au milieu deſquels eſt le Soleil ; comme auſſi entre Mercure & Jupiter, Mars & Venus, leſquels ont tous le Soleil au milieu. La plûpart des Operateurs ſçavent bien comme on tranſmuë le Fer en Cuivre ſans le Soleil, & comme il faut convertir le Jupiter en Mercure ; même il y en a quelques-uns qui du Saturne en font de la Lune : Mais s'ils ſçavoient à ces changemens adminiſtrer la Nature du Soleil, certes ils trouveroient une choſe plus précieuſe que tous les treſors du monde. C'eſt pourquoi je dis qu'il faut ſçavoir quels métaux on doit conjoindre enſemble, & deſquels la Nature correſponde l'un à l'autre. Il y a un certain métal qui a la puiſſance du conſumer tous les autres ; car il eſt preſque comme leur eau, & preſque leur mere : & il n'y a qu'une ſeule choſe qui lui réſiſte & qui l'ameriore, c'eſt à ſçavoir l'humide radical du Soleil & de la Lune : Mais afin que je te le découvre, c'eſt *l'Acier*, il s'appelle ainſi : que s'il ſe joint une fois avec l'Or, il jette ſa ſemence, & eſt débilité juſqu'à la mort.

Alors l'Acier conçoit, & engendre un fils plus clair que le pere : puis aprés lorſque la ſemence de ce fils déja né eſt miſe en ſa matrice, elle purge, & la rend mille fois plus propre à enfanter de tres-bons fruits. Il y a encore un autre Acier qui eſt comparé à cetui-ci, lequel eſt de ſoi créé de la Nature, & ſçait par une admirable force & puiſſance tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui eſt le commencement de nôtre œuvre.

CHAPITRE X.

De la generation ſurnaturelle du fils du Soleil.

NOus avons traité des choſes que la Nature produit, & que Dieu a crées, afin que ceux qui recherchent cette Science, entendiſſent plus facilement la poſſibilité de la Nature, & juſqu'où elle peut étendre ſes forces. Mais pour ne differer plus longuement, je commencerai à déclarer la maniere & l'art de faire la Pierre des Philoſophes. Sça-

chez donc que la Pierre ou la teinture des Philosophes, n'est autre chose que l'Or extrémement digeste ; c'est-à-dire, réduit & amené à une suprême digestion. Car l'Or vulgaire est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir, produit de la semence : de même l'Or quand il meurit, pousse dehors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoi l'Or, ou quelqu'autre métal, ne produit point de semence ? La raison est, dautant qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empêche qu'il n'ait une chaleur suffisante ; & en quelques lieux il se trouve de l'Or impur, que la Nature eût bien voulu parfaire ; mais elle en a été empêchée par la crudité de l'air. Par exemple, nous voyons qu'en Pologne les Orangers croissent aussi-bien que les autres Arbres. En Italie & ailleurs où est leur terre naturelle, non seulement ils y croissent, mais encore ils y portent fruits, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance : mais en ces lieux froids, nullement ; car lorsqu'ils devroient meurir, ils cessent à cause du froid ; & ainsi au lieu de pousser, ils en sont empêchez par la crudité de l'air.

C'eſt pourquoi naturellement ils n'y portent jamais de bons fruits : mais ſi quelquefois la Nature eſt aidée doucement & avec induſtrie, comme de les arroſer d'eau tiede, & les tenir en des caves, alors l'art parfait ce que la Nature n'auroit pû faire. Le même entierement arrive aux Métaux : L'or peut apporter fruit & ſemence, dans laquelle il ſe peut multiplier par l'induſtrie d'un habile artiſte, qui ſçait aider & pouſſer la Nature ; autrement s'il vouloit l'entreprendre ſans la Nature, il erreroit. Car non ſeulement en cette Science, mais auſſi en toutes les autres, nous ne pouvons rien faire qu'aider la Nature, & encor ne la pouvons-nous aider par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais parce que cela ne ſe peut faire, à cauſe que dans un corps métallique congelé les eſprits n'apparoiſſent point, il faut premierement que le corps ſoit diſſout, & que les pores en ſoient ouverts, afin que la Nature puiſſe operer. Or pour ſçavoir quelle doit être cette ſolution, je veux ici avertir le Lecteur, qu'encore qu'il y ait pluſieurs ſortes de diſſolutions, leſquelles ſont toutes inutiles, néanmoins il y en a veritablement

de deux ſortes, dont l'une ſeulement eſt vraye & naturelle, l'autre eſt violente, ſous laquelle toutes les autres ſont compriſes. La naturelle eſt telle, qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en nôtre eau, afin que la ſemence ſoit pouſſée dehors cuite & digeſte, & puis miſe dans ſa matrice. Mais nôtre eau, eſt une eau celeſte, qui ne moüille point les mains, non vulgaire, & eſt preſque comme eau de pluye : le corps, c'eſt l'Or, qui donne la ſemence ; c'eſt nôtre Lune (non pas l'argent vulgaire) laquelle reçoit la ſemence. Le tout eſt puis aprés regi & gouverné par nôtre feu continuel, durant l'eſpace de ſept mois, & quelquefois de dix, *juſqu'à* ce que nôtre eau en conſume trois, & en laiſſe un, & ce au double : puis aprés elle ſe nourrit du lait de la Terre, ou de la graiſſe qui naît és mamelles de la Terre, & eſt regie & conſervée de putrefaction. Et ainſi eſt engendré cét enfant de la ſeconde generation.

Venons maintenant de la Theorie à la Pratique.

CHAPITRE XI.

De la pratique & composition de la Pierre ou Teinture physique, selon l'art.

NOus avons étendu nôtre discours par tant de Chapitres précédens, en donnant les choses à entendre par des exemples, afin que l'on pût plus facilement comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature, se doit faire en cette façon. Prends de nôtre terre par onze degrez, onze grains, & de nôtre or (non de l'or vulgaire) un grain; de nôtre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains : mais je t'avertis sur tout de ne prendre l'or ni l'argent vulgaires, car ils sont morts, & n'ont aucune vie : prends les nôtres qui sont vifs, puis les mets dans nôtre feu, & il se fera de là une liqueur séche : premierement la terre se resoudra en une eau, qui s'appelle *le Mercure des Philosophes* ; & cette eau resout les corps du Soleil & de la Lune, & les consume, de

façon qu'il n'en demeure que la dixiéme partie, avec une part ; & voilà ce qu'on appelle *humide radical métallique*. Puis aprés prends de l'eau de Sel nitre ; tirée de nôtre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive : si tu sçais caver & foüir dans la fosse naïve & naturelle, prends donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans cette eau tu mettras cét humide radical : mets le tout au feu de putrefaction & generation, non toutefois comme tu as fait en la premiere operation : gouverne le tout avec grand artifice & discretion ; jusqu'à ce que les couleurs apparoissent comme une queuë de Paon : gouverne bien en digerant toûjours, jusqu'à ce que les couleurs cessent, & qu'en toute ta matiere il n'y ait qu'une seule couleur verte qui apparoisse, & qu'il ne t'ennuye point ; & ainsi des autres : Et quand tu verras au fonds du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge, ouvre ton vaisseau ; alors moüille une plume, & en oingts un morceau de fer : s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantôt, & y mets autant de cette eau, qu'il y a entré d'air crud : cuits le tout derechef avec le même feu

feu que deſſus, juſqu'à ce qu'il teigne.

L'experience que j'en ai fait eſt venuë juſqu'à ce point, je ne puis que cela, je n'ai rien trouvé davantage. Mais cette eau que je dis, doit être le menſtruë du monde tiré de la Sphére de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puiſſe calciner le Solcil. Je t'ai voulu découvrir ici tout ; & ſi quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les ſyllabes, je t'ai revelé tout, principalement au premier & ſecond œuvre.

Mais il nous reſte encore quelque choſe à dire touchant le feu. Le premier feu, ou le feu de la premiere operation, eſt le feu d'un degré continuel, qui environne la matiere. Le ſecond eſt un feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Je te dis la verité, que je t'ai découvert le regime du feu, ſi tu entens la Nature.

Il nous faut auſſi parler du vaiſſeau. Le vaiſſeau doit être celui de la Nature, & deux ſuffiſent. Le vaiſſeau du premier œuvre doit être rond, & au ſecond œuvre un peu moins ; il doit être de verre en forme de fiole ou d'œuf. Mais en tout & par tout ſçache que le feu de la Nature eſt unique, & que s'il y a de la diverſité, la diſtance des lieux en eſt cauſe.

Le vaiſſeau de la Nature pareillement eſt unique ; mais nous nous ſervons de deux pour abreger. La matiere eſt auſſi une, mais de deux ſubſtances. Si donc tu applique ton eſprit pour produire quelques choſes, regarde premierement celles qui ſont déja creées : car ſi tu ne peux venir à bout de celles-ci qui ſont ordinairement devant tes yeux, à grand'-peine viendras-tu à bout de celles qui ſont encore à naître, & que tu deſires produire : je dis produire, car il faut que tu ſçache que tu ne ſçaurois rien créer, & que c'eſt le propre de Dieu ſeul : Mais de faire que les choſes qui ſont occultes & cachées à l'ombre deviennent apparentes, de les rendre évidentes, & leur ôter leur ombre, cela eſt quelquefois permis aux Philoſophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur accorde par le miniſtere de la Nature.

Conſidere un peu, je te prie, en toi-même la ſimple eau de la nuée. Qui eſt-ce qui croiroit qu'elle contient en ſoi toutes les choſes qui ſont au monde, les pierres dures, les ſels, l'air, la terre, le feu, veu qu'en évidence elle n'apparoît autre choſe qu'une ſimple eau ? Que dirai-je de la Terre, qui contient en ſoi

l'eau, le feu, l'air, les ſels, & n'apparoît néanmoins que terre? O admirable Nature! qui ſçait par le moyen de l'eau produire les fruits admirables en la Terre, & leur donner & entretenir la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choſes ſe font, & néanmoins les yeux des hommes vulgaires ne le voyent pas, mais ce ſont ſeulement les yeux de l'entendement & de l'imagination qui le voyent; & d'une veuë tres-admirable. Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs: Comme par exemple, les yeux du vulgaire voyent que le Soleil eſt chaud; les yeux des Philoſophes au contraire voyent plûtôt que le Soleil eſt froid, mais que ſes mouvemens ſont chauds: car ſes actions & ſes effets ſe connoiſſent par la diſtance des lieux.

Le feu de la Nature n'eſt point different de celui du Soleil, ce n'eſt qu'une même choſe. Car tout ainſi que le Soleil tient le centre & le milieu entre les Sphéres des Planettes, & que de ce centre du Ciel il épard en bas ſa chaleur par ſon mouvement; il y a auſſi au centre de la Terre un Soleil terreſtre, qui par ſon mouvement perpetuel pouſſe la

chaleur, ou ſes rayons en haut, à la ſurface de la Terre : & ſans doute cette chaleur intrinſeque eſt beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu élementaire ; mais elle eſt temperée par une eau terreſtre, qui de jour en jour pénétre les pores de la Terre, & la rafraîchit. De même l'air qui de jour en jour vole autour du Globe de la Terre, tempere le Soleil celeſte & ſa chaleur ; & ſi cela n'étoit, toutes choſes ſe conſumeroient par cette chaleur, & rien ne pourroit naître. Car comme ce feu inviſible, ou cette chaleur centrale conſumeroit tout, ſi l'eau n'intervenoit & ne la temperoit ; ainſi la chaleur du Soleil détruiroit tout, n'étoit l'air qui intervient au milieu.

Mais je dirai maintenant en peu de mots, comment ces Elemens agiſſent entr'eux. Il y a un Soleil centrique dans le centre de la Terre, lequel par ſon mouvement, ou par le mouvement de ſon firmament, pouſſe une grande chaleur, qui s'étend juſqu'à la ſuperficie de la Terre. Cette chaleur cauſe l'air en cette façon. La matrice de l'air, c'eſt l'eau, laquelle engendre des fils de ſa Nature, mais diſſemblables, & beau-

coup plus ſubtils : car là où le paſſage eſt dénié à l'eau, l'air y entre. Lors donc que cette chaleur centrale (laquelle eſt perpetuelle) agit, elle échauffe & fait diſtiller cette eau ; & ainſi cette eau par la force de la chaleur ſe change en air, & par ce moyen paſſe juſqu'à la ſuperficie de la Terre, parce qu'il ne peut ſouffrir d'être enfermé : & aprés qu'il eſt refroidi, il ſe reſout en eau dans les lieux oppoſites.

Cependant il arrive quelquefois que non-ſeulement l'air, mais encore l'eau, ſortent juſqu'à la ſuperficie de la Terre, comme nous voyons lorſque de noires nuées ſont par violence élevées juſqu'en l'air : dequoi je vous donnerai un exemple fort familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot, vous verrez par un feu lent s'élever des vapeurs douces, & des vents legers : Et par un feu plus fort vous verrez paroître des nuages plus épais. La chaleur centrale opere en cette même façon, elle convertit en air l'eau la plus ſubtile ; & ce qui ſort du ſel ou de la graiſſe, qui eſt plus épais, elle le diſtribuë à la Terre, d'où naiſſent choſes diverſes ; le reſte ſe change en rocher, & en pierres.

Quelqu'un pourroit objecter, ſi la choſe eſtoit ainſi, cela ſe devroit faire continuellement ; & néanmoins bien ſouvent on ne ſent aucun vent. Je réponds, qu'il n'y a point de vent, à la verité, quand l'eau n'eſt point jettée violemment dans le vaiſſeau diſtillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas toûjours du tonnerre, encore qu'il vente, mais ſeulement lorſque par la force de l'air une eau trouble eſt portée avec violence juſqu'à la ſphére du feu : car le feu n'endure point l'eau. Nous en avons un exemple devant nos yeux. Lorſque vous jettez de l'eau froide dans une fournaiſe ardente, vous entendez quels tonnerres elle excite. Mais ſi vous demandez, pourquoi l'eau n'entre pas uniformément en ces lieux & en ces cavitez ? La raiſon eſt, pource qu'il y a pluſieurs de ces ſortes de lieux & de vaſes : quelquefois une concavité par le moyen des vents, pouſſe l'eau hors de ſoi pendant quelques jours ou quelques mois, juſqu'à ce qu'il ſe faſſe derechef une repercuſſion d'eau : Comme nous voyons dans la Mer, dont les flots quelquefois ſont agitez dans l'étenduë de pluſieurs

licuës, avant qu'ils puiſſent rencontrer quelque choſe qui les repouſſent, & par la repercuſſion les faſſent retourner d'où ils partent.

Mais reprenons nôtre propos. Je dis que le feu ou la chaleur eſt cauſe du mouvement de l'air, & qu'il eſt la vie de toutes choſes, & que la terre en eſt la nourrice & le receptacle : mais s'il n'y avoit point d'eau qui rafraichît nôtre terre & nôtre air, alors la terre ſeroit deſſechée pour ces deux raiſons ; ſçavoir, à cauſe de la chaleur, tant du mouvement centrique, que du Soleil celeſte. Néanmoins cela arrive en quelques lieux, lorſque les pores de la terre ſont bouchez, en telle ſorte que l'humidité n'y peut pénétrer : & alors par la correſpondance des deux Soleils, Celeſte & Centrique, (parce qu'ils ont entr'eux une vertu aimantine), le Soleil enflâme la terre.

Et ainſi quelque jour le monde perira.

Fais donc en ſorte que l'operation en nôtre terre ſoit telle, que la chaleur centrale puiſſe changer l'eau en air, afin qu'elle ſorte juſques ſur la ſuperficie de la terre, & qu'elle répande le reſte (com-

me j'ai dit) par les pores de la terre ; & alors au contraire, l'air ſe changera en une eau beaucoup plus ſubtile que n'a été la premiere : Et cela ſe fera ainſi, ſi tu donne à dévorer à nôtre Vieillard l'or & l'argent, afin qu'il les conſume, & que lui enfin prêt auſſi de mourir ſoit brûlé, que ſes cendres ſoient éparſes dans l'eau ; cuits le tout juſqu'à ce que ce ſoit aſſez, & tu as une Medecine qui guérit la lépre. Aviſe au moins que tu ne prennes pas le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid ; mêle les Natures aux Natures, s'il y a quelque choſe de contraire à la Nature, car une ſeule choſe t'eſt neceſſaire ; ſepare-la, afin que la Nature ſoit ſemblable à la Nature ; fais cela avec le feu, non avec la main, & ſçache que ſi tu ne ſuis la Nature, tout ton labeur eſt vain : Et je te jure par le Dieu qui eſt Saint, que je t'ai ici dit tout ce que le pere peut dire à ſon fils. Qui a des oreilles qu'il entende, & qui a du ſens qu'il comprenne.

CHAPITRE XII.

De la Pierre, & de ſa vertu.

NOus avons aſſez amplement diſcouru aux Chapitres précédens de la production des choſes naturelles, des Elemens, & des matieres premiere & ſeconde, des corps, des ſemences; & enfin de leur uſage & de leur vertu. J'ai encore écrit la façon de la Pierre Philoſophale; mais je revelerai maintenant tout autant que la Nature m'en a accordé, & ce que l'experience m'en a découvert touchant la vertu d'icelle. Mais afin que derechef ſommairement & en peu de paroles, je recapitule le ſujet de ces douze Chapitres, & que le Lecteur craignant Dieu puiſſe concevoir mon intention & mon ſens, la choſe eſt telle. Si quelqu'un doute de la verité de l'art, qu'il liſe les Ecrits des Anciens verifiez par raiſon & par experience, au dire deſquels (comme dignes de creance) on ne doit faire difficulté d'ajoûter foi. Que ſi quelqu'un trop opiniâtre

ne veut croire leurs Ecrits, alors il ſe faut tenir à la maxime qui dit, que contre celui qui nie les principes il ne faut jamais diſputer : car les ſourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie, quelle prérogative auroient toutes les autres choſes qui ſont au monde pardeſſus les Métaux ? Pourquoi en leur déniant à eux ſeuls une ſemence, les exclirons-nous à tort de l'univerſelle benediction que le Createur a donnée à toutes choſes, incontinent aprés la creation du monde, comme les ſaintes Lettres nous le témoignent ? Que ſi nous ſommes contraints d'avoüer que les Métaux ont de la ſemence, qui eſt celui qui ſeroit aſſez ſot pour ne croire pas qu'ils peuvent être multipliez en leur ſemence ? L'Art de Chymie en ſa nature eſt veritable, la Nature l'eſt auſſi ; mais rarement ſe trouve-t-il un veritable Artiſte : La Nature eſt unique, il n'y a qu'un ſeul Art, mais il y a pluſieurs Ouvriers. Quant à ce que la Nature tire les choſes des Elemens, elle les engendre par le vouloir de Dieu de la preiniere matiere, que Dieu ſeul ſçait & connoît : La Nature produit les choſes, & les multiplie par le moyen de la

ſeconde matiere ; que les Philoſophes connoiſſent. Rien ne ſe fait au monde que par le vouloir de Dieu, & de la Nature : car chaque Element eſt en ſa ſphére, mais l'un ne peut pas être ſans l'autre ; & toutefois conjoints enſemble, ils ne s'accordent point : mais l'eau eſt le plus digne de tous les Elemens, parce que c'eſt la mere de toutes choſes, & l'eſprit du feu nage ſur l'eau. Par le moyen du feu l'eau devient la premiere matiere, ce qui ſe fait par le combat du feu avec l'eau ; & ainſi s'engendrent des vents ou des vapeurs, propres & faciles à être congelez avec la terre par l'air crû, qui dés le commencement a été ſéparé d'icelle : ce qui ſe fait ſans ceſſe, & par un mouvement perpetuel ; car le feu ou la chaleur n'eſt point excitée autrement que par le mouvement. Ce qui ſe peut voir manifeſtement chez tous les Artiſans qui liment le Fer, lequel par le violent mouvement de la Lime, devient auſſi chaud que s'il avoit été rouge au feu. Le mouvement donc cauſe la chaleur, la chaleur émeut l'eau : le mouvement de l'eau produit l'air, lequel eſt la vie de toutes choſes vivantes.

Toutes les choſes ſont donc produi-

tes par l'eau en la maniere que j'ai dit ci-deſſus : car de la plus ſubtile vapeur de l'eau, procedent les choſes ſubtiles & legeres : de l'huile de cette même eau, en viennent choſes plus peſantes : & de ſon ſel, en proviennent choſes beaucoup plus belles & plus excellentes que les premieres. Mais parce que la Nature eſt quelquefois empêchée de produire les choſes pures, à cauſe que la vapeur, la graiſſe & le ſel ſe gâtent, & ſe mêlent aux lieux impurs de la terre; c'eſt pourquoi l'experience nous a donné à connoître de ſéparer le pur d'avec l'impur. Si donc par vôtre operation vous voulez amander actuellement la Nature, & lui donner un être plus parfait & accompli ; faites diſſoudre le corps dont vous voulez vous ſervir, ſéparez ce qui lui eſt arrivé d'heterogene & d'étranger à la Nature, purgez-le ; joignez les choſes pures avec les pures, les cuites avec les cuites, & les cruës avec les cruës, ſelon le poids de la Nature, & non pas de la matiere : Car vous devez ſçavoir que le Sel nitre central ne prend point plus de terre, ſoit qu'elle ſoit pure ou impure, qu'il lui en eſt beſoin. Mais la graiſſe ou l'onctuoſité de

l'eau ſe gouverne & ſe manie d'autre façon, parce que jamais on n'en peut avoir de pure ; c'eſt l'art qui la nettoye par une double chaleur, & qui derechef la réünit & conjoint.

Epilogue, Sommaire & Concluſion, des douze Traitez ou Chapitres ci-deſſus.

AMI Lecteur, j'ai compoſé ces douze Traitez en faveur des Enfans de l'Art, afin qu'avant qu'ils commencent à travailler, ils connoiſſent les operations que la Nature nous enſeigne, & de quelle maniere elle produit toutes les choſes qui ſont au monde, afin qu'ils ne perdent point de tems, & ne veüillent s'efforcer d'entrer dans la porte ſans avoir les clefs ; parce que celui-là travaille en vain, qui met la main à l'ouvrage, ſans avoir premierement la connoiſſance de la Nature.

Celui qui en cette ſainte & venerable Science, n'aura pas le Soleil pour flam-

beau qui lui éclaire, & auquel la Lune ne découvrira pas ſa lumiere argentine parmi l'obſcurité de la nuit, marchera en perpetuelles ténébres. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoît pas à nôtre veuë, le corps eſt à nos yeux l'ombre de la Nature : c'eſt pourquoi au moment que quelqu'un eſt éclairé de cette belle lumiere naturelle, tous nuages ſe diſſipent, & diſparoiſſent devant ſes yeux ; il met toutes difficultez ſous le pied ; toutes choſes lui ſont claires, preſentes & manifeſtes ; & ſans empêchement aucun, il peut voir le point de nôtre magneſie, qui correſpond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la Terre; car la lumiere de la Nature darde ſes rayons juſques-là, & nous découvre ce qu'il y a de plus caché dans ſon ſein. Prenez ceci pour exemple : Que l'on habille des vêtemens pareils un petit garçon & une petite fille de même âge, & qu'on les mette l'un prés de l'autre, perſonne ne pourra reconnoître qui des deux eſt le mâle ou la femelle, parce que nôtre veuë ne peut pénétrer juſqu'à l'intérieur ; c'eſt pourquoi nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vrai : Mais quand ils ſont

deshabillez & mis à nud, en ſorte qu'on les puiſſe voir comme Nature les a formé, l'on reconnoît facilement l'un & l'autre en ſon ſexe. De même auſſi nôtre entendement fait une ombre à l'ombre de la Nature : Tout ainſi donc que le corps humain eſt couvert de vêtemens, ainſi la Nature humaine eſt couverte du corps de l'homme, laquelle Dieu s'eſt reſervée à couvrir & découvrir ſelon qu'il lui plaît.

Je pourrois en cét endroit amplement & philoſophiquement diſcourir de la dignité de l'Homme, de ſa création & génération ; mais je paſſerai toutes ces choſes ſous ſilence, veu que ce n'eſt pas ici le lieu d'en traiter : nous parlerons un peu ſeulement de ſa vie. L'Homme donc creé de la terre, vit de l'air ; car dans l'air eſt cachée la viande de la vie, que de nuit nous appellons roſée, & de jour eau rareſiée, de laquelle l'eſprit inviſible congelé, eſt meilleur & plus précieux que toute la terre univerſelle. O, ſainte & admirabl Nature! qui ne permet point aux Enfans de la Science de faillir, comme tu le montre de jour en jour en toutes actions, & dans le cours de la vie humaine.

Au reſte dans ces douze Chapitres j'ai allegué toutes ces raiſons naturelles, afin que le Lecteur craignant Dieu, & deſireux de ſçavoir, puiſſe plus facilement comprendre tout ce que j'ai veu de mes yeux, & que j'ai fait de mes mains propres, ſans aucune fraude ni ſophiſtication : car ſans lumiere & ſans connoiſſance de la Nature, il eſt impoſſible d'atteindre à la perfection de cét Art, ſi ce n'eſt par une ſinguliere revelation, ou par une ſecrette démonſtration faite par un ami. C'eſt une choſe vile & tres-précieuſe, laquelle je repeterai de nouveau, encore bien que je l'aye décrite autrefois. Prends de nôtre air dix parties, de l'Or vif, ou de la Lune vive, une partie ; mets le tout dans ton vaiſſeau ; cuits cét air, afin que premierement il ſoit eau, puis aprés qu'il ne ſoit plus eau : ſi tu ignore cela, & que tu ne ſçache cuire l'air, ſans doute tu failliras, parce que c'eſt-là la vraye matiere des Philoſophes. Car tu dois prendre ce qui eſt, mais qui ne ſe voit pas ; juſqu'à ce qu'il plaiſe à l'Operateur ; c'eſt l'eau de nôtre roſée, de laquelle ſe tire le Salpêtre des Philoſophes, par le moyen duquel toutes choſes croiſſent

croiſſent & ſe nourriſſent. Sa matrice eſt le centre du Soleil & de la Lune, tant celeſte que terreſtre ; & afin que je le die plus ouvertement, c'eſt nôtre Aymant, que j'ai nommé ci-devant *Acier*. L'air engendre cét Aymant, & cét Aymant engendre ou fait apparoître nôtre air. Je t'ai ici ſaintement dit la verité, prie Dieu qu'il favoriſe ton entrepriſe : & ainſi tu auras en ce lieu la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui aſſeure que ſon pere eſt le Soleil, & la Lune ſa mere ; que le vent l'a porté dans ſon ventre, à ſçavoir le Sel Alcali, que les Philoſophes ont nommé Sel Armoniac & Vegetable, caché dans le ventre de la magneſie. Son operation eſt telle : Il faut que tu diſſolves l'air congelé, dans lequel tu diſſoudras la dixiéme partie d'or : ſcelle cela, & travaille avec nôtre feu, juſqu'à ce que l'air ſe change en poudre : & alors, *ayant le ſel du monde*, diverſes couleurs apparoîtront.

J'euſſe décrit l'entier procedé en ces Traitez ; mais parce qu'il eſt ſuffiſamment expliqué avec la façon de multiplier, dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philoſophes, je

me ſuis contenté de traiter ſeulement de la premiere & ſeconde matiere : ce que j'ai fait franchement, & à cœur ouvert. Et ne croyez pas qu'il y ait homme au monde qui l'ait fait mieux & plus amplement que moi : car je n'ai pas appris ce que je dis de la lecture des Livres, mais pour l'avoir experimenté, & fait de mes propres mains. Si donc tu ne m'entends pas, ou que tu ne veüille croire la verité, n'accuſe point mon Livre, mais toi-même, & croi que Dieu ne te veut point reveler ce ſecret : prie-le donc aſſiduëment, & relis pluſieurs fois mon Livre, principalement l'Epilogue de ces douze Traitez, en conſiderant toûjours la poſſibilité de la Nature, & les actions des Elemens, & ce qu'il y a de plus particulier en eux, & principalement en la rarefaction de l'eau ou de l'air ; car les Cieux & tout le monde même ont été ainſi créez. Je t'ai bien voulu déclarer tout ceci, de même qu'un pere l'auroit fait à ſon fils. Ne t'émerveille point au reſte de ce que j'ai fait tant de Chapitres ; ce n'a pas été pour moi que je l'ai fait, puiſque je n'ai pas beſoin de Livres, mais pour avertir pluſieurs qui travaillent ſur

de vaines matieres, & dépenſent inutilement leurs biens. A la verité j'euſſe bien pû comprendre le tout en peu de lignes, & même en peu de mots ; mais je t'ai voulu conduire par raiſons & par exemples à la connoiſſance de la Nature, afin qu'avant toutes choſes tu ſçûſſe ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la ſeconde matiere, & que la Nature, ſa lumiere & ſon ombre, te fuſſent connuës. Ne te fâche point ſi tu trouve quelquefois des contradictions en mes Traitez, c'eſt la coûtume générale de tous les Philoſophes, tu en as beſoin ſi tu les entends ; la roſe ne ſe trouve point ſans épines.

Peſe & conſidere diligemment ce que j'ai dit ci-deſſus, ſçavoir en quelle maniere les Elemenr diſtillent au centre de la Terre l'humide radical, & comment le Soleil terreſtre & centrique le repouſſe & le ſublime par ſon mouvement continuel juſqu'à la ſuperficie de la Terre. J'ai encore dit que le Soleil celeſte a correſpondance avec le Soleil centrique ; car le Soleil celeſte & la Lune ont une force particuliere, & une vertu merveilleuſe de diſtiller ſur la Terre par leurs rayons : car la chaleur ſe joint ſa-

cilement à la chaleur, & le ſel au ſel: Et comme le Soleil centrique a ſa Mer, & une eau cruë perceptible; ainſi le Soleil celeſte a auſſi ſa Mer, & une eau ſubtile & imperceptible. En la ſuperficie de la Terre, les rayons ſe joignent aux rayons, & produiſent les fleurs & toutes choſes. C'eſt pourquoi quand il pleut, la pluye prend de l'air une certaine force de vie, & la conjoint avec le Sel nitre de la Terre, (parce que le Sel nitre de la Terre par ſa ſiccité atrire l'air à ſoi, lequel air il réſout en eau, ainſi que fait le Tartre calciné: & ce Sel nitre de la Terre a cette force d'attirer l'air, parce qu'il a été air lui-même, & qu'il eſt joint avec la graiſſe de la Terre:) Et plus les rayons du Soleil frappent abondamment, il ſe fait une plus grande quantité de Sel nitre; & par conſequent une plus grande abondance de Froment vient à croître ſur la Terre. Ce que l'experience nous enſeigne de jour en jour.

J'ai voulu déclarer (aux Ignorans ſeulement) la correſpondance que toutes les choſes ont entr'elles, & la vertu efficace du Soleil, de la Lune, & des Etoilles; car les Sçavans n'ont pas be-

ſoin de cette inſtruction. Nôtre matiere paroît aux yeux de tout le monde, & elle n'eſt pas connuë. O nôtre Ciel ! ô nôtre Eau ! ô nôtre Mercure ! ô nôtre Sel nitre, qui êtes dans la Mer du monde ! ô nôtre Vegetable ! ô nôtre Soûfre fixe & volatile ! ô tête morte ou feces de nôtre Mer ! Eau qui ne moüille point, ſans laquelle perſonne au monde ne peut vivre, & ſans laquelle il ne naît & ne s'engendre rien en toute la Terre ! Voilà les Epithetes de l'Oyſeau d'Hermes, qui ne repoſe jamais : Elle eſt de vil prix, perſonne ne s'en peut paſſer. Et ainſi tu as à découvert la choſe la plus précieuſe qui ſoit en tout le monde, laquelle je te dis entierement n'être autre choſe que nôtre Eau pontique, qui ſe congele dans le Soleil & la Lune, & ſe tire néanmoins du Soleil & de la Lune, par le moyen de nôtre Acier, avec un artifice Philoſophique, & d'une maniere ſurprenante, ſi elle eſt conduite par un ſage Fils de la Science.

Je n'avois aucun deſſein de publier ce Livre, pour les raiſons que j'ai rapportées dans la Preface : mais le deſir que j'ai de ſatisfaire & profiter aux Eſprits ingénus & vrais Philoſophes, m'a

vaincu & gagné ; de ſorte que j'ai voulu montrer ma bonne volonté à ceux qui me connoiſſent, & manifeſter à ceux qui ſçavent l'Art que je ſuis leur compagnon & leur pareil, & que je deſire avoir leur connoiſſance. Je ne doute point qu'il n'y ait pluſieurs gens de bien & de bonne conſcience qui poſſedent ſecrettement ce grand don de Dieu : mais je les prie & conjure qu'ils ayent en ſinguliere recommandation le ſilence d'Arpocrates, & qu'ils ſe faſſent ſages & aviſez à mon exemple & à mes perils : car toutefois & quantes que je me ſuis voulu déclarer aux Grands, cela m'a toûjours été, ou dangereux, ou dommageable : De maniere que par cét Ecrit je me manifeſte aux fils d'Hermes, & par même moyen j'inſtruis les Ignorans, & remets les égarez dans le vrai chemin. Que les héritiers de la Science croyent qu'ils ne tiendront jamais de voye plus ſeure & meilleure que celle que je leur ai ici montrée : Qu'ils s'y arrêtent donc ; car j'ai dit ouvertement toutes choſes, principalement pour ce qui regarde l'extraction de nôtre Sel Armoniac ou Mercure Philoſophique, tiré de nôtre Eau pontique. Et ſi je n'ai

pas bien clairement revelé l'uſage de cette Eau, c'eſt que le Maître de la Nature ne m'a pas permis d'en dire davantage : car Dieu ſeul doit reveler ce ſecret, lui qui connoît les cœurs & les eſprits des Hommes, & qui pourra ouvrir l'entendement à celui qui le priera ſoigneuſement, & lira pluſieurs fois ce petit Traité.

Le vaiſſeau (comme j'ai dit) eſt unique depuis le commencement juſqu'à la fin, ou tout au plus deux ſuffiſent : Que le feu ſoit auſſi continuel en l'un & l'autre Ouvrage ; à raiſon dequoi ceux qui errent, qu'ils liſent les dixiéme & onziéme Chapitres. Car ſi tu travaille en une tierce matiere, tu ne feras rien. Et ſi tu veux ſçavoir ceux qui travaillent en cette tierce matiere, ce ſont ceux qui laiſſans nôtre ſel unique, qui eſt le vrai Mercure, s'amuſent à travailler ſur les herbes, animaux, pierres & minieres. Car excepté nôtre Soleil & nôtre Lune, qui eſt couverte de la ſphére de Saturne, il n'y a rien de veritable.

Quiconque deſire parvenir à la fin deſirée, qu'il ſçache la converſion des Elemens ; qu'il ſçache faire pondereux

ce qui de soi est leger ; & qu'il sçache faire en sorte que ce qui de soi est esprit, ne le soit plus : alors il ne travaillera point sur un sujet étranger. Le feu est le regime de tout ; & tout ce qui se fait en cét Art, se fait par le feu, & non autrement, comme nous avons suffisamment démontré ci-dessus.

Adieu, Ami Lecteur, joüis longuement de mes Ouvrages, que je t'asseure être confirmez par les diverses expeperiences que j'en ai faites : joüis-en, dis-je, à la gloire de Dieu, au salut de ton ame, & au profit de ton prochain.

ENIGME

ENIGME PHILOSOPHIQVE du même Auteur aux Fils de la Verité.

JE vous ai déja découvert & manifesté, ô Enfans de la Science ! tout ce qui dépendoit de la source de la fontaine universelle, si bien qu'il ne reste plus rien à dire : car en mes précédens Traitez, j'ai expliqué suffisamment par des exemples, ce qui est de la Nature : j'ai déclaré la Theorie & la Pratique tout autant qu'il m'a été permis. Mais afin que personne ne se puisse plaindre que j'ai écrit trop laconiquement, & que j'aye omis quelque chose par ma briéveté, je vous décriray encore tout au long l'œuvre entier, toutefois énigmatiquement, afin que vous jugiez jusqu'où je suis parvenu par la permission de Dieu. Il y a une infinité de Livres qui traitent de cét Art ; mais à grand'peine trouverez-vous dans aucun la verité si clairement expliquée : ce que j'ai

bien voulu faire, à cauſe que j'ai pluſieurs fois conferé avec beaucoup de perſonnes qui penſoient bien entendre les Ecrits des Philoſophes ; mais j'ai bien connu par leurs diſcours, qu'ils les interprétoient beaucoup plus ſubtilement que la Nature, qui eſt ſimple, ne requieroit : même toutes mes paroles, quoi que tres-veritables, leur ſembloient toutefois trop viles & trop baſſes pour leur eſprit, qui ne concevoit que des choſes hautes & incroyables. Il m'eſt arrivé quelquefois que j'ai déclaré la Science de mot à mot à quelques-uns qui n'y ont jamais fait de réflexion, parce qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût de l'eau dans nôtre Mer : ils vouloient néanmoins paſſer pour Philoſophes. Puis donc que ces gens-là n'ont pû entendre mes paroles proferées ſans énigme & ſans obſcurité, je ne crains point (comme ont fait les autres Philoſophes) que perſonne les puiſſe ſi facilement entendre : auſſi eſt-ce un don qui ne nous eſt donné que de Dieu ſeul.

Il eſt bien vrai que ſi en cette Science il étoit requis une ſubtilité d'eſprit, & que la choſe fût telle qu'elle pût être

apperçûë par les yeux du vulgaire, j'ai rencontré de beaux Eſprits, & des Ames tout-à-fait propres pour rechercher de ſemblables choſes : mais je vous dis encore qu'il faut que vous ſoyez ſimples & non point trop prudens, juſqu'à ce que vous ayez trouvé le ſecret : car lorſque vous l'aurez, néceſſairement la prudence vous accompagnera ; & vous pourrez auſſi compoſer aiſément une infinité de Livres : ce qui, ſans doute, eſt bien pius facile à celui qui eſt au centre & voit la choſe, qu'à celui qui marche ſur la circonference, & n'a rien autre que l'oüie. Vous avez la matiére de toutes choſes clairement décrite : mais je vous avertis que ſi vous voulez parvenir à ce ſecret, qu'il faut ſur tout prier Dieu, puis aimer vôtre prochain; & enfin n'aller point vous imaginer des choſes ſi ſubtiles, deſquelles la Nature ne ſçait rien : mais demeurez, demeurez, dis-je, en la ſimple voye de la Nature, parce que dans cette ſimplicité vous pourrez mieux toucher la choſe au doigt, que vous ne la pourrez voir parmi tant de ſubtilitez.

En liſant mes Ecrits, ne vous amuſez point aux ſyllabes ſeulement, mais con-

ſiderez toûjours la Nature, & ce qu'elle peut : & devant que de commencer l'œuvre, imaginez-vous-bien ce que vous cherchez, quel eſt le but de vôtre intention ; car il vaut mieux l'apprendre par l'imagination & par l'entendement, que par des ouvrages manuels, & à ſes dépens. Je vous dis encore qu'il vous faut trouver une choſe qui eſt cachée, de laquelle par un merveilleux artifice ſe tire cette humidité, qui ſans violence & ſans bruit diſſout l'or, voir même auſſi doucement & auſſi naturellement que l'eau chaude diſſout & liquifie la glace. Si vous avez trouvé cela, vous avez la choſe de laquelle l'or a été produit par la Nature : Et bien que les Métaux & toutes les choſes du monde prennent leur origine d'icelle, il n'y a rien toutefois qui lui ſoit ſi ami que l'or; car dans toutes les autres choſes il y a quelque impureté, dans l'or au contraire il n'y en a aucune ; c'eſt pourquoi elle eſt comme la mere de l'or.

Et ainſi je conclus, que ſi vous ne voulez vous rendre ſages par mes avertiſſemens, vous m'ayez pour excuſé, puiſque je ne deſire que de vous rendre office : je l'ai fait avec autant de fidelité

qu'il m'a été permis, & en homme de bonne conſcience. Si vous demandez qui je ſuis, je ſuis Coſmopolite, c'eſt-à-dire, Citoyen du monde : ſi vous me connoiſſez, & que vous deſiriez être honnêtes gens, vous vous tairez : ſi vous ne me connoiſſez point, ne vous en informez pas davantage, car jamais à homme vivant je n'en déclarerai plus que j'ai fait par cét Ecrit public. Croyez-moi, ſi je n'étois de la condition que je ſuis, je n'aurois rien plus agreable que la vie ſolitaire, ou de demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes : car je voi que tout ce qu'il y a au monde n'eſt que vanité, que la fraude & l'avarice ſont en régne, où toutes choſes ſe vendent ; & qu'enfin la malice a ſurmonté la vertu : je voi devant mes yeux la feliciré de la vie future, c'eſt ce qui me donne de la joye. Je ne m'étonne plus maintenant comme j'ai fait auparavant, de ce que les Philòſophes, aprés avoir acquis cette excellente Medecine, ne ſe ſoucioient point d'abreger leurs jours : parce qu'un véritable Philoſophe voit devant ſes yeux la vie future, de même que tu vois ton viſage dans un miroir. Que ſi Dieu te donne

la fin desirée, tu me croiras, & ne te reveleras point au monde.

S'ensuit la Parabole ou Enigme Philosophique, ajoûtée pour mettre fin à l'œuvre.

IL arriva une fois que navigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu, au bord d'une grande Mer : Et bien que j'eusse une entiere connoissance des avenuës & proprietez de cette Mer, toutefois j'ignorois si en ces quartiers-là l'on pouvoit trouver ce petit Poisson nommé *Echeneïs*, que tant de personnes de grande & de petite condition, ont recherché jusqu'à present avec tant de soin & de peine. Mais pendant que je regarde sur le bord les Melosines nageantes çà & là avec les Nimphes, étant fatigué de mes labeurs précédens, & abbatu par la varieté de mes pensées, je me laissé emporter au sommeil par

ſe doux murmure de l'eau. Et tandis que je dormois ainſi doucement, il m'arrive en ſonge une viſion merveilleuſe : Je vois ſortir de nôtre Mer le Vieillard Neptune d'une apparence vénérable, & armé de ſon Trident, lequel aprés un amiable ſalut, me meine dans une Iſle tres-agreable. Cette Iſle étoit ſituée du côté du Midy, & tres-abondante en toutes choſes néceſſaires pour la vie & pour les délices de l'homme : Les Champs Eliſiens tant vantez par Virgile, ne ſeroient rien en comparaiſon d'elle. Tout le rivage de l'Iſle étoit environné de Myrtes, de Cyprés, & de Roſmarin. Les Prez verdoyans, tapiſſez de diverſes couleurs, réjoüiſſoient la veuë par leur varieté, & rempliſſoient le nez d'une odeur tres-ſuave. Les Collines étoient pleines de Vignes, d'Oliviers & de Cédres. Les Forêts n'étoient remplies que d'Orangers & de Citronniers. Les chemins publics étans plantez & parſemez de côté & d'autre d'une infinité de Lauriers & de Grenadiers, entretiſſus & enlacez enſemble avec beaucoup d'artifice, fourniſſoient une ombrage agreable aux paſſans : Enfin tout ce qui ſe peut dire &

desirer au monde, se trouvoit là. En nous promenant, Neptune me montroit dans cette Isle deux Mines d'Or & d'Acier, cachées sous une Roche : & gueres loin de là, il me meine dans un Pré, au milieu duquel étoit un Jardin plein de mille beaux Arbres divers, & dignes d'être regardez : Entre plusieurs de ces Arbres il m'en montra sept, qui avoient chacun leur nom ; & entre ces sept j'en remarquai deux principaux & plus éminens que les autres, desquels l'un portoit un fruit aussi clair & aussi réluisant que le Soleil, & ses feüilles étoient comme d'Or : l'autre portoit son fruit plus blanc que Lys, & ses feüilles étoient comme de fin Argent. Neptune les nommoit, l'un Arbre Solaire, & l'autre Arbre Lunaire. Mais encore que toutes ces choses se trouvassent à souhait dans cette Isle, une chose toutefois y manquoit ; on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté : Il y en avoit plusieurs qui s'efforçoient d'y faire conduire l'eau d'une Fontaine par des canaux, d'autres qui en tiroient de diverses choses : mais tout leur labeur étoit inutile, car en ce lieu-là on n'en pouvoit avoir si on se servoit de quel-

que inſtrument moyen ; que ſi on en avoit, elle étoit veneneuſe, à moins qu'elle ne fût tirée des rayons du Soleil & de la Lune : ce que peu de gens ont pû faire. Et ſi quelques-uns ont eu la fortune aſſez favorable pour y réüſſir, ils n'en ont jamais pû tirer plus de dix parties : car cette eau étoit ſi admirable, qu'elle ſurpaſſoit la neige en blancheur. Et croi-moi, que j'ai veu & touché cette eau, & en la contemplant je me ſuis beaucoup émerveillé.

Tandis que cette contemplation occupoit tous mes ſens, & commençoit déja à me fatiguer, Neptune s'évanoüit, & il m'apparoît en ſa place un grand Homme, au front duquel étoit le nom de Saturne. Celui-ci prenant le vaſe puiſa les dix parties de cette eau, & incontinent il prit du fruit de l'Arbre Solaire, & le mit dans cette eau ; & je vis le fruit de cét Arbre ſe conſumer & ſe reſoudre dans cette eau, comme la glace dans l'eau chaude. Je lui demandai : Seigneur, je voi ici une choſe merveilleuſe, cette eau eſt preſque de rien, & néanmoins je voi que le fruit de cét Arbre ſe conſume dans elle par une ſi douce chaleur ; à quoi ſert tout cela ?

Il me répondit gracieuſement : Il eſt vrai, mon fils, que c'eſt une choſe admirable ; mais ne vous en étonnez pas, il faut que cela ſoit ainſi : car cette eau eſt l'eau de vie, qui a puiſſance d'ameliorer les fruits de cét Arbre ; de façon que deſormais il ne ſera plus beſoin d'en planter ni anter, parce qu'elle pourra par ſa ſeule odeur rendre tous les autres ſix Arbres de même nature qu'elle eſt. En outre, cette eau ſert de femelle à ce fruit, de même que ce fruit lui ſert de mâle ; car le fruit de cet Arbre ne ſe peut pourrir en autre choſe que dans cette eau. Et bien que ce fruit ſoit de ſoi une choſe précieuſe & admirable, toutefois s'il ſe pourrit dans cette eau, il engendre par cette putrefaction la Salamandre perſévérante au feu, le ſang de laquelle eſt plus précieux que tous les tréſors du monde, ayant la faculté de rendre fertiles les ſix Arbres que tu vois, & de leur faire porter des fruits plus doux que le miel.

Je lui demandai encore : Seigneur, comment ſe fait cela ? Je t'ai dit ci-devant (reprit-il) que les fruits de l'Arbre Solaire ſont vifs, ſont doux : mais au lieu que le fruit de cét Arbre

Solaire, maintenant qu'il cuit dans cette eau, ne peut saouler qu'un seul fruit, aprés sa coction il en peut saouler mille. Puis je lui demandai, se cuit-il à grand feu, & pendant quel tems ? Il me répondit, que cette eau avoit un feu intrinséque, lequel s'il est aidé par une chaleur continuelle, brûle trois parties de son corps avec le corps de ce fruit ; & il n'en demeurera qu'une si petite partie, qu'à grand'peine la pourroit-on imaginer : mais la prudente conduite du Maître fait cuire ce fruit par une tres-grande vertu pendant l'espace de sept mois premierement, & aprés pendant l'espace de dix ; cependant plusieurs choses apparoissent, & toûjours le cinquantiéme jour aprés le commencement, plus ou moins.

Je l'interrogeai encore : Seigneur, ce fruit peut-il être cuit dans quelques autres eaux ? & ne lui ajoûte-t-on pas quelque chose ? Il me répond : Il n'y a que cette seule eau qui soit utile en tout ce Païs & en toute cette Isle, nulle autre eau que celle-ci ne peut pénétrer les pores de cette Pomme : Et sçaches que l'Arbre Solaire est sorti de cette eau, laquelle est tirée des rayons du

Soleil & de la Lune, par la force de nôtre Aymant : C'eſt pourquoi ils ont enſemble une ſi grande ſympathie & correſpondance, que ſi on y ajoûtoit quelque choſe d'étranger, elle ne pourroit faire ce qu'elle fait de ſoi-même. Il la faut donc laiſſer ſeule, & ne lui rien ajoûter que cette Pomme : car aprés la coction, c'eſt un fruit immortel, ayant vie & ſang, parce que le ſang fait que tous les Arbres ſtériles portent même fruit & de même nature que la Pomme.

Je lui demandai en outre : Seigneur, cette eau ſe peut-elle tirer en quelqu'autre façon ? & la trouve-t-on par tout ? Il me répond : Elle eſt en tout lieu, & perſonne ne peut vivre ſans elle ; Elle ſe puiſe par d'admirables moyens : Mais celle-là eſt la meilleure qui ſe tire par la force de nôtre Acier, lequel ſe trouve au ventre d'*Ariés*. Et je lui dis, à quoi eſt-elle utile ? Il répond, devant ſa deuë coction, c'eſt un grand venin ; mais aprés une cuiſſon convenable, c'eſt une ſouveraine medecine : & alors elle donne vingt-neuf grains de ſang, deſquels chaque grain re fournira huit cens ſoixante & quatre du fruit de l'Arbre

Solaire. Je lui demandai, ne ſe peut-il pas ameliorer plus outre ? Selon le témoignage de l'Ecriture Philoſophique (dit-il) il peut être exalté premierement juſqu'à dix, puis juſqu'à cent, aprés juſqu'à mille, à dix mille, & ainſi de ſuite. J'inſiſtois : Seigneur, dites-moi ſi pluſieurs connoiſſent cette eau, & ſi elle a un nom propre ? Il cria hautement : Peu de gens l'ont connuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'aiment : Elle a non-ſeulement un nom, mais pluſieurs & divers. Mais le vrai nom propre qu'elle a, c'eſt qu'elle ſe nomme *l'Eau de nôtre Mer, l'Eau de vie qui ne moüille point les mains.* Je lui demandai encore : D'autres perſonnes que les Philoſophes en uſent-ils à autres choſes ? Toute creature (dit-il) en uſe, mais inviſiblement. Naît-il quelque choſe dans cette Eau, lui dis-je ? D'icelle ſe font toutes les choſes qui ſont au monde, & toutes choſes vivent en elle, me dit-il : mais il n'y a rien proprement en elle, ſinon que c'eſt une choſe qui ſe mêle avec toutes les choſes du monde. Je lui demandai : Eſt-elle utile ſans le fruit de cét Arbre ? Il me dit, ſans ce fruit elle n'eſt pas utile en

cét œuvre : cat elle n'eſt ameliorée qu'avec le ſeul fruit de cét Arbre Solaire.

Et alors je commençai à le prier : Seigneur, de grace, nommez-la-moi ſi clairement & ouvertement, que je n'en puiſſe plus douter. Mais lui en élevant ſa voix, il cria ſi fort, qu'il m'éveilla : ce qui fut cauſe que je pû lui demander rien davantage, & qu'il ne me voulut plus répondre, ni moi auſſi je ne t'en puis pas dire plus. Contente-toi de ce que je t'ai dit, & croi qu'il n'eſt pas poſſible de parler plus clairement. Car ſi tu ne comprends pas ce que je t'ai déclaré, jamais tu n'entendras les Livres des autres Philoſophes.

Aprés le ſubit & ineſperé départ de Saturne, un nouveau ſommeil me ſurprit, & derechef Neptune m'apparut en forme viſible. Et me félicitant de cét heureux rencontre dans les Jardins des Heſpérides, il me montra un Miroir, dans lequel j'ai veu toute la Nature à découvert. Aprés pluſieurs diſcours de part & d'autre, je le remerciai de ſes bienfaits, & de ce que par ſon moyen j'étois entré non-ſeulement en cét agreable Jardin, mais encore de ce que j'eus l'honneur de deviſer avec

Saturne, comme je desirois il y avoit si long-tems. Mais parce qu'il me restoit encore quelques difficultez à résoudre, & desquelles je n'avois pû être éclairci, à cause de l'inopiné départ de Saturne, je le priai instamment de m'ôter en cette occasion desirée, le scrupule auquel j'étois, & lui parlai en cette façon : Seigneur, j'ai lû les Livres des Philosophes, qui affirment unanimément que toute génération se fait par mâle & femelle ; & néanmoins dans mon songe j'ai vû que Saturne ne mettoit dans nôtte Mercure que le fruit de l'Arbre Solaire : j'estime que comme Seigneur de la Mer, vous sçavez bien ces choses : je vous prie de répondre à ma question. Il est vrai, mon fils, (dit-il) que toute génération se fait par mâle & femelle ; mais à cause de la distraction & différence des trois régnes de la Nature, un Animal à quatre pieds naît d'une façon, & un Ver d'une autre. Car encore que les Vers ayent des yeux, la veuë, l'oüie, & les autres sens, toutefois ils naissent de putrefaction ; & le lieu d'iceux, ou la terre où ils se pourrissent, est la femelle. De même en l'œuvre Philosophique, la mere de cette chose est con

Eau que nous avons tant de fois repetée, & tout ce qui naît de cette Eau, naît à la façon des Vers par putrefaction. C'eſt pourquoi les Philoſophes ont creé le Phœnix & la Salamandre. Car ſi cela ſe faiſoit par la conception de deux corps, ce ſeroit une choſe ſujette à la mort ; mais parce qu'il ſe revivifie ſoi-même, le corps premier étant détruit, il en revient un autre incorruptible : Dautant que la mort des choſes n'eſt rien autre que la ſéparation des parties du composé. Cela ſe fait ainſi en ce Phœnix, qui ſe ſépare par ſoi-même de ſon corps corruptible.

Puis je lui demandai encore : Seigneur, y a-t-il en cét œuvre choſes diverſes, ou compoſition de pluſieurs choſes ? Il n'y a qu'une ſeule & unique choſe (dit-il) à laquelle on n'ajoûte rien, ſinon l'Eau Philoſophique, qui t'a été manifeſtée en ton ſonge, laquelle doit être dix fois autant péſante que le corps. Et croi, mon fils, fermement & conſtamment que tout ce qui t'a été montré ouvertement par moi & par Saturne en ton ſonge dans cette Iſle, ſelon la coûtume de la région, n'eſt nullement ſonge, mais la pure verité, laquelle te

pourra

pourra être découverte par l'assistance de Dieu, & par l'expérience, vraye maîtresse de toutes choses. Et comme je voulois m'enquérir & m'éclaircir de quelqu'autre chose, aprés m'avoir dit adieu, il me laissa sans réponse, & je me trouvai réveillé dans la desirée région de l'Europe. Ce que je t'ai dit (ami Lecteur) te doit-don aussi suffire. Adieu.

A la seule Trinité soit loüange & gloire.

DIALOGVE du Mercure, de l'Alchymiſte, & de la Nature.

IL advint un certain tems que pluſieurs Alchymiſtes firent une aſſemblée, pour conſulter & réſoudre enſemble comment ils pourroient faire la Pierre Philoſophale, & la préparer comme il faut ; & ils ordonnérent entr'eux, que chacun diroit ſon opinion par ordre, & ſelon ce qui lui en ſembleroit. Ce conſeil & cette aſſemblée ſe tint au milieu d'un beau Pré, à Ciel ouvert, & en jour clair & ſérain. Là étant aſſemblez, pluſieurs d'entr'eux furent d'avis que Mercure étoit la premiére matiére de la Pierre : les autres diſoient que c'étoit le Soûfre ; & les autres croyoient que c'étoit quelqu'autre choſe. Néanmoins l'opinion de ceux qui tenoient pour le Mercure, étoit la plus

forte, & emportoit le deſſus, en ce qu'elle étoit appuyée du dire des Philoſophes, qui tiennent que le Mercure eſt la véritable matiére premiére, & même qu'il eſt la premiére matiére des Métaux : car tous les Philoſophes s'écrient, *nôtre Mercure, nôtre Mercure, &c.* Comme ils diſputoient ainſi enſemble, & que chacun d'eux s'efforçoit de faire paſſer ſon opinion pour la meilleure, & attendoit avec deſir, avec joye & avec impatience la concluſion de leur different, il s'éleva une grande tempête, avec des orages, des grêles, & des vents épouventables & extraordinaires, qui ſéparérent cette Congregation, renvoyant les uns & les autres en diverſes Provinces, ſans avoir pris aucune réſolution. Un chacun ſe propoſa dans ſon imagination quelle devoit être la fin de cette diſpute, & recommença ſes épreuves comme auparavant : les uns chercherent la Pierre des Philoſophes en une choſe, les autres en une autre ; & cette recherche a continué juſqu'aujourd'hui ſans ceſſe, & ſans aucune intermiſſion. Or un de ces Philoſophes qui s'étoit trouvé en cette Compagnie, ſe reſſouvenant que dans la diſpute la plus

grande partie d'entr'eux étoient du ſentiment qu'il falloit chercher la Pierre des Philoſophes au Mercure, dit en ſoi-même : Encore qu'il n'y ait eu rien d'arrêté & de déterminé dans nos diſcours, & qu'on n'aye fait aucune réſolution, ſi eſt-ce que je travaillerai ſur le Mercure, quoi qu'on en die ; & quand j'aurai fait cette benoîte Pierre, alors la concluſion ſera faite. Car je vous avertis que c'étoit un homme qui parloit toûjours avec ſoi-même, comme font les Alchymiſtes. Il commença donc à lire les Livres des Philoſophes, & entr'autres il tomba ſur la lecture d'un Livre d'Allain, qui traite du Mercure : & ainſi par la lecture de ce beau Livre, ce Monſieur l'Alchymiſte devint Philoſophe, mais Philoſophe ſans concluſion. Et aprés avoir pris le Mercure, il commença à travailler : Il le mit dans un vaiſſeau de verre, & le feu deſſous : le Mercure, comme il a coûtume, s'envole, & ſe réſout en air. Mon pauvre Alchymiſte qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre ſa femme bien & beau, lui reprochant qu'elle lui avoit dérobé ſon Mercure : car perſonne (ce diſoit-il) ne pouvoit être entré

là-dedans qu'elle ſeule. Cette pauvre femme innocente ne pût faire autre choſe que s'excuſer, en pleurant : puis elle dit à ſon mari tout bas entre ſes dents : Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde ?

L'Alchymiſte prend derechef du Mercure, & le met dans un vaiſſeau ; & de crainte que ſa femme ne lui dérobât, il le gardoit lui-même : mais le Mercure à ſon ordinaire s'envola auſſi-bien cette fois que l'autre. L'Alchymiſte au lieu d'être fâché de la fuite de ſon Mercure, s'en réjoüit grandement, pource qu'il ſe reſſouvint qu'il avoit lû que la premiére matiére de la Pierre étoit volatile. Et ainſi il ſe perſuada & crût entierement, que deſormais il ne pouvoit plus faillir, tant qu'il travailleroit ſur cette matiére. Il commença deſlors à traiter hardiment le Mercure ; il apprit à le ſublimer, à le calciner par une infinité de maniéres; tantôt par les Sels, tantôt par le Soûfre : puis le méloit tantôt avec les Métaux, tantôt avec des miniéres, puis avec du ſang, puis avec des cheveux ; & puis le détrempoit & le maceroit avec des Eaux fortes, avec du jus d'herbes, avec de l'urine, avec du vinaigre. Mais le pauvre

homme ne pût rien trouver qui réüſſit à ſon intention, ni qui le contentât, bien qu'il n'eût rien laiſſé en tout le monde avec quoi il n'eût eſſayé de coaguler & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'avoit encore rien fait, & qu'il ne pouvoit rien avancer du tout, il ſe prit à ſonger. Au même tems il ſe reſſouvint d'avoir lû dans les Auteurs que la matiére étoit de ſi vil prix, qu'elle ſe trouvoit dans les fumiers & dans les retraits : ſi bien qu'il recommença à travailler de plus belle, & mêler ce pauvre Mercure avec toutes ſortes de fientes, tant humaine, que d'autres animaux, tantôt ſéparément, tantôt toutes enſemble. Enfin aprés avoir bien peiné, ſué & tracaſſé, aprés avoir bien tourmenté le Mercure, & s'être bien tourmenté ſoi-même, il s'endormit plein de diverſes penſées, & roulant diverſes choſes dans ſon eſprit. Une viſion lui appatut en ſonge ; il vit venir vers lui un bon Vieillard, qui le ſalüa, & lui dit familiérement : Mon Ami, dequoi vous attriſtez-vous? Auquel il répondit : Monſieur, je voudrois volontiers faire la Pierre Philoſophale. Le Vieillard lui repliqua : Oüi, mon Ami, voilà un

tres-bon ſouhait : mais avec quoi voulez-vous faire la Pierre des Philoſophes ?

L'Alchymiſte. Avec le Mercure, Monſieur.

Le Vieillard. Mais avec quel Mercure ?

L'Alchymiſte. Ah ! Monſieur, pourquoi me demandez-vous avec quel Mercure, car il n'y en a qu'un ?

Le Vieillard. Il eſt vrai, mon Ami, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diverſifié par les divers lieux où il ſe trouve, & toûjours une partie plus pure que l'autre.

L'Alchymiſte. O Monſieur ! je ſçai tres-bien comme il le faut purger & nettoyer, avec le Sel & le Vinaigre, avec le Nitre & le Vitriol.

Le Vieillard. Et moi je vous dis & vous déclare, mon bon Ami, que cette purgation ne vaut rien, & n'eſt point la vraye, & que ce Mercure-là ne vaut rien auſſi, & n'eſt point le vrai : les hommes ſages ont bien un autre Mercure, & une autre façon de le purger. Et aprés avoir dit cela, il diſparut.

Ce pauvre Alchymiſte étant réveillé, & ayant perdu ſon ſonge & ſon ſommeil, ſe prit à penſer profondément quelle pouvoit être cette viſion, & quel

pouvoit être ce Mercure des Philoſophes ; mais il ne pût rien s'imaginer que ce Mercure vulgaire. Il diſoit en ſoi-même : O mon Dieu ! ſi j'euſſe pû parler plus long-tems avec ce bon Vieillard, ſans doute j'euſſe dé ouvert quelque choſe. Il recommença donc encore ſes labeurs, je dis ſes ſales labeurs, broüillant toûjours ſon Mercure, tantôt avec ſa propre merde, tantôt avec celle des enfans, ou d'autres animaux : & il ne manquoit point d'aller tous les jours une fois au lieu où il avoit veu cette viſion, pour eſſayer s'il pourroit encore parler avec ſon Vieillard ; & là quelquefois il faiſoit ſemblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant. Mais comme le Vieillard ne venoit point, il eſtima qu'il eût peur, & qu'il ne crût pas qu'il dormît ; c'eſt pourquoi il commença à jurer : Monſieur, Monſieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foi je dors ; regardez plûtôt à mes yeux, ſi vous ne me voulez croire. Voila-t-il pas un ſage perſonnage ?

Enfin ce miſérable Alchymiſte aprés tant de labeurs, aprés la perte & la conſommation de tous ſes biens, s'en alloit petit-à-petit perdre l'entendement, ſongeant

geant toûjours à ſon Vieillard : ſi bien qu'un jour entr'autres, à cauſe de cette grande & forte imagination qu'il s'étoit imprimée, il s'endormit ; & en ſonge il lui apparut un fantôme en forme de ce Vieillard, qui lui dit : Ne perdez point courage, mon Ami, ne perdez point courage, vôtre Mercure eſt bon, & vôtre matiére auſſi eſt bonne ; mais ſi ce méchant ne vous veut obéïr, conjurez-le, afin qu'il ne ſoit pas volatil. Quoi ! vous étonnez-vous de cela ? Hé ! n'a-t-on pas accoûtumé de conjurer les ſerpens ? pourquoi ne conjurera-t-on pas auſſi-bien le Mercure ? Et ayant dit cela, le Vieillard voulut ſe retirer ; mais l'Alchymiſte penſant l'arrêter, s'écria ſi fort : (Ah ! Monſieur, attendez) qu'il s'éveilla ſoi-même, & perdit par ce moyen & ſon ſonge & ſon eſpérance : néanmoins il fut bien conſolé de l'avertiſſement que lui avoit donné ce fantôme. Puis aprés il prit un vaiſſeau plein de Mercure, & commença à le conjurer de terrible façon, comme lui avoit enſeigné le fantôme en ſon ſommeil. Et ſe reſſouvenant qu'il lui avoit dit qu'on conjuroit bien les ſerpens, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tout de même que les

ſerpens. Qu'ainſi ne ſoit (diſoit-il) ne peint-on pas le Mercure avec des ſerpens entortillez en une verge ? Il prend donc ſon vaiſſeau plein de Mercure, & commence à dire : Ux. Ux. Os. Tas. &c. Et là où la conjuration portoit le nom de Serpent, il y mettoit celui de Mercure, diſant : *Et toi, Mercure, méchante bête, &c.* Auſquelles paroles le Mercure ſe prit à rire, & à parler à l'Alchymiſte, lui diſant : Venez-çà, Monſieur l'Alchymiſte, qu'eſt-ce que vous me voulez ?

Ma foi vous avez grand tort
De me tourmenter ſi fort.

L'Alchymiſte. Ho, ho, méchant coquin que tu es, tu m'appelles à cette heure Monſieur, quand je te touche juſqu'au vif : je t'ai donc trouvé une bride : attens, attens un peu, je te ferai bien chanter une autre Chanſon. Et ainſi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il lui dit : Viençà, je te conjure par le Dieu vivant, n'eſt-tu pas ce Mercure des Philoſophes ? Le Mercure tout tremblant, lui répond : Oiii, Monſieur, je ſuis Mercure.

L'Alchymiſte. Pourquoi donc, méchant garniment que tu es, pourquoi ne m'as-tu pas voulu obéïr ? & pourquoi ne t'ai-je pas pû fixer ?

Le Mercure. Ah ! mon tres-magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moi pauvre miſérable ; c'eſt que je ne ſçavois pas que vous fuſſiez ſi grand Philoſophe.

L'Alchymiſte. Pendart, & ne le pouvois-tu pas bien ſentir, & comprendre par mes labeurs, puiſque je procedois avec toi ſi Philoſophiquement.

Le Mercure. Cela eſt vrai, Monſeigneur, toutefois je me voulois cacher, & fuir vos liens : mais je voi bien, pauvre miſérable que je ſuis, qu'il m'eſt impoſſible d'éviter que je ne paroiſſe en la préſence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchymiſte. Ah ! Monſieur le galant, tu as donc trouvé un Philoſophe à cette heure ?

Le Mercure. Oüi, Monſeigneur, je voi fort bien & à mes dépens, que vôtre Excellence eſt un tres-grand Philoſophe. L'Alchymiſte ſe réjoüiſſant donc en ſon cœur, commence à dire en ſoi-même : A la fin j'ai trouvé ce que je

cherchois. Puis ſe retournant vers le Mercure, il lui dit d'une voix terrible : ça, ça traître, me feras-tu donc obéïſſant à cette fois ? Regarde bien ce que tu as à faire, car autrement tu ne t'en trouveras pas bien.

Le Mercure. Monſeigneur, je vous obéïrai tres-volontiers, ſi je le peux, car je ſuis à preſent fort débile.

L'Alchymiſte. Comment, coquin, tu t'excuſes déja ?

Le Mercure. Non, Monſieur, je ne m'excuſe pas, mais je languis beaucoup.

L'Alchymiſte. Qu'eſt-ce qui te fait mal ?

Le Mercure. L'Alchymiſte me fait mal.

L'Alchymiſte. Et quoi, traître vilain, tu te mocques encore de moi ?

Le Mercure. Ah ! Monſeigneur, à Dieu ne plaiſe, vous êtes trop grand Philoſophe : je parle de l'Alchymiſte.

L'Alch. Bien, bien, tu as raiſon, cela eſt vrai : Mais que t'a fait l'Alchymiſte ?

Le Merc. Ah ! Monſieur, il m'a fait mille maux, car il m'a mêlé & broüillé avec tout plein de choſes qui me ſont contraires : ce qui m'empêche de pouvoir reprendre mes forces, & mourir

mes vertus ; il m'a tant tourmenté, que je ſuis preſque réduit à mort.

L'Alch. Tu merites tous ces maux, & encore de plus grands, parce que tu es deſobéïſſant.

Le Merc. Moi, Monſeigneur, jamais je ne fus deſobéïſſant à un veritable Philoſophe ; mais mon naturel eſt tel que je mocque des fols.

L'Alch. Et quelle opinion as-tu de moi ?

Le Merc. De vous, Monſeigneur, vous êtes un grand perſonnage, tres-grand Philoſophe, qui même ſurpaſſez Hermes en doctrine & en ſageſſe.

L'Alch. Certainement cela eſt vrai, je ſuis homme docte ; je ne me veux pourtant pas loüer moi-même, mais ma femme me l'a bien dit ainſi, que j'étois un tres-docte Philoſophe ; elle a reconnu cela de moi.

Le Merc. Je le croi facilement, Monſieur, car les Philoſophes doivent être tels, qu'à force de ſageſſe, de prudence & de labeur, ils deviennent inſenſez.

L'Alch. Là, là, ce n'eſt pas tout, dis-moi un peu, que ferai-je de toi ? comment en pourrai-je faire la Pierre des Philoſophes ?

Le Merc. Auſſi vrai, Monſieur le Philoſophe, je n'en ſçai rien : Vous êtes Philoſophe, vous le devez ſçavoir. Pour moi je ne ſuis que le ſerviteur des Philoſophes, ils font tout ce qu'il leur plaît faire de moi, & je leur obéi en ce que je peux.

L'Alch. Tout cela eſt bel & bon ; mais tu me dois dire comment eſt-ce que je dois procéder avec toi, & ſi je puis faire de toi la Pierre des Philoſophes ?

Le Merc. Monſeigneur le Philoſophe, ſi vous la ſçavez, vous la ferez ; & ſi vous ne la ſçavez, vous ne ferez rien : vous n'apprendrez rien de moi, ſi vous l'ignorez auparavant.

L'Alch. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moi comme avec un ſimple homme ? Peut-être ignores-tu que j'ai travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en eſtime d'un fort grand Philoſophe ?

Le Merc. Je le croi facilement, Monſeigneur, & je le ſçai bien : je ſuis encore tout ſoüillé & tout empuanti par les mélanges de vos beaux labeurs.

L'Alch. Dis-moi donc ſi tu es le Mercure des Philoſophes ?

Le Merc. Pour moi je ſçai bien que je

ſuis Mercure ; mais ſi je ſuis le Mercure des Philoſophes, c'eſt à vous à le ſçavoir.

L'Alch. Dis-moi ſeulement ſi tu es le vrai Mercure, ou s'il y en a un autre ?

Le Merc. Je ſuis Mercure, mais il y en a encore un autre : & ainſi il s'évanoüit. Mon pauvre Alchymiſte bien dolent, commence à crier & à parler, mais perſonne ne lui répond. Puis tout penſif & revenant à ſoi-même, il dit : Veritabrement je connois à cette heure que je ſuis fort homme de bien, puiſque le Mercure a parlé avec moi : certes il m'aime. Il recommence donc à travailler diligemment, & à ſublimer le Mercure, à le diſtiller, le calciner, le précipiter, & à le diſſoudre par mille façons admirables, & avec des eaux de toutes ſortes. Mais il lui en arriva comme auparavant ; il s'efforça en vain, & ne fit autre choſe que conſommer ſon tems & ſon bien. C'eſt pourquoi il commença à maudire le Mercure, & à blaſphémer contre la Nature de ce qu'elle l'avoit creé. Mais la Nature, aprés avoir oüi ces blaſphémes, appella le Mercure à ſoi, & lui dit : Qu'as-tu fait à cét homme ? Pourquoi eſt-ce qu'il me maudit à

cauſe de toi, & qu'il blaſphéme contre moi ? Que ne fais-tu ce que tu dois ? Mais le Mercure s'excuſa fort modeſtement, & la Nature lui commanda d'être obéïſſant aux Enfans de la Science, qui le recherchent. Ce que le Mercure lui promit de faire, & dit : Mere Nature, qui eſt-ce qui pourra contenter les fols ? La Nature ſe ſoûriant, s'en alla, & le Mercure qui étoit en colére contre l'Alchymiſte, s'en retourna auſſi en ſon lieu.

Quelques jours aprés il tomba dans l'eſprit de Monſieur l'Alchymiſte qu'il avoit oublié quelque choſe en ſes labeurs : il reprend donc encore ce pauvre Mercure, & le mêle avec de la merde de pourceau. Mais le Mercure fâché de ce qu'il avoit été accuſé mal-à-propos devant la Mere Nature, ſe prit à crier contre l'Alchymiſte, & dit : Viençà, maître fol, que veux-tu avoir de moi ? pourquoi m'as-tu accuſé ?

L'Alch. Es-tu celui-là que je deſire tant de voir ?

Le Merc. Oüi, je le ſuis ; mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

L'Alch. Je ne ſuis point aveugle moi.

Le Merc. Tu es plus qu'aveugle, car tu ne te vois pas toi-même : comment

pourrois-tu donc me voir ?

L'Alch. Ho, ho, tu es maintenant bien ſuperbe : je parle avec toi modeſtement, & tu me mépriſes de la ſorte. Peut-être ne ſçais-tu pas que j'ai travaillé chez pluſieurs Princes, & qu'ils m'ont tenu pour grand Philoſophe.

Le Merc. C'eſt à la Cour des Princes que courent ordinairement les fols ; car là ils ſont honorez, & en eſtime pardeſſus tous autres. Tu as donc auſſi été à la Cour ?

L'Alch. Ah ! ſans doute, tu es le Diable & non pas le bon Mercure, puiſque tu veux parler de la ſorte avec les Philoſophes : voilà comme tu m'as trompé ci-devant.

Le Merc. Mais dis-moi, par ta foi ; connois-tu les Philoſophes ?

L'Alch. Demandes-tu ſi je connois les Philoſophes, je ſuis moi-même Philoſophe.

Le Merc. Ah, ah, ah, voici un Philoſophe que nous avons de nouveau (dit le Mercure en ſoûriant, & continuant ſon diſcours :) Et bien, Monſieur le Philoſophe, dites-moi donc, que cherchez-vous ? que voulez-vous avoir ? que deſirez-vous faire ?

L'Alch. Belle demande! je veux faire la Pierre des Philoſophes.

Le Merc. Mais avec quelle matiére veux-tu faire la Pierre des Philoſophes?

L'Alch. Avec quelle matiére! avec nôtre Mercure.

Le Merc. Garde-toi bien de dire comme cela: car ſi tu parles ainſi, je m'enfuirai, parce que je ne ſuis pas vôtre Mercure.

L'Alch. O certes! tu ne peus être autre choſe qu'un Diable, qui me veut ſéduire.

Le Merc. Certainement, mon Philoſophe, c'eſt toi qui m'eſt pire qu'un Diable, & non pas moi à toi; car tu m'as traité tres-méchamment, & d'une maniére diabolique.

L'Alch. O qu'eſt-ce que j'entens! ſans doute c'eſt-là un Démon; car je n'ai rien fait que ſelon les Ecrits des Philoſophes, & je ſçai tres-bien travailler.

Le Merc. Vraiment oüi, tu es un bon Operateur; car tu fais plus que tu ne ſçais, & que tu ne lis dans les Livres. Les Philoſophes diſent tous unanimement, qu'il faut mêler les Natures avec les Natures; & hors la Nature ils ne commandent rien: Et toi au contraire

tu m'as mêlé avec toutes les choſes les plus ſordides, les plus puantes & infectes qui ſoient au monde, ne craignant point de te ſoüiller avec toutes ſortes de fientes, pourveu que tu me tourmentaſſes.

L'Alch. Tu as menti, je ne fais rien hors la Nature, mais je ſeme la ſemence en ſa terre, comme ont dit les Philoſophes.

Le Merc. Oüi, vraiment, tu es un beau ſemeur, tu me ſemes dans de la merde; & le tems de la moiſſon venu, je m'envole: & toi tu ne moiſſonnes que de la merde.

L'Alch. Mais les Philoſophes ont écrit néanmoins qu'il falloit chercher leur matiére dans les ordures.

Le Merc. Ce qu'ils ont écrit eſt vrai: mais toi, tu le prends à la lettre, ne regardant que les ſyllabes, ſans t'arrêter à leur intention.

L'Alch. Je commence à comprendre qu'il ſe peut faire que tu ſois Mercure; mais tu ne me veux pas obéïr. Et alors il commença à le conjurer derechef, diſant: Ux. Ux. Os. Tas, &c. Mais le Mercure lui répondit en riant, & ſe mocquant de lui: Tu as beau dire Ux. Ux. tu ne profites de rien, mon ami, tu ne gagnes rien.

L'Alch. Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on dit de toi, que tu es admirable, que tu es inconſtant & volatil.

Le Merc. Tu me reproches que je ſuis inconſtant, je te vais donner une réſolution là-deſſus. Je ſuis conſtant à un Artiſte conſtant, je ſuis fixe à un eſprit fixe. Mais toi & tes ſemblables, vous êtes de vrais inconſtans & vagabonds, qui allez ſans ceſſe d'une choſe en une autre, d'une matiére en une autre.

L'Alch. Dis-moi donc ſi tu es le Mercure duquel les Philoſophes ont écrit, & ont aſſuré qu'avec le ſoûfre & le ſel il étoit le principe de toutes choſes, ou bien s'il en faut chercher un autre?

Le Merc. Certainement, le fruit ne tombe pas loin de ſon arbre; mais je ne cherche point ma gloire. Ecoute-moi bien, je ſuis le même que j'ai été, mais mes années ſont diverſes. Dés le commencement j'ai été jeune, auſſi long-tems comme j'ai été ſeul: maintenant je ſuis vieil, & ſi je ſuis le même que j'ai été.

L'Alch. Ah, ah, tu me plaîs à cette heure de dire que tu ſois vieil, car j'ai toûjours cherché le Mercure qui fût le plus meur & le plus fixe, afin de me pou-

voir plus facilement accorder avec lui.

Le Merc. En verité, mon bon ami, c'eſt en vain que tu me recherches, & que tu me viſites en ma vieilleſſe, puiſque tu ne m'as pas connu en ma jeuneſſe.

L'Alch. Qu'eſt-ce que tu dis, je ne t'ai pas connu en ta jeuneſſe, moi qui t'ai manié en tant de diverſes façons, comme toi-même le confeſſe? Et je ne ceſſerai pas encore, juſqu'à ce que j'accompliſſe l'œuvre des Philoſophes.

Le Merc. O miſérable que je ſuis! que ferai-je? ce fol ici me mélera peut-être encore avec de la merde; l'appréhenſion ſeule m'en tourmente déja: ô moi miſérable! Je te prie au moins, Monſieur le Philoſophe, de ne me pas mêler avec de la merde de pourceau, autrement me voilà perdu; car cette puanteur me contraint à changer ma forme. Et que veux-tu que je faſſe davantage? ne m'as-tu pas aſſez tourmenté? ne t'obéïs-je pas? ne me mélai-je pas avec tout ce que tu veux? ne ſuis-je pas ſublimé? ne ſuis-je pas précipité? ne ſuis-je pas Turbith? ne ſuis-je pas Amalgame, quand il te plaît? ne ſuis-je pas Macha, c'eſt-à-dire, un vermiſſeau volant? ne ſuis-je pas enfin tout ce que tu veux? Que demandes-

tu davantage de moi ? Mon corps eſt tellement flagellé, ſoüillé & chargé de crachats, que même une pierre auroit pitié de moi. Tu tires de moi du lait, tu tires de moi de la chair, tu tires de moi du ſang, tu tires de moi du beure, de l'huile, de l'eau : En un mot, que ne tires-tu point de moi ? & lequel eſt-ce de tous les métaux, ni de tous les mineraux, qui puiſſe faire ce que je fais moi ſeul ? Et tu n'as point de miſéricorde pour moi. O malheureux que je ſuis ?

L'Alch. Vraiment tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point, car tu es méchant ; & quelque forme que tu prennes en apparence, ce n'eſt que pour nous tromper, tu retournes toûjours en ta premiére eſpéce.

Le Merc. Tu es un mauvais homme de dire cela, car je fais tout ce que tu veux. Si tu veux que je ſois corps, je le ſuis ; ſi tu veux que je ſois poudre, je la ſuis. Je ne ſçai en quelle façon m'humilier davantage, que de devenir poudre & ombre pour t'obéir.

L'Alch. Dis-moi donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenterai plus.

Le Merc. Je voi bien que je ſuis contraint de parler fondamentalement avec

roi. Si tu veux tu me peus entendre. Tu vois ma forme à l'extérieur ; tu n'as pas beſoin de cela. Mais quant à ce que tu m'interroges de mon centre, ſçaches que que mon centre eſt le cœur tres-fixe de toutes choſes, qu'il eſt immortel & pénétrant ; & en lui eſt le repos de mon Seigneur : Mais moi je ſuis la voye, le précurſeur, le pelerin, le domeſtique, le fidéle à mes compagnons, qui ne laiſſe point ceux qui m'accompagnent, mais je demeure avec eux, & péris avec eux. Je ſuis un corps immortel, & ſi je meurs quand on me tuë ; mais je reſſuſcite au jugement pardevant un Juge ſage & diſcret.

L'Alch. Tu es donc la Pierre des Philoſophes ?

Le Merc. Ma mere eſt telle. D'icelle naît artificiellement un je ne ſçai quoi : mon frere qui habite dans la forteresſe, a en ſon vouloir tout ce que veut le Philoſophe.

L'Alch. Mais dis moi, es-tu vieil ?

Le Merc. Ma mere m'a engendré, mais je ſuis plus vieil que ma mere.

L'Alch. Qui diable te pourroit entendre ? Tu ne réponds jamais à propos, tu me contes toûjours des paraboles. Dis-

moi en un mot, ſi tu es la Fontaine de laquelle Bernard Comte de Treviſan a écrit ?

Le Merc. Je ne ſuis point fontaine, mais je ſuis eau ; c'eſt la fontaine qui m'environne.

L'Alch. L'Or ſe diſſout-t-il en toi, puiſque tu es eau ?

Le Merc. J'aime tout ce qui eſt avec moi, comme mon ami ; & tout ce qui naît avec moi, je lui donne nourriture ; & tout ce qui eſt nud, je le couvre de mes aîles.

L'Alch. Je voi bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toi : je te demande une choſe, tu m'en réponds une autre. Si tu ne me veux mieux répondre que cela, je vais recommencer à travailler avec toi, & à te tourmenter encore.

Le Merc. Hé ! mon bon Monſieur, ſoyez-moi pitoyable, je vous dirai librement ce que je ſçai.

L'Alch. Dis-moi donc, ſi tu crains le feu ?

Le Merc. Si je crains le feu, je ſuis feu moi-même.

L'Alch. Pourquoi t'enfuis-tu donc du feu ?

Le Merc. Ce n'eſt pas que je m'enfuye,

fuye, mais mon eſprit & l'eſprit du feu s'entr'aiment, & tant qu'ils peuvent, l'un accompagne l'autre.

L'Alch. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu ?

Le Merc. Ne ſçais-tu pas qu'un pelerin tend toûjours du côté de ſon païs ; & quand il eſt arrivé d'où il eſt ſorri, il ſe repoſe, & retourne toûjours plus ſage qu'il n'étoit.

L'Alch. Et quoi, retournes-tu donc quelquefois ?

Le Merc. Oüi je retourne, mais en une autre forme.

L'Alch. Je n'entens point ce que c'eſt que cela ; & touchant le feu, je ne ſçai ce que tu veux dire.

Le Merc. S'il y a quelqu'un qui connoiſſe le feu de mon cœur, celui-là a veu que le feu (c'eſt-à-dire une deuë chaleur) eſt ma vraye viande : & plus l'eſprit de mon cœur mange long-tems du feu, plus il devient gras, duquel la mort puis aprés eſt la vie de toutes les choſes qui ſont au régne où je ſuis.

L'Alch. Es-tu grand ?

Le Merc. Prends l'exemple de moi-même : de mille & mille gouttelettes je ſerai encore un, & d'un je me reſous en

mille & mille gouttelettes : & comme tu vois mon corps devant tes yeux, ſi tu ſçais joüer avec moi, tu me peux diviſer en tout autant de parties que tu voudras, & derechef je ſerai un. Que ſera-ce donc de mon eſprit intrinſéque, qui eſt mon cœur & mon centre, lequel toûjours d'une tres petite partie, en produit pluſieurs milliers?

L'Alch. Et comment donc faut-il procéder avec toi, pour te rendre tel que tu te dis?

Le Merc. Je ſuis feu en mon intérieur, le feu me ſert de viande, & il eſt ma vie; mais la vie du feu eſt l'air, car ſans l'air le feu s'éteint. Le feu eſt plus fort que l'air; c'eſt pourquoi je ne ſuis point en repos, & l'air crud ne me peut coaguler ni reſtraindre. Ajoûte l'air avec l'air, afin que tous deux ils ſoient un, & qu'ils ayent poids : conjoints-le avec le feu chaud, & le donne au tems pour le garder.

L'Alch. Qu'arrivera-t-il aprés toute cela?

Le Merc. Le ſuperflu s'ôtéra, & le reſte tu le brûleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras; & étant cuit, tu le donneras hardiment en medecine.

L'Alch. Tu ne réponds point à mes queſtions, je vois bien que tu ne veux ſeulement que me tromper avec tes paraboles : çà, ma femme, apporte-moi de la merde de pourceau, que je traite cét maître galand de Mercure à la nouvelle façon, juſqu'à ce que je lui faſſe dire, comment il faut que je me prenne pour faire de lui la Pierre des Philoſophes.

Le pauvre Mercure ayant oüi tous ces beaux diſcours, commence à ſe lamenter & ſe plaindre de ce bel Alchymiſte ; il s'en va à la mere Nature, & accuſe cét ingrat Operateur. La Nature croit ſon fils Mercure, qui eſt veritable ; & toute en colére elle appelle l'Alchymiſte : hola, hola, où es-tu maître Alchimiſte.

L'Alch. Qui eſt-ce qui m'appelle ?

La Nature. Viençà, maître fol, qu'eſt-ce que tu fais avec mon fils Mercure ? Pourquoi le tourmentes-tu ? Pourquoi lui fais-tu tant d'injures, lui qui deſire te faire tant de bien, ſi tu le voulois ſeulement entendre.

L'Alch. Qui diable eſt cét impudent qui me tance ſi aigrement, moi qui ſuis un ſi grand homme, & ſi excellent Philoſophe ?

La Nat. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philoſophes ! c'eſt moi qui connois les vrais Philoſophes & les vrais ſages que j'aime, & ils m'aiment auſſi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaît, & m'aident en ce que je ne peux. Mais vous autres Alchymiſtes, du nombre deſquels tu es, vous faites tout ce que vous faites ſans mon ſçû, & ſans mon conſentement & contre mon deſſein : auſſi tout ce qui vous arrive eſt au contraire de vôtre intention. Vous croyez que vous traitez bien mes Enfans, mais vous ne ſçauriez rien achever : Et ſi vous voulez bien conſidérer, vous ne les traitez pás, mais ce ſont eux qui vous manient à leur volonté ; car vous ne ſçavez & ne pouvez rien faire d'eux, & eux au contraire font de vous quand il leur plaît des inſenſez & des fols.

L'Alch. Cela n'eſt pas vrai, je ſuis Philoſophe, & je ſçai fort bien travailler : J'ai été chez pluſieurs Princes, & j'ai paſſé auprés d'eux pour un grand Philoſophe ; ma femme le ſçait bien. J'ai même preſentement un Livre manuſcrit, qui a été caché pluſieurs centaines d'années dans une muraille : je

ſçai bien enfin que j'en viendrai à bout, & que je ſçaurai la Pierre des Philoſophes ; car cela m'a été revelé en ſonge ces jours paſſez. Je ne ſonge jamais que des choſes vrayes : tu le ſçais bien, ma femme.

La Nat. Tu feras comme tes autres compagnons, qui au commencement ſçavent tout, ou préſument tout ſçavoir; & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, & ne ſçavent rien du tout.

L'Alch. Si tu es toutefois la vraye Nature, c'eſt de toi de qui on fait l'œuvre.

La Nat. Cela eſt vrai, mais ce ſont ſeulement ceux qui me connoiſſent, leſquels ſont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes Enfans, ils ne font rien qui empêche mes actions: au contraire, ils font tout ce qui me plaît & qui augmente mes biens, & guériſſent les corps de mes Enfans.

L'Alch. Ne fais-je pas comme cela ?

La Nat. Toi, tu fais tout ce qui m'eſt contraire, & procédes avec mes Fils contre ma volonté : tu tuës, là où tu devrois revivifier : tu ſublimes, là où tu devrois figer : tu diſtilles, là où tu devrois calciner, principalement le Mercure qui m'eſt un bon & obéïſſant Fils.

Et cependant avec combien d'eaux corrosives & veneneuſes l'affliges-tu ?

L'Alch. Je procederai deſormais avec lui tout doucement par digeſtion ſeulement.

La Nat. Cela va bien ainſi, ſi tu le ſçais, ſinon tu ne lui nuiras pas, mais à toi-même & à tes folles dépenſes. Car il ne lui importe pas plus d'être mêlé avec de la fiente qu'avec de l'or : tout de même que la Pierre précieuſe, à qui la fiente (encore que vous la jettiez dedans) ne nuit point, mais demeure toûjours ce qu'elle eſt ; & lorſqu'on l'a levée, elle eſt auſſi reſplendiſſante qu'auparavant.

L'Alch. Tout cela n'eſt rien, je voudrois bien volontiers faire la Pierre des Philoſophes.

La Nat. Ne traites donc point ſi cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu ſçaches que j'ai pluſieurs Fils & pluſieurs Filles, & que je ſuis prompte à ſecourir ceux qui me cherchent, s'ils en ſont dignes.

L'Alch. Dites-moi donc quel eſt ce Mercure ?

La Nat. Sçaches que je n'ai qu'un Fils qui ſoit tel ; il eſt un des ſept, & le pre-

mier de tous : & même il eſt toutes choſes, lui qui étoit un ; & il n'eſt rien, & ſi ſon nombre eſt entier. En lui ſont les quatre Elemens, lui qui n'eſt pas toutefois Element ; il eſt eſprit, lui qui néanmoins eſt corps ; il eſt mâle, & fait néanmoins l'office de femelle ; il eſt enfant, & porte les armes d'un homme ; il eſt animal, & a néanmoins les aîles d'un oiſeau : C'eſt un venin, & néanmoins il guérit la lépre ; il eſt la vie, & néanmoins il tuë toutes choſes ; il eſt Roy, & ſi un autre poſſéde ſon Royaume ; il s'enfuit au feu, & néanmoins le feu eſt tiré de lui : c'eſt une eau, & il ne moüille point ; c'eſt une terre, & néanmoins il eſt ſemé ; il eſt air, & il vit de l'eau.

L'Alch. Je voi bien maintenant que je ne ſçai rien ; mais je ne l'oſe pas dire, car je perdrois ma bonne réputation, & mon voiſin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il ſçavoit que je ne ſçûſſe rien. Je ne laiſſerai pas de dire que je ſçai quelque choſe, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain : car pluſieurs eſpérent de moi beaucoup de biens.

La Nat. Enfin que penſes-tu faire en-

core ? Prolonges tes tromperies tant que tu voudras, il viendra toutefois un jour que chacun te demandera ce que tu lui auras coûté.

L'Alch. Je repaîtrai d'eſpérance tous ceux que je pourrai.

La Nat. Et bien que t'en arrivera-t-il enfin ?

L'Alch. J'eſſayerai en cachette pluſieurs expériences : ſi elles ſuccédent à la bonne heure, je les payerai ; ſinon tant pis, je m'en irai en une autre Province, & en ferai encore de même.

La Nat. Tout cela ne veut rien dire, car encore faut-il une fin.

L'Alch. Ah, ah, ah, il y a tant de Provinces, il y a tant d'avaricieux, je leur promettrai à tous des montagnes d'or, & ce en peu de tems ; & ainſi nos jours s'écoulent : cependant ou le Roy, ou l'âne mourra, ou je mourrai.

La Nat. En verité tels Philoſophes n'attendent qu'une corde : va-t'en à la malheure, & mets fin à ta fauſſe Philoſophie le plûtôt que tu pourras. Car par ce ſeul conſeil tu ne tromperas ni moi qui ſuis la Nature, ni ton prochain, ni toi-même.

Fin du preſent Traité.

TABLE

TABLE

Des Chapitres du Cosmopolite, ou nouvelle Lumiére Chymique.

CHAP. I. *De la Nature en general; ce que c'est que la Nature, & quels doivent être ceux qui la recherchent.* pag. 1

CHAP. II. *De l'operation de la Nature en nôtre proposition.* p. 8

CHAP. III. *De la vraye & premiere matiere des Métaux.* p. 14

CHAP. IV. *De quelle maniere les Métaux sont engendrez dans les entrailles de la Terre.* p. 18

CHAP. V. *De la generation de toutes sortes de Pierres.* p. 23

CHAP. VI. *De la seconde matiere, & de la perfection de toutes choses.* p. 27

CHAP. VII. *De la vertu de la seconde matiere.* p. 34

CHAP. VIII. *De l'Art, & comme la Nature opere par l'Art en la semence.* p. 38

CHAP. IX. *De la commixtion des Métaux, ou de la façon de tirer la semence métallique.* P. 40

CHAP. X. *De la generation surnaturelle du fils du Soleil.* P. 43

CHAP. XI. *De la pratique & composition de la Pierre ou Teinture physique, selon l'Art.* P. 47

CHAP. XII. *De la Pierre, & de sa vertu.* P. 57

Epilogue, Sommaire & Conclusion, des douze Traitez ou Chapitres ci-dessus. P. 61

Enigme Philosophique du même Auteur aux Fils de la Verité. P. 73

S'ensuit la Parabole ou Enigme Philosophique, ajoûtée pour mettre fin à l'œuvre. P. 78

Dialogue du Mercure, de l'Alchymiste, & de la Nature. P. 90

Fin de la Table de ce present Traité.

TRAITÉ DU SOUFRE,

SECOND PRINCIPE de la Nature.

Reveu & corrigé de nouveau.

PREFACE AU LECTEUR.

AMi Lecteur, *D'autant qu'il ne m'eſt pas permis d'écrire plus clairement qu'ont fait autrefois les anciens Philoſophes, peut-être auſſi ne ſeras-tu pas content de mes écrits, veu principalement que tu as entre tes mains tant d'autres Livres de bons Philoſophes. Mais croi que je n'ai pas beſoin d'en compoſer aucun, parce que je n'eſpere pas d'en tirer aucun profit, ni n'en recherche aucune vaine gloire. C'eſt pourquoi je n'ai point voulu, ni ne veux pas encore faire connoître au Public qui je ſuis. Les Traitez que j'ai déja*

mis au jour en ta faveur, me ſembloient te devoir plus que ſuffire : pour le reſte j'ai deſtiné de te le mettre dans nôtre Traité de l'Harmonie, où je me ſuis proposé de diſcourir amplement des choſes naturelles. Toutefois pour condeſcendre aux prieres de mes Amis, il a fallu que j'aye encore écrit ce petit Livre du Soûfre, dans lequel je ne ſçai pas s'il ſera beſoin d'ajoûter quelque choſe à mes premiers Ouvrages. Ie ne ſçai pas même ſi ce Livre te ſatisfera, puiſque les écrits de tant de Philoſophes ne te ſatisfont pas ; & principalement puiſque nuls autres exemples ne te pourront ſervir, ſi tu ne prends pour modéle l'operation journaliere de la Nature. Car ſi d'un meur jugement tu conſiderois comment la Nature opere, tu n'aurois pas beſoin de tant de volumes, parce que ſelon mon ſentiment il vaut mieux l'apprendre de la Nature qui eſt nôtre Maîtreſſe, que non pas des diſciples. Ie t'ai aſſez

amplement montré en la Preface de douze Traitez, & encore dans le premier Chapitre, qu'il y a tant de Livres écrits de cette Science, qu'ils embroüillent plûtôt le cerveau de ceux qui les lisent, qu'ils ne servent à les éclaircir de ce qu'ils doutent. Ce qui est arrivé à cause des grands Commentaires que les Philosophes ont fait sur les laconiques préceptes d'Hermes, lesquels de jour à autre semblent vouloir s'éclipser de nous. Pour moi je croi que ce desordre a été causé par les envieux Possesseurs de cette Science, qui ont à dessein embaraßé les préceptes d'Hermes, veu que les ignorans ne sçavent pas ce qu'il faut ajoûter ou diminuer, si ce n'est qu'il arrive par hazard qu'ils lisent mal les écrits des Auteurs. Car s'il y a quelque science dans laquelle un mot de trop ou de manque importe beaucoup pour aider ou pour nuire, à bien comprendre la volonté de l'Auteur, c'est particulierement en celle-ci : par exemple il est

écrit en un lieu, Tu mêleras puis aprés ces eaux enſemble : *l'autre ajoûte cét adverbe*, ne : *ce qui fait*, tu ne mêleras puis aprés ces eaux enſemble. *N'ayant mis que deux lettres ; il a veritablement ajoûté peu de choſe, & néanmoins tout le ſens en eſt perverti.*

Que le diligent Scrutateur de cette ſcience ſçache que les Abeilles ont l'induſtrie de tirer leur miel, même des herbes veneneuſes : & que lui pareillement s'il ſçait rapporter ce qu'il lit à la poſſibilité de la Nature, il reſoudra facilement les Sophiſmes ; c'eſt-à-dire, qu'il diſcernera aiſément ce qui le peut tromper : qu'il ne ceſſe donc de lire, car un Livre explique l'autre. I'ai oüi dire que les Livres de Geber ont été envenimez par les Sophiſmes de ceux qui les ont expliquez. Et qui ſçait s'il n'en a pas été de même des Livres des autres Auteurs ? En telle maniere qu'aujourd'hui on ne peut ni on ne doit les entendre, qu'aprés les

avoir lû mille & mille fois ; & encore faut-il que ce ſoit un eſprit tres-docte & tres ſubtil qui les liſe, car les ignorans ne doivent pas ſe mêler de cette lecture. Il y en a pluſieurs qui ont entrepris d'interpreter Geber & les autres Auteurs, dont l'explication eſt beaucoup plus difficile à entendre que n'eſt pas le texte même. C'eſt pourquoi je te conſeille de t'arrêter plûtôt au texte, & de rapporter le tout à la poſſibilité de la Nature, recherchant en premier lieu ce que c'eſt que la Nature. Tous diſent bien unanimément que c'eſt une choſe commune, de vil prix, & facile à avoir ; & il eſt vrai : mais ils devoient ajoûter à ceux qui la ſçavent. Car quiconque la ſçait, la connoîtra bien dans toutes ſortes d'ordures : mais ceux qui l'ignorent, ne croyent pas même qu'elle ſoit dans l'or. Que ſi ceux qui ont écrit ces Livres ſi obſcurs, leſquels ſont néanmoins tres-vrais, n'euſſent point ſçû l'Art, & qu'il leur eût

fallu le chercher, je croi qu'ils y euſſent eu plus de peine, que n'en ont pas aujourd'hui les Modernes. Ie ne veux pas loüer mes écrits, j'en laiſſe juger à celui qui les appliquera à la poſſibilité & au cours de la Nature. Que ſi par la lecture de mes œuvres, par mes conſeils & mes exemples, il ne peut connoître l'operation de la Nature, & ſes miniſtres les eſprits vitaux qui reſtraignent l'air, à grand'-peine le pourra-t-il par les œuvres de Lulle. Car il eſt tres-difficile de croire que les eſprits ayent tant de pouvoir dans le ventre du vent. I'ai été auſſi contraint de paſſer cette Foreſt, & de la multiplier comme les autres ont fait ; mais en telle maniere, que les plantes que j'y anterai ſerviront de guide aux Inquiſiteurs de cette ſcience, qui veulent paſſer par cette Foreſt : car mes plantes ſont comme des eſprits corporels. Il n'en n'eſt pas de ce ſiécle comme des ſiécles paſſez, auſquels

on s'entr'aimoit avec tant d'affection, qu'un ami déclaroit mot à mot cette ſcience à ſon ami. On ne l'acquiert aujourd'hui que par une ſainte inſpiration de Dieu. C'eſt pourquoi quiconque l'aime & le craint, la pourra poſſeder : qu'il ne deſeſpere pas, s'il la cherche il l'a trouvera, parce qu'on la peut plûtôt obtenir de la bonté de Dieu, que du ſçavoir d'aucun homme : car ſa miſericorde eſt infinie, & n'abandonne jamais ceux qui eſperent en lui ; il ne fait point acception de perſonnes, & il ne rejette jamais un cœur contrit & humilié ; c'eſt lui qui à eu pitié de moi, qui ſuis la plus indigne de toutes les Creatures, & qui ſuis incapable de raconter ſa puiſſance, ſa bonté, & ſon effable miſericorde qu'il lui a plû me témoigner.

Que ſi je ne puis lui rendre graces plus particulieres, pour le moins je ne ceſſerai point de conſacrer mes Ouvrages à ſa gloire. Ayes donc

courage, AMI LECTEUR ; *car ſi tu adores Dieu devotement, que tu l'invoques, & que tu mettes toute ton eſperance en lui, il ne te déniera pas la même grace qu'il m'a accordée ; il t'ouvrira la porte de la Nature, là où tu verras comme elle opere tres-ſimplement. Sçaches pour certain que la Nature eſt tres-ſimple, & qu'elle ne ſe delecte qu'en la ſimplicité : & croi-moi que tout ce qui eſt de plus noble en la Nature, eſt auſſi le plus facile & le plus ſimple, car toute verité eſt ſimple. Dieu le Createur de toutes choſes n'a rien mis de difficile en la Nature. Si donc tu veux imiter la Nature, je te conſeille de demeurer en ſa ſimple voye, & tu trouveras touſe ſorte de biens. Que ſi mes écrits & mes avertiſſemens ne te plaiſent pas, ayes recours à d'autres. Ie n'écris pas de grands volumes, tant afin de ne te faire gueres dépenſer à les acheter, qu'afin que tu les ayes plûtôt lûs : car*

puis aprés tu auras du tems pour consulter les autres Auteurs. Ne t'ennuye donc point de chercher, on ouvre à celui qui heurte ; joint que voici le tems que plusieurs secrets de la Nature seront découverts. Voici le commencemtnt d'une quatriéme Monarchie, qui régnera vers le Septentrion : le tems s'approche, la Mere des Sciences viendra. On verra bien des choses plus grandes & plus excellentes qu'on n'a pas fait durant les trois autres Monarchies passées ; parce que Dieu (selon le présage des Anciens) plantera cette quatriéme Monarchie par un Prince orné de de toutes vertus, & qui peut-être est déja né. Car nous avons en ces parties boreales un Prince tres-sage, tres-belliqueux, que nul Monarque n'a surmonté en victoires, & qui surpasse tout autre en pieté & humanité. Sans doute Dieu le Createur permettra qu'on découvrira plus de secrets de la Nature pendant le tems

de cette Monarchie Boreale, qu'il ne s'en eſt découvert pendant les trois autres Monarchies que les Princes étoient ou Payens, ou Tyrans. Mais tu dois entendre ces Monarchies au même ſens des Philoſophes, qui ne les content pas ſelon la puiſſance des Grands, mais ſelon les quatre points Cardinaux du monde. La premiere a été Orientale: la ſeconde Meridionale: la troiſiéme qui régne encore aujourd'hui, eſt Occidentale: on attend la derniere de ces païs Septentrionaux. De toutes leſquelles choſes nous parlerons en nôtre Traité de l'Harmonie. Dans cette Monarchie Septentrionale, attractive polaire, (comme dit le Pſalmiſte) la miſericorde & la pieté ſe rencontreront, la paix & la Juſtice ſe baiſeront enſemble; la verité ſortira de la Terre, & la Juſtice regardera du Ciel: Il n'y aura qu'un troupeau, & un Paſteur: *Et pluſieurs ſeront ſciences ſans envie, c'eſt ce*

que j'attens avec desir. Quant à toi (AMI LECTEUR) *prie Dieu, crains-le, & l'aime : puis lis diligemment mes écrits, & tu découvriras toute sorte de biens. Que si par l'aide de Dieu, & par l'operation de la Nature, (que tu dois toûjours suivre) tu arrives au port desiré de cette Monarchie, tu verras alors & connoîtras que je ne t'ai rien dit qui ne soit bon & veritable.*

Adieu.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Traité du Soûfre.

CHAP. I. *DE l'Origine des trois Principes.* pag. 137
CHAP. II. *De l'Element de la Terre.* p. 139
CHAP. III. *De l'Element de l'Eau.* p. 142
CHAP. IV. *De l'Element de l'Air.* p. 156
CHAP. V. *De l'Element du Feu.* p. 162
CHAP. VI. *Des trois Principes de toutes choses.* p. 181
CHAP. VII. *Du Soûfre.* p. 205
CHAP. VIII. *Conclusion.* p. 235

TRAITE

TRAITÉ DU SOÛFRE, SECOND PRINCIPE de la Nature.

CHAPITRE I.

De l'Origine des trois Principes.

LE Soûfre n'eſt pas le dernier entre les trois Principes, puiſqu'il eſt une partie du métal, & même la principale partie de la Pierre des Philoſophes. Pluſieurs Sages ont traité du Soûfre, & nous en ont laiſſé beaucoup de choſes par écrit, qui ſont

tres-veritables ; & particulierement Geber en ſon Livre 1. de la *Souveraine Perfection*, Chapitre 28. où il eſt parlé en ces termes : *Par le Dieu tres-haut, c'eſt le Soûfre qui illumine tous les corps, parce que c'eſt la lumiere de la lumiere, & leur teinture.*

Mais parce que les Anciens ont reconnu le Soûfre pour le plus noble principe, nous avons trouvé à propos avant que d'en traiter, de décrire l'origine de tous les trois Principes. Parmi le grand nombre de ceux qui en ont écrit, il y en a peu qui nous ayent découverts d'où ils procédent; & il eſt difficile de juger de quelqu'un des Principes, non plus que de toute autre choſe, ſi on en ignore l'origine & la génération : Car un aveugle ne peut juger des couleurs. Nous accomplirons en ce Traité ce que nos Ancêtres ont omis.

Suivant l'opinion des Anciens, il n'y a que deux Principes des choſes naturelles, & notamment des métaux, ſçavoir le Soûfre & le Mercure. Les Modernes au contraire en ont admis trois ; le Sel, le Soûfre & le Mercure, qui ont été produits des quatre Elemens. Nous commencerons à décrire l'origine des quatre Elemens, avant que de parler de la génération des Principes.

Que les Amateurs de cette Science ſçachent donc qu'il y a quatre Elemens ; chacun deſquels a dans ſon centre un autre Element, dont il eſt élementé. Ce ſont les quatre piliers du monde, que Dieu par ſa ſageſſe ſépara du Chaos au tems de la Creation de l'Univers ; qui par leurs actions contraires maintiennent toute cette machine du monde en égalité & en proportion ; & qui enfin par la vertu des influences céleſtes produiſent toutes les choſes dedans & deſſus la Terre ; deſquelles nous traiterons en leur lieu. Mais retournons à nôtre propos, nous parlerons de la Terre, qui eſt l'Element le plus proche de nous.

CHAPITRE II.

De l'Element de la Terre.

LA Terre eſt un Element aſſez noble en ſa qualité & dignité, dans lequel repoſent les trois autres, & principalement le Feu. C'eſt un Element tres-propre pour cacher & manifeſter toutes les choſes qui lui ſont confiées : Il eſt

groſſier & poreux, peſant ſi on conſidére ſa petiteſſe, mais leger eu égard à ſa Nature : c'eſt auſſi le centre du monde & des autres Elemens. Par ſon centre paſſe l'eſſieu du monde de l'un & l'autre Pôle. Il eſt poreux, dis-je, comme une éponge, laquelle de ſoi ne peut rien produire : mais il reçoit tout ce que les autres Elemens laiſſent couler & jettent dans lui ; il garde ce qu'il faut garder, & manifeſte ce qu'il faut manifeſter. De ſoi-même, comme nous avons dit, il ne produit rien, mais il ſert de réceptacle à tous les autres : Tout ce qui ſe produit demeure en lui ; tout ſe putrefie en lui par le moyen de la chaleur motive, & ſe multiplie auſſi en lui par la vertu de la même chaleur, qui ſépare le pur de l'impur : Ce qui eſt péſant, demeure caché en lui, & la chaleur centrale pouſſe ce qui eſt leger juſqu'à ſa ſuperficie. Il eſt la matrice & la nourrice de toutes les ſemences & de tous les mélanges : Il ne peut rien faire autre choſe que conſerver la ſemence & le compoſé juſqu'à parfaite maturité : Il eſt froid & ſec ; mais l'eau tempere ſa ſéchereſſe. Extérieurement il eſt viſible & fixe ; mais en ſon intérieur il eſt viſible & volatil. Il eſt Vierge dés ſa création ; c'eſt la tête

morte qui a reſté de la diſtillation du monde, laquelle par la Volonté divine, aprés l'extraction de ſon humidité, doit être quelque jour calcinée ; en ſorte que d'icelle il s'en puiſſe créer une nouvelle Terre criſtalline.

Cét Element eſt diviſé en deux parties, dont l'une eſt pure, & l'autre impure. La partie pure ſe ſert de l'eau pour produire toutes choſes, l'impure demeure dans ſon g'obe. Cét Element eſt auſſi le domicile où tous les tréſors ſont cachez ; & dans ſon centre eſt le feu de Gehenne, qui conſerve cette machine du monde en ſon être, & ce par l'expreſſion de l'eau qu'il convertit en air. Ce feu eſt cauſé & allumé par le roulement du premier mobile, & par les influences des Etoiles ; & lorſqu'il s'efforce de pouſſer l'eau ſoûterraine juſqu'à l'air, il rencontre la chaleur du Soleil céleſte temperée par l'air, laquelle faiſant attraction, lui aide premierement à faire venir juſqu'à l'air ce qu'il veut pouſſer hors de la Terre : puis lui ſert encore à faire meurir ce que la Terre a conçû dans ſon centre. C'eſt pourquoi la Terre participe du Feu, qui eſt ſon intrinſéque, & elle ne ſe purifie que par le Feu : Et ainſi chaque Element

ne ſe purifie que par celui qui lui eſt intrinſéque. Or l'intrinſéque de la Terre, ou ſon centre, eſt une ſubſtance tres-pure mêlée avec le Feu, auquel centre rien ne peut demeurer : car il eſt comme un lieu vuide, dans lequel les autres Elemens jettent ce qu'ils produiſent, comme nous l'avons montré en nôtre œuvre des douze Traitez. Mais c'eſt aſſez parler de la Terre, que nous avons dit être une éponge, & le réceptacle des autres Elemens : ce qui ſuffit pour nôtre deſſein.

CHAPITRE III.

De l'Element de l'Eau.

L'Eau eſt un Element tres-péſant & plein de Hegme onctueux; c'eſt le plus digne en ſa qualité. Extérieurement il eſt volatil, mais fixe en ſon intérieur ; il eſt froid & humide ; il eſt temperé par l'air; c'eſt le ſperme du monde, dans lequel la ſemence de toutes choſes ſe conſerve : de ſorte qu'il eſt le gardien de toute eſpéce de ſemence. Toutefois il faut ſçavoir qu'autre choſe eſt la ſemence, autre cho-

ſe eſt le ſperme. La Terre eſt le réceptacle du ſperme, l'Eau eſt la matrice de la ſemence. Tout ce que l'air jette dans l'Eau par le moyen du Feu, l'Eau le jette dans la Terre. Le ſperme eſt toûjours en aſſez grande abondance, & n'attend que la ſemence pour la porter dans ſa matrice: ce qu'il fait par le mouvement de l'air, excité de l'imagination du Feu : Et quelquefois le ſperme, pour n'avoir pas été aſſez digeré par la chaleur, manque de ſemence, & entre à la verité dans la matrice ; mais il en ſort derechef ſans produire aucun fruit. Ce que nous expliquerons quelque jour plus amplement dans nôtre Traité du troiſiéme Principe du Sel.

Il arrive bien ſouvent en la Nature que le ſperme entre dans la matrice avec une ſuffiſante quantité de ſemence : mais la matrice étant mal diſpoſée, & pleine de ſoûfres ou de flegmes impurs, ne conçoit pas ; ou ſi elle conçoit, ce n'eſt pas ce qui devoit être engendré. Dans cét Element auſſi il n'y a rien, à proprement parler, qui ne s'y trouve en la maniere qu'il a accoûtumé d'être dans le ſperme. Il ſe plaît fort dans ſon propre mouvement qui ſe fait par l'air ; & à cauſe que:

la ſuperficie de ſon corps eſt volatile, il ſe mêle aiſément à chaque choſe. Il eſt (comme nous avons dit) le réceptacle de la ſemence univerſelle ; & comme la Terre ſe réſout & ſe purifie facilement en lui, de même l'air ſe congele en lui, & ſe conjoint avec lui dans ſa profondité. C'eſt le menſtruë du monde, qui pénétrant l'air par la vertu de la chaleur, attire avec ſoi une vapeur chaude, laquelle eſt cauſe de la génération naturelle de toutes les choſes, deſquelles la Terre eſt comme la matrice impregnée ; & quand la matrice a receu une ſuffiſante quantité de ſemence, quelle qu'elle ſoit il en vient ce qui en doit naître : Et la Nature opere ſans interminſion, juſqu'à ce qu'elle ait amené ſon ouvrage à une entiere perfection : Et pour ce qui reſte d'humide, qui eſt le ſperme, il tombe à côté, & ſe putrefie par l'action de la chaleur ſur la Terre : d'où pluſieurs choſes ſont aprés engendrées, quelquefois diverſes petites bêtes & de petits vers. Un Artiſte qui auroit l'eſprit ſubtil pourroit bien voir la diverſité des miracles que la Nature opere dans cét Element, comme du ſperme ; mais il lui ſeroit néceſſaire de prendre ce ſperme, dans lequel il y a déja une imaginée

ſemence

ſemence aſtrale d'un certain poids. Car la Nature par la premiere putrefaction fait & produit des choſes pures ; mais par la ſeconde putrefaction elle en produit encore de plus pures, de plus dignes, & de plus nobles : comme nous en avons un exemple dans le bois vegetable, lorſque la Nature dans la premiere compoſition ne l'a fait que ſimple bois ; mais quand aprés une parfaite maturité il eſt corrompu, il ſe putrefie derechef, & par le moyen de cette putrefaction ſont engendrez des vers & autres petites bêtes, qui ont la vie & la veuë tout enſemble. Car il eſt certain qu'un corps ſenſible, eſt toûjours plus noble & plus parfait qu'un corps vegetable, parce qu'il faut une matiere plus ſubtile & plus pure pour faire les organes du corps qui ont ſentiment. Mais retournons à nôtre propos.

Nous diſons que l'Eau eſt le menſtruë du monde, & qu'elle ſe diviſe en trois parties ; l'une ſimplement pure, l'autre plus pure, la troiſiéme tres-pure. Les Cieux ont été faits de ſa tres-pure ſubſtance : la plus pure s'eſt convertie en air : la ſimplement pure & la plus groſſiere a demeuré dans ſa ſphére, où par la vo-

lonté de Dieu & par la cooperation de la Nature, elle conſerve toutes les choſes ſubtiles. L'Eau ne fait qu'un globe avec la Terre, & elle a ſon centre au cœur de la Mer : elle a auſſi un même aiſſieu polaire avec la Terre, de laquelle ſortent les Fontaines & tous les cours des eaux, qui s'accroiſſent aprés en grands fleuves. Cette ſortie d'eaux preſerve la Terre de combuſtion, laquelle étant humectée & arroſée, pouſſe par ſes pores la ſemence univerſelle, que le mouvement & la chaleur ont faite. C'eſt une choſe aſſez connuë, que toutes les Eaux retournent au cœur de la Mer ; mais peu de gens ſçavent où elles vont puis aprés. Car il y en a quelques-uns qui croyent que les Aſtres ont produit tous les Fleuves, les Eaux, & les ſources qui regorgent dans la Mer ; & qui ne ſçachans pourquoi la Mer ne s'en enfle point, diſent que ces Eaux ſe conſument dans le cœur de la Mer : ce qui eſt impoſſible en la Nature, comme nous l'avons montré en parlant des pluyes. Il eſt bien vrai que les Aſtres cauſent, mais ils n'engendrent point, veu que rien ne s'engendre que par ſon ſemblable de même eſpéce. Puis donc que les Aſtres ſont faits du feu &

de l'air, comment pourroient-ils engendrer les Eaux ? Que s'il étoit ainsi que quelques Etoiles engendrassent des Eaux, il s'ensuivroit nécessairement que d'autres produiroient la Terre ; & ainsi d'autres Etoiles produiroient d'autres Elemens : car cette machine du monde est reglée d'une maniere que tous les Elemens y sont en équilibre, & ont une égale vertu, en telle sorte que l'un ne surpasse point l'autre de la moindre partie : car si cela étoit, la ruine de tout le monde s'ensuivroit infailliblement. Toutefois celui qui le voudra croire autrement, qu'il demeure en son opinion. Quant à nous, nous avons appris dans la Lumiere de la Nature, que Dieu conserve la machine du monde par l'égalité qu'il a proportionnée dans les quatre Elemens, & que l'un n'excéde point l'autre en son operation : mais les Eaux par le mouvement de l'air, sont contenuës sur les fondemens de la Terre, comme si elles étoient dans quelque tonneau, & par le même mouvement sont resserrées vers le Pôle Arctique, parce qu'il n'y a rien de vuide au monde. Et c'est pour cette raison que le feu de Gehenne est au centre de la Terre, où l'Archée de la Nature le gouverne.

Car au commencement de la Création du monde, Dieu tout-puiſſant ſépara les quatre Elemens du Chaos : Il exalta premierement leur quinte-eſſence, & la fit monter plus haut que n'eſt le lieu de leur propre ſphére. Aprés il éleva ſur toutes les choſes creées la plus pure ſubſtance du Feu, pour y placer ſa ſainte & ſacrée Majeſté ; laquelle ſubſtance il conſtitua & affermit dans ſes propres bornes. Par la volonté de cette immenſe & divine Sageſſe ce Feu fut allumé dans le centre du Chaos, lequel puis aprés fit diſtiller la tres-pure partie de ces Eaux : Mais parce que ce Feu tres-pur occupe maintenant le Firmament, & environne le Trône du Dieu tres-haut, les Eaux ont éré condenſées ſous ce Feu en un corps, qui eſt le Ciel. Et afin que ces Eaux fuſſent mieux ſoûtenuës, le Feu central a fait par ſa vertu diſtiller un autre Feu plus groſſier, qui n'étant pas ſi pur que le premier, n'a pû monter ſi haut que lui, & a demeuré ſous les Eaux dans ſa propre ſphére : De ſorte qu'il y a dans les Cieux des Eaux congelées, & renfermées entre deux feux. Mais ce Feu central n'a point ceſſé d'agir ; il a fait encore diſtiller plus avant d'autres Eaux

moins pures qu'il a convertit en air, lequel a auſſi demeuré ſous la ſphére du Feu en ſa propre ſphére, & eſt environné de lui comme d'un tres-fort fondement. Et comme les Eaux des Cieux ne peuvent monter ſi haut, & paſſer pardeſſus le Feu qui environne le Trône de Dieu : de même auſſi le Feu, qu'on appelle Element, ne peut monter ſi haut, & paſſer pardeſſus les Eaux Céleſtes, qui ſont proprement les Cieux. L'Air auſſi ne ſçauroit monter ſi haut qu'eſt le Feu Elementaire, & paſſer pardeſſus lui.

Pour ce qui eſt de l'Eau, elle a demeuré avec la Terre, & toutes deux jointes enſemble, ne font qu'un globe : car l'Eau ne ſçauroit trouver de place en l'Air, excepté cette partie que le Feu central convertit en air pour la conſervation journaliere de cette machine du monde. Car s'il y avoit quelque lieu vuide en l'Air, toutes les Eaux diſtilleroient, & ſe réſoudroient en air pour le remplir : mais maintenant toute la ſphére de l'Air eſt tellement pleine par le moyen des Eaux, leſquelles la continuelle chaleur centrale pouſſe juſqu'en l'Air, qu'il comprime le reſte des Eaux, & les contraint de couler autour de la Terre, & ſe joint

dre avec elle pour faire le centre du monde. Cette operation se fait successivement de jour à autre ; & ainsi le monde se fortifie de jour en jour ; & demeureroit naturellement incorruptible, si l'absoluë volonté du tres-haut Createur n'y répugnoit ; parce que ce Feu central, tant par le mouvement universel, que par l'influence des Astres, ne cessera jamais de s'allumer, & d'échauffer les Eaux ; & les Eaux ne cesseront jamais de se résoudre en air ; non plus que l'Air ne cessera jamais de comprimer le reste des Eaux, & de les contraindre de couler autour de la Terre, afin de les retenir dans leur centre, en telle sorte qu'elles ne puissent jamais s'en éloigner. C'est ainsi que la Sagesse souveraine a créé tout le monde, & qu'il le maintient ; & c'est ainsi à son exemple qu'il faut de nécessité que toutes les choses soient naturellement faites dans ce monde. Nous t'avons voulu éclaircir de la maniere que cette machine du monde a été créée, afin de te faire connoître que les quatre Elemens ont une naturelle sympathie avec les superieurs, parce qu'ils sont tous sortis d'un même Chaos ; mais ils sont tous quatre gouvernez par les superieurs com-

me les plus nobles, & c'eſt la cauſe pour laquelle en ce lieu ſublunaire les Elemens inferieurs rendent une pareille obéïſſance aux ſuperieurs. Mais ſçachez que toutes ces choſes ont éré naturellement trouvées par les Philoſophes, comme il ſera dit en ſon lieu.

Retournons à nôtre propos du cours des Eaux, du flux & reflux de la Mer, & montrons comment elles paſſent par l'aiſſieu Pôlaire pour aller de l'un à l'autre Pôle. Il y a deux Pôles, l'un Arctique, qui eſt en la partie ſuperieure Septentrionale; l'autre Antarctique, qui eſt ſous la Terre en la partie Meridionale. Le Pôle Arctique a une force magnetique d'attirer, & le Pôle Antarctique a une force aimantine de repouſſer: ce que la Nature nous a donné pour exemple dans l'Aymant. Le Pôle Arctique attire donc les Eaux par l'aiſſieu, leſquelles ayant entré, ſortent derechef par l'aiſſieu du Pôle Antarctique. Et parce que l'Air qui les reſſerre, ne leur permet pas de couler avec inégalité, elles ſont contraintes de retourner derechef au Pôle Arctique, qui eſt leur centre, & d'obſerver continuellement leur cours de cette maniere: Elles roulent ſans ceſſe ſur

l'aiſſieu du monde, du Pôle Arctique à l'Antarctique : Elles ſe répandent par les pores de la Terre ; & ſuivant la grandeur ou la petiteſſe de leur écoulement, il en naît de grandes ou de petites ſources, qui aprés ſe ramaſſent enſemble, & s'accroiſſent en fleuves ; & retournent derechef d'où elles étoient ſorties. Ce qui ſe fait inceſſamment par le mouvement univerſel.

Quelques-uns (comme nous avons dit) ignorans le mouvement univerſel & les operations des Pôles, ſoûtiennent que ces Eaux ſont engendrées par les Aſtres, & qu'elles ſont conſumées dans le cœur de la Mer : Il eſt pourtant certain que les Aſtres ne produiſent ni n'engendrent rien de materiel, mais qu'ils impriment ſeulement des vertus & des influences ſpirituelles, qui toutefois n'ajoûtent pas de poids à la matiere. Sçachez donc que les Eaux ne s'engendrent point des Aſtres, mais qu'elles ſortent du centre de la Mer, & par les pores de la Terre ſe répandent par tout le monde. De ces fondemens naturels les Philoſophes ont inventé divers inſtrumens, pluſieurs conduits d'eaux & de fontaines, puiſqu'on ſçait tres-bien que les Eaux ne

peuvent pas monter naturellement plus haut que n'eſt le lieu d'où elles ſont ſorties ; & ſi cela n'étoit ainſi dans la Nature, l'Art ne le pourroit pas faire en aucune façon, parce que l'Art imite la Nature, & que l'Art ne peut pas faire ce qui n'eſt point dans la Nature. Car l'Eau (comme il a été dit) ne peut pas monter plus haut que n'eſt le lieu d'où elle eſt priſe. Nous en avons un exemple en l'inſtrument par lequel on tire le Vin du tonneau. Sçachez donc pour concluſion, que les Aſtres n'engendrent point les Eaux ni les ſources, mais qu'elles viennent toutes du centre de la Mer, auquel elles retournent derechef ; & ainſi continuent un mouvement perpetuel. Car ſi cela n'étoit, il ne s'engendreroit rien ni dedans ni deſſus la Terre : au contraire, tout tomberoit en ruine. Quelqu'un objectera, les Eaux de la Mer ſont ſalées, & celles des ſources ſont douces. Je réponds, que cela advient parce que l'Eau paſſant dans l'étenduë de pluſieurs lieuës par les pores de la Terre, en des lieux étroits & pleins de ſablon, s'adoucit & perd ſa ſaleure : Et à cét exemple on a inventé les Cyternes. La Terre auſſi en quelques endroits a des pores plus larges, par leſ-

quels l'Eau ſalée paſſe, d'où il advient des minieres de Sel & des fontaines ſalées, comme à Halle en Allemagne. En quelqu'autres lieux auſſi elles ſont reſſerrées par le chaud, de ſorte que le Sel demeure parmi les ſablons : mais l'Eau paſſe outre, & ſort par d'autres pores, comme en Pologne, Wielichie & Bochnie. De même auſſi quand les Eaux paſſent par des lieux chauds & ſulfurez, elles s'échauffent, & de là viennent les bains : car aux entrailles de la Terre il ſe rencontre des lieux où la Nature diſtille une miniere ſulfurée, de laquelle elle ſépare l'Eau quand le Feu central l'a allumée. L'Eau donc coulant par ces lieux ardans, s'échauffe plus ou moins, ſelon qu'elle en paſſe prés ou loin ; & ainſi s'éleve à la ſuperficie de la Terre, retenant une ſaveur de Soûfre, comme un boüillon celle de la chair ou des herbes qu'on a fait boüillir dedans. La même choſe arrive encore, lorſque l'Eau paſſant par des lieux mineraux, alumineux ou autres, en retient la ſaveur. Le Createur de ce grand Tout eſt donc ce diſtillateur, qui tient en ſa main le diſtillatoire ; à l'exemple duquel les Philoſophes ont inventé toutes leurs diſtillations. Ce que Dieu tout-puiſſant &

miſéricordieux, ſans doute a lui-même inſpiré dans l'ame des hommes, lequel pourra (quand il lui plaira) éteindre le Feu centrique, ou rompre le vaiſſeau ; & alors le monde finira. Mais parce que ſon infinie bonté ne tend jamais qu'au mieux, il exaltera quelque jour ſa tres-ſainte Majeſté ; il élevera ce Feu tres-pur, qui eſt au Firmament, au deſſus des Eaux Céleſtes, & donnera un degré plus fort au Feu central. Tellement que toutes les Eaux ſe réſoudront en air, & la Terre ſe calcinera : de maniere que le Feu aprés avoir conſumé tout ce qui ſera impur, ſubtiliera les Eaux qu'il aura circulées en l'air, & les rendra à la Terre purifiée : Et ainſi (s'il eſt permis de Philoſopher en cette ſorte) Dieu en fera un monde plus noble que cettui-ci.

Que tous les Inquiſiteurs de cette Science ſçachent donc que la Terre & l'Eau ne font qu'un globe, & que jointes enſemble elles font tout, parce que ce ſont les deux Elemens palpables, dans leſquels les deux autres ſont cachez, & font leur opération. Le Feu empêche que l'Eau ne ſubmerge ou ne faſſe diſſoudre la Terre : L'Air empêche le Feu de s'éteindre : & l'Eau empêche la Terre d'être brûlée.

Nous avons trouvé à propos de décrire toutes ces choſes, afin de donner à connoître aux Studieux en quoi conſiſtent les fondemens des Elemens, & comment les Philoſophes ont obſervé leurs contraires actions, joignant le Feu avec la Terre, l'Air avec l'Eau : au lieu que quand ils ont voulu faire quelque choſe de noble, ils ont fait cuire le Feu dans l'Eau, conſidérans qu'il y a du ſang, dont l'un eſt plus pur que l'autre : de même que les larmes ſont plus pures que n'eſt pas l'urine. Qu'il te ſuffiſe donc de ce que nous avons dit, que l'Element de l'Eau eſt le ſperme & le menſtruë du monde, & le vrai receptacle de la ſemence.

CHAPITRE IV.

De l'Element de l'Air.

L'AIR eſt un Element entier, tres-digne en ſa qualité : Extérieurement il eſt leger, volatil & inviſible ; & en ſon intérieur il eſt peſant, viſible & fixe. Il eſt chaud & humide ; c'eſt le feu qui le tempere. Il eſt plus noble que la Terre

& l'Eau. Il eſt volatil, mais il ſe peut fixer ; & quand il eſt fixé, il rend tous les corps pénétrables. Les eſprits vitaux des Animaux ſont créez de ſa tres-pure ſubſtance ; la moins pure fut élevée en haut pour conſtituer la ſphére de l'Air : La plus groſſiere partie qui reſta, a demeuré dans l'Eau, & ſe circule avec elle, comme le feu ſe circule avec la terre, parce qu'ils ſont amis. C'eſt un tres-digne Element (comme nous avons dit) qui eſt le vrai lieu de la ſemence de toutes choſes : & comme il y a une ſemence imaginée dans l'Homme, de même la Nature s'eſt formée une ſemence dans l'Air, laquelle aprés un mouvement circulaire, eſt jettée en ſon ſperme, qui eſt l'Eau. Cét Element a une force tres-propre pour diſtribuer chaque eſpéce de ſemence à ſes matrices convenables, par le moyen du ſperme & menſtruë du monde : Il contient auſſi l'eſprit vital de toute creature ; lequel eſprit vit par tout, pénétre tout, & qui donne la ſemence aux autres Elemens, comme l'Homme le communique aux Femmes. C'eſt l'Air qui nourrit les autres Elemens ; c'eſt lui qui les imprégne ; c'eſt lui qui les conſerve : Et l'expérience journaliere nous

apprend, que non ſeulement les Mineraux, les Vegetaux & les Animaux ; mais encore les autres Elemens vivent par le moyen de l'Air. Car nous voyons que toutes les Eaux ſe putrefient & deviennent bourbeuſes, ſi elles ne reçoivent un nouvel air ; Le Feu s'éteint auſſi, s'il n'a de l'air. De là vient que les Alchymiſtes ſçavent diſtribuer à l'Air leur Feu par degrez ; qu'ils meſurent l'Air par leurs regiſtres ; & qu'ils font leur Feu plus grand ou plus petit, ſuivant le plus ou le moins d'air qu'ils lui donnent. Les pores de la Terre ſont auſſi conſervez par l'Air : Et enfin toute la machine du monde ſe maintient par le moyen de l'Air.

L'Homme, comme auſſi tous les autres Animaux, meurent s'ils ſont privez de l'Air : & rien ne croîtroit au monde ſans la force & la vertu de l'Air, lequel pénétre, altere & attire à ſoi le nutriment multiplicatif. En cét Element la ſemence eſt imaginée par la vertu du feu, & cette ſemence comprime le menſtruë du monde par cette force occulte : comme aux arbres & aux herbes la chaleur ſpirituelle fait ſortir le ſperme avec la ſemence par les pores de la Terre ; & à meſure qu'il ſort, l'Air le comprime à

proportion, & le congele goutte à goutte : Et ainſi de jour en jour les arbres croiſſent & viennent fort grands, une goutte ſe congelant ſur l'autre (comme nous l'avons montré en nôtre Livre des douze Traitez.) En cét Element toutes choſes ſont entieres par l'imagination du feu ; auſſi eſt-il rempli d'une vertu divine : car l'eſprit du Seigneur y eſt renfermé (qui avant la Création du monde étoit porté ſur les Eaux, ſelon le témoignage de l'Ecriture-Sainte) *& a volé ſur les plumes des vents.* S'il eſt donc ainſi (comme il eſt en effet) que l'eſprit du Seigneur ſoit enclos dans l'Air, qui pourra douter que Dieu ne lui ait laiſſé quelque choſe de ſa divine Puiſſance ? Car ce Monarque a coûtume d'enrichir de paremens ſes domiciles : auſſi a-t-il donné pour ornement à cét Element l'eſprit vital de toutes Creatures ; car dans lui eſt la ſemence de toutes les choſes qui ſont diſperſées çà & là. Et comme nous avons dit ci-deſſus, ce ſouverain Ouvrier dés la Création du monde a enclos dans l'Air une force magnetique, ſans laquelle il ne pourroit pas attirer la moindre partie du nutriment : & ainſi la ſemence demeureroit en petite quantité,

ſans pouvoir croître ni multiplier. Mais comme la Pierre d'aimant attire à ſoi le Fer, nonobſtant ſa dureté (à l'exemple du Pôle Arctique, qui attire à ſoi les Eaux, comme nous l'avons montré en traitant de l'Element de l'Eau) de même l'Air par ſon aimant vegetable qui eſt contenu dans la ſemence, attire à ſoi ſon aliment du menſtruë du monde, qui eſt l'Eau. Toutes ces choſes ſe font par le moyen de l'Air, car il eſt le conducteur des Eaux, & ſa force ou puiſſance magnetique que Dieu a encloſe en lui, eſt cachée dans toute eſpéce de ſemence, pour attirer l'humide radical ; & cette vertu ou puiſſance qui ſe trouve en toute ſemence, eſt toûjours la deux cens octantiéme partie de la ſemence, comme nous avons dit au troiſiéme de nos douze Traitez.

Si donc quelqu'un veut bien planter les Arbres, qu'il regarde toûjours que la pointe attractive ſoit tournée vers le Septentrion ; & ainſi jamais il ne perdra ſa peine. Car comme le Pôle Arctique attire à ſoi les Eaux, de même le point vertical attire à ſoi la ſemence, & toute pointe attractive reſſemble au Pôle. Nous en avons un exemple dans le bois, dont

dont la pointe attractive tend toûjours à ſon point vertical, lequel auſſi ne manque pas de l'attirer. Car qu'on taille un bâton de bois, en ſorte qu'il ſoit par tout égal en groſſeur : ſi tu veux ſçavoir quelle étoit ſa partie ſuperieure avant qu'il fût coupé de ſon arbre, plonge-le dans une eau qui ſoit plus large que n'eſt la longueur de ce bois, & tu verras que la partie ſuperieure ſortira toûjours hors de l'eau, avant la partie inferieure : car la Nature ne peut errer en ſon office. Mais nous parlerons plus amplement de ces choſes dans nôtre Harmonie, où nous traiterons de la force magnetique (quoi que celui-là peut facilement juger de nôtre Aymant, à qui la Nature des métaux eſt connuë.) Quant à preſent il nous ſuffira d'avoir dit que l'Air eſt un tres-digne Element, dans lequel eſt la ſemence & l'eſprit vital, ou le domicile de l'ame de toute Créature.

CHAPITRE V.

De l'Element du Feu.

LE Feu eſt le plus pur & le plus digne Element de tous, plein d'une onctuoſité corroſive. Il eſt pénétrant, digerant, corrodant & tres-adhérant. Extérieurement il eſt viſible, mais inviſible en ſon intérieur, & tres-fixe. Il eſt chaud & ſec; c'eſt la Terre qui le tempere. Nous avons dit en traitant de l'Element de l'Eau, qu'en la création du monde la tres-pure ſubſtance du Feu a été premierement élevée en haut, pour environner le Trône de la divine Majeſté, lorſque les Eaux, dont le Ciel a été compoſé, furent congelées: Que de la ſubſtance du Feu moins pure que cette premiere, les Anges ont été créez; & que les Luminaires & les Etoiles ont été créées de la ſubſtance du Feu moins pure que la ſeconde, mais mêlée avec la tres-pure ſubſtance de l'Air. La ſubſtance du Feu encore moins pure que la troiſiéme, a été exaltée en ſa ſphére, pour

erminer & soûtenir les Cieux : La plus impure & onctueuse partie, que nous appellons Feu de Gehenne, est restée au centre de la Terre, où le souverain Createur par sa sagesse l'a renfermée pour continuer l'opération du mouvement. Tous ces Feux sont véritablement divisez ; mais ils ne laissent pas d'avoir une naturelle sympathie les uns avec les autres.

Cét Element est le plus tranquile de tous, & ressemble à un Chariot qui roule lorsqu'il est trainé, & demeure immobile si on ne le tire pas : Il est imperceptiblement dans toutes les choses du monde. Les facultez vitales & intellectuelles qui sont distribuées en la premiere infusion de la vie humaine, se rencontrent en lui, lesquelles nous appellons Ame raisonnable, qui distingue l'Homme des autres Animaux, & le rend semblable à Dieu. Cette Ame faite de la plus pure partie du Feu élementaire, a été divinement infuse dans l'esprit vital ; pour laquelle l'Homme, aprés la création de toutes choses, a été créé comme un monde en particulier, ou comme un abregé de ce grand Tout. Dieu le Créateur a mis son siége & sa majesté en cét

Element du Feu, comme au plus pur & plus tranquile ſujet qui ſoit gouverné par la ſeule immenſe & divine Sageſſe : C'eſt pourquoi Dieu abhorre toute eſpéce d'impureté, & que rien d'immonde, de compoſé ou de ſoüillé, ne peut approcher de lui. D'où il s'enſuit qu'aucun Homme naturellement ne peut voir ni approcher de Dieu : car le Feu tres-pur qui environne la Divinité, & qui eſt le propre ſiége de la majeſté du Tres-Haut, a été élevé à un ſi haut degré de chaleur, qu'aucun œil ne le peut pénétrer, à cauſe que le Feu ne peut ſouffrir qu'aucune choſe compoſée approche de lui ; car le Feu eſt la mort & la ſéparation de tous compoſez.

Nous avons dit que cét Element étoit un ſujet tranquile : (auſſi eſt-il vrai,) autrement Dieu ne pourroit être à repos, (choſe qui ſeroit tres-abſurde de penſer ſeulement) parce qu'il eſt tres-certain qu'il eſt dans une parfaite tranquilité, & même plus que l'eſprit humain ne ſçauroit s'imaginer. Que le Feu ſoit en repos, les cailloux nous en ſervent d'exemple, dans leſquels il y a un Feu qui ne paroît pas toutefois à nos yeux, & dont on ne peut reſſentir la chaleur, juſqu'à ce qu'il

ſoit excité & allumé par quelque mouvement : De même auſſi ce Feu tres-pur qui environne la tres-ſainte Majeſté du Créateur, n'a aucun mouvement s'il n'eſt excité par la propre volonté du Tres-Haut : car alors ce Feu va où il plaît au Seigneur le faire aller ; & quand il ſe meut, il ſe fait un mouvement terrible & tres-vehement. Propoſez-vous pour exemple, lorſque quelque Monarque de ce monde eſt en ſon Siége majeſtueux, quel ſilence n'y a-t-il point autour de lui ? quel grand repos ? Et encore que quelqu'un de ſes Courtiſans vienne à ſe remuer, ce mouvement particulier néanmoins n'eſt que peu ou point conſideré : Mais quand le Monarque commence à ſe mouvoir pour aller d'un lieu à l'autre, alors toute l'aſſemblée ſe remuë univerſellement, de telle maniére qu'on entend un grand bruit. Que ne doit-on point croire à plus forte raiſon du Monarque des Monarques, du Roi des Rois, & du Créateur de toutes choſes, (à l'exemple duquel les Princes de ce monde ſont établis ſur la Terre) qui par ſon autorité donne le mouvement à tout ce qu'il a créé ? Quel mouvement ? Quel tremblement, lorſque toute l'Armée céleſte qui

l'environne, ſe meut autour de lui ? Mais quelques mocqueurs demanderont peut-être : Comment, Monſieur le Philoſophe, ſçavez-vous cela, veu que les choſes céleſtes ſont cachées à l'entendement humain ? Nous leur répondrons, que toutes ces choſes ſont connuës aux Philoſophes, & même que l'incompréhenſible Sageſſe de Dieu leur a inſpiré que tout avoit été créé à l'exemple de la Nature, laquelle nous donne une fidéle répréſentation de tous ces ſecrets par ſes opérations journalieres, dautant qu'il ne ſe fait rien ſur la Terre, qu'à l'imitation de la céleſte Monarchie, comme il appert par les divers offices des Anges : De même auſſi il ne naît & ne s'engendre rien ſur la Terre que naturellement ; en telle ſorte que toutes les inventions des Hommes, & même tous les artifices qui ſont aujourd'hui, ou ſeront pratiquées à l'avenir, ne proviennent que des fondemens de la Nature.

Le Créateur Tout-puiſſant a bien voulu manifeſter à l'Homme toutes les choſes naturelles ; & c'eſt la raiſon pour laquelle il nous a voulu montrer auſſi les choſes céleſtes qui ont été naturellement faites, afin que par ce moyen

l'Homme pût mieux connoître son absoluë puissance & incompréhensible Sagesse : Ce que les Philosophes peuvent voir dans la lumiére de Nature, comme dans un Mitoir. C'est pourquoi s'ils ont eu cette science en grande estime, & qu'ils l'ayent recherchée avec tant de soin, ce n'a pas été pour le desir de posséder l'or ni l'argent, mais ils s'y sont portez pour les deux motifs que nous avons avancez ; c'est-à-dire, pour avoir une ample connoissance non seulement de toutes choses naturelles, mais encore de la puissance de leur Créateur : Et si aprés être parvenus à leur fin desirée, ils n'ont parlé de cette science que par figures, & encore tres-peu, c'est qu'ils n'ont pas voulu éclaircir aux Ignorans les Mystéres divins, qui nous conduisent à la parfaite connoissance des actions de la Nature.

Si donc tu te peux connoître toi-même, & que tu n'ayes l'entendement trop grossier, tu comprendras facilement comment tu es fait à la ressemblance du grand Monde, & même à l'image de ton Dieu. Tu as en ton corps l'anatomie de tout l'Univers : car tu as au plus haut lieu de ton corps la quinte-essence des

quatre Elemens, extraite des ſpermes confuſément mêlez dans la matrice, & comme reſſerrée plus outre dans la peau. Au lieu du feu, tu as un tres-pur ſang, dans lequel réſide l'ame en forme d'un Roy, par le moyen de l'eſprit vital. Au lieu de la terre, tu as le cœur, dans lequel eſt le feu central qui opére continuellement, & conſerve en ſon être la machine de ce Microcoſme; la bouche te ſert de Pôle Arctique, le ventre de Pôle Antarctique; & ainſi des autres membres, qui ont tous une correſpondance avec les corps céleſtes: dequoi nous traiterons quelque jour plus amplement dans nôtre Harmonie, au Chapitre de l'Aſtronomie, où nous avons décrit que l'Aſtronomie eſt un Art facile & naturel, comment les aſpects des Planetes & des Etoiles cauſent des effets, & pourquoi par le moyen de ces aſpects on pronoſtique des pluyes & autres accidens: ce qui ſeroit trop long à raconter en ce lieu. Et toutes ces choſes liées & enchaînées enſemble, donnent naturellement une plus ample connoiſſance de la Divinité. Nous avons bien voulu faire remarquer ce que les Anciens ont obmis, tant afin que le diligent Scrutateur

teur de ce ſecret comprît plus clairement l'incompréhenſible puiſſance du Tres-Haut, que pour qu'il l'aimât & adorât auſſi avec plus d'ardeur.

Que l'Inquiſiteur de cette ſcience ſçache donc que l'ame de l'Homme tient en ce Microcoſme le lieu de Dieu ſon Créateur, & lui ſert comme de Roi, laquelle eſt placée en l'eſprit vital dans un ſang tres-pur. Cette ame gouverne l'eſprit, & l'eſprit gouverne le corps. Quand l'ame a conçû quelque choſe, l'eſprit ſçait quelle eſt cette conception, laquelle il fait entendre aux membres du corps, qui obéïſſans attendent avec ardeur les commandemens de l'ame, pour les mettre à éxécution, & accomplir ſa volonté. Car le corps de ſoi-même ne ſçait rien ; tout ce qu'il y a de force ou de mouvement dans le corps, c'eſt l'eſprit qui le fait : S'il connoît les volontez de l'ame, il ne les éxécute que par le moyen de l'eſprit ; en ſorte que le corps n'eſt ſeulement à l'eſprit que comme un inſtrument dans les mains d'un Artiſte. Ce ſont là les opérations que l'ame raiſonnable, par laquelle l'Homme différe des brutes, fait dans le corps ; mais elle en fait de plus grandes & de plus nobles, lorſqu'elle en eſt ſéparée, parce qu'étant

hors du corps, elle eſt abſolument indépendante & maîtreſſe de ſes actions : Et c'eſt en cela que l'Homme différe des autres bêtes, à cauſe qu'elles n'ont qu'un eſprit, mais non pas une ame participante de la Divinité. De même auſſi nôtre Seigneur & le Créateur de toutes choſes, opére en ce monde ce qu'il ſçait lui être néceſſaire; & parce que ſes opérations s'étendent dans toutes les parties du monde, il faut croire qu'il eſt par tout : mais il eſt auſſi hors du monde, parce que ſon immenſe Sageſſe fait des opérations hors du monde, & forme des conceptions ſi hautes & ſi relevées, que tous les Hommes enſemble ne les ſçauroient comprendre. Et ce ſont là les ſecrets ſurnaturels de Dieu ſeul.

Comme nous en avons un exemple dans l'ame, laquelle étant ſéparée de ſon corps conçoit des choſes tres-profondes & tres-hautes, & eſt en cela ſemblable à Dieu, lequel hors de ſon monde opére ſurnaturellement, quoi qu'à vrai dire les actions de l'ame hors de ſon corps, en comparaiſon de celles de Dieu hors du monde, ne ſoient que comme une chandelle allumée au reſpect de la lumiére du Soleil en plein midi, parce que l'ame n'éxécute qu'en

idée les choſes qu'elle s'imagine ; mais Dieu donne un être réel à toutes les choſes, au même moment qu'il les conçoit. Quand l'ame de l'Homme s'imagine d'être à Rome, ou ailleurs, elle y eſt en un clin d'œil, mais ſeulement par eſprit : & Dieu qui eſt Tout-puiſſant, éxécute eſſentiellement ce qu'il a conçû. Dieu n'eſt donc renfermé dans le monde, que comme l'ame eſt dans le corps ; il a ſon abſoluë puiſſance ſéparée du monde, comme l'ame de chaque corps a un abſolu pouvoir ſéparé d'avec lui ; & par ce pouvoir abſolu elle peut faire des choſes ſi hautes, que le corps ne les ſçauroit comprendre. Elle peut donc beaucoup ſur nôtre corps, car autrement nôtre Philoſophie ſeroit vaine. Apprends donc de ce qui a été dit ci-deſſus à connoître Dieu, & tu ſçauras la différence qu'il y a entre le Créateur & les Créatures : puis aprés de toi-même tu pourras concevoir des choſes encore plus grandes & plus relevées, veu que nous t'avons ouvert la porte. Mais afin de ne pas groſſir cét Ouvrage, retournons à nôtre propos.

Nous avons déja dit que le Feu eſt un Element tres-tranquile, & qu'il eſt excité par un mouvement ; mais il n'y a que les

Hommes ſages qui connoiſſent la maniére de l'exciter. Il eſt néceſſaire aux Philoſophes de connoître toutes les générations & toutes les corruptions : mais bien qu'ils voyent à découvert la création du Ciel, & la compoſition & le mélange de toutes choſes, & qu'ils ſçachent tout, ils ne peuvent pas tout faire. Nous ſçavons bien la compoſition de l'Homme en toutes ſes qualitez, mais nous ne lui pouvons pas infuſer une ame, car ce myſtére appartient à Dieu ſeul, qui ſurpaſſe tout par ces infinis myſtéres ſurnaturels : Et comme ces choſes ſont hors la Nature, elles ne ſont pas en ſa diſpoſition. La Nature ne peut pas opérer, qu'auparavant on ne lui fourniſſe une matiére : Le Créateur lui donne la premiére matiére, & les Philoſophes lui donnent la ſeconde. Mais en l'œuvre Philoſophique, la Nature doit exciter le feu que Dieu a enfermé dans le centre de chaque choſe. L'excitation de ce feu ſe fait par la volonté de la Nature, & quelquefois auſſi elle ſe fait par la volonté d'un ſubtil Artiſte qui diſpoſe la Nature : car naturellement le feu purifie toute eſpéce d'impureté. Tout corps compoſé ſe diſſout par le feu. Et comme l'eau lave & purifie

toutes les choſes imparfaites qui ne ſont pas fixes, le feu auſſi purifie toutes les choſes fixes, & les mene à perfection: Comme l'eau conjoint, le corps diſſout; de même le feu ſépare tous les corps conjoints; & tout ce qui participe de ſa nature & proprieté, il le purge tres-bien; & l'augmente, non pas en quantité, mais en vertu.

Cét Element agit occultement par de merveilleux moyens, tant contre les autres Elemens, que contre toutes autres choſes. Car comme l'ame raiſonnable a été faite de ce feu tres-pur, de même l'ame vegetable a été faite du Feu élementaire que la Nature gouverne.

Cét Element agit ſur le centre de chaque choſe en cette maniére: La Nature donne le mouvement; ce mouvement excite l'air; l'air excite le feu; le feu ſépare, purge, digere, colore, & fait meurir toute eſpéce de ſemence, laquelle étant meure, il pouſſe (par le moyen du ſperme) dans des matrices, qui ſont ou pures, ou impures, plus ou moins chaudes, ſéches ou humides; & ſelon la diſpoſition du lieu ou de la matrice, pluſieurs choſes ſont produites dans la Terre, comme nous avons écrit au Livre des

douze Traitez, où faisant mention des matrices, nous avons dit qu'autant de lieux, autant de matrices. Dieu le Créateur a fait & ordonné toutes les choses de ce monde; en sorte que l'une est contraire à l'autre, mais d'une maniére toutefois, que la mort de l'une est la vie de l'autre: Ce que l'un produit, l'autre le consume, & de ce sujet détruit il se produit naturellement quelque chose de plus noble; de sorte que par ces continuelles destructions & régénérations, l'égalité des Elemens se conserve: Et c'est aussi de cette maniére que la séparation des parties de tous les corps composez, particuliérement des vivans, cause leur mort naturelle. C'est pourquoi il faut naturellement que l'Homme meurt, parce qu'étant composé des quatre Elemens, il est sujet à la séparation, veu que les parties de tout corps composé se séparent naturellement l'une de l'autre. Mais cette séparation de l'humaine composition ne se devoit seulement faire qu'au jour du Jugement: Car l'Homme (selon l'Ecriture & les Theologiens) avoit été créé immortel dans le Paradis Terrestre. Toutefois aucun Philosophe jusqu'à present, n'a encore sçû rendre la raison suffisante

pour la preuve de cette immortalité, la connoiſſance de laquelle eſt convenable aux Inquiſiteurs de cette Science, afin qu'ils puiſſent connoître comme ces choſes ſe font naturellement, & peuvent être naturellement entenduës. Il eſt tres-vrai, & perſonne ne doute, que tout compoſé ne ſoit ſujet à corruption, & qu'il ne ſe puiſſe ſéparer (laquelle ſéparation au régne animal s'appelle mort :) mais de faire voir comment l'Homme, bien que compoſé des quatre Elemens, puiſſe naturellement être immortel, c'eſt une choſe bien difficile à croire, & qui ſemble même ſurpaſſer les forces de la Nature. Toutefois Dieu a inſpiré dés long-tems aux Hommes de bien & vrais Philoſophes, comment cette immortalité pouvoit être naturellement en l'Homme, laquelle nous te ferons entendre en cette maniére.

Dieu avoit créé le Paradis Terreſtre des vrais Elemens, non élementez, mais tres-purs, temperez & conjoints enſemble en leur plus grande perfection : de maniére que comme ils étoient incorruptibles, tout ce qui provenoit d'eux également & tres-parfaitement conjoints, devoit être immortel ; car cette égale &

tres - parfaite conjonction ne peut pas souffrir de défunion & de séparation. L'Homme avoit été créé de ces Elemens incorruptibles conjoints ensemble par une juste égalité, en telle sorte qu'il ne pouvoit pas être corrompu ; c'est pourquoi il avoit été destiné pour l'immortalité, parce que Dieu sans doute n'avoit créé ce Paradis que pour la demeure des Hommes seulement. Nous en parlerons plus amplement dans nôtre Traité de l'Harmonie, où nous décrirons le lieu où il est situé. Mais aprés que l'Homme par son péché de désobéïssance eut transgressé les commandemens de Dieu, il fut banni du Paradis Terrestre, & Dieu le renvoya dans ce monde corruptible & élementé, qu'il avoit seulement créé pour les bêtes, dans lequel ne pouvant pas vivre sans nourriture, il fut contraint de se nourrir des Elemens élementez corruptibles, qui infectérent les purs Elemens dont il avoit été créé : Et ainsi il tomba peu à peu dans la corruption, jusqu'à ce qu'une qualité prédominant sur l'autre, tout l'entier composé ait été corrompu, qu'il ait été attaqué de plusieurs infirmitez ; & qu'enfin la séparation & la mort s'en soit ensuivie. Et aprés les Enfans des premiers

Hommes ont été plus proche de la corruption & de la mort, parce qu'ils n'avoient pas été créez dans le Paradis Terrestre, & qu'ils avoient été engendrez dans ce monde composé des Elemens élementez corrompus, & d'une semence corruptible, parce que la semence produite des alimens corruptibles ne pouvoit pas être de longue durée & incorruptible. Et ainsi d'autant plus les Hommes se trouvent éloignez du tems de ce bannissement du Paradis Terrestre, d'autant plus ils approchent de la corruption & de la mort: D'où il s'ensuit que nôtre vie est plus courte que n'étoit celles des Anciens; & elle viendra jusqu'à ce point, qu'on ne pourra plus procréer son semblable, à cause de sa briéveté.

Il y a toutefois des lieux qui ont l'air plus pur, & où les constellations sont si favorables, qu'elles empêchent que la Nature ne se corrompe si-tôt: & font aussi que les Hommes vivent plus naturellement; mais les intemperez accourcissent leur vie par leur mauvais regime de vivre. L'expérience nous montre aussi que les enfans des peres valetudinaires ne sont pas de longue vie. Mais si l'Homme fût demeuré dans le Paradis Terrestre,

lieu convenable à sa nature, où les Elemens incorruptibles sont tous vierges, il auroit été immortel dans toute l'Eternité. Car il est certain que le sujet qui provient de l'égale commixtion des Elemens purifiez, doit être incorrompu. Et telle doit être la Pierre Philosophale, dont la confection (selon les anciens Philosophes) a été comparée à la création de l'Homme. Mais les Philosophes modernes prenans toutes choses à la lettre, ne se proposent pour exemple que la corrompuë génération des choses de ce siécle, qui ne sont produites que des Elemens corruptibles, au lieu de prendre celles qui sont faites des Elemens incorruptibles.

Cette immortalité de l'Homme a été la principale cause que les Philosophes ont recherché cette Pierre ; car ils ont sçû qu'il avoit été créé des plus purs & parfaits Elemens : & méditant sur cette création qu'ils ont connuë pour natutelle, ils ont commencé à rechercher soigneusement, sçavoir s'il étoit possible d'avoir ces Elemens incorruptibles, ou s'il se pouvoit trouver quelque sujet dans lequel ils fussent conjoints & infus : ausquels Dieu inspira, que la composition de tels Elemens étoit dans l'Or ; car il est impossible

qu'elle ſoit dans les Animaux, veu qu'ils ſe nourriſſent des Elemens corrompus : qu'elle ſoit dans les Vegetaux, cela ne ſe peut encore, parce qu'on remarque en eux l'inegalité des Elemens. Mais comme toute choſe créée tend à ſa multiplication, les Philoſophes ſe ſont propoſez d'éprouver cette poſſibilité de Nature dans le régne mineral : & l'ayant trouvée, ils ont découvert un nombre infini de ſecrets naturels, deſquels ils ont fort peu parlé, parce qu'ils ont jugé qu'il n'appartenoit qu'à Dieu ſeul à les revéler.

De là tu peux connoître comment les Elemens corrompus tombent dans un ſujet, & comme ils ſe ſéparent lorſque l'un ſurpaſſe l'autre : & parce qu'alors la putrefaction ſe fait par la premiere ſéparation, & que la ſéparation du pur d'avec l'impur ſe fait par la putrefaction ; s'il advient qu'il ſe faſſe une nouvelle conjonction par la vertu du feu centrique, c'eſt alors que le ſujet acquiert une plus noble forme que la premiere. Car en ce premier état le gros mêlé avec le ſubtil étant corrompu, il n'a pû être purifié ni amelioré que par la putrefaction ; & cela ne peut être fait que par la force des quatre Elemens qui ſe rencontrent en tous les corps

composez. Car quand le composé doit se défunir, il se resout en eau ; & quand les Elemens sont ainsi confusément mêlez, le feu qui est en puissance dans chacun des autres Elemens, comme dans la Terre & dans l'Air, joignent ensemble leurs forces, & par leur mutuel concours surpassent le pouvoir de l'eau, laquelle ils digerent, cuisent, & enfin congelent ; & par ce moyen la Nature aide à la Nature. Car si le feu central caché (qui étoit privé de vie) est le vainqueur, il agit sur ce qui est plus pur & plus proche de sa Nature, & se joint avec lui ; & c'est de cette maniere qu'il surmonte son contraire, & sépare le pur de l'impur : d'où s'engendre une nouvelle forme, beaucoup plus noble que la premiere si elle est encore aidée. Quelquefois même par l'industrie d'un habile Artiste, il s'en fait une chose immortelle; principalement au régne mineral : De sorte que toutes choses se font, & sont amenées à un être parfait, par le seul feu bien & deuëment administré, si tu m'as entendu.

Tu as donc en ce Traité l'origine des Elemens, leur nature & leur opération, succinctement décrites : ce qui suffit en cét endroit pour nôtre intention. Car

autrement ſi nous voulions faire la deſcription de chaque Element comme il eſt, il en naîtroit un grand volume, ce qui n'eſt pas néceſſaire à nôtre ſujet : mais nous remettons toutes ces choſes à nôtre Traité de l'Harmonie, où Dieu aidant, ſi nous ſommes encore en vie, nous expliquerons plus amplement les choſes naturelles.

CHAPITRE VI.

Des trois Principes de toutes choſes.

APrés avoir décrit ces quatre Elemens, il faut parler des trois Principes des choſes, & montrer comment ils ont été immédiatement produits des quatre Elemens. Ce qui s'eſt fait en cette maniére.

Incontinent aprés que Dieu eut conſtitué la Nature pour régir toute la Monarchie du monde, elle commença à diſtribuer à chaque choſe des places & des dignitez ſelon leurs mérites. Elle conſtitua premierement les quatre Elemens Princes du monde ; & afin que la volonté du Tres-haut (de laquelle dépend toute la

Nature) fût accomplie, elle ordonna que chacun de ces quatre Elemens agiroit incessamment sur l'autre. Le Feu commença donc d'agir contre l'Air, & de cette action fut produit le Soûfre : L'Air pareillement commença à agir contre l'Eau, & cette action a produit le Mercure : L'Eau aussi commença à agir contre la Terre, & le Sel a été produit de cette action. Mais la Terre ne trouvant plus d'autre Element contre qui elle pût agir, ne pût aussi rien produire ; mais elle retint en son sein ce que les trois autres Elemens avoient produit. C'est la raison pour laquelle il n'y a que trois Principes, & que la Terre demeure la matrice & la nourrice des autres Elemens.

Il y eut (comme nous avons dit) trois Principes produits : ce que les anciens Philosophes n'ayans pas si exactement consideré, n'ont fait mention seulement que de deux actions des Elemens. Car qui pourra juger s'ils ne les avoient pas connus tous trois, & qu'ils nous ayent voulu industrieusement cacher l'un d'iceux, puisqu'ils n'ont écrit que pour les Enfans de la Science, & qu'ils ont dit que le Soûfre & le Mercure étoient la matiére des Métaux, & même de la Pierre

des Philosophes, & que ces deux Principes nous suffisoient?

Quiconque veut donc rechercher cette sainte Science, doit nécessairement sçavoir les accidens, & connoître l'accident même, afin qu'il apprenne à quel sujet ou à quel Element il se propose d'arriver, & afin qu'il procéde par des milieus ou moyens convenables, s'il desire accomplir le nombre quaternaire. Car comme les quatre Elemens ont produit les trois Principes, de même en diminuant il faut que ces trois en produisent deux, sçavoir le mâle & la femelle, & que ces deux en produisent un qui soit incorruptible dans lequel ces quatre Elemens doivent être anatiques; c'est-à-dire, également puissans, parfaitemenr digerez & purifiez: & ainsi le quadrangle répondra au quadrangle. Et c'est-là cette quinte-essence beaucoup néceſſaire à tout Artiste, séparée des Elemens exemps de leur contrarieté. Et de cette sorte tu trouveras en chaque composé Physique dans ces trois Principes un corps, un esprit, & une ame cachée: & si tu conjoints ensemble ces trois Principes, aprés les avoir séparé & bien purgé (comme nous avons dit) sans doute en imitant la Nature,

ils te donneront un fruit tres-pur. Car encore que l'ame ſoit priſe d'un tres-nob'e lieu, elle ne ſçauroit néanmoins arriver où elle tend, que par le moyen de ſon eſprit, qui eſt le lieu & le domicile de l'ame; laquelle ſi tu veux faire rentrer en un lieu dû, il la faut premierement laver de tout peché, & que le lieu ſoit auſſi purifié, afin que l'ame puiſſe être glorifiée en icelui, & qu'elle ne s'en puiſſe plus jamais ſéparer.

Tu as donc maintenant l'origine des trois Principes, deſquels en imitant la Nature, tu dois produire le Mercure des Philoſophes & leur premiere matiére, & rapporter à ton intention les Principes des choſes naturelles, & particulierement des Métaux. Car il eſt impoſſible que ſans ces Principes tu meine quelque choſe à perfection par le moyen de l'Art, puiſque la Nature même ne peut rien faire ni produire ſans eux. Ces trois Principes ſont en toutes choſes, & ſans eux il ne ſe fait rien au monde, & jamais ne ſe fera rien naturellement.

Mais parce que nous avons écrit ci-deſſus que les anciens Philoſophes n'ont fait mention que de deux Principes ſeulement : afin que l'Inquiſiteur de la

Science

Science ne ſe trompe pas, il faut qu'il ſçache qu'encore qu'ils n'ayent parlé que du Soûfre & du Mercure, néanmoins ſans Sel ils n'euſſent jamais pû arriver à la perfection de cét œuvre, puiſque c'eſt lui qui eſt la clef & le Principe de cette divine Science ; c'eſt lui qui ouvre les portes de la Juſtice ; c'eſt lui qui a les clefs pour ouvrir les priſons dans leſquelles le Soûfre eſt enfermé, comme je le déclarerai quelque jour plus amplement en écrivant du Sel, dans nôtre troiſiéme Traité des Principes. Maintenant retournons à nôtre propos.

Ces trois Principes nous ſont abſolument néceſſaires, parce qu'ils ſont la matiére prochaine : car il y a deux matiéres des Métaux, l'une plus proche, l'autre plus éloignée. La plus proche ſont le Soûfre & le Mercure : La plus éloignée ſont les quatre Elemens, deſquels il n'appartient qu'à Dieu ſeul de créer les choſes. Laiſſe donc les Elemens, parce que tu ne feras rien d'iceux, & que tu n'en ſçaurois produire que ces trois Principes, veu que la Nature même n'en peut produire autre choſe. Et ſi des quatre Elemens tu ne peux rien produire que les trois Principes, pourquoi t'amuſes-tu à

un ſi vain labeur, que de chercher ou vouloir faire ce que la Nature a déja engendré ? Ne vaut-il pas mieux cheminer trois mille lieuës que quatre ? Qu'il te ſuffiſe donc d'avoir les trois Principes, dont la Nature produit toutes choſes dans la Terre & ſur la Terre, leſquels auſſi tu trouveras entierement en toutes choſes. De leur deuë ſéparation & conjonction la Nature produit dans le régne mineral les métaux & les pierres ; dans le régne vegetal, les arbres, les herbes, & autres choſes ; & dans le régne animal, le corps, l'eſprit & l'ame : ce qui quadre tres-bien avec l'œuvre des Philoſophes. Le corps, c'eſt la terre ; l'eſprit, c'eſt l'eau ; l'ame, c'eſt le feu, ou le ſoûfre de l'Or. L'eſprit augmente la quantité du corps, & le feu augmente la vertu. Mais parce que eu égard au poids, il y a plus d'eſprit que de feu, l'eſprit s'exalte, opprime le feu, & l'attire à ſoi : de maniere qu'un chacun de ces deux s'augmente en vertu, & la terre qui fait le milieu entr'eux, croît en poids.

Que tout Inquiſiteur de l'Art détermine donc en ſon eſprit, quel eſt celui des trois Principes qu'il cherche & qu'il le ſecoure, afin qu'il puiſſe vaincre ſon

contraire ; & puis aprés qu'il ajoûte son poids au poids de la Nature, afin que l'Art accompliſſe le défaut de la Nature : & ainſi le Principe qu'il cherche ſurmontera ſon contraire. Nous avons dit au Chapitre de l'Element de la Terre, qu'elle n'eſt que le receptacle des autres Elemens ; c'eſt-à-dire, le ſujet dans lequel le feu & l'eau ſe combattent par l'intervention de l'air. Que ſi en ce combat l'eau ſurmonte le feu, elle produit des choſes de peu de durée & corruptibles : mais que ſi le feu ſurmonte l'eau, il produit des choſes perpetuelles & incorruptibles. Conſidere donc ce qui t'eſt néceſſaire.

Sçache encore que le feu & l'eau ſont en chaque choſe ; mais ni le feu ni l'eau ne produiſent rien, parce qu'ils ne font ſeulement que diſputer & combattre enſemble, qui des deux aura plus de viteſſe & de vertu : ce qu'ils ne ſçauroient faire d'eux-mêmes, s'ils n'étoient excitez par une chaleur extrinſéque, que le mouvement des vertus céleſtes allume au centre de la Terre, ſans laquelle chaleur le feu & l'eau ne feroient jamais rien, & chacun d'eux demeureroit toûjours en ſon terme & en ſon poids : Mais aprés que

la Nature les a tous deux conjoints dans un ſujet en une deuë & convenable proportion, alors elle les excite par une chaleur extrinſéque ; & ainſi le feu & l'eau commencent à combattre l'un contre l'autre, & chacun d'eux appelle ſon ſemblable à ſon ſecours, & en cette ſorte ils montent & croiſſent juſqu'à ce que la terre ne puiſſe plus monter avec eux. Pendant qu'ils ſont tous deux retenus dans la terre, ils ſe ſubtiliſent : car la terre eſt le ſujet dans lequel le feu & l'eau montent ſans ceſſe, & produiſent leur action par les pores de la terre que l'air leur a ouverts & preparé ; & de cette ſubtiliſation du feu & de l'eau naiſſent des fleurs & des fruits, dans leſquels le feu & l'eau deviennent amis, comme on peut voir aux Arbres. Car plus l'eau & le feu ſont ſubtiliſez & purifiez en montant, ils produiſent de plus excellens fruits : principalement ſi lorſque le feu & l'eau finiſſent leur opération, leurs forces unies enſemble ſont également puiſſantes.

Ayant donc purifié les choſes deſquelles tu te veux ſervir, fais que le feu & l'eau deviennent amis (ce qu'ils feront facilement dans leur terre qui étoit montée avec eux :) alors tu acheveras ton ouvrage,

plûtôt que la Nature, ſi tu ſçais bien conjoindre l'eau avec le feu ſelon le poids de la Nature, non pas comme ils ont été auparavant, mais comme la Nature le requiert, & comme il t'eſt néceſſaire; parce que dans tous les compoſez la Nature met moins de feu que des trois autres Elemens. Il y a toûjours moins de feu; mais la Nature, ſelon ſon pouvoir; ajoûte un feu extrinſéque pour exciter l'interne, ſelon le plus ou le moins qu'il eſt de beſoin à chaque choſe, & cependant un plus long ou un plus petit eſpace de tems. Et ſelon cette opération, ſi le feu intrinſéque ſurmonte, ou eſt ſurmonté par les autres Elemens, il en arrive des choſes parfaites ou imparfaites, ſoit és mineraux, ou és vegetaux. A la verité le feu extrinſéque n'entre pas eſſentiellement en la compoſition de la choſe, mais ſeulement en vertu, parce que le feu intrinſéque materiel contient en ſoi tout ce qui lui eſt néceſſaire, pourveu qu'il ait ſeulement de la nourriture; & le feu extrinſéque lui ſert de nourriture, de même que le bois entretient le Feu élementaire; & ſuivant le plus ou le moins qu'il a de nourriture, il croît & ſe multiplie.

Il ſe faut toutefois donner de garde

que le feu extrinſéque ne ſoit trop grand, parce qu'il ſuffoqueroit l'intrinſéque ; de même que ſi un homme mangeoit plus qu'il ne pourroit, il ſeroit bien-tôt ſuffoqué : une grande flâme devore un petit feu. Le feu extrinſéque doit être multiplicatif, nourriſſant, & non pas devorant : car de cette maniere les choſes viennent à leur perfection. La decoction donc eſt la perfection de toutes choſes : & ainſi la Nature ajoûte la vertu au poids, & perfectionne ſon ouvrage. Mais à cauſe qu'il eſt difficile d'ajoûter quelque choſe au compoſé, veu que cela demande un long travail, je te conſeille d'ôter autant du ſuperflu qu'il en eſt beſoin, & que la Nature le requiert : mêle-le aux ſuperfluitez ôtées ; la Nature te montrera aprés ce que tu as cherché. Tu connoîtras même ſi la Nature a bien ou mal conjoints les Elemens, veu que tous les Elemens ne ſubſiſtent que par leur conjonction. Mais pluſieurs Artiſtes ſement de la paille pour du bled froment ; quelques-uns ſement l'un & l'autre : pluſieurs rejettent ce que les Philoſophes aiment, & quelques-uns commencent & achévent en même tems : ce qui n'arrive que par leur inconſtance. Ils profeſſent un Art difficile, &

ils cherchent un travail facile. Ils rejettent les bonnes matieres, & ſement les mauvaiſes. Et comme les bons Auteurs au commencement de leurs Livres cachent cette Science, de même les Artiſtes au commencement de leur travail rejettent la vraye matiere. Nous diſons que cét Art n'eſt autre choſe que les vertus des Elemens également mêlées enſemble, une égalité naturelle du chaud, du froid, du ſec & de l'humide ; une conjonction du mâle & de la femelle, & que cette même femelle a engendré ce mâle ; c'eſt-à-dire, une conjonction du feu & de l'humide radical des Métaux : conſiderant que le Mercure des Philoſophes a en ſoi ſon propre Soûfre, qui eſt d'autant meilleur, que la Nature l'a plus ou moins cuit & dépuré. Tu pourras parfaire toutes ces choſes du Mercure. Que ſi tu ſçais ajoûter ton poids au poids de la Nature, en doublant le Mercure & triplant le Soûfre, il deviendra dans peu de tems bon, & aprés meilleur, & enfin tres-bon, quoi qu'il n'y ait qu'un ſeul Soûfre apparent, & deux Mercures d'une même racine, ni trop cruds, ni trop cuits, mais toutefois purgez & diſſouts, ſi tu m'as entendu.

Il n'eſt pas néceſſaire que je déclare par écrit la matiere du Mercure des Philoſophes, ni la matiere de leur Soûfre. Jamais homme n'a encore pû juſqu'à preſent, & ne pourra même à l'avenir la déclarer plus ouvertement & plus clairement que les anciens Philoſophes l'ont décrite & nommée, s'il ne veut être anathéme de l'Art : car elle eſt ſi communément nommée, qu'on n'en fait pas même d'état. C'eſt ce qui fait que les Inquiſiteurs de cette Science s'adonnent plûtôt à la recherche de quelques vaines ſubtilitez, que de demeurer en la ſimplicité de la Nature. Nous ne diſons pas toutefois que le Mercure des Philoſophes ſoit quelque choſe commune, & qu'il ſoit clairement nommé par ſon propre nom ; mais qu'ils ont ſenſiblement déſigné la matiere de laquelle les Philoſophes extrayent leur Mercure & leur Soûfre : parce que le Mercure des Philoſophes ne ſe trouve point de ſoi ſur la Terre, mais il ſe tire par artifice du Soûfre & du Mercure conjoints enſemble ; il ne ſe montre point, car il eſt nud : néanmoins la Nature l'a merveilleuſement enveloppé.

Pour conclure, nous diſons en repetant que le Soûfre & le Mercure (conjoints toutefois enſemble) ſont la miniere

niere de nôtre argent-vif, lequel a le pouvoir de dissoudre les Métaux, de les mortifier & de les vivifier. Il a reçû cette puissance du Soûfre aigre qui est de même nature que lui.

Mais afin que tu puisses mieux comprendre, écoute quelle difference il y a entre nôtre argent-vif & celui du vulgaire. L'argent-vif vulgaire ne dissout point l'or ni l'argent, & ne se mêle point avec eux inséparablement : mais nôtre argent-vif dissout l'or & l'argent ; & si une fois il s'est mêlé avec eux, on ne les peut jamais séparer, non plus que de l'eau mêlée avec de l'eau. Le Mercure vulgaire a en soi un Soûfre combustible mauvais, qui le noircit ; nôtre Mercure a un Soûfre incombustible, fixe, bon, tres-blanc, & rouge. Le Mercure vulgaire est froid & humide ; le nôtre est chaud & humide. Le Mercure vulgaire noircit & tache les corps ; nôtre argent-vif les blanchit, jusqu'à les rendre clairs comme le cristal. Et précipitant le Mercure vulgaire, on le convertit en une poudre de couleur de citron, & en un mauvais Soûfre ; au lieu que nôtre argent vif par le moyen de la chaleur se convertit en un Soûfre tres-blanc, fixe & fusible. Le

Mercure vulgaire devient d'autant plus fusible, qu'il est cuit : mais plus on donne de coction à nôtre argent-vif, plus il s'épaissit & se coagule.

Toutes ces circonstances te peuvent donc faire connoître combien il y a de difference entre le Mercure vulgaire, & l'argent-vif des Philosophes. Que si tu ne m'entends pas encore, tu attendras en vain : n'espére point que jamais homme vivant te découvre les choses plus clairement que je viens de faire. Mais parlons à present des vertus de nôtre argent-vif : Il a une vertu & une force si efficace, que de soi il suffit assez, & pour toi, & pour lui ; c'est-à-dire, que tu n'as besoin que de lui seul, sans aucune addition de chose étrangere, veu que par sa seule décoction naturelle, il se dissout & se congele lui-même. Mais les Philosophes dans la concoction, pour accourcir le tems, y ajoûtent son Soûfre bien-digeste & bien meur, & font ainsi leur opération.

Nous eussions bien pû citer les Philosophes qui confirment nôtre discours ; mais parce que nos écrits sont plus clairs que les leurs, ils n'ont pas besoin de leur approbation : car quiconque les entendra, nous entendra bien aussi. Si tu veux donc

ſuivre nôtre avis, nous te conſeillons (avant que de t'appliquer à cét Art) que tu apprennes premierement à retenir ta langue. Aprés, que tu ayes à rechercher la Nature des Minieres, des Métaux & Vegetaux, parce que nôtre Mercure ſe trouve en tout ſujet, & que le Mercure des Philoſophes ſe peut extraire de toute choſe, quoi qu'on le trouve plus prochainement en un ſujet qu'en un autre.

Sçaches donc auſſi pour certain que cette Science ne conſiſte pas dans le hazard, & dans une invention fortuite & caſuelle, mais qu'elle eſt appuyée ſur une réelle connoiſſance : & il n'y a que cette ſeule matiere au monde, par laquelle & de laquelle on prépare la Pierre des Philoſophes. Elle eſt veritablement en toutes choſes du monde ; mais la vie de l'homme ne ſeroit pas aſſez longue pour en faire l'extraction. Si toutefois tu y travailles ſans la connoiſſance des choſes naturelles, principalement au régne mineral, tu ſeras ſemblable à un aveugle qui chemine par habitude. Quiconque travaille de cette ſorte, ſon labeur eſt tout-à-fait fortuit & caſuel : Et même (comme il arrive ſouvent) encore que quelqu'un par hazard travaille ſur la vraye

matiere de nôtre argent-vif, néanmoins il advient qu'il ceſſe d'opérer là où il devroit commencer ; car comme fortuitement il l'a trouvée, auſſi la perd-il fortuitement, à cauſe qu'il n'a point de fondement ſur lequel il puiſſe bien aſſeurer ſon intention. C'eſt pourquoi cette Science eſt un pur don du Dieu Tres-haut, & ne peut être que difficilement connuë, ſinon par revelation divine, ou par la demonſtration qu'un ami nous en fait. Car nous ne pouvons pas être tous des Gebers ni des Lulles : & encore que Lulle fût un eſprit tres-ſubtil, néanmoins ſi Arnault ne lui eût donné la connoiſſance de l'Art, certes il auroit reſſemblé aux autres qui la recherchent avec tant de difficulté : & Arnault même confeſſe l'avoir appriſe d'un ſien ami. Il eſt facile d'écrire à celui auquel la Nature dicte elle-même. Et comme on dit en commun proverbe : Il eſt fort aiſé d'ajoûter à ce qui a déja été inventé. Tout Art & toute Science eſt facile aux maîtres ; mais aux diſciples qui ne font que commencer, il n'en va pas de même : Et pour acquerir cette Science, il y faut un long-tems, pluſieurs vaiſſeaux, de grandes dépenſes, un travail journalier, avec

de grandes meditations : mais toutes choſes ſont aiſées & legeres à celui qui les ſçait.

Nous diſons en concluant, que cette Science eſt un don de Dieu ſeul, & que celui qui en a la vraye connoiſſance, le doit inceſſamment prier, afin qu'il lui plaiſe benir cét Art de ſes ſaintes graces; car ſans la bénédiction Divine, il eſt tout-à-fait inutile : comme nous l'avons nous-mêmes experimenté, lorſque pour cette Science nous avons ſoufferts de tres-grands dangers, & que nous en avons reçû plus d'infortune & d'incommodité, que d'utilité. Mais c'eſt l'ordinaire des Hommes, de devenir ſages un peu trop tard. Les jugemens de Dieu ſont plusieurs abîmes : toutefois dans toutes nos infortunes, nous avons toûjours admiré la Providence divine : Car nôtre ſouverain Créateur nous a toûjours donné une telle protection, qu'aucun de nos ennemis ne nous a jamais pû opprimer ; nous avons toûjours eu nôtre Ange Gardien qui nous a été envoyé de Dieu, pour conſerver cette Arche dans laquelle il a plû à Dieu de renfermer un ſi grand tréſor, & qu'il protége juſqu'à preſent. Nous avons oüi dire que nos ennemis

ſont tombez dans les lacs qu'ils avoient préparé : que ceux qui avoient attenté à nôtre vie, ont été privez de la leur : que ceux qui ſe ſont emparez de nos biens, ont perdu leur bien propre : quelques-uns même d'entre-eux ont été chaſſez de leurs Royaumes. Nous ſçavons que pluſieurs de ceux qui ont détracté contre nôtre honneur, ont peri dans la honte & dans l'infamie, tant nous avons été aſſeurez ſous la garde du Créateur de toutes choſes, qui dés le berceau nous a toûjours conſervé ſous l'ombre de ſes aîles, & nous a inſpiré un eſprit d'intelligence des choſes naturelles, auquel ſoit loüange & gloire par infinis ſiécles des ſiécles.

Nous avons reçû tant de bienfaits du Tres-haut nôtre Créateur, que tant s'en faut que nous les puiſſions écrire, que nous ne pouvons pas ſeulement les imaginer. A peine y a-t-il aucun des mortels à qui cette Bonté infinie ait accordé plus de graces, voire même autant qu'elle a fait à nous. Plût à Dieu en reconnoiſſance, que nous euſſions aſſez de force, aſſez d'entendement, & aſſez d'éloquence pour lui rendre les graces que nous devons ; car nous confeſſons n'avoir pas tant mérité de nous-mêmes,

mais nous croyons que toute nôtre felicité eſt venuë de ce que nous avons eſperé, que nous eſperons, & eſpererons toûjours en lui. Car nous ſçavons qu'il n'y a perſonne entre les mortels qui nous puiſſe aider, & que c'eſt de Dieu ſeul nôtre Créateur que nous devons eſpérer nôtre ſecours ; parce que c'eſt en vain que nous mettrions nôtre confiance en la perſonne des Princes, qui ſont hommes mortels comme nous (ſelon le Pſalmiſte :) Ils ont tous reçû de Dieu l'eſprit de vie, lequel étant ôté, le reſte n'eſt plus que pouſſiére : mais que c'eſt une choſe tres-aſſeurée de mettre ſon eſpérance en Dieu nôtre Seigneur, duquel (comme d'une ſource de bonté) tous les biens procédent avec abondance.

Toi donc qui deſires arriver au but de cette ſainte Science, mets tout ton eſpoir en Dieu ton Créateur, & le prie inceſſamment, & croi fermement qu'il ne t'abandonnera point : Car s'il connoît que ton cœur ſoit franc & ſincére, & que tu ayes fondé toute ton eſpérance en lui, il te donnera un moyen tres-facile, & te montrera la voye que tu dois tenir pour joüir du bonheur que tu deſires ſi ardemment. *Le commencement de la ſageſſe*

eſt la crainte de Dieu : prie-le, & travaille néanmoins. Dieu à la verité donne l'entendement, mais il faut que tu en ſçaches uſer : car comme le bon entendement & la bonne occaſion ſont des dons de Dieu, de même nous les perdons auſſi pour la peine de nos péchez.

Mais pour retourner à nôtre propos : Nous diſons que l'argent-vif eſt la premiere matiére de cét œuvre, & qu'effectivement il n'y a rien autre choſe, puiſque tout ce qu'on y ajoûte a pris ſon origine de lui. Nous avons dit en quelque endroit, que toutes les choſes du monde ſe font & ſont engendrez des trois Principes : mais nous en purgeons quelques-uns de leurs accidens ; & étans bien purs, nous les conjoignons derechef. En ajoûtant ce que nous y devons ajoûter, nous accompliſſons ce qui y manque ; & en imitant la Nature, nous cuiſons juſqu'au dernier degré de perfection, ce que la Nature n'a pû parachever, à cauſe de quelque accident, & qu'elle a déja fini où l'Art doit commencer. C'eſt pourquoi ſi tu veux imiter la Nature, imite-la dans les choſes auſquelles elle opére, & ne te fâches point de ce que nos Ecrits ſemblent ſe contrarier en quelques endroits :

Il faut que cela ſoit ainſi, de crainte que l'Art ne ſoit trop divulgué. Mais pour toi, choiſis les choſes qui s'accordent avec la Nature, prends la roſe, & laiſſe les épines. Si tu prétends faire quelque métal, prends un métal pour fondement materiel, parce que d'un chien il ne s'en engendre qu'un chien, & d'un métal il ne s'engendre qu'un métal. Car ſçaches pour certain, que ſi tu ne prends l'humide radical du métal parfaitement ſéparé, tu ne feras jamais rien : C'eſt en vain que tu laboure la terre, ſi tu n'as aucun grain de froment pour y ſemer : Il n'y a qu'une ſeule matiére, un ſeul art, & une ſeule opération. Si donc tu veux produire un métal, tu le fermenteras par un métal : mais ſi tu veux produire un arbre, il faut que la ſemence d'un arbre de la même eſpéce que celui que tu veux produire, te ſerve de ferment ou de levain pour cette production.

Il n'y a (comme j'ai dit) qu'une ſeule opération, hors laquelle il n'y en a aucune autre qui ſoit vraye. Tous ceux-là donc ſe trompent, qui diſent que hors cette unique voye & cette ſeule matiére naturelle, il y a quelque particulier qui eſt vrai : car on ne peut pas avoir aucune branche, ſi

elle n'eſt ceüillie du tronc de l'arbre. C'eſt une choſe impoſſible, & même une folle entrepriſe, de vouloir plûtôt faire venir le rameau, que l'arbre d'où il doit ſortir. Il eſt plus facile de faire la pierre, qu'aucun petit & tres-ſimple particulier, qui ſoit utile, & qui ſoûtienne les épreuves comme le naturel. Il y en a néanmoins pluſieurs qui ſe vantent de pouvoir faire une Lune fixe ; mais ils feroient mieux s'ils fixoient le plomb ou l'eſtain, veu qu'à mon jugement c'eſt une même choſe, parce que ces choſes ne réſiſtent point à l'examen du feu, pendant qu'ils ſont en leur propre nature. La Lune en ſa nature eſt aſſez fixe, & n'a pas beſoin d'aucune fixation ſophiſtique : mais comme il y a autant de têtes qu'il y a de ſentimens, nous laiſſons à un chacun ſon opinion : que celui qui ne voudra pas ſuivre nôtre conſeil, & imiter la Nature, demeure dans ſon erreur. A la verité on peut bien faire des particuliers, quand on a l'arbre, les rejetons duquel peuvent être antez à pluſieurs autres arbres : tout ainſi qu'avec une eau, on peut faire cuire diverſes ſortes de viandes, ſelon la diverſité deſquelles le boüillon aura diverſe ſaveur, & néanmoins ne ſera fait que

d'une même eau & d'un même principe.

Nous concluons donc qu'il n'y a qu'une unique Nature, tant és métaux, qu'és autres choſes ; mais ſon opération eſt diverſe. Il y a auſſi, ſelon Hermés, une matiére univerſelle. *Ainſi d'une ſeule choſe toutes choſes ont pris leur origine.*

Il y a toutefois pluſieurs Artiſtes qui travaillent chacun à leur fantaiſie : Ils cherchent une nouvelle matiére ; c'eſt pourquoi auſſi ils trouvent un nouveau rien recemment inventé, parce qu'ils interpretent les Ecrits des Philoſophes ſelon le ſens litteral, & ne regardent pas la poſſibilité de la Nature. Mais ces ſortes de gens ſont compagnons de ceux dont nous avons parlé en nôtre Dialogue du Mercure avec l'Alchymiſte, leſquels retournerent en leurs maiſons ſans avoir rien conclu : Ils cherchent la fin de l'œuvre, non ſeulement ſans aucun inſtrument moyen, mais encore ſans aucun principe. Et cela vient de ce qu'ils s'efforcent de parvenir à cét Art, ſans en avoir appris les veritables fondemens, ou par la meditation des ouvrages de la Nature, ou par la lecture des Livres des Philoſophes, & qu'ils s'amuſent aux Receptes ſophiſtiques de quelques coureurs, (quoi qu'à

preſent les Livres des Philoſophes ont pû être alterez & corrompus en pluſieurs endroits, par les envieux qui ont ajoûté ou diminué, ſelon leur caprice & à leur fantaiſie.) Et aprés comme ils ne réüſſiſſent pas, ils ont recours aux Sophiſtications, & font une infinité de vaines épreuves, en blanchiſſant, rubifiant, fixant la Lune, tirant l'ame de l'Or : ce que nous avons ſoûtenu ne ſe pouvoir faire dans nôtre Preface des douze Traitez. Nous ne voulons pas nier, mais au contraire nous croyons, qu'il eſt abſolument néceſſaire d'extraire l'ame métallique, non pas pour l'employer aux opérations Sophiſtiques, mais à l'œuvre des Philoſophes : laquelle ame ayant été extraite, & étant bien purgée, doit être derechef jointe à ſon corps, afin qu'il ſe faſſe une veritable réſurrection du corps glorifié. Nous ne nous ſommes jamais propoſez de pouvoir multiplier le Froment, ſans un grain de Froment : mais ſçaches auſſi qu'il eſt tres faux que cette ame extraite puiſſe teindre quelqu'autre métal par un moyen Sophiſtique ; & tous ceux qui font gloire de ce travail, ſont des fauſſaires & des menteurs. Mais nous parlerons plus amplement de ces

opérations dans nôtre troiſiéme Traité du Sel, veu que ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre ſur ce ſujet.

CHAPITRE VII.

Du Soûfre.

C'Est avec raiſon que les Philoſophes ont attribué le premier degré d'honneur au Soûfre, comme à celui qui eſt le plus digne des trois Principes, en la préparation duquel toute la Science eſt cachée. Il y a trois ſortes de Soûfres, qu'il faut choiſir parmi toutes autres choſes. Le premier eſt un Soûfre teignant ou colorant : le ſecond, un Soûfre congelant le Mercure ; & le troiſiéme, un Soûfre eſſentiel qui ameine à maturité, duquel à la verité nous devions ſerieuſement traiter. Mais parce que nous avons déja fini l'un des Principes par un Dialogue, nous ſommes encore obligez de terminer les autres en la même forme, pour ne ſembler pas faire injure plûtôt à l'un qu'à l'autre.

Le Soûfre eſt le plus meur des trois

Principes, & le Mercure ne se sçauroit congeler que par le Soûfre : De maniere que toute nôtre opération en cét Art ne doit être autre que d'apprendre à tirer le Soûfre du corps des Métaux, par le moyen duquel nôtre argent-vif se congele en or & en argent dans les entrailles de la Terre. Dans cét œuvre ce Soûfre nous sert de mâle ; c'est la raison pour laquelle il passe pour le plus noble, & le Mercure lui tient lieu de femelle. De la composition & de l'action de ces deux, sont engendrez les Mercures des Philosophes.

Nous avons décrit au Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, l'assemblée que firent les Alchymistes, pour consulter entr'eux de quelle matiére & en quelle façon il falloit faire la Pierre des Philosophes. Nous avons aussi dit comme ils furent surpris d'un grand orage, qui les contraignit de se séparer sans avoir rien conclu ; & comme ils se dispersérent presque par tout l'Univers. Car cette grande rempête & ce vent impetueux souffla si fortement à la tête de quelques-uns d'entr'eux, & les éloigna tellement les uns des autres, que depuis ce tems-là ils n'ont pû se rassembler : D'où il est arrivé

qu'un chacun d'eux s'imagine encore divers chimeres, & veut faire la Pierre ſuivant ſon caprice & à ſa fantaiſie. Mais entre tous ceux de cette Congregation, laquelle étoit compoſée de toutes ſortes de gens de diverſes nations & de differentes conditions, il y eut encore un Alchymiſte, duquel nous allons parler dans ce Traité.

C'étoit un bon Homme d'ailleurs, mais qui ne pouvoit rien conclure. Il étoit du nombre de ceux qui ſe propoſent de trouver fortuitement la Pierre Philoſophale : Il étoit auſſi compagnon de ce Philoſophe qui avoit eu diſpute avec Mercure. Celui-ci parloit de cette ſorte : Si j'avois eu le bonheur de m'entretenir avec le Mercure, je l'aurois preſſé en peu de paroles, & lui aurois tiré tous ſes ſecrets les plus cachez. Mon camarade fut un grand fol (diſoit-il) de n'avoir pas ſçû proceder avec lui. Quant à moi, le Mercure ne m'a jamais plû, & ne croi pas même qu'il contienne rien de bon : mais j'approuve fort le Soûfre, parce que dans nôtre aſſemblée nous en diſputâmes tres-bien ; & je croi que ſi la tempête ne nous eût détourné & n'eût point rompu nôtre converſation,

nous eussions enfin conclu que c'étoit la premiere matiére, parce que je n'ai pas coûtume de concevoir de petites choses, & que ma tête n'est remplie que de profondes imaginations. Et il se confirma tellement dans cette opinion, qu'il prit résolution de travailler sur le Soûfre. Il commença donc à le distiller, le sublimer, le calciner, le fixer, & en extraire l'huile par la campane : tantôt il le prit tout seul, tantôt il le mêla avec des crystaux, tantôt avec des coquilles d'œufs ; & en fit plusieurs autres épreuves : Et aprés avoir employé beaucoup de tems & de dépenses, sans avoir jamais pû rien trouver qui répondît à son attente, le pauvre misérable s'attrista fort, & passa plusieurs nuits sans dormir. Quelquefois il sortoit seul hors la Ville, afin de pouvoir plus commodément songer, & s'imaginer quelque matiére assurée pour faire réüssir son travail. Un jour qu'il se promenoit, & qu'il étoit tellement enseveli dans ses profondes speculations, qu'il en étoit presque en extase, il arriva jusqu'à une certaine Foreſt tres-verte & tres-abondante en toutes choses, dans laquelle il y avoit des Miniéres minerales & métalliques, & une grande quantité d'oiseaux & animaux

maux de toutes sortes : les arbres, les herbes & les fruits y étoient en abondance : Il y avoit plusieurs acqueducs, car on ne pouvoit avoir de l'eau en ces lieux, si elle n'y étoit conduite de differens endroits, par l'adresse de plusieurs Artistes, au moyen de plusieurs instrumens & divers canaux. La meilleure, la principale & la plus claire, étoit celle qu'on tiroit des rayons de la Lune ; & cette excellente eau étoit reservée pour la Nymphe de cette Foreſt. On voyoit en ce même lieu des Moutons & des Taureaux qui paissoient. Il y avoit aussi deux jeunes Pasteurs, que l'Alchymiste interrogea en cette maniere : A qui appartient (dit-il) cette Foreſt ? C'est le Jardin & la Foreſt de nôtre Nymphe Venus, répondirent-ils. Ce lieu étoit fort agreable à l'Alchymiste ; il s'y promenoit çà & là ; mais il songeoit toûjours à son Soûfre. Enfin s'étant lassé à force de promenades, ce misérable s'assit sous un arbre, à côté du Canal : Là il commença à se lamenter amerement, & à déplorer le tems, la peine, & les grandes dépenses qu'il avoit follement employées, sans aucun fruit (car il n'étoit pas méchant autrement, & il ne faisoit tort qu'à

ſoi-même.) Il parla de cette ſorte : Que veux dire cela ? Tous les Philoſophes diſent que c'eſt une choſe commune, vile & facile : & moi qui ſuis Homme docte, je ne puis comprendre quelle eſt cette miſérable Pierre. Et ſe plaignant ainſi, il commença à injurier le Soûfre, à cauſe qu'il lui avoit fait en vain dépenſer tant de biens, conſommer tant de tems, & employer tant de peine. Le Soûfre étoit bien auſſi en cette Foreſt, mais l'Alchymiſte ne le ſçavoit pas. Tandis qu'il ſe lamentoit, il entendit comme la voix d'un Vieillard, qui lui dit : Mon ami, pourquoi maudis-tu le Soûfre ? L'Alchymiſte regardant de toutes parts autour de lui, & ne voyant perſonne, il fut épouvanté. Cette Voix lui dit derechef : Mon ami, pourquoi t'attriſtes-tu ? L'Alchymiſte reprenant ſon courage : Tout ainſi, Monſieur (dit-il) que celui qui a faim ne ſonge qu'au pain ; de même je n'ai autre penſée, qu'à la Pierre des Philoſophes.

La Voix. Et pourquoi maudis-tu tant le Soûfre ?

L'Alchymiſte. Seigneur, j'ai crû que c'étoit la premiere matiére de la Pierre Philoſophale ; c'eſt la raiſon pour laquelle

j'ai travaillé ſur lui pendant pluſieurs années : j'y ai beaucoup dépenſé, & je n'ai pû trouver cette Pierre.

La Voix. Mon ami, j'ai bien connu que le Soûfre eſt le vrai & principal ſujet de la Pierre des Philoſophes : mais pour toi, je ne te connois point, & ne puis rien comprendre à ton travail ni à ton deſſein. Tu as tort de maudire le Soûfre, parce qu'étant empriſonné, il ne peut pas être favorable à toutes ſortes de gens, veu qu'il eſt dans une priſon tres-obſcure les pieds liez, & qu'il ne ſort que là où ſes Gardes le veulent porter.

L'Alchymiſte. Et pourquoi eſt-il empriſonné ?

La Voix. Parce qu'il vouloit obéïr à tous les Alchymiſtes, & faire tout ce qu'ils vouloient contre la volonté de ſa mere, qui lui avoit commandé de n'obéïr ſeulement qu'à ceux qui la connoiſſoient : C'eſt pourquoi elle le fit mettre en priſon, & commanda qu'on lui liât les pieds, & lui ordonna des Gardes, afin qu'il ne pût aller en aucune part ſans leur ſçû & leur volonté.

L'Alchymiſte. O miſérable ! c'eſt ce qui eſt cauſe qu'il n'a pû me ſécourir : vrayement ſa mere lui fait grand tort. Mais

quand ſortira-t-il de ces priſons ?

La Voix. Mon ami, le Soûfre des Philoſophes n'en peut ſortir qu'avec un tres-long tems, & avec de tres-grands labeurs.

L'Alchymiſte. Seigneur, qui ſont ceux qui le gardent ?

La Voix. Mon ami, ſes Gardes ſont de même genre que lui, mais ce ſont des Tyrans.

L'Alchymiſte. Mais vous, qui êtes-vous ? & comment vous appellez-vous ?

LA VOIX. *Ie ſuis le Iuge & le Geollier de ces priſons ; & mon nom eſt Saturne.*

L'Alchymiſte. Le Soûfre eſt donc détenu en vos priſons ?

La Voix. Le Soûfre eſt veritablement détenu dans mes priſons, mais il a d'autres Gardes.

L'Alchymiſte. Et que fait-il dans les priſons ?

La Voix. Il fait tout ce que ſes Gardes veulent.

L'Alchymiſte. Mais que ſçait-il faire ?

La Voix. C'eſt un artiſan qui fait mille œuvres differentes ; c'eſt le cœur de toutes choſes : il ſçait ameliorer les Métaux, corriger les Minieres ; il donne l'enten-

dement aux Animaux ; il ſçait produire toutes ſortes de fleurs aux herbes & aux arbres ; il domine ſur toutes ces choſes : C'eſt lui qui corrompt l'air, & qui puis aprés le purifie : C'eſt l'Auteur de toutes les odeurs du monde, & le Peintre de toutes les couleurs.

L'Alchymiſte. De quelle matiére fait-il les fleurs ?

La Voix. Ses Gardes lui fourniſſent les vaſes & la matiére : le Soûfre la digere ; & ſelon la diverſité de la digeſtion qu'il en fait, & eu égard au poids, il en produit diverſes fleurs ; & pluſieurs odeurs.

L'Alchymiſte. Seigneur, eſt-il vieux ?

La Voix. Mon ami, ſçache que le Soûfre èſt la vertu de chaque choſe : c'eſt le puiſné, mais le plus vieux de tous, le plus fort, & le plus digne ; c'eſt un enfant obéïſſant.

L'Alchymiſte. Seigneur, comment le connoît-on ?

La Voix. Par des manieres admirables ; mais il ſe fait connoître és Animaux par leur raiſon vitale, és Métaux par leur couleur, és Vegetaux par leur odeur : ſans lui ſa mere ne peut rien faire.

L'Alchymiſte. Eſt-il ſeul héritier, ou s'il a des freres ?

La Voix. Mon ami, ſa mere a ſeulement un fils de cette nature, ſes autres freres ſont aſſociez des méchans : Il a une ſœur qu'il aime, & de laquelle il eſt aimé reciproquement; car elle lui eſt comme ſa mere.

L'Alchymiſte. Seigneur, eſt-il partout, & en tous lieux d'une même forme ?

La Voix. Quant à ſa Nature, elle eſt toûjours une, & d'une même forme ; mais il ſe diverſifie dans les priſons : toutefoïs ſon cœur eſt toûjours pur, mais ſes habits ſont maculez.

L'Alchymiſte. Seigneur, a-t-il été quelquefois libre ?

La Voix. Oüi certes, il a été tres-libre, principalement du vivant de ces Hommes ſages, qui avoient une grande amitié avec ſa mere.

L'Alchymiſte. Et qui ont été ceux-là ?

La Voix. Il y en a une infinité. Hermés qui étoit une même choſe avec ſa mere, a été de ce nombre. Aprés lui ont été pluſieurs Rois, Princes, & beaucoup d'autres Sages, tels qu'étoient en ces tems-là Ariſtote, Avicenne, & autres, leſquels ont délivré le Soûfre : car tous ceux-là ont ſçû délier les liens qui te-

noient le Soûfre garotté.

L'Alchymiſte. Seigneur, que leur a-t-il donné pour l'avoir mis en liberté ?

La Voix. Il leur a donné trois Royaumes. Car quand quelqu'un le ſçait diſſoudre & délivrer de priſon, il ſubjugue ſes Gardes (qui maintenant le gouvernent en ſon Royaume,) il les lie, & les livre & aſſujettit à celui qui l'a délivré, & lui donne auſſi leurs Royaumes en poſſeſſion. Mais ce qui eſt de plus grand, c'eſt qu'en ſon Royaume il y a un Miroir, dans lequel on voit tout le monde : Quiconque regarde en ce Miroir, il peut voir & apprendre les trois parties de la ſapience de tout le monde ; & de cette maniere il deviendra tres-ſçavant en ces trois régnes, comme ont été Ariſtote, Avicenne, & pluſieurs autres, leſquels, auſſi-bien que leurs prédéceſſeurs, ont veu dans ce Miroir comment le monde a été créé. Par ſon moyen ils ont appris les influences des corps céleſtes ſur les inferieurs, & de quelle façon la Nature compoſe les choſes par le poids du feu : ils ont appris encore le mouvement du Soleil & de la Lune ; mais principalement ce mouvement univerſel, par lequel ſa mere eſt gouvernée. C'eſt par lui qu'ils

ont connu les degrez de chaleur, de froideur, d'humidité & de séchereſſe, & les vertus des herbes de toute autre choſe : A raiſon dequoi ils ſont devenus tres-bons Medecins. Et certainement un Medecin ne peut pas être habile & ſolide en ſon Art, s'il n'a appris, non pas des Livres de Galien ou d'Avicenne, mais de la fontaine de la Nature, à connoître la raiſon pour laquelle cette herbe eſt telle ou telle, pourquoi elle eſt chaude, ou ſéche, ou humide en tel degré : & c'eſt de là que ces Anciens ont tiré leur connoiſſance. Ils ont diligemment conſideré toutes ces choſes, & les ont laiſſé par écrit à leurs ſucceſſeurs, afin d'attirer les Hommes à de plus hautes méditations, & leur apprendre à délivrer le Soûfre, & diſſoudre ſes liens. Mais les Hommes de ce ſiécle ont pris leurs Ecrits pour un fondement final, & ne veulent pas porter leur recherche plus outre ; ils ſe contentent de ſçavoir dire qu'Ariſtote ou Galien l'ont ainſi écrit.

L'Alchymiſte. Et que dites-vous, Seigneur ! peut-on connoître une herbe ſans Herbier ?

La Voix. Les anciens Philoſophes ont puiſé toutes leurs Receptes de la fontaine

taine même de la Nature.

L'Alchymiſte. Seigneur, comment cela ?

La Voix. Sçaches que toutes les choſes qui ſont dans la Terre & ſur la Terre, ſont engendrées & produites par les trois Principes, mais quelquefois par deux, auſquels toutefois le troiſiéme eſt adherant. Celui donc qui connoîtra les trois Principes & leurs poids, de même que la Nature les a conjoints, il pourra facilement connoître ſelon le plus ou le moins de leur coction, les degrez du feu dans chaque ſujet, & s'il a été bien, ou mal, ou mediocrement cuit : Car ceux qui connoiſſent les trois Principes, connoiſſent auſſi tous les Vegetaux.

L'Alchymiſte. Et comment cela ?

La Voix. Par la veuë, par le goût, & par l'odorat ; car dans ces trois ſens ſont terminez les trois Principes des choſes, & le degré de leur décoction.

L'Alchymiſte. Seigneur, ils diſent que le Soûfre eſt une Medecine.

La Voix. Il eſt la Medecine & le Medecin lui-même, & il donne pour reconnoiſſance ſon ſang, qui eſt une Medecine à celui qui le délivre de priſon.

L'Alchymiſte. Seigneur, combien peut

vivre celui qui poſſéde cette Medecine univerſelle?

La Voix. Juſqu'au terme de la mort : toutefois il en faut uſer ſagement, car pluſieurs Sçavans ſont morts avant le terme de leur vie, par l'uſage de cette Medecine.

L'Alchymiſte. Que dites-vous, Monſeigneur ? eſt-ce un venin ?

La Voix. Ne ſçavez-vous pas qu'une grande flâme de feu en conſume une petite ? Pluſieurs de ces Philoſophes ayant appris cét Art, au moyen des enſeignemens qui leur avoient été donnez par les autres, n'ont pas d'eux-mêmes recherché ſi profondément la vertu de cette Medecine ; ils ont crû que plus cette Medecine étoit puiſſante & ſubtile, elle étoit auſſi plus propre pour donner la ſanté : Que ſi un grain de cette Medecine pénétre une grande quantité de métal, à plus forte raiſon s'inſinuë-elle dans toutes les parties du corps humain.

L'Alchymiſte. Seigneur, comment donc en doit-on uſer ?

La Voix. Plus elle eſt ſubtile, moins il en faut prendre, de crainte qu'elle n'éteigne la chaleur naturelle : Il en faut uſer ſi diſcretement, qu'elle nourriſſe & cor-

robore nôtre chaleur, & non pas qu'elle la ſurmonte.

L'Alchymiſte. Seigneur, je ſçai bien faire cette Medecine.

La Voix. Tu es biensheureux, ſi tu la ſçais faire ; car le ſang du Soûfre eſt cette intrinſéque vertu & ſiccité qui convertit & congele l'argent-vif & tous les autres métaux en Or pur, & qui donne la ſanté au corps humain.

L'Alchymiſte. Seigneur, je ſçai faire l'huile de Soûfre, qui ſe prépare avec des cryſtaux calcinez : j'en ſçai encore ſublimer une autre par la campane.

La Voix. Vrayement tu es auſſi un des Philoſophes de cette belle Aſſemblée : car tu interpretes tres-bien mes paroles, de même (ſi je ne me trompe) que celles de tous les Philoſophes.

L'Alchymiſte. Seigneur, cette huile n'eſt-ce pas le ſang du Soûfre ?

La Voix. O mon ami ! il n'y a que ceux qui ſçavent délivrer le Soûfre de ſes priſons, qui peuvent tirer le ſang du Soûfre.

L'Alchymiſte. Seigneur, le Soûfre peut-il quelque choſe és Métaux ?

La Voix. Je t'ai dit qu'il ſçait tout faire : toutefois il a encore plus de pou-

voir ſur les Métaux, que ſur toute autre choſe : mais à cauſe que ſes Gardes ſçavent qu'il en peut aiſément ſortir, ils le gardent étroitement en de tres-fortes priſons, de maniere qu'il ne peut reſpirer ; car ils craignent qu'il n'arrive au Palais du Roy.

L'Alchymiſte. Seigneur, le Soûfre eſt-il de la ſorte étroitement empriſonné dans tous les Métaux ?

La Voix. Il eſt empriſonné dans tous les Métaux, mais d'une differente maniere : il n'eſt pas ſi étroitement renfermé dans les uns que dans les autres.

L'Alchymiſte. Seigneur, & pourquoi eſt-il retenu dans les Métaux avec tant de tyrannie ?

La Voix. Parce que s'il étoit parvenu à ſon Palais Royal, il ne craindroit plus ſes Gardes : Car pour lors il pourroit regarder par les fenêtres avec liberté, & ſe faire voir à tous, parce qu'il ſeroit dans ſon propre régne, quoi qu'il n'y fût pas encore dans l'état le plus puiſſant, auquel il deſire arriver.

L'Alchymiſte. Seigneur, que mange-t-il ?

La Voix. Le vent eſt ſa viande, lorſqu'il eſt libre ; il mange du vent cuit ;

& lorſqu'il eſt en priſon ; il eſt contraint d'en manger du crud.

L'Alchymiſte. Seigneur, pourroit-on reconcilier l'inimitié qui eſt entre lui & ſes Gardes ?

La Voix. Oüi, ſi quelqu'un étoit aſſez prudent pour cét effet.

L'Alchymiſte. Pourquoi ne leur parle-t-il point d'accord ?

La Voix. Il ne le ſçauroit faire de lui-même, car incontinent il entre en colére & en furie contr'eux.

L'Alchymiſte. Que n'interpoſe-t-il donc un tiers pour moyenner une paix ?

La Voix. Celui qui pourroit faire cette paix entr'eux, ſeroit à la verité le plus heureux de tous les hommes, & digne d'une éternelle memoire : mais cela ne peut arriver que par le moyen d'un homme tres-ſage, qui auroit intelligence avec la mere du Soûfre, & traiteroit avec elle. Car s'ils étoient une fois amis, l'un n'empêcheroit point l'autre ; mais leurs forces étant unies enſemble, ils produiroient des choſes immortelles. Certainement celui qui feroit cette reconciliation, ſeroit recommandable à toute la poſterité, & ſon nom devroit être conſacré à l'éternité.

L'Alchymiſte. Seigneur, je terminerai bien les differends qu'ils ont entr'eux, & je délivrerai bien le Soûfre hors de ſa priſon : car d'ailleurs, je ſuis homme tres-docte & tres-ſage ; je ſuis encore bon praticien, principalement lorſqu'il eſt queſtion de traiter quelque accord.

La Voix. Mon ami, je voi bien que tu es aſſez grand, & que tu as une grande tête : mais je ne ſçai pas ſi tu pourras faire ce que tu dis.

L'Alchymiſte. Seigneur, peut-être ignorez-vous le ſçavoir des Alchymiſtes ; ils ſont toûjours victorieux en matiére d'accommodemens ; & en verité je ne tiens pas la derniere place parmi eux, pourveu que les ennemis du Soûfre veüillent m'entendre pour moyenner cette paix : aſſeurez-vous que s'ils traitent, ils perdront leur cauſe. Seigneur, croyez-moi, les Alchymiſtes ſçavent faire des accords. Le Soûfre ſera bien-tôt délivré de ſa priſon, ſi ſes ennemis veulent ſeulement traiter avec moi.

La Voix. Vôtre eſprit me plaît, & j'apprens que vous êtes Homme de réputation.

L'Alchymiſte. Seigneur, dites-moi encore, ſi cela eſt le vrai Soûfre des Philoſophes.

La Voix. Vrayement ce que vous me montrez eſt bien du Soûfre ; mais c'eſt à vous à ſçavoir, ſi c'eſt le Soûfre des Philoſophes, car je vous en ai aſſez parlé.

L'Alchymiſte. Seigneur, ſi je trouvois ſes priſons, le pourrois-je faire ſortir ?

La Voix. Si vous le ſçavez, vous le pourrez facilement faire ; car il eſt plus aiſé de le délivrer, que de le trouver.

L'Alchymiſte. Seigneur, je vous prie, dites-moi encore, ſi je le trouvois en pourrois-je faire la Pierre des Philoſophes ?

La Voix. O mon ami ! ce n'eſt pas à moi à le deviner ; mais penſez-y vous-même : Je vous dirai néanmoins que ſi vous connoiſſez ſa mere, & que vous la ſuiviez, aprés avoir délivré le Soûfre, incontinent la Pierre ſe fera.

L'Alchymiſte. Seigneur, dans quel ſujet ſe trouve ce Soûfre ?

La Voix. Sçaches pour certain que ce Soûfre eſt doüé d'une grande vertu ; ſa miniere ſont toutes les choſes du monde ; car il ſe trouve dans les Métaux, dans les herbes, les arbres, les animaux, les pierres, les minieres, &c.

L'Alchymiſte. Et qui diable le pourra trouver, étant caché entre tant de choſes & tant de divers ſujets? Dites-moi, quelle eſt la matiére de laquelle les Philoſophes extrayent leur Soûfre.

La Voix. Mon ami, vous en voulez trop ſçavoir : toutefois pour vous contenter, ſçachez que le Soûfre eſt par tout, & en tout ſujet. Il a néanmoins certains Palais où il a accoûtumé de donner audience aux Philoſophes : mais les Philoſophes l'adorent, quand il nage dans ſa propre mer, & qu'il jouë avec Vulcan ; & ils s'approchent de lui, lorſqu'ils le voyent vêtu d'un tres-chetif habit, pour n'être point connu.

L'Alchymiſte. Seigneur, ce n'eſt point à moi de le chercher en la mer, veu qu'il eſt caché ici plus prochainement.

La Voix. Je t'ai dit que ſes Gardes l'ont mis en des priſons tres-obſcures, afin que tu ne le puiſſe voir ; car il eſt en un ſeul ſujet : mais ſi tu ne l'as pas trouvé dans ta maiſon, à grand' peine le trouveras-tu dans les forêts : Néanmoins afin que tu ne perde pas l'eſpérance dans la recherche que tu en fais, je te jure ſaintement, qu'il eſt tres-parfait en l'or & en l'argent ; mais qu'il eſt tres-facile en l'argent-vif.

L'Alchymiſte. Seigneur, je ferois bien de bon cœur la Pierre Philoſophale.

La Voix. Voila un bon ſouhait, le Soûfre voudroit bien auſſi être délivré. Et ainſi Saturne s'en alla. L'Alchymiſte déja laſſé fut ſurpris d'un profond ſommeil, durant lequel cette viſion lui apparut. Il vid en cette Forêt une Fontaine pleine d'eau, autour de laquelle le Sel & le Soûfre ſe promenoient, conteſtant l'un contre l'autre, juſqu'à ce qu'enfin ils commencerent à ſe battre. Le Sel porta un coup incurable au Soûfre, & au lieu de ſang, il ſortit de cette bleſſure une eau blanche comme du lait, laquelle s'accrut en un grand fleuve. On vid ſortir pour lors de cette Forêt Diane Vierge tres-belle, qui commença à ſe laver dans ce fleuve. Un Prince qui étoit un homme tres-fort, & plus grand que tous ſes Serviteurs, paſſant en cét endroit, la vid, & admira ſa beauté: & à cauſe qu'elle étoit de même Nature que lui, il fut épris de ſon amour; de même qu'elle en le voyant brûla reciproquement d'amour pour lui: c'eſt pourquoi tombant comme en défaillance, elle ſe noya. Ce que le Prince appercevant, il commanda à ſes Serviteurs de l'aller ſecourir; mais ils apprehenderent tous

d'approcher de ce fleuve. Ce Prince addreſſant ſes paroles à eux, leur dit : Pourquoi ne ſecourez-vous pas cette Vierge Diane ? Ils lui répondirent : Seigneur, il eſt vrai que ce fleuve eſt petit, & comme deſſéché, mais il eſt tres-dangereux ; car une fois nous le voulûmes traverſer à vôtre déçû, & à grand' peine pûmes-nous éviter la mort éternelle : nous ſçavons encore que quelques-uns de nos prédéceſſeurs ont péri en cét endroit. Pour lors ce Prince ayant quitté ſon gros manteau, tout armé comme il étoit, ſe jetta dans le fleuve pour ſecourir la tres-belle Diane : Il lui tendit la main, qu'elle prit ; & ſe voulant ſauver par ce moyen, elle attira le Prince avec elle, de maniere qu'ils ſe noyerent tous deux.

Peu de tems aprés leurs ames ſortirent du fleuve, voltigerent autour, & ſe réjoüirent, diſans : *Cette ſubmerſion nous a été favorable, car ſans elle nous n'euſſions pû ſortir de nos corps infects.* L'Alchymiſte interrogea ces Ames, & leur demanda : Retournerez-vous encore quelque jour dans vos corps ? Les Ames lui répondirent : Oüi, mais non pas dans des corps ſi ſoüillez ; ce ſera quand ils ſeront purifiez, & lorſque ce fleuve ſera

dessséché par la chaleur du Soleil, & que cette Province aussi aura été bien souvent examinée par l'air.

L'Alchymiste. Et que ferez-vous cependant ?

Les Ames. Nous ne cesserons de voltiger sur le fleuve, jusqu'à ce que ces nuages & tempêtes cessent. Cependant l'Alchymiste s'étant encore endormi, fit un agreable songe de son Soûfre : il lui sembla voir arriver en ce lieu plusieurs autres Alchymistes, qui cherchoient aussi du Soûfre ; & ayant trouvé en la Fontaine le cadavre ou corps mort du Soûfre que le Sel avoit tué, ils le partagerent entr'eux : ce que nôtre Alchymiste voyant, il en prit aussi sa part ; & ainsi chacun retourna en sa maison. Ils commencerent dés lors à travailler sur ce Soûfre, & n'ont point cessé jusqu'à present. Saturne vint à la rencontre de cét Alchymyste, & lui demanda : Et bien, mon ami, comment vont tes affaires ?

L'Alchymiste. O Seigneur ! j'ai veu une infinité de choses admirables, à peine ma femme les croira-elles : J'ai maintenant trouvé le Soûfre : Je vous prie, Monseigneur, aidez-moi, & nous ferons cette Pierre.

Saturne. Mon ami, je t'aiderai tres-volontiers : prépare-moi donc l'argent-vif & le Soûfre, & donne-moi un vaiſſeau de verre.

L'Alchymiſte. Seigneur, n'ayez rien à démêler avec le Mercure, car c'eſt un pendart qui s'eſt mocqué de mon compagnon, & de pluſieurs autres qui ont travaillé ſur lui.

Saturne. Sçaches que les Philoſophes n'ont jamais rien fait ſans l'argent-vif, au régne duquel le Soûfre eſt déja Roi : ni moi pareillement je ne ſçaurois rien faire ſans lui.

L'Alchymiſte. Seigneur, faiſons la Pierre du Soûfre ſeul.

Saturne. Je le veux bien, mon ami ; mais tu verras ce qui en arrivera. Ils prirent donc le Soûfre que l'Alchymiſte avoit trouvé, & firent tout ſuivant la volonté de l'Alchymiſte : Ils commencerent à travailler ſur ce Soûfre, le traiterent en mille façons differentes, & le mirent en des admirables fourneaux, que l'Alchymiſte avoit en grand nombre : Mais la fin de leurs labeurs n'ont été que de petites allumettes ſoûfrées, que les vieilles vendent publiquement pour allumer du feu. Ils recommencerent de nouveau à ſubli-

mer le Soûfre, & à le calciner au gré de l'Alchymiſte ; mais quelque choſe qu'ils ayent fait, il leur eſt toûjours arrivé à la fin de leur travail, comme auparavant : car tout ce que l'Alchymiſte voulut faire de ce Soûfre, ne ſe tourna encore qu'en allumettes. Il dit à Saturne : Seigneur, je voi bien que pour vouloir ſuivre ma fantaiſie, nous ne ferons jamais rien qui vaille : c'eſt pourquoi je vous prie de travailler tout ſeul à vôtre volonté, & comme vous le ſçavez. Alors Saturne lui dit : Regarde-moi donc faire, & apprens. Il prit deux argens-vifs de diverſe ſubſtance, mais d'une même racine, que Saturne lava de ſon urine, & les appella les Soûfres des Soûfres : puis mêla le fixe avec le volatil ; & aprés en avoir fait une compoſition, il les mit en un vaiſſeau propre ; & de crainte que le Soûfre ne s'enfuit, il lui donna un garde, puis aprés il le mit ainſi dans le bain d'un feu tres-lent, comme la matiere le requeroit, & acheva tres-bien ſon ouvrage. Ils firent donc la Pierre des Philoſophes, parce que d'une bonne matiere, il en vient une bonne choſe.

Je vous laiſſe à penſer ſi nôtre Alchymiſte fut bien aiſe, puiſque (pour vous

achever) il prit la Pierre avec le verre ; & admirant la couleur qui étoit rouge comme du ſang, ravi d'une extrême joye, il commença à ſauter ſi fort, qu'en ſautant, le vaiſſeau où la Pierre étoit tomba à terre, & ſe caſſa ; & en même tems Saturne diſparut. L'Alchymiſte étant réveillé, ne trouva rien entre ſes mains que les allumettes qu'il avoit faites de ſon Soûfre, car la Pierre s'envola, & vole encore aujourd'hui ; à raiſon dequoi on l'appelle volatile : De maniere que le pauvre Alchymiſte n'a apprit par ſa viſion qu'à faire des allumettes ſoûfrées ; & voulant acquerir la Pierre des Philoſophes, il a ſi bien operé, qu'à la fin il y acquit une Pierre dans les reins, pour laquelle guérir il voulut devenir Medecin : Et aprés s'être déſiſté de rechercher la Pierre, il paſſa enfin ſa vie comme tous les autres Chymiſtes ont accoûtumé de faire, dont la plûpart deviennent Medecins ou Smegmatiſtes ; c'eſt-à-dire, Savonniers. Et c'eſt ce qui arrive ordinairement à tous ceux qui entreprennent de travailler en cét Art ſans aucun fondement, ſur ce qu'ils en ont oüi dire, ou qu'ils en ont appris fortuitement par des Receptes qui leur en ont

été données, & par des raiſonnemens dialectiques.

Il y en a quelqu'autres qui n'ayans pas réüſſi dans leurs opérations, diſent : *Nous ſommes ſages, & nous avons appris que chaque choſe ſe multiplie par le moyen de ſa ſemence : s'il y avoit quelque verité en cette Science, nous en fuſſions plûtôt venus à bout que tous autres.* Et ainſi pour cacher leur honte, & pour ne point paſſer pour des gens indignes & opiniâtres comme ils ſont, ils la blâment : Que s'ils n'ont pas atteint le but qu'ils s'étoient propoſé, & qu'ils ont tant deſiré, ce n'eſt pas que la Science ne ſoit veritable, mais c'eſt qu'ils ont (comme les autres) la cervelle trop mal timbrée, & le jugement trop foible, pour comprendre un ſi haut myſtére. Cette Science n'eſt pas propre à ces ſortes de gens, & elle leur fait toûjours voir qu'ils ne ſont qu'au commencement, lorſqu'ils croyent être à la fin.

Quant à nous, nous confeſſons que cét Art n'eſt rien pour tout à l'égard de ceux qui en ſont indignes, parce qu'ils n'en viendront jamais à bout : mais nous aſſeurons aux Amateurs de la vertu, aux vrais Inquiſiteurs, & à tous les Enfans

de la Science, que la transmutation métallique est une chose vraye & tres-vraye, comme nous l'avons fait voir par experience à diverses personnes de haute & basse condition, & qui meritoient bien voir par effet la preuve de cette verité. Ce n'est pas que nous ayons fait cette Medecine de nous-mêmes ; mais c'est un intime Ami qui nous l'a donnée : Elle est néanmoins tres-vraye. Nous avons suffisamment instruit les Inquisiteurs de cette Science pour en faire la recherche : Que si nos Ecrits ne leur plaisent pas, qu'ils ayent recours à ceux des autres Auteurs, qu'ils trouveront moins solides : Que ce soit toutefois avec cette précaution ; qu'ils considerent si ce qu'ils liront, est possible à la Nature ou non, afin qu'ils n'entreprennent rien qui soit contre le pouvoir de la Nature : car s'ils pensent faire autre chose, ils s'y trouveront trompez. S'il étoit écrit dans les cayers des Philosophes, que le Feu ne brûle point, il n'y faudroit pas ajoûter foi ; car c'est une chose qui est contre Nature : au contraire, si l'on trouvoit écrit que le Feu échauffe & qu'il dessèche, il le faut croire, parce que cela se fait naturellement, & la Nature s'accorde toûjours bien avec un

un bon jugement : Il n'y a rien de difficile dans la Nature, & toute verité eſt ſimple. Qu'ils apprennent auſſi à connoître quelles choſes en la Nature ont plus de conformité, & plus de proximité enſemble : ce qu'ils pourront plus aiſément apprendre par nos Ecrits, que par aucuns autres : pour le moins telle eſt nôtre croyance : car nous eſtimons en avoir aſſez dit, juſqu'à ce qu'il en vienne peut-être un autre aprés nous, qui écrive entierement la maniere de faire cette Pierre, comme s'il vouloit enſeigner à faire un fromage avec la crême du lait : ce qui ne nous eſt pas permis de faire.

Mais afin que nous n'écrivions pas ſeulement pour ceux qui commencent, & que nous diſions quelque choſe en vôtre faveur, vous qui avez déja eſſuyé tant de peines & de travaux : Avez-vous veu cette région, en laquelle le mari a épouſé ſa femme, & dont les nôces furent faites en la maiſon de la Nature ? Avez-vous entendu comme le vulgaire a auſſi-bien veu ce Soûfre que vous-mêmes, qui avez pris tant de ſoins à le chercher ? Si vous voulez donc que les vieilles femmes mêmes exercent vôtre Philoſophie, montrez la dealbation de ces Soûfres, & dites

ouvertement au commun peuple : Venez, & voyez, l'eau eſt déja diviſée, & le Soûfre en eſt ſorti ; il retournera blanc, & coagulera les eaux.

Brûlez donc le Soûfre tiré du Soûfre incombuſtible ; lavez-le, blanchiſſez-le, & le rubifiez, juſqu'à ce que le Soûfre ſoit fait Mercure, & que le Mercure ſoit fait Soûfre : puis aprés enrichiſſez-le avec l'ame de l'Or. Car ſi du Soûfre, vous n'en tirez le Soûfre par ſublimation, & le Mercure du Mercure, vous n'avez pas encore trouvé cette eau qui eſt la quinte-eſſence diſtillée & créée du Soûfre & du Mercure. Celui-là ne montera point, qui n'a pas décendu. Pluſieurs perdent en la préparation ce qui eſt de plus remarquable en cét Art : car nôtre Mercure s'aiguiſe par le Soûfre, autrement il ne nous ſerviroit de rien. Le Prince eſt miſerable ſans ſon peuple, auſſi-bien que l'Alchymiſte ſans le Soûfre & le Mercure. J'ai dit, ſi vous m'avez entendu.

L'Alchymiſte étant de retour à ſon logis, déploroit la Pierre qu'il avoit perduë, & s'attriſtoit particulierement de n'avoir pas demandé à Saturne quel étoit ce Sel qui lui avoit apparu dans ſon ſonge,

veu qu'il y a tant de sortes de Sels. Puis il dit le reste à sa femme.

Conclusion.

TOut Inquisiteur de cét Art doit en premier lieu examiner d'un meur & sain jugement la création des quatre Elemens, leurs opérations, leurs vertus, & leurs actions : car s'il ignore leur origine & leur Nature, il ne parviendra jamais à la connoissance des Principes, & ne connoîtra point la vraye matiére de la Pierre : moins encore pourra-il arriver à une bonne fin, parce que toute fin est déterminée par son Principe. Quiconque connoît bien ce qu'il commence, connoîtra bien aussi ce qu'il achevera. L'origine des Elemens est le Chaos duquel Dieu, Auteur de toutes choses, a créé & séparé les Elemens : ce qui n'appartient qu'à lui seul. Des Elemens la Nature a produit les Principes des choses : ce qui n'appartient qu'à la Nature seule, par le vouloir de Dieu. Des Principes la

Nature a puis aprés produit les Minieres, & toutes les autres choſes. Et enfin de ces mêmes Principes l'Artiſte en imitant la Nature, peut faire beaucoup de choſes merveilleuſes : Car de ces Principes, qui ſont le Sel, le Soûfre & le Mercure, la Nature produit les Minieres, les Métaux, & toutes ſortes de choſes ; & ce n'eſt pas ſimplement & immédiatement des Elemens qu'elle produit les Métaux, mais c'eſt par les Principes, qui lui ſervent de moyen & de milieu entres les Elemens & les Métaux.

Si donc la Nature ne peut rien produire des quatre Elemens ſans les trois Principes, beaucoup moins l'Art le pourra-il faire. Et ce n'eſt pas ſeulement en cét exemple qu'il faut garder une moyenne diſpoſition, mais encore dans tous les procedez naturels. C'eſt pourquoi nous avons dans ce Traité aſſez amplement décrit la Nature des Elemens, leurs actions & leurs opérations, comme auſſi l'origine des Principes ; & nous en avons parlé plus clairement qu'aucun des Philoſophes qui nous ont précédé, afin que le bon Inquiſiteur de cette Science puiſſe facilement conſiderer en quel degré la Pierre eſt diſtante des Métaux, & les Mé-

taux des Elemens : car il y a bien de la difference entre l'Or & l'Eau ; mais elle eſt moindre entre l'Eau & le Mercure. Elle eſt encore plus petite entre l'Or & le Mercure, parce que la maiſon de l'Or, c'eſt le Mercure ; & la maiſon du Mercure, c'eſt l'Eau. Mais le Soûfre eſt celui qui coagule le Mercure : Que ſi la préparation de ce Soûfre eſt tres-difficile, l'invention l'eſt encore davantage, puiſque tout le ſecret de cét Art conſiſte au Soûfre des Philoſophes, qui eſt auſſi contenu és entrailles du Mercure. Nous donnerons quelque jour dans nôtre troiſiéme Principe du Sel la préparation de ce Soûfre, ſans laquelle il nous eſt inutile, parce que nous ne traitons pas en cét endroit de la pratique du Soûfre, ni de la maniere de nous en ſervir, mais ſeulement de ſon origine & de ſa vertu.

Toutefois nous n'avons pas compoſé ce Traité pour vouloir reprendre les anciens Philoſophes, mais plûtôt pour confirmer tout ce qu'ils ont dit, ajoûtant ſeulement à leurs Ecrits ce qu'ils ont obmis : parce que tous Philoſophes qu'ils ſoient, ils ſont hommes comme les autres, & qu'ils n'ont pas pû traiter de toutes les choſes exactement, daurant qu'un

ſeul homme ne peut pas ſuffiſamment fournir à toutes ſortes de choſes. Quelques-uns auſſi de ces grands Perſonnages ont été déçûs par des miracles, en telle maniere qu'ils ſe ſont écarrez de la voye de la Nature, & n'ont pas bien jugé de ſes effets : comme nous liſons en Albert le Grand, Philoſophe tres-ſubtil, qui écrit que de ſon tems on trouva dans un ſépulchre des grains d'Or entre les dents d'un homme mort. Il n'a pas bien pû rencontrer la raiſon certaine de ce miracle, puiſqu'il a attribué cét effet à une force minerale qu'il croyoit être en l'homme, ayant fondé ſon opinion ſur ce dire de Morienes : *Et cette matiere, ô Roy ! ſe tire de vôtre corps.* Mais c'eſt une grande erreur, & il n'en va pas ainſi que l'a penſé Albert le Grand : car Morienes a voulu entendre ces choſes Philoſophiquement, dautant que la vertu minerale, de même que l'animale, demeure chacune dans ſon régne, ſuivant la diſtinction & la diviſion que nous avons fait de toutes les choſes en trois régnes dans nôtre petit Livre des douze Traitez, parce que chacun de ces régnes ſe conſerve & ſe multiplie en ſoi-même, ſans emprunter quelque choſe

d'étranger, & qui ſoit pris d'un autre régne : Il eſt bien vrai qu'au régne animal il y a un Mercure qui ſert comme de matiére, & un Soûfre qui tient lieu de forme ou de vertu ; mais ce ſont matiére & vertu animales, & non pas minerales.

S'il n'y avoit pas en l'homme un Soûfre animal, c'eſt-à-dire, une vertu ou une force ſulfurée, le ſang qui eſt ſon Mercure, ne ſe coaguleroit pas, & ne ſe convertiroit pas en chair & en os : De même ſi dans le régne vegetable il n'y avoit point de vertu de Soûfre vegetable, l'Eau ou le Mercure ne ſe convertiroit point en herbes & en arbres. Il faut entendre le même au régne mineral, dans lequel le Mercure mineral ne ſe coaguleroit jamais ſans la vertu du Soûfre mineral. A la verité ces trois régnes, ni ces trois Soûfres ne different point en vertu, puiſque chaque Soûfre a le pouvoir de coaguler ſon Mercure, & que chaque Mercure peut être coagulé par ſon Soûfre : ce qui ne ſe peut faire par aucun autre Soûfre, ni par aucun autre Mercure étranger, c'eſt-à-dire, qui ne ſoit pas de même régne.

Si on demande donc la raiſon pour laquelle quelques grains d'Or ont été trou-

vez ou produits dans les dents d'un homme mort, c'eſt que pendant ſa vie par ordonnance du Medecin, il avoit avalé du Mercure ; ou bien il s'étoit ſervi du Mercure, ou par onction, ou par turbith, ou par quelqu'autre maniere que ce ſoit ; Et la nature du vif-argent eſt de monter à la bouche de celui qui en uſe, & d'y faire des ulcéres, par leſquels il s'évacuë avec ſon flegme. Le malade donc étant mort tandis qu'on le traitoit, le Mercure ne trouvant point de ſortie, lui demeura dans la bouche entre les dents ; & ce cadavre ſervit de vaſe naturel au Mercure : en telle ſorte qu'ayant été enfermé par un long eſpace de tems, & ayant été purifié par le flegme corroſif du corps humain, au moyen de la chaleur naturelle de la putrefaction, il fut enfin congelé en Or par la vertu de ſon propre Soûfre. Mais ces grains d'Or n'euſſent jamais été produits dans ce cadavre, ſi avant ſa mort il ne ſe fût ſervi du Mercure mineral.

Nous en avons un exemple tres-veritable en la Nature, laquelle dans les entrailles de la Terre produit du ſeul Mercure l'Or, l'Argent, & tous les autres Métaux, ſuivant la diſpoſition du lieu ou de la matrice où le Mercure entre, parce qu'il

qu'il a en ſoi ſon propre Soûfre qui le coagule & le convertit en Or, s'il n'eſt empêché par quelque accident, ſoit par le défaut de la chaleur, ſoit qu'il ne ſoit pas bien enfermé. Ce n'eſt donc pas la vertu du Soûfre animal qui congele & convertit le Mercure animal en Or, elle ne peut ſeulement que convertir le Mercure animal en chair ou en os : Car ſi cette vertu ſe trouvoit dans l'Homme, cette converſion arriveroit dans tous les corps : ce qui n'eſt pas.

Tels & pluſieurs autres ſemblables miracles & accidens qui arrivent, n'étans pas bien conſiderez par ceux qui en écrivent, font errer ceux qui les liſent. Mais le bon Inquiſiteur de cette Science doit toûjours rapporter toutes choſes à la poſſibilité de la Nature : car ſi ce qu'il trouve par écrit ne s'accorde point avec la Nature, il faut qu'il le laiſſe.

Il ſuffit aux diligens Studieux de cét Art d'avoir appris en cét endroit l'origine de ces Principes : car lorſque le Principe eſt ignoré, la fin eſt toûjours douteuſe. Nous n'avons pas parlé dans ce Traité énigmatiquement à ceux qui recherchent cette Science, mais le plus clairement qu'il nous a été poſſible, &

autant qu'il nous eſt permis de le faire. Que ſi par la lecture de ce petit ouvrage Dieu éclaire l'entendement à quelqu'un, il ſçaura combien les Héritiers de cette Science ſont redevables à leurs Prédéceſſeurs, puiſqu'elle s'acquiert toûjours par des eſprits de même trempe que ceux qui l'ont auparavant poſſedée.

Aprés donc que nous en avons fait une tres-claire démonſtration, nous la remettons dans le ſein du Dieu tres-haut nôtre Seigneur & Créateur ; & nous nous recommandons, enſemble tous les bons Lecteurs, à ſa grace & à ſon immenſe miſericorde : Auquel ſoit loüange & gloire, par les infinis ſiécles des ſiécles.

Fin du preſent Traité du Soûfre.

TRAITÉ
DU
SEL,
TROISIE'ME PRINCIPE
DES CHOSES MINERALES,

De nouveau mis en lumiere.

AU LECTEUR.

AMI LECTEUR, *Ne veüille point, je te prie, t'enquerir quel eſt l'Auteur de ce petit Traité, & ne cherche point à pénétrer la raiſon pour laquelle il l'a écrit. Il n'eſt pas beſoin non plus que tu ſçaches qui je ſuis moi-même. Tiens ſeulement pour tres-aſſeuré que l'Auteur de ce petit Ouvrage poſſede parfaitement la Pierre des Philoſophes, & qu'il l'a déja faite. Et parce que nous avions une ſincere & mutuelle bienveillance l'un pour l'autre, je lui demandai pour marque de ſon amitié qu'il m'expliquât les trois premiers Principes, qui ſont le Mercure, le Soûfre & le Sel. Ie le priai auſſi de me dire s'il faloit chercher la Pierre des Philoſophes en ceux que nous voyons & qui ſont communs; ou que s'il y en avoit d'autres, il me le*

déclarât en paroles tres-claires & d'un ſtile ſimple & non embaraſſé. Ce que n'ayant accordé, aprés avoir écrit ce que je pûs de ces petits Traitez à la dérobée, je me ſuis perſuadé qu'en les faiſant imprimer, bien que contre le plaiſir de l'Auteur, qui eſt du tout hors d'ambition, les vrais Amateurs de la Philoſophie m'en auroient obligation : Car je ne doute point que les ayant lû & bien exactement conſideré, ils ſe donneront mieux garde des impoſteurs, & feront moins de perte de tems, d'argent, d'honneur & de réputation. Prens donc (ami Lecteur) *en bonne part l'intention que nous avons de te rendre ſervice ; mets toute ton eſperance en Dieu ; adores-le de tout ton cœur, & le reveres avec crainte : Gardes le ſilence avec ſoin ; aimes le prochain avec bienveillance ; & Dieu t'accordera toutes choſes.*

Le commencement de la Sageſſe,
eſt de craindre Dieu.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus en ce Traité du Sel.

CHAP. I. *DE la qualité & condition du Sel de la Nature.* pag. 249

CHAP. II. *Où est-ce qu'il faut chercher nôtre Sel.* p. 253

CHAP. III. *De la dissolution.* p. 264

CHAP. IV. *Comment nôtre Sel est divisé en quatre Elemens, selon l'intention des Philosophes.* p. 271

CHAP. V. *De la préparation de Diane plus blanche que la neige.* p. 276

CHAP. VI. *Du mariage du serviteur rouge avec la femme blanche.* p. 290

CHAP. VII. *Des degrez du feu.* p. 294

CHAP. VIII. *De la vertu admira-*

ble de nôtre Pierre salée & aqueuse. P. 297
Recaputilation. P. 303
Dialogue de la Vision & de l'Alchymiste. P. 312

TRAITÉ DU SEL,

TROISIE'ME PRINCIPE DES CHOSES MINERALES.

CHAPITRE I.

De la qualité & condition du Sel de la Nature.

LE Sel eſt le troiſiéme Principe de toutes choſes, duquel les anciens Philoſophes n'ont point parlé. Il nous a été pourtant expliqué & comme montré au doigt par I. Iſaac Hollandois, Baſile Valentin, & Theophi

Paracelſe : Ce n'eſt pas que parmi les Principes il y en ait quelqu'un qui ſoit premier, & quelqu'un qui ſoit dernier, puiſqu'ils ont une même origine, & un commencement égal entre-eux : mais nous ſuivons l'ordre de nôtre Pere, qui a donné le premier rang au Mercure, le ſecond au Soûfre, & le troiſiéme au Sel. C'eſt lui principalement qui eſt un troiſiéme être, qui donne le commencement aux Mineraux, qui contient en ſoi les deux autres Principes, ſçavoir le Mercure & le Soûfre, & qui dans ſa naiſſance n'a pour Mere que l'impreſſion de Saturne, qui le reſtraint & le rend compact, de laquelle le corps de tous les Métaux eſt formé.

Il y a de trois ſortes de Sels. Le premier eſt un Sel central, que l'eſprit du monde engendre ſans aucune diſcontinuation dans le centre des Elemens par les influences des Aſtres, & qui eſt gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune en nôtre Mer Philoſophique. Le ſecond eſt un Sel ſpermatique, qui eſt le domicile de la ſemence inviſible, & qui dans une douce chaleur naturelle, par le moyen de la putrefaction donne de ſoi la forme & la vertu vegetale, afin que

cette inviſible ſemence tres-volatile, ne ſoit pas diſſipée; & ne ſoit pas entierement détruite par une exceſſive chaleur externe, ou par quelqu'autre contraire & violent accident : car ſi cela arrivoit, elle ne ſeroit plus capable de rien produire. Le troiſiéme Sel eſt la derniere matiere de toutes choſes, lequel ſe trouve en icelles, & qui reſte encore aprés leur deſtruction.

Ce triple Sel a pris naiſſance dés le premier poinct de la Création, lorſque Dieu dit : SOIT FAIT ; & ſon exiſtance fut faite du néant, dautant que le premier Chaos du Monde n'étoit autre choſe qu'une certaine craſſe & ſalée obſcurité, ou nuée de l'abîme, laquelle a été concentrée & créée des choſes inviſibles par la parole de Dieu, & eſt ſortie par la force de ſa voix, comme un être qui devoit ſervir de premiere matiere, & donner la vie à chaque choſe, & qui eſt actuellement exiſtant. Il n'eſt ni ſec, ni humide, ni épais, ni délié, ni lumineux, ni ténébreux, ni chaud, ni froid, ni dur, ni mol ; mais c'eſt ſeulement un chaos mélangé, duquel puis aprés toutes choſes ont été produites & ſéparées. Mais en cét endroit nous paſ-

ſerons ces choſes ſous ſilence, & nous traiterons ſeulement de nôtre Sel, qui eſt le troiſiéme Principe des Mineraux, & qui eſt encore le commencement de nôtre œuvre Philoſophique.

Que ſi le Lecteur deſire tirer du profit & de l'avancement de ce mien diſcours, & comprendre ma penſée, il faut avant toute œuvre qu'il liſe avec trés-grande attention les Ecrits des autres veritables Philoſophes, & principalement ceux de Sendivogius dont nous avons fait mention ci-deſſus, afin que de leur lecture il connoiſſe fondamentalement la génération & les premiers Principes des Métaux, qui procédent tous d'une même racine. Car celui qui connoît exactement la génération des Métaux, n'ignore pas auſſi leur melioration & leur tranſmutation : Et aprés avoir ainſi connu nôtre fontaine de Sel, on lui donnera ici le reſte des inſtructions qui lui ſont néceſſaires, afin qu'ayant prié Dieu devotement, il puiſſe par ſa ſainte grace & benediction acquerir ce précieux Sel blanc comme neige ; qu'il puiſſe puiſer l'eau vive du Paradis ; & qu'il puiſſe avec icelle préparer la Teinture Philoſophique, qui eſt le plus grand tréſor & le plus noble

don que Dieu ait jamais donné en cette vie aux ſages Philoſophes.

Diſcours traduits de Vers.

Priez Dieu qu'il vous donne ſa Sageſſe, ſa clemence & ſa grace,
Par le moyen deſquelles on peut acquerir cét Art.
N'appliquez point vôtre eſprit à d'autres choſes,
Qu'à cét Hylech des Philoſophes.
Dans la fontaine du Sel de nôtre Soleil & Lune,
Vous y trouverez le tréſor du fils du Soleil.

CHAPITRE II.

Où eſt-ce qu'il faut chercher nôtre Sel.

COMME nôtre Azoth eſt la ſemence de tous les Métaux, & qu'il a été établi & compoſé par la Nature dans un égal temperament & proportion des Elemens, & dans une concordance des ſept

Planettes ; c'eſt auſſi en lui ſeulement que nous devons rechercher & que nous devons eſpérer de rencontrer une puiſſante vertu d'une force émerveillable, que nous ne ſçaurions trouver en aucune autre choſe du monde : car en toute l'univerſité de la Nature, il n'y a qu'une ſeule choſe par laquelle on découvre la verité de nôtre Art, en laquelle il conſiſte entierement, & ſans laquelle il ne ſçauroit être. C'eſt une Pierre & non Pierre ; Elle eſt appellée Pierre par reſſemblance, premierement parce que ſa miniere eſt veritablement Pierre, au commencement qu'elle eſt tirée hors des cavernes de la Terre. C'eſt une matiere dure & ſéche, qui ſe peut réduire en petites parties, & qui ſe peut broyer à la façon d'une Pierre. Secondement, parce qu'aprés la deſtruction de ſa forme (qui n'eſt qu'un Soûfre puant qu'il faut auparavant ôter) & aprés la diviſion de ſes parties qui avoient été compoſées & unies enſemble par la Nature, il eſt néceſſaire de la réduire en une eſſence unique, & la digerer doucement ſelon Nature en une Pierre incombuſtible, réſiſtante au feu, & fondante comme Cire.

Si vous ſçavez donc ce que vous cher-

chez, vous connoiſſez auſſi ce que c'eſt que nôtre Pierre. Il faut que vous ayez la ſemence d'un ſujet de même nature que celui que vous voulez produire & engendrer. Le témoignage de tous les Philoſophes & la raiſon même, nous démontrent ſenſiblement que cette Teinture métallique n'eſt autre choſe que l'Or extrémement digeſte, c'eſt-à-dire, réduit & amené à ſon entiere perfection : car ſi cette Teinture aurifique ſe tiroit de quelqu'autre choſe que de la ſubſtance de l'Or, il s'enſuivroit néceſſairement qu'elle devroit teindre toutes les autres choſes, ainſi qu'elle a accoûtumé de teindre les Métaux : ce qu'elle ne fait pas. Il n'y a que le Mercure métallique ſeulement, lequel par la vertu qu'il a de teindre & perfectionner, devient actuellement Or ou Argent, parce qu'il étoit auparavant Or ou Argent en puiſſance : ce qui ſe fait, lorſqu'on prend le ſeul & unique Mercure des Métaux, en forme de ſperme crud & non encore meur, (lequel eſt appellé Hermaphrodite, à cauſe qu'il contient dans ſon propre ventre ſon mâle & ſa femelle, c'eſt-à-dire, ſon agent & ſon patient ; & lequel étant digeré juſquà une blancheur pure & fixe, devient Argent,

& étant pouſſé juſqu'à la rougeur, ſe fait Or :) Car il n'y a ſeulement que ce qui eſt en lui d'homogene & de même nature, qui ſe meurit & ſe coagule par la coction : dont vous avez une marque finale tres-aſſeurée lorſqu'il parvient à un ſuprême degré de rougeur, & que toute la maſſe réſiſte à la plus forte flâme du feu, ſans qu'elle jette tant ſoit peu de fumée ou de vapeur, & qu'elle devienne d'un poids plus leger : Aprés cela, il la faut derechef diſſoudre par un nouveau menſtruë du Monde ; en ſorte que cette portion tres-fixe s'écoulant par tout, ſoit receuë en ſon ventre, dans lequel ce Soûfre fixe ſe réduit à une beaucoup plus facile fluidité & ſolubilité : Et le Soûfre volatil pareillement, par le moyen d'une tres-grande chaleur magnetique du Soûfre fixe, ſe meurit promptement, &c. Car une Nature Mercuriale ne veut pas quitter l'autre : mais alors l'on voit que cét Or rouge ou blanc de la maniere que nous avons dit ci-deſſus, ou plûtôt que l'Antimoine meur, fixe & parfait, vient à ſe congeler au froid, au lieu qu'il ſe liquifiera tres-aiſément à la chaleur comme de la Cire, & qu'il deviendra tres-facile à réſoudre dans quelque liqueur que ce ſoit

ſoit, & ſe répandra dans toutes les parties de ce ſujet, en lui donnant couleur par tout, de même qu'un peu de Saffran colore beaucoup d'eau. Donc cette fixe liquabilité jettée ſur les Métaux fondus, ſe réduiſant en forme d'eau dans une tres-grande chaleur, pénétrera juſqu'à la la moindre partie d'iceux ; & cette eau fixe retiendra tout ce qu'il y a de volatil, & le preſervera de combuſtion. Mais une double chaleur de feu & de Soûfre agira ſi fortement, que le Mercure imparfait ne pourra aucunement réſiſter ; & preſque dans l'eſpace d'une demie heure on entendra un certain bruit ou petillement, qui ſera un ſigne évident que le Mercure a été ſurmonté, & qu'il a mis au dehors ce qu'il avoit dans ſon interieur, & que tout eſt converti en un pur métal parfait.

Quiconque donc a jamais eu quelque teinture, ou Philoſophique, ou particuliere, il ne l'a pû tirer que de ce ſeul Principe : comme dit ce grand Philoſophe natif de l'Alſace ſuperieure, nôtre Compatriote Allemand Baſile Valentin, qui vivoit en ma Patrie il y a environ cinquante ans, dans ſon Livre intitulé : *Le Chariot-Triomphal de l'Antimoine*, où

traitant des diverſes Teintures que l'on peut tirer de ce même Principe, il écrit: » Que la Pierre de feu (faite d'Anti- » moine) ne teint pas univerſellement » comme la Pierre des Philoſophes, la- » quelle ſe prépare de l'eſſence du So- » leil: moins encore que toutes les au- » tres Pierres; car la Nature ne lui a pas » donné tant de vertu pour cét effet: » mais elle teint ſeulement en particulier, » ſçavoir l'Eſtain, le Plomb & la Lune » en Soleil. Il ne parle point du Fer ou » du Cuivre, ſi ce n'eſt en tant qu'on » peut tirer d'eux la Pierre d'Antimoine » par ſéparation, & qu'une partie d'icel- » le n'en ſçauroit tranſmuer plus de cinq » parties, à cauſe qu'elle demeure fixe » dans la Coupelle & dans l'Antimoine » même, dans l'inquart, & dans toutes » les autres épreuves: là où au contraire » cette veritable & tres-ancienne Pierre » des Philoſophes peut produire des ef- » fets infinis. Semblablement dans ſon » augmentation & multiplication, la » Pierre de feu ne peut pas s'exalter plus » outre: mais toutefois l'Or eſt de ſoi » pur & fixe. Au reſte, le Lecteur doit » encore remarquer qu'on trouve des » Pierres de differente eſpece, leſquelles

„ teignent en particulier : car j'appelle
„ Pierres toutes les Poudres fixes & tein-
„ gentes : mais il y en a toûjours quel-
„ qu'une qui teint plus efficacement, &
„ en plus haut degré que l'autre. La
„ Pierre des Philosophes tient le premier
„ rang entre toutes les autres. Seconde-
„ ment, vient la teinture du Soleil & de
„ la Lune au rouge & au blanc. Aprés,
„ la teinture du Vitriol & de Venus, &
„ la teinture de Mars, chacune desquel-
„ les contient aussi en soi la teinture du
„ Soleil, pourveu qu'elle soit aupara-
„ vant amenée jusqu'à une fixation per-
„ severante. Ensuite, la teinture de Ju-
„ piter & de Saturne, qui servent à coa-
„ guler le Mercure : Et enfin, la tein-
„ ture du Mercure même. Voilà donc
„ la difference & les diverses sortes de
„ Pierres & de Teintures : Elles sont
„ néanmoins toutes engendrées d'une
„ même semence, d'une même mere, &
„ d'une même source : d'où a été aussi
„ produit le veritable œuvre universel,
„ hors lequel on ne peut trouver d'autre
„ teinture métallique ; je dis même en
„ toutes choses que l'on puisse nommer.
„ Pour les autres Pierres, quelles qu'elles
„ soient, tant les nobles, que les non

» nobles & viles, ne me touchent point;
» & je ne prétends pas même en parler
» ni en écrire, parce qu'elles n'ont point
» d'autres vertus que pour la Medecine.
» Je ne ferai point mention non plus
» des Pierres animales & vegetales, parce
» qu'elles ne servent seulement que pour
» la préparation des Medicamens, &
» qu'elles ne sçauroient faire aucun œu-
» vre métallique, non pas même pour
» produire de soi la moindre qualité:
» De toutes lesquelles Pierres, tant mi-
» nerales, vegetales, qu'animales, la
» vertu & la puissance se trouvent accu-
» mulées ensemble dans la Pierre des
» Philosophes. Les Sels de toutes les
» choses n'ont aucune vertu de teindre,
» mais ce sont les clefs qui servent pour
» la préparation des Pierres, qui d'ail-
» leurs ne peuvent rien d'eux-mêmes:
» cela n'appartient qu'aux Sels des Mé-
» taux & des Mineraux. Je dis mainte-
» nant quelque chose: Si tu voulois bien
» entendre, je te donne à connoître la
» difference qu'il y a entre les Sels des
» Métaux, lesquels ne doivent pas être
» ômis ni rejettez pour ce qui regarde les
» Teintures; car dans la composition
» nous ne sçaurions nous en passer, parce

„ que dans eux on trouve ce grand Tré-
„ sor, d'où toute fixation tire son ori-
„ gine, avec sa durée, & son veritable
„ & unique fondement. Ici finissent les
termes de Basile Valentin.

Toute la verité Philosophique consiste donc en la racine que nous avons dit; & quiconque connoît bien ce Principe, sçavoir que tout ce qui est en haut, se gouverne entierement comme ce qui est en bas : ainsi au contraire celui-là sçait aussi l'usage & l'opération de la clef Philosophique, laquelle par son amertume pontique calcine & réincrude toutes choses, quoi que par cette réincrudation des corps parfaits l'on trouveroit seulement ce même sperme, qu'on peut avoir déja tout préparé par la Nature, sans qu'il soit besoin de réduire le corps compact, mais plûtôt ce sperme, tout mol & non meur, tel que la Nature nous le donne, lequel pourra être mené à sa maturité.

Appliquez-vous donc entierement à ce primitif sujet métallique, à qui la Nature a veritablement donné une forme de métal : mais elle l'a laissé encore crud, non meur, imparfait & non achevé, dans la molle montagne duquel vous pourrez plus facilement foüir une fosse, & tirer

d'icelle nôtre pure Eau pontique que la Fontaine environne, laquelle ſeule (à l'excluſion de toute autre Eau) eſt de ſa Nature diſpoſée pour ſe converir en pâte avec ſa propre farine, & avec ſon ferment ſolaire ; & aprés, de ſe cuire en ambroſie. Et encore que nôtre Pierre ſe trouve de même genre dans tous les ſept Métaux, ſelon le dire des Philoſophes, qui aſſeurent que les pauvres (ſçavoir les cinq Métaux imparfaits) la poſſédent auſſi-bien que les riches (ſçavoir les deux parfaits Métaux) toutefois la meilleure de toutes les Pierres ſe trouve dans la nouvelle demeure de Saturne, qui n'a jamais été touchée ; c'eſt-à-dire, de celui dont le fils ſe preſente, non ſans grand myſtere, aux yeux de tout le monde jour & nuit, & duquel le monde ſe ſert en le voyant, & que jamais les yeux ne peuvent attirer par aucune eſpece, afin qu'on voye, ou du moins qu'on croye, que ce grand Secret ſoit renfermé dans ce fils de Saturne, ainſi que tous les Philoſophes l'affirment & le jurent ; & que c'eſt le Cabinet de leurs Secrets, & qu'il contient en ſoi l'eſprit du Soleil renfermé dans ſes inteſtins & dans ſes propres entrailles.

Nous ne ſçaurions pour le preſent décrire plus clairement nôtre œuf vitriolé, pourveu que l'on connoiſſe quelqu'un
» des enfans de Saturne, ſçavoir : L'An-
» timoine triomphant : Le Biſmuth ou
» Eſtain de glace fondant à la chandelle :
» Le Cobaltum noirciſſant plus que le
» Plomb & le Fer : Le Plomb qui fait
» les épréuves : Le *Plombites* (matiere
» ainſi appellée) qui ſert aux Peintres :
» Le Zincк colorant, & qui paroît ad-
» mirable, en ce qu'il ſe montre diver-
» ſement preſque ſous la forme du Mer-
» cure : Une matiere métallique, qui
» ſe peut calciner & vitrioliſer par l'air,
» &c. Quoi que ce ſerain Vulcan inévitable, cuiſinier du genre humain, procrée de noirs parens, ſçavoir du noir cailloux & du noir Acier, puiſſe & ait la vertu de préparer les Remedes les plus excellens, de chacune des matieres cideſſus mentionnées : mais nôtre Mercure volatil eſt bien different de toutes ces choſes.

Discours traduits de Vers.

C'est une Pierre & non Pierre,
En laquelle tout l'Art consiste;
La Nature l'a fait ainsi,
Mais elle ne l'a pas encore mené à perfection.
Vous ne la trouverez pas sur la terre, parce qu'elle n'y prend point croissance:
Elle croît seulement és cavernes des Montagnes.
Tout cét Art dépend d'elle:
Car celui qui a la vapeur de cette chose,
A la dorée splendeur du Lion rouge;
Le Mercure pur & clair;
Et qui connoît le Soûfre rouge qui est en lui,
Il a en son pouvoir tout le fondement.

CHAPITRE III.

De la dissolution.

VEu que le tems s'approche, auquel cette quatriéme Monarchie viendra pour régner vers le Septentrion, laquelle sera

ſera bien-tôt ſuivie de la calcination du Monde, il ſeroit à propos de commencer à découvrir clairement à tous en général la calcination ou ſolution Philoſophique, (qui eſt la Princeſſe ſouveraine en cette Monarchie Chymique) & dont la connoiſſance étant acquiſe, il ne ſeroit pas difficile à l'avenir que pluſieurs traitaſſent de l'Art de faire de l'Or, & d'obtenir en peu de tems tous les Tréſors les plus cachez de la Nature. Ce qui ſeroit le ſeul & unique moyen capable de bannir de tous les coins du Monde cette faim inſatiable que les Hommes ont pour l'Or, laquelle entraîne malheureuſement le cœur de preſque tous ceux qui habitent ſur la Terre, & de jetter à bas (à la gloire de Dieu) la Statuë du Veau d'or, que les grands & petits de ce ſiécle adorent. Mais comme toutes ces choſes, auſſi-bien qu'une infinité d'autres ſecrets cachez, n'appartiennent qu'à un bon Artiſte Elie, nous lui expoſerons preſentement ce que Paracelſe a ci-devant dit : A ſçavoir, que la troiſiéme partie du Monde périra par le glaive, l'autre par la peſte & la famine ; en ſorte qu'à peine en reſtera-il une troiſiéme part. Que tous les ordres (c'eſt-à-dire

de cette Bête à ſept têtes) ſeroient détruits, & entierement ôtez du Monde. Et alors (dit-il) toutes ces choſes retourneront en leur entier & premier lieu, & nous joüirons du ſiécle d'or : L'Homme recouvrera ſon ſain entendement, & vivra conformément aux mœurs des Hommes, &c. Mais quoi que toutes ces choſes ſoient au pouvoir de celui que Dieu a deſtiné pour ces merveilles, cependant nous laiſſons par écrit tout ce qui peut être utile à ceux qui recherchent cét Art ; & nous diſons, ſuivant le ſentiment de tous les Philoſophes, que la vraye diſſolution eſt la clef de tout cét Art : qu'il y a trois ſortes de diſſolutions ; la premiere eſt la diſſolution du corps crud ; la ſeconde de la terre Philoſophique ; & la troiſiéme eſt celle qui ſe fait en la multiplication.

Mais daurant que ce qui a déja été calciné, ſe diſſout plus aiſément que ce qui ne l'a pas été, il faut néceſſairement que la calcination & la deſtruction de l'impureté ſulfurée & de la puanteur combuſtible, précédent avant toutes choſes : il faut auſſi puis aprés ſéparer toutes les eaux ou menſtruës, deſquelles on pourroit s'être ſervi, comme des aides en cét Art,

afin que rien d'étranger & d'autre nature n'y demeure ; & prendre cette précaution, que la trop grande chaleur externe ou autre accident dangereux ne faſſe peut-être exhaler ou détruire la vertu intérieure générative & multiplicative de nôtre Pierre, comme nous en avertiſſent les Philoſophes en la Turbe, diſans : Prenez garde principalement en la purification de la Pierre, & ayez ſoin que la vertu active ne ſoit point brûlée ou ſuffoquée, parce qu'aucune ſemence ne peut croître ni multiplier, lorſque ſa force générative lui a été ôtée par quelque feu extérieur. Ayant donc le ſperme ou la ſemence, vous pourrez alors par une douce coction parfaire heureuſement vôtre œuvre : Car nous ceüillons premierement le ſperme de nôtre magnéſie ; étant tiré, nous le putrifions ; étant putrifié, nous le diſſolvons ; étant diſſout, nous le diviſons en parties ; étant diviſé, nous le purifions ; étant purifié, nous l'uniſſons ; & ainſi nous achevons nôtre œuvre.

C'eſt ce que nous enſeigne en ces paroles l'Auteur du tres-ancien Duel, ou du Dialogue de la Pierre avec l'Or & le » Mercure vulgaires. Par le Dieu Tout-» puiſſant & ſur le ſalut de mon ame, je

„ vous indique & vous découvre, ô
„ Amateurs de cét Art tres-excellent,
„ par un pur mouvement de fidelité & de
„ compassion de vôtre longue recherche,
„ que tout nôtre ouvrage ne se fait que
„ d'une seule chose, & se perfectionne
„ en soi-même, n'ayant besoin que
„ de la dissolution & de la congelation :
„ ce qui se doit faire sans addition d'au-
„ cune chose étrangere. Car comme
„ la glace dans un vase sec, mise sur
„ le feu, se change en eau par la cha-
„ leur : de même aussi nôtre Pierre n'a
„ pas besoin d'autre chose que du secours
„ de l'Artiste, qu'on obtient par le moyen
„ de sa manuelle opération, & par l'a-
„ ction du feu naturel. Car encore qu'elle
„ fût éternellement cachée bien avant
„ dans la terre, néanmoins elle ne s'y
„ pourroit perfectionner en rien ; il
„ la faut donc aider, non pas toutefois
„ en telle sorte qu'il lui faille ajoûter
„ aucune chose étrange & contraire à sa
„ nature, mais plûtôt il la faut gou-
„ verner à la même façon que Dieu nous
„ fait naître des fruits de la Terre pour
„ nous nourrir ; comme sont les bleds,
„ lesquels en aprés il faut battre & por-
„ ter au moulin pour en pouvoir faire

„ pain. Il en va ainſi en nôtre œuvre, Dieu
„ nous a créé cét Airain, que nous pre-
„ nons ſeulement : nous détruiſons ſon
„ corps crud & craſſe, nous tirons le
„ bon noyau qu'il a en ſon intérieur,
„ nous rejettons le ſuperflu, & nous pré-
„ parons une medecine de ce qui n'étoit
„ qu'un venin.

Vous pouvez donc connoître que vous ne ſçauriez rien faire ſans la diſſolution : Car lorſque cette Pierre Saturnienne aura reſſerré l'Eau Mercurielle, & qu'elle l'aura congelée dans ſes liens, il eſt néceſſaire que par une petite chaleur elle ſe putrefie en ſoi-même, & ſe réſolve en ſa premiere humeur ; afin que ſon eſprit inviſible, incompréhenſible & tingent, qui eſt le pur feu de l'Or, enclos & empriſonné dans le profond d'un Sel congelé, ſoit mis au dehors, & afin que ſon corps groſſier ſoit ſemblablement ſubtiliſé par la régénération, & qu'il ſoit conjoint & uni indiviſiblement avec ſon eſprit.

Discours traduits de Vers.

Resolvez donc vôtre pierre d'une maniere convenable,
Et non pas d'une façon sophistique:
Mais plûtôt suivant la pensée des Sages,
Sans y ajoûter aucun corrosif:
Car il ne se trouve aucune autre Eau
Qui puisse dissoudre nôtre Pierre,
Excepté une petite Fontaine tres-pure & tres-claire,
Laquelle vient à couler d'elle-même,
Et qui est cette humeur propre pour la dissoudre.
Mais elle est cachée presque à tout le Monde.
Elle s'échauffe si fort par soi-même,
Qu'elle est cause que nôtre Pierre en suë des larmes:
Il ne lui faut qu'une lente chaleur externe;
C'est dequoi vous devez vous souvenir principalement.
Mais il faut encore que je vous découvre une autre chose:
Que si vous ne voyez point de fumée noire au dessus,

Et une blancheur au dessous,
Et vôtre œuvre n'a pas été bien fait,
Et vous vous êtes trompé en la dissolution de la Pierre.
Ce que vous connoîtrez d'abord par ce signe.
Mais si vous procedez comme il faut;
Vous appercevrez une nuée obscure,
Laquelle sans retardement ira au fonds,
Lorsque l'esprit prendra la couleur blanche.

CHAPITRE VI.

Comment nôtre Sel est divisé en quatre Elemens, selon l'intention des Philosophes.

PARCE que nôtre Pierre extérieurement est humide & froide, & que sa chaleur interne est une huile séche, ou un soûfre & une teinture vive, avec laquelle on doit conjoindre & unir naturellement la quinte-essence; il faut nécessairement que vous sépariez l'une de l'autre toutes ces qualitez contraires, & que vous les mettiez d'accord ensemble: ce

que fera nôtre ſéparation, qui s'apelle dans *l'Echelle Philoſophique*, la ſéparation ou dépuration de la vapeur aqueuſe & liquide d'avec les noires feces, la volatiliſation des parties rares, l'extraction des parties conjoignantes, la production des principes; la disjonction de l'homogenëité : Ce qui ſe doit faire en des bains propres & convenables, &c.

Mais il faut auparavant digerer les Elemens en leur propre fumier : car ſans la putrefaction, l'eſprit ne ſçauroit ſe ſéparer du corps ; & c'eſt elle ſeule qui ſubtiliſe, & cauſe de la volatilité. Et quand vôtre matiere ſera ſuffiſamment digerée, en telle ſorte qu'elle puiſſe être ſéparée, elle devient plus claire par cette ſéparation, & l'argent-vif devient en forme d'eau claire.

Diviſez donc la Pierre & les quatre Elemens en deux parties diſtinctes, ſçavoir en une partie qui ſoit volatile, & en une autre qui ſoit fixe. Ce qui eſt volatile eſt eau & air, & ce qui eſt fixe eſt terre & feu. De tous ces quatre Elemens la Terre & l'Eau ſeulement paroiſſent ſenſiblement devant nos yeux ; mais non pas le Feu ni l'Air. Et ſe ſont là les deux ſubſtances Mercurielles, ou le double du

Mercure de Treviſan, auquel les Philoſophes dans la Turbe ont donné les noms qui s'enſuivent.

1. Le Volatil.	1. Le Fixe.
2. L'Argent-vif.	2. Le Soûfre.
3. Le Superieur.	3. L'inférieur.
4. L'Eau.	4. La Terre.
5. La femme.	5. L'homme.
6. La Reyne.	6. Le Roy.
7. La femme blanche.	7. Le ſerviteur rouge.
8. La Sœur.	8. Le frere.
9. Beya.	9. Gabric.
10. Le Soûfre volatile.	10. Le Soûfre fixe.
11. La Vaultour.	11. Le Crapaut.
12. Le vif.	12. Le mort.
13. L'Eau-de-vie.	13. Le noir plus noir que le noir.
14. Le froid humide.	14. Le chaud ſec.
15. L'ame ou l'eſprit.	15. Le corps.
16. La queuë du dragon.	16. Le dragon dévorant ſa queuë.
17. Le Ciel.	17. La Terre.
18. Sa Sueur.	18. Sa cendre.
19. Le Vinaigre tres-aigre.	19. L'Airain ou le Soûfre.

20. La fumée blanche.-20. La fumée noire.

21. Les nuées noires.--21. Les corps d'où ces nuées sortent, &c.

En la partie superieure, spirituelle & volatile, réside la vie de la terre morte, ; & en la partie inferieure, terrestre & fixe, est contenu le ferment qui nourrit & qui fige la pierre ; lesquelles deux parties sont d'une même racine ; & l'une & l'autre se doivent conjoindre ensemble en forme d'eau.

Prenez donc la terre, & la calcinez dans le fumier de Cheval, tiede & humide, jusqu'à ce qu'elle devienne blanche, & qu'elle apparoisse grasse. C'est ce Soûfre incombustible, qui par une plus grande digestion, peut être fait un Soûfre rouge ; mais il faut qu'il soit blanc auparavant qu'il devienne rouge : Car il ne sçauroit passer de la noirceur à la rougeur, qu'en passant par la blancheur, qui est le milieu : Et lorsque la blancheur apparoît dans le vaisseau, sans doute que la rougeur y est cachée. C'est pourquoi il ne faut pas tirer vôtre matiere, mais il la faut seulement cuire & digerer, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge.

Discours traduits de Vers.

L'Or des Sages n'eſt nullement l'Or vulgaire,
Mais c'eſt une certaine eau claire & pure,
Sur laquelle eſt porté l'eſprit du Seigneur ;
Et c'eſt de là que toute ſorte d'être prend & reçoit la vie.
C'eſt pourquoi nôtre Or eſt entierement rendu ſpirituel :
Par le moyen de l'eſprit il paſſe par l'alembic ;
Sa terre demeure noire,
Laquelle toutefois n'apparoiſſoit pas auparavant ;
Et maintenant elle ſe diſſout ſoi-même,
Et elle devient pareillement en eau épaiſſe,
Laquelle deſire une plus noble vie,
Afin qu'elle puiſſe ſe rejoindre à ſoi-même.
Car à cauſe de la ſoif qu'elle a, elle ſe diſſout & ſe dérompt,
Ce qui lui profite beaucoup :

Parce que si elle ne devenoit pas eau & huile,
Son esprit & son ame ne pourroient se conjoindre,
Ni se mêler avec elle, comme il advient alors:
En sorte que d'iceux n'est faite qu'une seule chose,
Laquelle s'éleve en une entiere perfection,
Dont les parties sont si fortement jointes ensemble,
Qu'elles ne peuvent plus être séparées.

CHAPITRE V.

De la préparation de Diane plus blanche que la neige.

CE n'est pas sans raison que les Philosophes appellent nôtre Sel, le lieu de Sapience : car il est tout plein de rares vertus & de merveilles divines : c'est de lui principalement que toutes les couleurs du monde peuvent être tirées. Il est blanc, d'une blancheur de neige en son exté-

ſieur ; mais il contient extérieurement une rougeur comme celle du ſang. Il eſt encore rempli d'une ſaveur tres-douce, d'une vie vivifiante, & d'une teinture céleſte, quoi que toutes ces choſes ne ſoient pas dans les proprietez du Sel, parce que le Sel ne donne ſeulement qu'une acrimonie, & n'eſt que le lien de ſa coagulation ; mais ſa chaleur interieure eſt pure, un pur feu eſſentiel, la lumiere de Nature, & une huile tres-belle & tranſparente, laquelle a une ſi grande douceur, qu'aucun ſucre ni miel ne la peut égaler, lorſqu'il eſt entierement ſéparé & dépoüillé de toutes ſes autres proprietez.

Quant à l'eſprit inviſible qui demeure dans nôtre Sel, il eſt, à cauſe de la force de ſa pénétration, ſemblable & égal au foudre, qui frappe fortement, & auquel rien ne peut réſiſter. De toutes ces parties du Sel unies enſemble, & fixées en un être réſiſtant contre le feu, il en réſulte une teinture ſi puiſſante, qu'elle pénétre tout corps en un coin d'œil, à la façon d'un foudre tres-véhément, & qu'elle chaſſe incontinent tout ce qui eſt contraire à la vie.

Et c'eſt ainſi que les Métaux imparfaits ſont teints ou tranſmuez en Soleil : car

dés le commencement ils ſont Or en puiſſance, ayant tiré leur origine de l'unique eſſence du Soleil ; mais par l'ire & malediction de Dieu, ils ont été corrompus par ſept diverſes ſortes de lépre & de maladies : Et s'ils n'avoient pas été Or auparavant, nôtre teinture ne les pourroit jamais réduire en Or ; de même façon que l'Homme ne devient pas Or, encore bien qu'il avale une priſe de nôtre teinture, qui a le pouvoir de chaſſer du corps humain toutes les maladies.

On voit auſſi par l'exacte anatomie des Métaux qu'ils participent en leur intérieur de l'Or, & que leur extérieur eſt entouré de mort & de malediction. Car premierement l'on obſerve en ces Métaux, qu'ils contiennent une matiere corruptible, dure & groſſiere, d'une terre maudite ; ſçavoir, une ſubſtance craſſe, pierreuſe, impure & terreſtre, qu'ils apportent dés leur miniere. Secondement, une eau puante, & capable de donner la mort. En troiſiéme lieu, une terre mortifiée qui ſe rencontre dans cette eau puante ; & enfin une qualité veneneuſe, mortelle & furibonde. Mais quand les Métaux ſont délivrez de toutes ces impuretez maudites, & de leur hetérogeneïté,

alors on y trouve *la noble essence de l'Or*; c'est-à-dire, nôtre Sel beni, tant loüé par les Philosophes, lesquels nous en parlent si souvent, & nous l'ont recommandé en ces termes. *Tirez le Sel des Métaux sans aucune corrosion ni violence, & ce Sel vous produira la Pierre blanche & la rouge.* Item, *tout le secret consiste au Sel, duquel se fait nôtre parfait Elixir.*

Maintenant il paroît assez combien il est difficile de trouver un moyen de faire & avoir ce Sel, puisque cette science jusqu'à ce jour n'a point encore été entierement découverte à tous, & qu'à present même il ne s'en trouve pas encore de mille un qui sçache, quel sentiment il doit avoir touchant le dire surprenant de tous les Philosophes, sur cette seule, unique & même matiere, qui n'est autre chose que de l'Or veritable & naturel, & toutefois tres-vil, qu'on jette par les chemins, & qu'on peut trouver en iceux. Il est de grand prix, & d'une valeur inestimable; & toutefois ce n'est que fiente: c'est un feu qui brûle plus fortement que tout autre feu; & néanmoins il est froid: c'est une eau qui lave tres-nettement; & néanmoins elle est séche: c'est un marteau d'acier, qui frappe jusques sur les

atomes impalpables ; & toutefois il eſt comme de l'eau molle : c'eſt une flâme qui met tout en cendres ; & néanmoins elle eſt humide : c'eſt une neige qui eſt toute de neige, & néanmoins qui ſe peut cuire & entierement s'épaiſſir : c'eſt un oyſeau qui vole ſur le ſommet des montagnes ; & néanmoins c'eſt un poiſſon : c'eſt une Vierge qui n'a point été touchée, & toutefois qui enfante & abonde en lait : ce ſont les rayons du Soleil & de la Lune, & le feu du Soûfre ; & toutefois c'eſt une glace tres-froide : c'eſt un arbre brûlé, lequel toutefois fleurit lorſqu'on le brûle, & rapporte abondance de fruits : c'eſt une mere qui enfante ; & toutefois ce n'eſt qu'un homme : & ainſi au contraire c'eſt un mâle, & néanmoins il fait office de femme : c'eſt un métal tres-peſant, & toutefois il eſt plume, ou comme de l'alun de plume : c'eſt auſſi une plume que le vent emporte, & toutefois plus peſante que les Métaux : c'eſt auſſi un venin plus mortel que le Baſilic même, & toutefois qui chaſſe toutes ſortes de maladies, &c.

Toutes ces contradictions & autres ſemblables, & qui ſont toutefois les propres noms de nôtre Pierre, aveuglent tellement

tellement ceux qui ignorent comment cela se peut entendre, qu'il y en a une infinité qui dénient absolument que cette chose soit veritable, quoi que d'ailleurs ils croyent avoir tout l'esprit le mieux tourné du monde. Ils s'en rapportent plûtôt à un seul Aristote, qu'à un nombre infini de fameux Auteurs, qui depuis plusieurs siécles ont confirmé toutes ces choses, & par les épreuves qu'ils en ont fait, & par les écrits qu'ils nous en ont laissez : jurans que toutes les paroles qu'ils ont avancées portoient verité, ou qu'autrement ils vouloient en rendre compte au grand jour du Jugement. Mais quoi que tout cela ne serve de rien, ceux qui possédent la Science sont toûjours mépriſez : ce qui ne se fait pas sans un juste jugement de Dieu, qui d'autant mieux il a mis ce don précieux dans quelque vaisseau, d'autant plus il permet qu'on le considere comme une folie, afin que ceux qui en sont indignes le mépriſent & le rejettent plûtôt à leur propre perte & à leur propre dommage. Mais les Fils de la Science gardent avec crainte ce dépost secret de la Providence, considerans que les paraboles, tant de l'Ecriture-Sainte, que de tous les Sages, signi-

ſient bien autre choſe que ne porte le ſens litteral : C'eſt pourquoi ſuivant le commandement du Pſalmiſte, ils méditent jour & nuit ſur leur matiere, & cherchent cette précieuſe Pierre avec ſoin & avec peine, juſqu'à ce qu'ils la trouvent par leurs prieres & leur travail. Car ſi Dieu (comme on n'en peut douter) ne donne point à connoître cette admirable Pierre (quoi que terreſtre ſeulement) à tous les Hommes de mauvaiſe volonté, à cauſe qu'elle eſt un petit crayon de cette ſainte & céleſte Pierre angulaire, quel ſentiment devons-nous avoir de cette authentique & ineſtimable Pierre que tous les Anges & Archanges adorent ? Bien toutefois qu'il n'y ait aucun Homme qui ne ſe tienne aſſeuré de l'acquerir ſans peine, pourveu qu'étant régéneré il faſſe profeſſion de la Foi, qu'il la publie de bouche, qu'il n'en conçoive aucun doute, & qu'il n'en forme point de conteſtation, il entrera dans la porte étroite du Paradis, avec tous les ſaints Perſonnages du vieil & du nouveau Teſtament.

Quant à nous, nous ſçavons tres-certainement que toute la Theologie & la Philoſophie ſont vaines ſans cette huile incombuſtible. Car tout ainſi que les cinq

Métaux imparfaits meurent dans l'examen du feu, s'ils ne ſont teints & amenez à leur perfection par le moyen de cette huile incombuſtible, (que les Philoſophes nomment leur Pierre) de même les cinq Vierges folles qui à l'avenuë de leur Roy & leur Epoux, n'auront point la veritable huile dans leurs lampes, périront indubitablement. Car le Roy (comme il ſe voit *en Saint Mathieu*, Chap. 25. 41. 42. 43.), rangera à ſa gauche ceux qui n'ont point l'huile de charité & de miſericorde, & leur dira : Eloignez-vous de moi, maudits que vous êtes, allez au feu éternel, qui eſt préparé au Diable & à ſes Anges. Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez point donné à manger : j'ai eu ſoif, & vous ne m'avez point donné à boire : j'étois étranger, & vous ne m'avez point logé : j'étois nud, & vous ne m'avez point couvert : j'étois malade & priſonnier, & vous ne m'avez point viſité. Au contraire, tout ainſi que ceux qui s'efforcent ſans ceſſe à connoître les merveilleux ſecrets de Dieu, & demandent avec grand zéle au Pere des Lumieres qu'il les veüille illuminer, reçoivent enfin l'eſprit de la Sageſſe divine, qui les

conduit en toute verité, & les unit par leur vive foi avec ce Lion vainqueur de la tribu de Juda, lequel ſeul délie & ouvre le Livre de la régénération, ſcellé aux ſept ſcéaux dans chacun des Fidéles. De ſorte qu'en lui naît cét Agneau, qui dés le commencement fut ſacrifié, qui ſeul eſt le Seigneur des Seigneurs, & qui attache le vieil Adam à la Croix de ſon humilité & de ſa douceur, & rengendre un nouvel Homme par la ſemence du Verbe divin.

De même auſſi voyons-nous une répreſentation fidéle de cette régénération en l'œuvre des Philoſophes, dans lequel il y a ce ſeul Lion verd, qui ferme & ouvre les ſept ſcéaux indiſſolubles des ſept eſprits métalliques, & qui tourmente les corps juſqu'à ce qu'il les ait entierement perfectionnez, par le moyen d'une longue & ferme patience de l'Artiſte. Car celui-là reſſemble auſſi à cét Agneau, auquel & non à d'autres, les ſept ſcéaux de la Nature ſeront ouverts.

O Enfans de la Lumiere! qui êtes toûjours victorieux par la vertu de l'Agneau divin, toutes les choſes que Dieu a jamais créé, ſerviront pour vôtre bonheur temporel & éternel, comme nous en avons

une promesse de la propre bouche de Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST, par laquelle il a voulu marquer de suite ces seize sortes de Beatitudes, qu'il a réïterées, *en S. Math.* chap. 5. & *en l'Apocal.* chap. 2. & 21. dans ces termes.

1. *Bien-heureux sont les pauvres d'esprit; car le Royaume des Cieux est à eux.*
   A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'Arbre de vie, lequel est au Paradis de mon Dieu.

2. *Bien-heureux sont ceux qui meinent deuil: car ils seront consolez.*
   Celui qui vaincra, ne sera point offensé par la mort seconde.

3. *Bien-heureux sont les débonnaires: car ils habiteront la terre par droit d'heritage.*
   A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de la Manne qui est cachée, & lui donnerai un caillou blanc, & au caillou un nouveau nom écrit, que nul ne connoît, sinon celui qui le reçoit.

4. *Bien-heureux ſont ceux qui ont faim & ſoif de juſtice : car ils ſeront ſaoulez.*
Celui qui aura vaincu, & aura gardé mes œuvres juſqu'à la fin, je lui donnerai puiſſance ſur les Nations : Et il les gouvernera avec une verge de fer, & ſeront briſées comme les vaiſſeaux du Potier. Comme j'ai auſſi receu de mon Pere. Et je lui donnerai l'Etoille du matin.

5. *Bien-heureux ſont les miſericordieux : car miſericorde leur ſera faite.*
Celui qui vaincra, ſera ainſi vêtu de vêtemens blancs : & je n'effacerai point ſon nom du Livre de vie : & je confeſſerai ſon nom devant mon Pere, & devant ſes Anges.

6. *Bien-heureux ſont ceux qui ſont nets de cœur : car ils verront Dieu.*
Celui qui vaincra, je le ferai être une colomne au Temple de mon Dieu : & il ne ſortira plus dehors : & j'écrirai ſur lui le nom de mon Dieu, & le nom de la Cité de mon Dieu, qui eſt la nouvelle Jeruſalem, la

quelle descend du Ciel de devers mon Dieu ; & mon nouveau nom.

Bien-heureux sont ceux qui procurent la paix : car ils seront appellez Enfans de Dieu.

7. *Celui qui vaincra, je le ferai seoir avec moi en mon Trône : ainsi que j'ai aussi vaincu, & suis assis avec mon Pere à son Trône.*

Bien-heureux sont ceux qui sont persecutez par justice : car le Royaume des Cieux est à eux.

8. *Celui qui sera vainqueur, obtiendra toutes choses par un droit hereditaire ; & je serai son Dieu, & il sera mon fils.*

Reprenons donc, mes freres, par la grace de Dieu nôtre misericordieux un esprit laborieux, pour combattre un bon combat : car celui qui n'aura pas deuëment combattu, ne sera point couronné, parce que Dieu ne nous accorde point ses dons temporels qu'à force de sueur & de travail, selon le témoignage uni-

verſel de tous les Philoſophes, & de Hermés même, qui aſſeure que pour acquerir cette benoîte Diane & cette Lunaire blanche comme lait, il a ſouffert pluſieurs travaux d'eſprit, de même que chacun peut conjecturer. Car comme nôtre Sel au commencement eſt un ſujet terreſtre, peſant, rude, impur, chaotique, gluant, viſqueux, & un corps ayant la forme d'une eau nebuleuſe, il eſt néceſſaire qu'il ſoit diſſout, qu'il ſoit ſéparé de ſon impureté, de tous ſes accidens terreſtres & aqueux, & de ſon ombre épaiſſe & groſſiere; & ſur tout, qu'il ſoit extrémement ſublimé, afin que ce Sel cryſtallin des Métaux exempt de toutes feces, purgé de toute ſa noirceur, de ſa putrefaction & de ſa lépre, devienne tres-pur, & ſouverainement clarifié, blanc comme neige, fondant & fluant comme Cire.

Diſcours

Discours traduits de Vers.

Le Sel est la seule & unique clef,
Sans Sel nôtre Art ne sçauroit aucunement
subsister.
Et quoy que ce Sel (afin que je vous en
avertisse)
N'ait point apparence de Sel au commen-
cement,
Toutefois c'est veritablement un Sel, qui
sans doute
Est tout à fait noir & puant en son com-
mencement,
Mais qui dans l'operation & par le tra-
vail
Aura la ressemblance de la presure du
Sang:
Puis aprés il deviendra tout à fait blanc
& clair,
En se dissolvant & se fermentant soy-
mesme.

CHAPITRE VI.

Du mariage du ſerviteur rouge avec la femme blanche.

IL y en a pluſieurs qui croyent ſçavoir la maniere de faire la Teinture des Philoſophes : mais lors qu'ils ſont aux épreuves avec nôtre ſerviteur rouge, à peine croiroit-on combien le nombre de ceux qui réüſſiſſent eſt tres-petit, & combien il s'en rencontre peu en tout le monde qui meritent le nom de veritables Philoſophes. Car où eſt ce qu'on peut trouver un Livre qui donne une ſuffiſante inſtruction ſur ce ſujet, puiſque tous les Philoſophes l'ont enveloppé dans le ſilence & qu'ils l'ont ainſi voulu cacher exprés, de même que nôtre bien aimé pere l'a dit en maniere de revelation aux Inquiſiteurs de cét Art, auſquels il n'a preſque rien laiſſé d'excellent que ce peu de paroles : *Une ſeule choſe, mêlée avec une eau Philoſophique.*

Et il ne faut point douter que cette choſe n'ait donné beaucoup de peine à

quelques Philosophes, avant que de passer cette foreſt, pour commencer leur premiere operation, comme nous en avons un exemple considerable en l'Autheur de l'*Arche-ouverte*, communément appellé le disciple du grand & petit payſan (qui poſſede les manuſcrits de défunt ſon venerable & digne précepteur, & qui a eu une parfaite connoiſſance de l'Art Philoſophique il y a déja trente ans) lequel nous a raconté ce qui arriva à ſon maître en ce point, c'eſt à dire en ſa premiere operation, par laquelle il ne pût de prime abord, quelque moyen ou induſtrie qu'il apportât, faire en ſorte que les Soûfres ſe mélaſſent enſemble & fiſſent coit: parce que le Soleil nageoit toûjours au deſſus de la Lune. Ce qui luy donna un grand déplaiſir & fut cauſe qu'il entreprit de nouveau pluſieurs voyages fâcheux & difficiles, dans le deſſein de s'éclaircir en ce point par quelqu'un qui ſeroit peut-être poſſeſſeur de la Pierre, comme il luy arriva ſelon ſon ſouhait, en telle ſorte qu'il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui ait ſurpaſſé ſon experience, car il connoiſſoit effectivement la plus prochaine & la plus abregée voye de cét œuvre, dautant qu'en l'ef-

pace de trente jours, il achevoit le ſecret de la Pierre, au lieu que les autres Philoſophes ſont obligez de tenir leur matiere en digeſtion premierement pendant ſept mois, & aprés, pendant dix mois continus.

Ce que nous avons voulu faire remarquer à ceux qui s'imaginent & ſe croyent être grands Philoſophes, & qui n'ont jamais mis la main aux operations, afin qu'ils conſiderent en eux-mêmes ſi quelque choſe leur manque; car avant ce paſſage il arrive ſouventefois que les Artiſtes préſomptueux ſont contraints d'avoüer leur ignorance & leur temerité. Il s'en rencontre même quelques-uns parmi les plus grands Docteurs, & parmi les perſonnes de grand ſçavoir, qui ſe perſuadent que nôtre ſerviteur rouge digeſte ſe doit extraire de l'or commun par le moyen d'une eau Mercuriale, laquelle erreur, le tres-ſçavant Autheur *de l'ancien duel Chymique* a autrefois démonſtré, en un diſcours qu'il a compoſé, où il fait parler la Pierre de cette ſorte:

„ Quelques-uns ſe ſont tellement écar-
„ tez loin de moy, qu'encore qu'ils
„ ayent ſçeu extraire mon eſprit tingent,
„ qu'ils ont mêlé avec les autres metaux

„ & mineraux, aprés pluſieurs travaux
„ je ne leur ay accordé que la joüiſſance
„ de quelque petite portion de ma vertu,
„ pour en ameliorer les metaux qui me
„ ſont les plus prochains & les plus alliez;
„ mais ſi ces Philoſophes euſſent recher-
„ ché ma propre femme, & qu'ils m'euſ-
„ ſent joint avec elle, j'aurois produit
„ mille fois davantage de teinture, &c.

Quant à ce qui regarde nôtre conjonction, il ſe trouve deux differentes manieres de conjoindre, dont l'une eſt humide, & l'autre ſeche. Le Soleil a trois parties de ſon eau, ſa femme en a neuf, ou le Soleil en a deux & ſa femme en a ſept. Et tout ainſi que la ſemence de l'homme eſt en une ſeule fois toute infuſe dans la matrice de la femme qui ſe ferme en un moment juſqu'à l'enfantement, de même dans nôtre œuvre nous conjoignons deux eaux, le Soûfre de l'or, & l'ame & le corps de ſon Mercure: le Soleil & la Lune: le mary & la femme: deux ſemences: deux argens-vifs, & nous faiſons de ces deux nôtre Mercure vif, & de ce Mercure la Pierre des Philoſophes.

Discours traduits de Vers.

Aprés que la terre est bien preparée,
Pour boire son humidité,
Alors prenez ensemble l'Esprit, l'ame & la vie,
Et les donnez à la terre.
Car qu'est-ce que la terre sans semence?
Et un corps sans ame?
Vous remarquerez donc & vous observerez
Que le Mercure est ramené à sa mere,
De laquelle il a pris son origine;
Jettez-le donc sur icelle, & il vous sera utile:
La semence dissoudra la terre,
Et la terre coagulera la semence.

CHAPITRE VII.

Des degrez du feu.

DAns la coction de nôtre Sel, la chaleur externe de la premiere operation s'appelle elixation, & elle se fait dans l'humidité; mais la tiedeur de la seconde operation, se paracheve dans la

ſechereſſe, & elle eſt nommée aſſation. Les Philoſophes nous ont deſigné ces deux feux en cette ſorte : *Il faut cuire nôtre Pierre par elixation & aſſation.*

Nôtre benît ouvrage deſire d'être reglé conformément aux quatre ſaiſons de l'année : Et comme la premiere partie qui eſt l'Hyver, eſt froide & humide ; la ſeconde qui eſt le Printemps, eſt tiede & humide ; la troiſiéme, qui eſt l'Eſté, eſt chaude & ſeche ; & la quatriéme qui eſt l'Automne, eſt deſtinée pour cueillir les fruits ; De même le premier regime du feu doit être ſemblable à la chaleur d'une poule qui couve ſes œufs, pour faire éclorre ſes poulets, ou comme la chaleur de l'eſtomac qui cuit & digere les viandes, qui nourriſſent le corps ; ou comme la chaleur du Soleil lors qu'il eſt au ſigne du Belier, & cette tiedeur dure juſqu'à la noirceur, & même juſqu'à ce que la matiere devienne blanche. Que ſi vous ne gardez point ce regime, & que vôtre matiere ſoit trop échauffée, vous ne verrez point la deſirée teſte du corbeau ; mais vous verrez malheureuſement une prompte & paſſagere rougeur ſemblable au pavot ſauvage, ou bien une huile rouſſe ſurnageante, ou que vôtre ma-

tiere aura commencé de ſe ſublimer; que ſi cela arrive, il faut neceſſairement retirer vôtre compoſé, le diſſoudre & l'imbiber de nôtre lait virginal, & commencer derechef vôtre digeſtion avec plus de précaution, juſqu'à ce que tel défaut n'apparoiſſe plus. Et quand vous verrez la blancheur, vous augmenterez le feu juſqu'à l'entier deſſechement de la Pierre, laquelle chaleur doit imiter celle du Soleil, lors qu'il paſſe du Taureau dans les Gemeaux; & aprés la deſſication, il faut encore prudemment augmenter vôtre feu, juſqu'à la parfaite rougeur de vôtre matiere, laquelle chaleur eſt ſemblable à celle du Soleil dans le ſigne du Lion.

Diſcours traduits de Vers.

Prenez bien garde aux avertiſſemens que
je vous ay donné,
Pour le regime de vôtre feu doux,
Et ainſi vous pourrez eſperer toute ſorte
de proſperitez,
Et participer quelque jour à ce tréſor;
Mais il faut que vous connoiſſiez auparavant,
Le feu vaporeux ſuivant la penſée des
Sages,

Parce que ce feu n'eſt pas Elementaire,
Ou materiel & autre ſemblable ;
Mais c'eſt plûtôt une eau ſeche tirée du
Mercure :
Ce feu eſt ſurnaturel,
Eſſentiel, celeſte & pur,
Dans lequel le Soleil & la Lune ſont
conjoints.
Gouvernez ce feu par le regime d'un feu
exterieur,
Et conduiſez vôtre ouvrage juſqu'à la
fin.

CHAPITRE VIII.

De la vertu admirable de nôtre Pierre ſalée & aqueuſe.

CEluy qui aura reçû tant de graces du pere des lumieres, que d'obtenir en cette vie le don ineſtimable de la pierre Philoſophale, peut non ſeulement être aſſeuré qu'il poſſede un tréſor de ſi grand prix, que tout le monde enſemble, & tous les Monarques mêmes qui l'habitent de toutes parts ne le ſçauroient jamais payer, mais encore il doit être per-

ſuadé qu'il a une marque tres-évidente de l'amour que Dieu luy porte, & de la promeſſe que la Sageſſe divine (qui donne un tel don) a fait en ſa faveur de luy accorder pour jamais une éternelle demeure avec elle, & une parfaite union d'un mariage celeſte, laquelle nous ſouhaittons de tout nôtre cœur á tous les Chrétiens; car c'eſt le centre de tous les tréſors, ſuivant le témoignage de Salo-
» mon, *au 7. de la Sag.* où il dit; J'ay
» préferé la Sageſſe au Royaume & à la
» Principauté, & je n'ay point fait état
» de toutes les richeſſes en comparaiſon
» d'icelle. Je n'ay pas mis en paralelle
» avec elle aucune pierre précieuſe; car
» tout l'Or n'eſt qu'un ſable vil à ſon
» égard, & l'Argent n'eſt que de la boüe.
» Je l'ay aimé par deſſus la ſanté & la
» beauté du corps, & je l'ay choiſi pour
» ma lumiere, les rayons de laquelle ne
» s'éteignent jamais. Sa poſſeſſion m'a
» donné tous les biens imaginables, &
» j'ay trouvé qu'elle avoit dans ſa main
» des richeſſes infinies, &c.

Quant á nôtre Pierre Philoſophale, l'on y peut aſſez commodément remarquer toutes ces merveilles, premierement le ſacré myſtere de la tres-ſainte Trinité,

l'œuvre de la création, de la redemption, de la régénération, & l'état futur de la felicité éternelle.

Secondement nôtre pierre chasse & guerit toutes sortes de maladies quelles qu'elles soient, & conserve un chacun en santé, jusqu'au dernier terme de sa vie, qui est lorsque l'esprit de l'homme venant à s'éteindre à la façon d'une chandelle, s'évanoüit doucement, & passe dans la main de Dieu.

En troisiéme lieu elle teint & change tous les métaux en argent & en or, meilleurs que ceux que la Nature a coûtume de produire : & par son moyen les pierres & tous les cristaux les plus vils peuvent être transformez en pierres precieuses. Mais parce que nôtre intention est de changer les métaux en or, il faut qu'ils soient auparavant fermentez avec de l'or tres-bon & tres-pur : car autrement les métaux imparfaits ne pourroient pas supporter sa trop grande & suprême subtilité, mais il arriveroit plûtôt de la perte & du dommage dans la projection. Il faut aussi purifier les métaux imparfaits & impurs, si l'on en veut tirer du profit. Une dragme d'or suffit pour la fermentation au rouge, & une dragme

d'argent pour la fermentation au blanc. Et il ne faut pas se mettre en peine d'acheter de l'or ou de l'argent pour faire cette fermentation, parce qu'avec une seule tres-petite partie l'on peut en aprés augmenter de plus en plus la teinture, en telle sorte qu'on pourroit charger des navires entiers du métal precieux qui proviendroit de cette confection. Car si cette medecine est multipliée, & qu'elle soit derechef dissoute & coagulée par l'eau de son Mercure blanc ou rouge, de laquelle elle a été preparée, alors cette vertu tingente augmentera à chaque fois de dix degrez de perfection, ce que l'on pourra recommencer autant de fois que l'on voudra.

» *Le Rosaire* dit, Celuy qui aura une » fois parachevé cét Art, quand il de» vroit vivre mille milliers d'années, & » chaque jour nourrir quatre mille hom» mes, neanmoins il n'auroit point d'in» digence.

L'Autheur de l'*Aurore apparoissante* » dit, C'est elle qui est la fille des Sages, » & qui a en son pouvoir l'authorité, » l'honneur, la vertu & l'empire, qui a » sur sa teste la couronne fleurissante du » Royaume, environnée des rayons des

„ ſept brillantes Etoilles, & comme l'é-
„ pouſe ornée par ſon mary, elle porte
„ écrit ſur ſes habits en lettres dorées
„ Grecques, Barbares & Latines; Je ſuis
„ l'unique fille des Sages, tout-à-fait in-
„ connuë aux fols. O heureuſe ſcience,
„ ô heureux ſçavant ! car quiconque la
„ connoît, il poſſede un tréſor incom-
„ parable, parce qu'il eſt riche devant
„ Dieu & honoré de tous les hommes,
„ non pas par uſure, par fraude, ni par
„ de mauvais commerces, ni par l'op-
„ preſſion des pauvres, comme les riches
„ de ce monde font gloire de s'enrichir,
„ mais par le moyen de ſon induſtrie &
„ par le travail de ſes propres mains.

C'eſt pourquoy ce n'eſt pas ſans raiſon que les Philoſophes concluent qu'il faut expliquer les deux Enigmes ſuivantes de la Teinture blanche ou rouge, ou de leur Urim & Thumim.

Diſcours traduits de Vers.

LA LUNE.

Icy eſt née une divine & Auguſte Impe-
ratrice,
Les Maîtres d'un commun conſentement

la nomment leur fille.
Elle se multiplie soy-même, & produit un grand nombre d'enfans
Purs, Immortels, & sans tache.
Cette Reyne a de la haine pour la mort & pour la pauvreté;
Elle surpasse par son excellence l'or, l'argent, & les pierres precieuses.
Elle a plus de pouvoir que tous les remedes quels qu'ils soient.
Il n'y a rien en tout le monde qui luy puisse être comparé,
A raison dequoy nous rendons Graces à Dieu, qui est és Cieux.

LE SOLEIL.

Icy est né un Empereur tout plein d'honneurs,
Il n'en peut jamais naître un plus grand que luy,
Ny par Art, ny par Nature,
Entre toutes les choses creées.
Les Philosophes l'appelent leur fils,
Qui a le pouvoir & la force de produire divers effets.
Il donne à l'homme tout ce qu'il desire de luy.
Il luy octroye une santé perseverante,

L'or, l'argent, les pierres precieuſes,
La force, & une belle & ſincere jeuneſſe.
Il détruit la colere, la triſteſſe, la pauvreté, & toutes les langueurs.
O trois fois heureux celuy qui a obtenu de Dieu une telle grace.

RECAPITVLATION.

Mon cher frere & fils Inquiſiteur de cét Art, reprenons dés le commencement toutes les choſes qui te ſont principalement neceſſaires, ſi tu deſires que ta recherche ſoit aidée & ſuivie d'un bon ſuccez.

Premierement & avant toutes choſes tu dois fortement t'imprimer en la memoire, que ſans la miſericorde de Dieu tu es tout-à-fait malheureux, & plus miſerable que le Diable même, au pouvoir duquel ſont tous les damnez, parce que t'ayant donné une ame immortelle, veüilles ou ne veüilles pas, tu dois vivre toute une éternité, ou avec Dieu parmi les Saints dans un bonheur inconcevable, ou avec Sathan parmi les damnez dans des tourmens qu'on ne peut exprimer. C'eſt pourquoy adores Dieu de tout ton cœur, afin qu'il veüille te ſauver pour

toute l'éternité, employe toutes tes forces pour ſuivre ſes ſaints commandemens, qui ſont la regle de ta vie, comme le Sauveur nous l'a enjoint par ces paroles: *Cherchez premierement le Royaume de Dieu & toutes les autres choſes vous ſeront données.* Par ce moyen vous imiterez les Sages nos prédéceſſeurs, & vous obſerverez la methode dont ils ſe ſont ſervy pour ſe mettre en grace auprés de ce redoutable Seigneur (devant lequel Daniel le Prophete a veu un mille millions d'aſſiſtans & un grand nombre de myriades qui le ſervoient) De même que ce tres-Sage Salomon nous a fidelement indiqué le chemin qu'il a gardé pour obtenir la veritable Sageſſe par le moyen de cette doctrine qui eſt la meilleure, & qu'il nous faut entierement imiter.

» J'ay été (dit-il) un enfant doüé de
» bonnes qualitez, & parce que j'avois
» receu une bonne éducation, je me
» trouvay avoir atteint l'âge d'adoleſ-
» cence dans une vie ſans crime & ſans
» reproche: mais aprés que j'eus recon-
» nu que j'avois encore de moindres diſ-
» poſitions qu'aucun autre homme pour
» devenir vertueux, ſi Dieu ne m'accor-
» doit cette grace, (& que cela même

„ étoit Sapience de ſçavoir de qui étoit
„ ce don) je m'en allay au Seigneur ; je
„ le priay , & luy dis de tout mon cœur:
„ O Dieu de mes Peres , & Seigneur de-
„ miſericorde , qui avez fait toutes cho-
„ ſes par vôtre parole , & qui par vôtre
„ Sageſſe avez conſtitué l'homme pour
„ dominer ſur toutes les créatures que
„ vous avez faites , pour diſpoſer toute
„ la terre en juſtice , & pour juger en
„ équité de cœur : donnez-moy je vous
„ prie la Sageſſe , qui environne ſans
„ ceſſe le trône de vôtre divine Majeſté ;
„ & ne me rejettez point du nombre de
„ vos enfans : Car je ſuis vôtre ſervi-
„ teur , & le fils de vôtre ſervante , je
„ ſuis homme foible , & de petite durée ,
„ & encore trop incapable en intelli-
„ gence de jugement & des loix , &c.

En cette maniere tu pourras auſſi plaire à Dieu , pourvû que ce ſoit là ton principal étude ; puis aprés , il te ſera licite & même convenable que tu ſonges au moyen de t'entretenir honnêtement pendant cette vie , de ſorte que tu vives non ſeulement ſans être à charge à ton prochain , mais encore que tu aides aux pauvres ſelon que l'occaſion s'en preſentera. Ce que l'Art des Philoſophes donne tres-

facilement à tous ceux auſquels Dieu permet que cette ſcience, comme une de ſes graces particulieres, ſoit connuë : Mais il n'a pas coûtume de le faire à moins qu'il n'y ſoit excité par de ferventes prieres & par la ſainteté de vie de celuy qui demande cette inſigne faveur, & il ne veut pas mêmes accorder immediatement la connoiſſance de cét Art à quelque perſonne que ce ſoit, mais toûjours par des diſpoſitions moyennes, ſçavoir par les enſeignemens & par le travail des mains, auſquels il donne entierement ſa benediction, s'il en eſt invoqué de bon cœur; au lieu que quand on ne le prie pas, il en arrête l'effet, ſoit en mettant obſtacle aux choſes commencées, ſoit en permettant qu'elles finiſſent par un mauvais évenement.

Au reſte, pour acquerir cette ſcience, il faut étudier, lire & méditer, afin que tu puiſſe connoître la voye de la Nature, que l'Art doit neceſſairement ſuivre. L'étude & la lecture conſiſtent dans les bons & veritables Autheurs qui ont en effet experimenté la verité de cette ſcience, & l'ont communiqué à la poſterité, & auſquels il y a de la certitude de croire dans leur Art; Car ils ont été hommes

de conſcience & éloignez de tous menſonges, encore bien que pour pluſieurs raiſons ils ayent écrit obſcurement. Pour toy tu dois rapporter ce qu'ils ont enveloppé dans l'obſcurité avec les operations de la Nature, & prendre garde de quelle ſemence elle ſe ſert pour produire & engendrer chaque choſe : par exemple, cét arbre cy, ou cét arbre là ne ſe fait pas de toute ſorte de choſes ; mais ſeulement d'une ſemence ou d'une racine qui ſoit de ſon même genre. Il en va de même de l'Art des Philoſophes, lequel pareillement a une détermination certaine & aſſurée ; car il ne teint rien en or ou en argent, que le genre Mercurial metallique, lequel il condenſe en une maſſe malleable & qui ſouffre le marteau, perſeverante au feu, laquelle ſoit colorée d'une couleur tres-parfaite, & qui en communiquant ſa teinture, nettoye & ſepare du metal toutes les choſes qui ne ſont pas de ſa nature : il s'enſuit donc que la teinture pareillement eſt du genre Mercurial metallique deſtiné pour la perfection de l'or, & qu'il faut tirer ſon origine, ſa racine & ſa vertu ſeminaire du même ſujet, duquel ſont produits les corps metalliques vulgaires qui ſouffrent & qui s'éten-

dent ſous le marteau. Je te décris clairement en ce lieu la matiere de l'Art, laquelle ſi tu ne comprends pas encore, tu dois ſoigneuſement t'appliquer à la lecture des Autheurs, juſqu'à ce qu'enfin toutes choſes te ſoient devenuës familieres.

Aprés avoir jetté un ferme & ſolide fondement ſur la doctrine des veritables & legitimes poſſeſſeurs de la Pierre, il faut venir aux operations manuelles, & à une deuë preparation de la matiere qui requiert que toutes les feces & ſuperfluïtez ſoient ôtées par nôtre ſublimation, & qu'elle acquiert une eſſence cryſtalline, ſalée, aqueuſe, ſpiritueuſe, oleagineuſe, laquelle ſans addition d'aucune choſe heterogene & de differente nature, & ſans aucune diminution & aucune perte de ſa vertu ſeminale générative & multiplicative, doit être amenée juſqu'à un égal temperament d'humide & de ſec, c'eſt à dire du volatil & du fixe, & ſuivant le procedé de la Nature, élever cette même eſſence par le moyen de nôtre Art, juſqu'à une entiere perfection, afin qu'elle devienne une Medecine tres-fixe, qui ſe puiſſe reſoudre dans toute humeur comme auſſi dans tout e chaleur aiſée),

& qu'elle devienne potable, en ſorte neanmoins qu'elle ne s'évapore pas, comme font ordinairement les remedes vulgaires, leſquels manquent toûjours de cette principale vertu qu'elles doivent avoir pour remedier, parce que comme impuiſſans & imparfaits, ou ils ſont élevez par la chaleur, ou ils ne le ſont pas: que s'ils ſont élevez, ce ne ſont peut-être que certaines eaux ſubtiles diſtillées, c'eſt à dire des eſprits, ſi legeres & ſi faciles à s'élever, que par la chaleur du corps, laquelle elles augmentent juſqu'à cauſer fremiſſement, elles ſont auſſi-tôt ſublimées & portées en haut, montans à la teſte & là cherchans une ſortie (de même que l'eſprit de vin à coûtume de faire en ceux qui ſont yvres) & l'évaporation ne s'en pouvant faire à cauſe que le crane eſt fermé, elles s'efforcent de ſortir impetueuſement, de la même maniere qu'il a coûtume d'arriver en la diſtillation artificielle, lors quelquefois que les eſprits ramaſſez & devenus puiſſans font rompre le vaiſſeau qui les contient. Que ſi les remedes vulgaires ne ſe peuvent élever, ce ſont peut-être des ſels qui ſont privez de tout ſuc de vie à cauſe d'un feu tres-violent, & ne peuvent que

tres-peu remedier à une maladie langoureuſe : car comme une lampe ardente ſe nourrit d'huile & de graiſſe, laquelle étant conſommée s'éteint : de même auſſi la meche qui entretient la vie, ſe ſuſtente d'un baume de vie ſucculent & huileux, & ſe mouche par le moyen des plus excellens remedes, comme on fait communément une chandelle par une mouchette ; & parce que nôtre Medecine tres-aſſeurément eſt compoſée du Soleil, & de ſes rayons mêmes, l'on peut conjecturer combien elle à de vertu par deſſus tous les autres medicamens, puiſque le ſeul Soleil dans toute la Nature allume & conſerve la vie ; car ſans Soleil toutes choſes geleroient & rien ne croîtroit en ce monde ; les rayons du Soleil font verdoyer & croître toutes choſes : & le Soleil donne vie à tous les corps ſublunaires, les fait pouſſer, vegeter, mouvoir, & multiplier, ce qui ſe fait par l'irradiation vivifiante du Soleil. Mais cette vertu ſolaire eſt mille fois plus forte, plus efficace, & plus ſalutaire dans ſon veritable fils, qui eſt le ſujet des Philoſophes, car là où il eſt engendré, il faut auparavant que les rayons du Soleil, de la Lune, des Etoilles & de toutes les ver-

rus de la Nature se soient accumulez en ce lieu magnetique par l'espace de plusieurs siecles, & qu'ils se soient comme renfermez ensemble dans un vase tres-clos & serré, lesquels puis aprés étans empêchez de sortir, réprimez & rétrecis se changent en cét admirable sujet, & engendrent d'eux-mêmes l'or du vulgaire; ce qui marque assez combien son origine est remplie de vertu, puis qu'il triomphe entierement de toute la violence du feu quel que ce puisse être, en sorte qu'il ne se trouve rien dans tout le monde de plus parfait aprés nôtre sujet; & si l'on le trouvoit dans son dernier état de perfection, fait & composé par la Nature, qu'il fût fusible comme de la cire ou du beurre, & que sa rougeur, & sa diaphaneïté & clarté parût au dehors, ce seroit là veritablement nôtre benoite Pierre : ce qui n'est pas. Neanmoins la prenant dés son premier principe, on la peut mener à la plus haute perfection qu'il y ait par le moyen de ce souverain Art Philosophique, fondamentalement expliqué dans les Livres des Anciens Sages.

DIALOGUE

QUI DECOUVRE PLUS amplement la préparation de la Pierre Philosophale.

VOus avez veu par les Traitez précédens que l'Assemblée des Alchymistes & Distillateurs qui disputoient fortement de la Pierre des Philosophes, fût interrompuë par un orage imprévû ; comme ils furent dispersez & divisez en plusieurs differentes Provinces sans avoir pris aucune détermination certaine, & comme chacun d'eux est demeuré sans conclusion. Ce qui a donné lieu à un nombre infiny de Sophistications & de procédez trompeurs & erronez, parce que cette malheureuse tempeste ayant empêché une finale décision de tous leurs différens, un chacun d'eux a resté dans l'opinion imaginaire qu'il s'étoit figuré, laquelle il a suivy aprés dans ses operations. Une partie de ces docteurs Chymistes

miſtes qui avoient aſſiſté à cette Aſſemblée, avoit lû les écrits des veritables Philoſophes qui nous propoſent tantôt que le Mercure, tantôt que le Soûfre, tantôt que le Sel eſt la matiere de leur Pierre. Mais parce que ces Sophiſticateurs ont mal entendu la penſée des anciens, & qu'ils ont crû que l'argent-vif, le Soûfre & le Sel vulgaires étoient les choſes qu'il falloit prendre pour la confection de la Pierre, & aprés avoir été diſperſé en pluſieurs endroits de la terre, ils en ont fait des épreuves de toutes les façons imaginables. Quelqu'un d'entre-eux a remarqué dans Geber cette maxime „ digne de conſideration ; Les anciens „ parlans du Sel ont conclu que c'étoit „ le ſavon des Sages, la clef qui ferme & „ ouvre, & qui ferme derechef & per„ ſonne n'ouvre ; ſans laquelle clef ils di„ ſent qu'aucun homme dans ce monde „ ne ſçauroit parvenir à la perfection de „ cét œuvre, c'eſt à dire s'il ne ſçait cal„ ciner le Sel aprés l'avoir preparé, & „ alors il s'appelle Sel fuſible : De mê-me qu'il a lû en un autre Autheur que, *Celuy qui connoît le Sel & ſa diſſolution, ſçait le ſecret caché des anciens Sages.* Cét Alchymiſte ſe perſuada par

ces paroles qu'il falloit travailler sur le Sel commun, dont il apprit à préparer un esprit subtil, avec lequel il dissolvoit l'or du vulgaire, & en tiroit sa couleur citrine, & sa teinture, laquelle il s'étudioit de joindre & unir aux metaux imparfaits, afin que par ce moyen ils se changeassent en or : mais tous ses travaux n'eurent aucun bon succez, quelque peine qu'il y pût prendre ; Ce qu'il devoit déja sçavoir „ du même Geber lors qu'il dit, Que „ tous les corps imparfaits ne se peuvent „ aucunement perfectionner, par le mé- „ lange avec les corps que la Nature a „ rendu simplement parfaits, parce que „ dans le premier degré de leur perfe- „ ction, ils ont seulement acquis une „ simple forme pour eux, par laquelle „ ils étoient perfectionnez par la Nature, „ & que comme morts ils n'ont aucune „ perfection superfluë qu'ils puissent com- „ muniquer aux autres, & ce pour deux „ raisons ; la premiere, à cause que par ce „ mélange d'imperfection, ils sont ren- „ dus imparfaits, vû qu'ils n'ont pas plus „ de perfection qu'ils en ont besoin pour „ eux-mêmes : & la derniere, à cause que „ par cette voye leurs principes ne peu- „ vent pas se mêler intimement & en tou-

„ tes les plus petites parties, dautant que „ les corps ne ſe penetrent point l'un „ l'autre, &c. Aprés cela, cette autre ſentence de Hermés tomba dans la penſée de nôtre Artiſte, ſçavoir que *le Sel des metaux eſt la Pierre des Philoſophes.* Il concluoit donc en luy-même que le Sel du vulgaire ne devoit pas être la choſe dont les Philoſophes entendoient parler, mais qu'il la falloit extraire des metaux. C'eſt pourquoy il ſe mit à calciner les metaux avec un feu violent, à les diſſoudre en des eaux fortes, les corroder, les détruire, preparer les Sels : il inventoit pour ſon deſſein pluſieurs manieres de diſſoudre les metaux, pour les faire fondre aiſément ; & telles autres infinies operations vaines & ſuperfluës : mais il ne pût jamais par tous ces moyens venir à la fin de ſon deſir. Ce qui le faiſoit encore douter touchant les Sels & les matieres dont nous avons parlé, en ſorte qu'il ne ceſſoit de regarder dans les livres des uns & des autres Philoſophes. Il feüilletoit toûjours eſperant de rencontrer quelque paſſage formel touchant la matiere, & il fit tant qu'il découvrit cét axiome. *Nôtre Pierre eſt Sel, & nôtre Sel eſt une terre, & cette terre eſt vierge,*

S'arrétant à peſer profondement ces paroles, il luy ſembla tout à coup que ſon eſprit étoit fort éclairé, & il commençoit à reconnoître que ſes travaux précédens n'avoient point réüſſi ſelon ſon ſouhait, à cauſe que juſqu'à preſent il avoit manqué de ce Sel virginal, & qu'on ne ſçauroit en aucune façon avoir ce Sel vierge ſur la terre, ny ſur ſa ſuperficie univerſelle, parce que tout le deſſus de la terre eſt couvert d'herbes, de fleurs, & de plantes, dont les racines par leurs fibres attireroient & ſucceroient le Sel vierge, d'où elles prendroient leur croiſſance, & ainſi tout ce Sel ſeroit privé de ſa virginité, & ſe trouveroit comme empregné. Il s'étonnoit encore d'où provenoit ſa premiere ſtupidité de ce qu'il n'avoit pû comprendre plûtôt ces choſes dans les Livres des Philoſophes qui en parlent ſi clairement, comme dans *Morienus* qui dit: Nôtre eau croît dans les montagnes & dans les vallées. Dans *Ariſtote*: Nôtre eau eſt ſeche. Dans *Danthyn*: Nôtre eau ſe trouve dans les vieilles étables, les retraits, & les égoûts puans. Dans *Alphidius*: Nôtre pierre ſe rencontre en toutes les choſes, qui ſont au monde, & par tout, & elle ſe trouve jettée dans le che-

min, & Dieu ne la point mis à un haut prix pour l'acheter, afin que les pauvres auſſi bien que les riches la puiſſent avoir. Et quoy ! (penſoit-il en ſoi-même) ce Sel n'eſt-il pas marqué manifeſtement en tous ces endroits ? Il eſt verirablement la pierre & l'eau ſeche, qui ſe peut trouver en toutes choſes, & dans les cloaques mêmes ; dautant que tous corps ſont compoſez de luy, ſe nourriſſent de luy, & s'augmentent par ſon moyen, & par leurs corruptions ſe reſolvent en luy, & auſſi parce qu'une grande quantité de ce Sel gras cauſe la fertilité. Ce que les plus ignorans laboureurs poſſedent mieux que nous qui ſommes doctes, lors que pour refaire les lieux qui ſont ſteriles à cauſe de la ſechereſſe, ils ſe ſervent d'un fumier pourry, & d'un Sel gras & enflé, conſiderans tres-bien qu'une terre maigre ne peut pas être fertile. La Nature a auſſi découvert à quelques-uns, que la maigreur d'une terre ſans humeur ſe pouvoit ameliorer ſemblablement par un Sel de cendres ; c'eſt pour cela qu'en quelques endroits les laboureurs prennent du cuir, qu'ils couppent en pieces, le brûlent & en jettent la cendre ſur des terres maigres pour leur donner la fertilité,

comme on fait en Denſbighshire qui eſt une Province d'Angleterre ; Nous avons encore un ancien témoignage de cét uſage dans Virgile. Ce que les Philoſophes nous ont declaré lors qu'ils ont écrit, que leur ſujet étoit la force forte de toute force, & c'eſt à vray dire, le Sel de la terre qui ſe montre tel : Car où eſt-ce qu'on trouva jamais une force & une vertu plus épouvantable que dans le Sel de la terre, ſçavoir le nitre, qui eſt un foudre à l'impetuoſité duquel rien ne peut reſiſter ?

Nôtre Alchymiſte par cette conſideration & autres ſemblables croyoit déja avoir atteint le but de la vérité, & ſe réjoüiſſoit grandement en luy-même, de ce qu'entre un mille million d'autres luy ſeul étoit parvenu à une connoiſſance ſi haute & ſi relevée ; il faiſoit déja mépris des plus ſçavans, voire même preſque de tous les autres hommes, de ce qu'ils croupiſſoient toûjours dans le bourbier de l'ignorance, & qu'ils n'étoient pas encore monté comme luy juſqu'au faiſt de la plus fine Philoſophie, & que là ils n'étoient pas devenus riches d'eux-mêmes, puis qu'il y avoit une infinité de tréſors cachez dans le Sel vierge des Philoſophes ; aprés, il ſe mettoit en l'eſprit que pour acquerir

ce Sel de virginité, il foüilleroit juſques ſous le fondement des racines, en un certain lieu de terre graſſe, pour en extraire une terre vierge qui n'eût point encores été impregnée ; établiſſant mal-à-propos cette maxime que, *pour obtenir l'eau vive de Sel nitre, il falloit foüir dans une foſſe profondément juſqu'aux genoux*, laquelle rêverie il ne ſe contenta pas ſeulement de pourſuivre par ſon labeur ; mais encore il la rendit publique par un diſcours qu'il fit imprimer, dans lequel il ſoûtenoit que c'étoit la véritable penſée de tous les Philoſophes. Il s'aheurtoit ſi fortement à cette opinion vaine & imaginaire, qu'il dépenſoit tout ſon bien, de ſorte qu'il ſe vid reduit en grande pauvreté & accablé de douleurs & d'ennuy, déplorant la perte irréparable de ſon argent, de ſon tems, & de ſes peines. Ce dommage fut accompagné de ſoins fâcheux, d'angoiſſe, d'inquietude & de veilles, leſquelles augmentans de jour en jour, il ſe réſolut enfin de retourner au lieu où il avoit été auparavant pour foüir profondément cette terre qu'il avoit crû être la terre Philoſophique, & il continua de vomir ſes injures & ſes imprécations juſqu'à ce qu'il fut ſurpris du ſom-

meil, dont il avoit été privé quelque jours par tant de chagrin & de triſteſſe; étant plongé dans ce profond ſommeil, il vid paroître en ſonge une grande troupe d'hommes tous rayonnans de lumiere, l'un deſquels s'approcha de luy, & le reprit de cette ſorte. Mon amy, pourquoy eſt-ce que vous vomiſſez tant d'injures, de maledictions & d'exécrations contre les Philoſophes qui repoſent en Dieu? Cét Alchymiſte tout étonné répondit en tremblant; Seigneur, j'ay lû en partie leurs Livres, où j'ay vû qu'on ne pouvoit imaginer de loüanges qu'ils ne donnaſſent à leur Pierre, laquelle ils élevent juſqu'aux Cieux; Ce qui a excité en moy un extrême deſir de mettre la main à l'œuvre, & j'ay operé en toutes choſes ſelon leurs écrits & leurs préceptes, afin d'être participant à leur Pierre: mais je reconnois que leurs paroles m'ont trompé, vû que par ce moyen j'ay perdu tous mes biens.

La Viſion. Vous leurs faites tort, & c'eſt injuſtement que vous les accuſez d'impoſture, car tous ceux que vous voyez icy ſont gens bien-heureux; ils n'ont jamais écrit aucun menſonge, au contraire ils ne nous ont laiſſé que la pu-

re vérité, quoy qu'en des paroles cachées & occultes, afin que de ſi grands myſteres ne fuſſent pas connus par les indignes, car autrement il en naîtroit de grands maux & deſordres dans le monde ; vous deviez interpreter leurs écrits non pas à la lettre, mais ſelon l'operation & la poſſibilité de la Nature ; vous ne deviez pas entreprendre auparavant les operations manuelles, qu'aprés avoir poſé un ſolide fondement par vos ferventes prieres à Dieu, par une aſſiduë lecture, & par un étude infatigable ; & vous deviez remarquer en quoy les Philoſophes s'accordent tous, ſçavoir en une ſeule choſe, qui n'eſt autre que Sel, Soûfre, & Mercure Philoſophiques.

L'ALCHIMISTE. Comment ſçauroit-on s'imaginer que le Sel, le Soûfre, & le Mercure ne puiſſent être qu'une ſeule & même choſe, puiſque ce ſont trois choſes diſtinctes ?

La Viſ. C'eſt maintenant que vous faites voir que vous avez la cervelle dure, & que vous n'y entendez rien ; les Philoſophes n'ont ſeulement qu'une choſe, qui contient corps, ame & eſprit, ils la nomment Sel, Soûfre & Mercure, leſquels trois ſe trouvent en une même ſubſtance.

& ce ſujet eſt leur Sel.

L'ALCH. D'où eſt-ce qu'on peut avoir ce Sel ?

La Viſ. Il ſe tire de l'obſcure priſon des métaux ; vous pouvez avec luy faire des operations admirables, & voir toute ſorte de couleurs ; comme auſſi tranſmuer tous les vils métaux en or, mais il faut auparavant que ce ſujet ſoit rendu fixe.

L'ALCH. Il y a déja long-tems que je me romps l'eſprit pour travailler à ces operations metalliques, ſans y avoir jamais rien pû trouver de ſemblable.

La Viſ. Vous avez toûjours cherché dans les métaux qui ſont morts, & qui n'ont pas en eux la vertu du Sel Philoſophique : comme vous ne pouvez pas faire que le pain cuit vous ſerve de ſemence, non plus que vous ne ſçauriez engendrer un poulet d'un œuf cuit ; mais ſi vous deſirez faire une génération, il faut que vous vous ſerviez d'une ſemence pure, vive, & ſans avoir été gâtée; puiſque les métaux du vulgaire ſont morts, pourquoy donc cherchez-vous une matiere vivante parmy les morts ?

L'ALCH. L'or & l'argent ne peuvent-ils pas être vivifiez derechef par le moyen

de la diſſolution ?

La Viſ. L'or & l'argent des Philoſophes ſont la vie même, & n'ont point beſoin d'être vivifiez ; on les peut même avoir pour rien ; mais l'or & l'argent vulgaires ſe vendent bien cherement, & ils ſont morts, & demeurent toûjours morts.

L'Alch. Par quel moyen peut-on avoir cét or vif ?

La Viſ. Par la diſſolution.

L'Alch. Comment ſe fait cette diſſolution ?

La Viſ. Elle ſe fait en ſoy-même & par ſoy-même, ſans y ajoûter aucune choſe étrangere : car la diſſolution du corps ſe fait en ſon propre ſang.

L'Alch. Tout le corps ſe change-t-il entierement en eau ?

La Viſ. A la verité il ſe chante tout, mais le vent porte auſſi dans ſon ventre le fils fixe du Soleil, lequel eſt ce poiſſon ſans os, qui nage dans nôtre mer Philoſophique.

L'Alch. Toutes les autres eaux n'ont-elles pas cette même proprieté ?

La Viſ. Cette eau Philoſophique n'eſt pas une eau de nuées, ou de quelque fontaine commune ; mais c'eſt une

eau salée, une gomme blanche, & une eau permanente, laquelle étant conjointe à son corps, ne le quitte jamais, & quand elle a été digerée pendant l'espace de tems qui luy est necessaire, on ne l'en peut plus separer; Cette eau est encore la substance réelle de la vie en la Nature, laquelle a été attirée par l'aymant de l'or, & qui se peut resoudre en une eau claire par l'industrie de l'Artiste : ce que nulle autre eau du monde ne sçauroit faire.

L'Alch. Cette eau ne donne-elle point de fruits ?

La Vif. Puisque cette eau est l'arbre metallique, on y peut anter un petit rejetton, ou un petit rameau Solaire, lequel s'il vient à croître, fait que par son odeur tous les métaux imparfaits luy deviennent semblables.

L'Alch. Comment est-ce qu'on procede avec elle ?

La Vif. Il faut la cuire par une continuelle digestion, laquelle se fait premierement dans l'humidité, puis aprés dans la secheresse.

L'Alch. Est-ce toûjours une même chose ?

La Vif. En la premiere operation il faut separer le corps, l'ame & l'esprit, &

derechef les conjoindre enſemble : Que ſi le Soleil s'eſt uny à la Lune, pour lors l'ame de ſoy ſe ſepare de ſon corps, & enſuite retourne de ſoy à luy.

L'ALCH. Peut-on ſeparer le corps, l'ame & l'eſprit ?

La Vif. Ne vous mettez point en peine ſinon de l'eau & de la terre feüillée; Vous ne verrez point l'eſprit, car il nage toûjours ſur l'eau.

L'ALCH. Qu'entendez-vous par cette terre feüillée ?

La Vif. N'avez-vous point lû qu'il paroît en nôtre mer Philoſophique une certaine petite Iſle ? il faut mettre en poudre cette terre ; & puis elle deviendra comme une eau épaiſſe mêlée avec de l'huile, & c'eſt là nôtre terre feüillée, laquelle il vous faut unir par un juſte poids avec ſon eau.

L'ALCH. Quel eſt ce juſte poids ?

La Vif. Le poids de l'eau doit être pluriel, & celuy de la terre feüillée blanche ou rouge doit être ſingulier.

L'ALCH. O Seigneur, vôtre diſcours dans ce commencement me ſemble trop obſcur.

La Vif. Je ne me ſers point d'autres termes, & d'autres noms que de ceux

que les Philoſophes ont inventé, & qu'ils nous ont laiſſé par écrit. Et toute cette troupe de perſonnes bien-heureuſes que vous voyez, ont été pendant leur vie de veritables Philoſophes? Une partie deſquels étoient grands Princes, & l'autre des Roys, ou des Monarques puiſſans, qui n'ont point eu honte de mettre la main à l'œuvre, pour rechercher par leur travail & par leurs ſueurs les ſecrets de la Nature, & dont ils nous ont écrit la verité. Liſez donc diligemment leurs Livres, & ne les injuriez plus dorénavant: mais remarquez leurs tres-doctes traditions & maximes; fuyez toutes Sophiſtiqueries & tous les Alchymiſtes trompeurs, & enfin vous joüirez du miroir caché de la Nature.

La Viſion ayant achevé ce diſcours, s'évanoüit en un inſtant, l'Alchymiſte s'éveillant auſſi-tôt, lequel conſiderant en luy-même ce qui s'étoit paſſé, ne ſçavoit ce qu'il en devoit juger; mais parce que toutes les paroles de la Viſion luy avoient reſté dans la memoire, il s'en alla promptement dans ſa chambre pour les mettre par écrit. Aprés il lût avec attention les Livres des Philoſophes, il reconnut par leur lecture ſes lourdes fautes paſ-

fées & ſes premieres folies. Ayant ainſi découvert le veritable fondement de plus en plus, pour en conſerver le ſouvenir il le mit en Rithmes Allemandes, comme il s'enſuit.

Diſcours traduits de Vers.

On trouve une choſe en ce monde,
Qui eſt auſſi par tout & en tout lieu,
Elle n'eſt ny terre, ny feu, ny air, ny eau,
Toutefois elle ne manque d'aucune de ces choſes,
Neanmoins elle peut devenir feu,
Air, eau & terre,
Car elle contient toute la Nature
En ſoy, purement & ſincerement;
Elle devient blanche & rouge, elle eſt chaude & froide,
Elle eſt humide & ſeche, & ſe diverſifie de toutes les façons.
La troupe des Sages la ſeulement connuë,
Et la nomment ſon Sel.
Elle eſt tirée de leur terre,
Et elle a fait perdre quantité de fols.
Car la terre commune ne vaut icy rien,
Ny le Sel vulgaire en aucune façon,

Mais plûtôt le Sel du monde,
Qui contient en ſoy toute la vie.
De luy ſe fait cette Medecine,
Qui vous garantira de toute maladie.
Si donc vous deſirez l'Elixir des Philoſophes,
Sans doute cette choſe doit être metallique,
Comme la Nature l'a fait,
Et l'a reduit en forme metallique,
Qui s'appelle nôtre magneſie,
De laquelle nôtre Sel eſt extrait;
Quand vous aurez donc cette même choſe,
Preparez-la bien pour vôtre uſage,
Et vous tirerez de ce Sel clair
Son cœur qui eſt tres-doux.
Faites-en auſſi ſortir ſon ame rouge,
Et ſon huile douce & excellente.
Et le ſang du Soûfre s'appelle;
Le ſouverain bien dans cét ouvrage.
Ces deux ſubſtances vous pourront engendrer
Le ſouverain tréſor du Monde.
Maintenant, comment eſt-ce que vous devez preparer ces deux ſubſtances
Par le moyen de vôtre Sel de terre,
Je n'oſe pas l'écrire ouvertement,
Car Dieu veut que cela ſoit caché;

Et

Et il ne faut en aucune façon donner aux pourceaux
Une viande faite de marguerites precieuſes.
Toutefois apprenez de moy avec grande fidelité,
Que rien d'étranger ne doit entrer en cét œuvre ;
Comme la glace par la chaleur du feu
Se convertit en ſa premiere eau ;
Il faut auſſi que cette Pierre
Devienne eau en ſoy-même.
Elle n'a beſoin que d'un bain doux & moderé,
Dans lequel elle ſe diſſout par ſoy.
Au moyen de la putrefaction.
Separez-en l'eau,
Et reduiſez la terre en une huile rouge ;
Qui eſt cette ame de couleur de pourpre.
Et quand vous aurez obtenu ces deux ſubſtances,
Liez-les doucement enſemble,
Et les mettez dans l'œuf des Philoſophes
Clos hermetiquement.
Et vous les placerez ſur un Athanor,
Que vous conduirez ſelon l'exigence & la coûtume de tous les Sages,
En luy adminiſtrant un feu tres-lent
Tel que la poule donne à ſes œufs pour

faire éclorre ſes pouſſins ;
Pour lors l'eau par un grand effort
Attirera en ſoy tout le Soûfre,
En ſorte qu'il n'apparoîtra plus rien de luy.
Ce qui toutefois ne peut pas durer long-temps.
Car par ſa chaleur & ſa ſiccité
Il s'efforcera derechef de ſe rendre manifeſte,
Ce qu'au contraire la froide Lune tâchera d'empêcher.
C'eſt icy que commence un grand combat entre ces deux ſubſtances,
Durant lequel l'une & l'autre montent en haut où elles s'élevent par un admirable moyen.
Mais le vent les contraint de deſcendre en bas,
Elles ne laiſſent pas neanmoins de voler derechef en haut,
Et aprés qu'elles ont continué long-temps ces mouvemens & circulations,
Elles demeurent enfin ſtables au bas
Et s'y liquefient alors avec certitude
Dans leur premier chaos tres-profondement.
Et puis toutes ces ſubſtances ſe noirciſſent,

Comme fait la ſuie dans la cheminée ;
Ce qui ſe nomme la teſte du corbeau ,
Lequel n'eſt pas une petite marque de la grace de Dieu.
Quand donc cela ſera ainſi advenu , vous y verrez en bref
Des couleurs de toutes les manieres ,
La rouge , la jaune , la bleuë & les autres ,
Leſquelles neanmoins diſparoîtront bientôt toutes.
Et vous verrez aprés de plus en plus
Que toutes choſes deviendront vertes, comme feüilles & comme l'herbe.
Puis enfin la lumiere de la Lune ſe fait voir ;
C'eſt pourquoy il faut alors augmenter la chaleur ,
Et la laiſſer en ce degré ;
Et la matiere deviendra blanche comme un homme chenu , dont le teint envieilly reſſemble à de la glace ,
Elle blanchira auſſi preſque comme de l'argent.
Gouvernez vôtre feu avec beaucoup de ſoin ,
Et enſuite vous verrez dans vôtre vaiſſeau
Que vôtre matiere deviendra tout-à-fait

blanche comme de la neige ;
Et alors vôtre Elixir eſt achevé pour l'œuvre au blanc ;
Lequel avec le temps deviendra rouge pareillement.
A raiſon dequoy augmentez vôtre feu derechef,
Et il deviendra jaune ou de couleur de citron par tout.
Mais à la parfin il deviendra rouge comme un rubis.
Alors rendez graces à Dieu nôtre Seigneur,
Car vous avez trouvé un ſi grand tréſor,
Qu'il n'y a rien en tout le monde qu'on luy puiſſe comparer pour ſon excellence.
Cette Pierre rouge teint en or pur
L'étain, l'airain, le fer, l'argent, & le plomb,
Et tous les autres corps metalliques que ce ſoient.
Elle opere & produit encore beaucoup d'autres merveilles.
Vous pouvez par ſon moyen chaſſer toutes les maladies qui arrivent aux hommes,
Et les faire vivre juſqu'au terme prefix de leur vie.

C'eſt pourquoy rendez graces à Dieu de tout vôtre cœur,
Et avec elle donnez volontiers ſecours & aide à vôtre prochain
Et employez l'uſage de cette Pierre à l'honneur du Tres-haut,
Lequel nous faſſe la grace de nous recevoir en ſon Royaume des Cieux.

Soit gloire, honneur & vertu à jamais au Saint, Saint, Saint Sabaoth Dieu tout-puiſſant, lequel ſeul eſt Sage, & éternel, le Roy des Roys, & le Seigneur des Seigneurs, qui eſt environné d'une lumiere inacceſſible, qui ſeul a l'immortalité, qui a empêché la violence de la mort, & qui a produit & mis en lumiere un eſprit impériſſable. Ainſi ſoit-il.

FIN.

TRAITEZ
DU
COSMOPOLITE

Nouvellement découverts.

Où aprés avoir donné une idée d'une Societé de Philosophes, on explique dans plusieurs Lettres de cét Autheur la Theorie & la Pratique des Veritez Hermetiques.

A PARIS,

Chez LAURENT D'HOURY, ruë Saint Jacques, devant la Fontaine Saint Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCI.

Avec Privilege du Roy.

IDE'E

D'une nouvelle Societé de Philosophes.

PREFACE.

APRE's avoir couru long-tems les mers inconnuës de la Philosophie des Anciens, nous voicy par la misericorde de Dieu, heureusement arrivez au port. Mais puisque ce n'est pas sans une veuë particuliere de la Providence, que nous avons évité les écüeils d'une si perilleuse navigation, nous ne croïons pas pouvoir mieux satisfaire à tout ce que Dieu exige de nous, qu'en lui consacrant les tréfors infinis qu'il a bien voulu mettre entre nos mains,

& les employant à ſa gloire & au ſervice du prochain. En effet, quand une fois on ſe voit en poſſeſſion des plus grands biens qu'on peut ſouhaiter en terre ; où doit-on porter ſes deſirs qu'au Ciel ? ce ſont donc les ſentimens que nous inſpirent la raiſon & le ſoin de nôtre propre ſalut, la reconnoiſſance même ne nous y engage pas moins fortement: mais quand nous n'aurions ni l'un, ni l'autre de ces motifs, la charité ſeule ſuffiroit ; car enfin dans des tems auſſi miſerables que ceux où nous vivons, & où tout le monde Chrétien gemit, pour ainſi dire, ſous l'eſclavage de l'impieté, ne ſeroit-ce pas un crime, que de cacher & tenir renfermé un dépoſt que nous n'avons reçû du Ciel, que pour le ſoulagement des pauvres & la conſolation des miſerables, dont tout le monde eſt remply.

Animez de ces nobles deſirs, loin de nous borner à une ſeule partie

de la Terre, nous resolumes incontinent de la parcourir toute entiere, afin qu'en tous lieux, & principalement dans la Chrétienté, les personnes affligées se ressentissent du bien-fait que la bonté divine, qui est la source de tout bien, nous avoit accordé, & que par tout chacun de nous pût travailler à reparer les Eglises abatuës, & rétablir les lieux saints desolez, en y faisant des fondations asseurées.

Tels ont été d'abord nos projets; mais helas, nous nous sommes bien-tôt apperçûs, que nous ne les pouvions pas executer, sans y trouver mille contradictions; & la malice des hommes a même été si loin, que pour mon particulier je me suis vû plus d'une fois en danger de ma propre vie, sans parler des malheurs qui menaçoient nôtre République, si je songeois à passer outre. Contraints donc de suivre d'autres pensées & de chercher d'au-

tres moyens pour venir à bout de nos fins : & aprés une meure déliberation, rien ne m'a parû de plus sûr que d'établir entre nous une certaine Societé de Philosophes, dont aucun à la verité ne fût connu en particulier, mais qui neanmoins ne general se rendît celebre, & se répandît ainsi en peu de tems par tous les Royaumes, afin qu'il n'y en eût point, où il ne se trouvât quelqu'un des Associez qui y fût, pour ainsi dire, un sage & liberal dispensateur du precieux trésor de la Science Hermetique.

C'est dans cette veuë qu'aprés avoir demandé les lumieres du saint Esprit, j'ay crû premierement devoir coucher par écrit certains Statuts & Reglemens de cette nouvelle Cabale, qui continssent la maniere dont se devroient gouverner ceux qui y seroient aggregez. En second lieu, pour en venir au fait, j'ay moy-même choisi des person-

nes à mon gré qui en fuſſent comme les fondateurs : Enfin en faveur de ceux-là, auſſi bien que de ceux qu'on peut eſperer d'admettre dans la ſuite, j'ay compoſé quelques Traitez ſur cette Science, où j'ay mis ce que ma propre experience m'en a appris, afin que par cette voye ceux de cette compagnie qui ſeroient dans les lieux les plus éloignez, puſſent s'inſtruire.

En effet, s'ils veulent un peu les mediter, j'eſpere qu'ils y reconnoîtront aiſément le point eſſentiel & ce qui fait comme le fondement de nôtre Philoſophie ſecrete ; c'eſt à dire le ſujet ou la matiere ſur laquelle on doit travailler. C'eſt cette matiere que je ſouhaite que chacun des Patrons declare tout d'abord à ceux qu'il aſſociera. Pour ce qui eſt du reſte de la Theorie & de la Pratique on le leur doit laiſſer acquerir, par l'étude, par la lecture, & par les operations mêmes ; & ils

en viendront aiſément à bout, ſi ce n'eſt que Dieu, qui penetre le fond des cœurs, qui connoît les deſſeins, la malice, & juſques où vont les penſées des hommes, ne permette qu'il ſe répande dans leur eſprit une certaine obſcurité, qui comme un voile les empêche d'appercevoir ce qui eſt plus clair que le plain midy, leur cachant par là ce que peuvent les cauſes naturelles, ou du moins leur en ſuſpendant la connoiſſance pour un tems, & juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient convertis.

Or de ces Traitez que j'ay compoſé, j'ay ſouffert qu'on en ait imprimé quelques-uns. Quant aux autres qui expliquent un peu plus au long la doctrine des premiers Principes ; ou je n'ay pas voulu les donner au Public, ou ſi quelques-uns ont parû, je les ay ſupprimez auſſitôt, eſtimant qu'il ſeroit plus convenable & plus utile d'en differer l'Edition en un autre tems.

Cependant afin que ce retardement n'apportât point de prejudice à nôtre Societé naissante, j'ay jugé à propos de communiquer par lettres aux plus Anciens, ce que ces écrits contenoient de meilleur, le tout d'un style facile & épistolaire; & j'ay ordonné qu'on en fist aussitôt part aux autres Associez, selon les Statuts & Reglemens qui vont suivre.

STATUTS

Des Philoſophes inconnus.

CHAPITRE I.

Diviſion de toute la Compagnie.

Article I.

De quel païs doivent être les Aſſociez.

CEtte Compagnie ne doit pas être bornée par une Contrée, une Nation, un Royaume, une Province, en un mot par un lieu particulier, mais elle doit ſe répandre par toute la terre habitable, & principalement par tout où JESUS-CHRIST eſt adoré, où regne ſa Loy, où la vertu eſt connuë, & où la raiſon eſt ſuivie; car un bien univerſel ne doit pas être enfermé dans un petit lieu reſervé, au contraire il doit être porté par tout où il ſe rencontre des ſujets propres à le recevoir.

Article II.

En quels Corps particuliers on les peut diviſer.

DE peur neanmoins qu'il n'arrive de la confuſion d'une ſi vaſte étenduë de païs, nous avons trouvé bon de diviſer toute la Compagnie en Colonies, les Colonies en Troupes, les Troupes en Aſſemblées, & que ces Corps particuliers ſoient tellement diſtribuez que chacun ait ſon lieu marqué, & ſa Province déterminée. Par exemple, que chaque Colonie ſe renferme dans un Empire, & que là il n'y ait qu'un ſeul Chef; qu'une Troupe ſe borne dans une Province; & que les Aſſemblées ne s'étendent point plus loin que dans un canton de païs limité. Si donc il arrive qu'il ſe preſente une perſonne pour être aſſocié avec nous, qui ne ſoit pas d'un païs ſtable, & que l'on connoiſſe; qu'on l'oblige d'en choiſir un, où il établiſſe ſon domicile, de peur qu'il ne ſe trouve à même tems dans deux Colonies, Troupes ou Aſſemblées.

Article III.

Le nombre des Associez.

AU reste pour ce qui est du nombre des Associez, dans chaque Colonie, Troupe ou Assemblée, il n'est ni facile ni utile de le prescrire, par les raisons qu'on verra ci-aprés. La Providence y pourvoira, puis qu'en effet c'est uniquement la gloire & le service de Dieu qu'on s'est proposé pour but dans toute cette Institution. Ce qu'on peut dire en general, c'est qu'il s'en faut rapporter là-dessus à la prudence de ceux qui associeront, lesquels selon le tems, le lieu & les necessitez presentes admettront plus ou moins de personnes dans leur Corps. Ils se souviendront seulement que la veritable Philosophie ne s'accorde gueres avec une multitude de personnes, & qu'ainsi il sera toûjours plus sûr de se retrancher au petit nombre. Le plus ancien ou le premier de chaque Colonie, Troupe ou Assemblée, aura chez luy le Catalogue de tous les Associez, dans lequel seront les noms & le païs de ceux de son Corps, avec l'ordre de leur Reception, pour les raisons que nous dirons tantôt.

CHAPITRE II.

Des qualitez de ceux qu'on doit recevoir.

Article I.

De quelle Condition & Religion ils doivent être.

IL n'eſt nullement neceſſaire que ceux qu'on recevra dans cette Compagnie, ſoient tous d'une même Condition, Profeſſion ou Religion. Ce qui ſera requis en eux, c'eſt ſur tout qu'ils reverent J. C. qu'ils ayment la vertu, & qu'ils ayent l'eſprit propre pour la Philoſophie: il n'en faudra pas davantage, pourvû qu'ils ſoient doüez d'ailleurs des qualitez d'un honnête homme. Car n'ayant point d'autre fin que d'aider tous les pauvres de la Republique Chrétienne, & de donner du ſoulagement à tous les affligez du genre humain, en quelque lieu, & de quelque condition qu'ils ſoient: Les Aſſociez d'une mediocre naiſſance, y pourront auſſi bien réüſſir, que ceux qui ſeroient d'une qualité plus relevée. Ce ſeroit donc au détriment du Chriſtianiſme qu'on les

banniroit de nôtre Corps, vû principalement que ces sortes de personnes, sont d'ordinaire plus portez à pratiquer les Vertus morales, que ceux qui sont les plus constituez en dignité.

Pour ce qui est de ceux qui ne seroient pas de la Religion Romaine, il n'y a pas sujet de craindre qu'ils abusent dans la suite des trésors que la Philosophie leur aura mis entre les mains, & qu'ils s'en servent pour faire la guerre aux Catholiques, & renverser le saint Siege Apostolique. Car il n'est pas probable que Dieu permette qu'ils conduisent à une heureuse fin ce grand Ouvrage, dont nôtre Philosophie découvre les principes, s'ils n'ont auparavant purgé leur cœur de toutes sortes de mauvaises intentions : ils ne seront point éclairez sur les mysteres de la Pierre des Philosophes, s'ils ne cessent d'être aveugles dans les mysteres de la Foy. S'il s'en trouvoit pourtant qui sous un faux pretexte de zele & de Religion se declarassent contre le Christianisme, & sur tout contre la Religion Romaine, ou qu'on ne les admette point du tout, ou qu'on les congedie du Corps, aprés même qu'on les y auroit admis.

Article II.

On n'y admettra point de Religieux.

QUoy qu'il ſoit indifferent, comme je le viens de dire, de quelle condition ſoient les Aſſociez ; je ſouhaite pourtant, qu'on n'en prenne jamais parmy les Religieux, ou gens engagez par des Vœux monaſtiques, ſur tout de ces Ordres qu'on appelle Mendians, ſi ce n'eſt dans une extrême diſette d'autres perſonnes propres à nôtre Inſtitut. Que la même Loy ſoit pour les Eſclaves, & toutes perſonnes qui ſont comme conſacrez aux ſervices & aux volontez des Grands. Car la Philoſophie demande des perſonnes libres, & qui ſoient maîtres d'eux-mêmes, qui puiſſent travailler quand il leur plaira, & qui ſans aucun empêchement puiſſent employer leur tems & leurs biens, pour enrichir la Philoſophie de leurs nouvelles découvertes.

Article III.

Rarement les Souverains.

OR entre les perſonnes libres les moins propres à cette ſorte de

Vacation, ce ſont les Roys, les Princes & autres Souverains. On doit juger le même de certaines petites gens que la naiſſance a mis à la verité un peu au deſſus du commun, mais que la fortune laiſſe dans un rang inferieur. Car ni les uns ni les autres ne nous ſont gueres propres, à moins que certaines vertus diſtinguées qui brillent dans toute leur conduite, tant en public qu'en particulier, ne les ſauvent de cette exception. La raiſon de cela, c'eſt qu'il ne ſe peut gueres faire que l'ambition ne ſoit la paſſion dominante de ces ſortes d'Etats ; Or par tout où ce malheureux principe a lieu, l'on n'y agit plus par les motifs d'une pieté & d'une charité Chrétienne.

Il faut encore donner la même excluſion, à tous les miſerabies, & gens deſtituez de toutes ſortes de biens ; mais pour une raiſon differente, c'eſt qu'il ſeroit à craindre que dans la ſuite des tems, la pauvreté & le manque de tout, ne les contraigniſt de rendre un ſecret qui dans toute la nature n'a rien qui le puiſſe valoir, que la poſſeſſion même de l'ouvrage qu'il enſeigne de faire.

Article

Article IV.

Qu'on regarde sur tout leurs mœurs.

EN general que personne de quelque état ou condition qu'il puisse être, ne pretende point entrer dans cette Compagnie, s'il n'est veritablement homme de bien : il seroit fort à souhaiter qu'il fist profession du Christianisme, & qu'il en pratiquât les vertus, qu'il eût une Foy scrupuleuse, une ferme esperance, une ardente charité ; que ce fût un homme de bon commerce, honnête dans les conversations, égal dans l'adversité & dans la prosperité ; enfin dans lequel il ne parût aucune mauvaise inclination, de peur que les personnes par lesquelles on pretendroit aider au salut des autres, ne servissent eux-mêmes à leur perte. Qu'on se garde par dessus toutes choses de gens adonnez au vin ou aux femmes, car Harpocrates luy-même garderoit-il sa liberté parmy les verres ? & quand ce seroit Hermés, seroit-il sage au milieu des femmes ? Or quel desordre ! que ce qui doit faire la recompense de la plus haute vertu, devint le prix d'un infâme plaisir.

Article V.

Que ce ſoient gens qui ayent de la curioſité naturelle.

CE n'eſt pas aſſez que les mœurs ſoient irreprochables, il faut qu'on remarque en outre dans nos Proſelites un veritable deſir de pénétrer dans les ſecrets de la Chymie, & une curioſité qui paroiſſe venir du fond de l'ame, de ſçavoir non pas les fauſſes receptes des Charlatans, mais les admirables Operations de la ſcience Hermetique, de peur qu'ils ne viennent peu à peu à mépriſer un Art, dont ils ne peuvent pas tout à coup connoître l'excellence. Cecy aprés tout ne ſe doit pas entendre de telle maniere, que dés qu'un homme eſt curieux, & autant que le ſont la plûpart des Alchymiſtes, il ſoit auſſi-tôt cenſé avoir ce qu'il faut pour être aggregé parmy nous, car jamais la curioſité ne fut plus vive que dans ceux qui ayant été prévenus de faux principes, donnent dans les Operations d'une Chymie Sophiſtique; d'ailleurs il n'en fut jamais de plus incapables & de plus indignes d'entrer dans le ſanctuaire de nos veritez.

Article VI.

Le silence, condition essentielle.

POur conclusion qu'à toutes ces bonnes qualitez on joigne un silence incorruptible, & égal à celuy qu'Harpocrate sçavoit si bien garder. Car si un homme ne sçait se taire, & ne parler que quand il faut, jamais il n'aura le caractere d'un veritable & parfait Philosophe.

CHAPITRE III.

De la maniere de recevoir ceux que l'on associera.

Article I.

L'origine des Patrons.

QUiconque une fois aura été admis au nombre de nos Elus, il pourra luy-même à son tour en recevoir d'autres, & alors il deviendra leur Patron. Qu'il garde dans le choix qu'il en doit faire les Regles précedentes, & qu'il ne fasse rien sans que le Patron par lequel il avoit été luy-même aggregé en soit averty, & sans qu'il y consente.

Article II.

La forme de la Reception.

SI donc quelqu'un attiré par la reputation que s'acquierera cette Compagnie, ſouhaitoit d'y être admis, & ſi pour cét effet il s'attachoit à quelqu'un de ceux qu'il ſoupçonneroit en être, celuy-cy commencera d'abord par obſerver diligemment les mœurs & l'eſprit de ſon poſtulant, & le tiendra durant quelque tems en ſuſpens ſans l'aſſeurer de rien, juſqu'à ce qu'il ait eu des preuves ſuffiſantes de ſa capacité, ſi ce n'eſt que ſa reputation fût ſi bien établie, qu'on n'eût aucun lieu de douter de ſa vertu, & des autres qualitez qui luy ſont requiſes.

En ce cas, l'Aſſocié propoſera la choſe à celuy qui luy avoit à luy-même ſervy de Patron; il luy expoſera nettement, ſans déguiſement & ſans faveur, ce qu'il aura reconnu de bien & de mal dans celuy qui demande; mais en luy cachant à même tems ſa perſonne, ſa famille, & ſon nom propre, à moins que le poſtulant n'y conſente, & que même il ne vienne à le demander inſtamment, inſtruit qu'il aura été de la défenſe expreſſe qu'on a ſans cela

de le nommer dans la Societé.

Car c'eſt une des conſtitutions des plus ſaintes de cette Compagnie, que tous ceux qui en ſeront, non ſeulement ſoient inconnus aux étrangers, mais qu'ils ne ſe connoiſſent pas même entr'eux, d'où leur eſt venu le Nom *de Philoſophes inconnus*. En effet, s'ils en uſent de la ſorte, il arrivera que tous ſe preſerveront plus facilement des embûches & des pieges, qu'on a coûtume de dreſſer aux veritables Philoſophes, & particulierement à ceux qui auroient fait la Pierre, leſquels ſans cette précaution, deviendroient peut-être par l'inſtinct du Demon en proye à leurs propres amis, & toute la Societé courreroit riſque de ſe voir ruïnée en peu de tems. Mais au contraire en prenant ces meſures, quand il ſe trouveroit parmy elle quelque traître, ou quelqu'un qui ſans qu'il y eût de ſa faute, fût aſſez malheureux pour avoir été découvert : comme les autres, qui par prudence ſont demeurez inconnus, ne pourront être déferez ni accuſez, ils ne pourront auſſi avoir part au malheur de leur Aſſocié, & continuëront ſans crainte leurs études & leurs exercices. Que ſi aprés ces avis, quelqu'un eſt aſſez imprudent que de ſe

faire connoître, qu'il ne s'en prenne qu'à luy-même, s'il s'en trouve mal dans la suite.

Article III.

Devoirs des Patrons.

AFin que l'ancien Patron, qui est sollicité par le Patron futur de donner son consentement pour l'immatriculation de son nouveau Proselite, ne le fasse pas à la legere ; il doit auparavant faire plusieurs questions à l'Associé qui luy en parle, & même pour peu qu'il puisse douter de sa sincerité, l'obliger par serment de luy promettre de dire les choses comme elles sont. Qu'aprés cela on propose la chose à l'Assemblée, c'est à dire à ceux de ses Associez qui luy seront connus, & qu'on suive leur avis là-dessus.

Article IV.

Privilege des Chefs generaux.

LE Chef ou le plus ancien d'une Colonie, non d'une Troupe, ou d'une Assemblée, sera dispensé de la Loy susdite, aussi bien que de plusieurs autres choses de la même nature. Si cependant

il arrivoit que le nombre des Associez, venant à diminuer, on fût obligé de ne faire plus qu'une Troupe de toute la Colonie, alors ce Chef general perdra son privilege; en quoy l'on doit s'en rapporter à sa propre conscience. Aprés sa mort aussi personne ne luy succedera, jusqu'à ce que la multitude des Associez n'ait obligé de les diviser en plusieurs Troupes.

Article V.

De la Reception.

TOut cela fait, & le consentement donné suivant ladite forme, le nouveau Postulant sera reçû en la maniere que je vais dire.

Premierement, on demandera les lumieres du Saint Esprit, en faisant celebrer à cette intention une Messe solemnelle, si le lieu & la religion de celuy qu'on doit recevoir le permettent; si la chose ne se peut faire en ce tems, qu'on la differe en un autre, selon qu'en ordonnera celuy qui reçoit.

Ensuite que celuy qu'on va recevoir promette de garder inviolablement les Statuts susdits, & sur toutes choses qu'il

s'engage à un ſecret inviolable, de quelque maniere que les choſes puiſſent tourner, & quelque évenement, bon ou mauvais, qu'il en puiſſe arriver.

De plus, il promettra de conſerver la fidelité, & qu'il aymera toûjours tous ceux qu'il viendra à connoître de ſes Aſſociez, comme ſes propres freres. Qu'enfin ſi jamais il ſe voit en poſſeſſion de la Pierre, il s'engagera même par ſerment, ſi ſon Patron l'exige ainſi (ſurquoy comme dans toutes les autres Loix de la Reception il faudra avoir égard, à la qualité & au merite de ceux qu'on recevra), qu'il en uſera, ſelon que le preſcrivent les conſtitutions de la Compagnie.

Aprés cela, celuy qui luy aura ſervy de Patron en recevant ſes promeſſes, luy fera les ſiennes à ſon tour au nom de toute la Societé & de ſes Aſſociez; il l'aſſeurera, de leur amitié, de leur fidelité, de leur protection, & qu'ils garderont en ſa faveur tous les Statuts, comme il vient de promettre de les garder à leur égard. Ce qui étant finy, il luy dira tout bas à l'oreille, & en langage des Sages, le nom de la *Magneſie*, c'eſt-à-dire de la vraye & unique matiere, de laquelle ſe fait la Pierre des Philoſophes.

Il ſera neanmoins plus à propos de luy en donner auparavant quelque deſcription énigmatique, afin de l'engager adroitement à la déchiffrer de luy-même; que s'il reconnoît qu'il deſeſpere d'en venir à bout, il luy donnera courage, & luy aidant peu à peu, mais de telle maniere neanmoins que ce ſoit de luy-même qu'il découvre le myſtere.

Article VI.

Le Nom que doit prendre le nouvel Aſſocié.

LE nouvel Aſſocié prendra un nom Cabaliſtique, & ſi faire ſe peut, commodément tiré par Anagramme de ſon propre nom, ou des noms de quelqu'un des anciens Philoſophes; il le declarera à ſon Patron, afin qu'il l'inſcrive au plûtôt dans le Catalogue ou Journal de la Societé : ce qui ſera fait par quelqu'un des Anciens, qui prendra ſoin de le faire ſçavoir, tant au Général de chaque Colonie, qu'au particulier de chaque Troupe ou Aſſemblée.

Article VII.

Ce qu'il doit donner par écrit à ſon Patron.

OUtre cela, ſi le Patron juge qu'il ſoit expedient, il exigera, pour engager plus étroitement le nouvel Aſſocié, une Cedule écrite de ſa main & ſouſcrite de ſon nom Cabaliſtique, qui fera foy de la maniere dont les choſes ſe ſont paſſées, & du ſerment qu'il a fait; mais reciproquement le nouvel Aſſocié pourra auſſi obliger ſon Patron de lui donner ſon ſigne ou nom Cabaliſtique au bas d'un des Exemplaires de ces Statuts, par lequel il témoignera à tous ceux de la Compagnie, qu'il l'a aſſocié dans leur nombre.

Article VIII.

Les Ecrits qu'il doit recevoir de luy.

QUand le tems le permettra, on donnera la liberté de tranſcrire les preſens Statuts; auſſi bien que la Table des ſignes & caracteres Cabaliſtiques qui ſervent à l'Art, avec ſon interpretation. Afin que quand par hazard il ſe rencon-

trera avec quelqu'un de la Compagnie, il puiſſe le connoître & en être reconnu, en ſe faiſant des interrogations mutuelles ſur ces caracteres. Enfin il pourra prendre auſſi la Liſte des noms Cabaliſtiques des Aggregez que ſon Patron luy communiquera, en luy cachant leurs noms propres, s'il les ſçavoit.

Pour ce qui eſt de nos autres écrits particuliers que le Patron pourroit avoir chez lui, il ſera encore obligé de les faire voir à ſon nouveau Confrere, ou tous à la fois, ou par parties, ſelon qu'il le jugera à propos; ſans jamais cependant y mêler rien de faux, ou qui ſoit contraire à nôtre Doctrine; car un Philoſophe peut bien diſſimuler pour un tems, mais il ne luy eſt jamais permis de tromper. Le Patron ne ſera point tenu de faire ces ſortes de communications, ou plus vîte, ou plus amplement qu'il ne voudra; davantage, il ne pourra rien communiquer, qu'il n'ait éprouvé celuy qu'il vient de recevoir, & qu'il ne l'ait reconnu exact Obſervateur des Statuts, de peur que ce nouvel Aggregé ne vienne à ſe ſeparer du Corps, & découvrir des myſteres qui doivent être particuliers; quant aux lumieres qu'un chacun

aura puiſé d'ailleurs, il luy ſera libre ou de les cacher, ou d'en faire part.

Article IX.

Les Devoirs du nouvel Aſſocié.

IL ne reſte plus rien preſentement, ſinon d'exhorter ce nouvel Aſſocié, de s'appliquer avec ſoin, ſoit à la lecture de nos Livres & de ceux des autres Philoſophes approuvez, ou ſeul en particulier, ou en compagnie de quelqu'un de ſes Confreres; ſoit à mettre luy-même la main à la pratique, ſans laquelle toute la ſpeculation eſt incertaine.

Qu'il ſe donne de garde ſur tout de l'ennuy qui accompagne la longueur du travail, & que l'impatience d'avoir une choſe qu'il attend depuis ſi long-tems ne le prenne point. Il doit ſe conſoler ſur ce que tous les Aſſociez travaillent pour luy, comme luy-même doit auſſi travailler pour eux, ſans quoy il n'auroit point de part à leurs découvertes; fondé ſur ce que le repos & la ſcience parfaite eſt la fin & la recompenſe du travail, comme la gloire l'eſt des combats quand le Ciel veut bien nous être propice; & ſur ce qu'enfin la pareſſe & la lâcheté ne ſont ſuivies que d'ignorance & d'erreurs.

CHAPITRE IV.

Statuts & Reglemens communs pour tous les Confreres.

Article I.

Anniversaire de la Reception.

TOus les Ans à jour pareil de sa Reception, chaque Associé qui sera Catholique Romain, offrira à Dieu le saint Sacrifice de la Messe en action de graces, & pour obtenir du Saint Esprit le don de Science & de Lumieres. Tout Chrétien en general, ou tout autre de quelque secte qu'il puisse être, fera la même chose à sa maniere; que si on s'oublioit pourtant de le faire on ne doit pas en avoir de scrupule, car ce Reglement n'est que de conseil & non pas de precepte.

Article II.

Qu'on ne se mêle point de Sophistications.

QU'on s'abstienne de toutes operations Sophistiques sur les métaux, de quelques especes qu'elles puissent être.

Qu'on n'ait aucun commerce avec tous les Charlatans & donneurs de Receptes, car il n'y a rien de plus indigne d'un Philosophe Chrétien qui recherche la verité, & qui veut aider ses freres, que de faire profession d'un Art qui ne va qu'à tromper.

Article III.

On peut travailler à la Chymie commune.

IL sera permis à ceux qui n'ont point encore l'experience des choses qui se font par le feu, & qui ignorent par consequent l'Art de distiller, de s'occuper à faire ces operations sur les Mineraux, les Vegetaux & les Animaux, & d'entreprendre même de purger les Métaux, puisque c'est une chose qui nous est quelquefois necessaire : mais que jamais on ne se mêle de les allier les uns avec les autres, encore moins de se servir de cét alliage ; parce que c'est chose mauvaise, & que nous défendons principalement à nos Associez.

Article IV.

On peut détromper ceux qui ſeroient dans une mauvaiſe voye.

ON pourra quelquefois aller dans les Laboratoires de la Chymie vulgaire, pourvû que ceux qui y travaillent, ne ſoient pas en mauvaiſe reputation. Comme auſſi ſe trouver dans les Aſſemblées de ces mêmes gens, raiſonner avec eux; & ſi l'on juge qu'ils ſoient dans l'erreur, s'efforcer de la leur faire appercevoir, au moins par des argumens negatifs tirez de nos écrits; & le tout, s'il ſe peut, par un pur eſprit de charité, & avec modeſtie, afin qu'il ne ſe faſſe plus de folles dépenſes.

Mais en ces occaſions qu'on ſe ſouvienne de ne point trop parler; car il ſuffit d'empêcher l'aveugle de tomber dans le precipice, & de le remettre dans le bon chemin; On n'eſt pas obligé de luy ſervir de guide dans la ſuite: loin de cela, ſe ſeroit quelquefois mal faire, ſur tout ſi l'on reconnoît que la lumiere de l'eſprit luy manque, & qu'il ne fait pas de cas de la vertu.

Article V.

Donner envie d'entrer dans la Societé.

QUe ſi entre ceux qui ſe mêlent de la Chymie, il ſe trouve quelque honneſte homme, qui ait de la reputation, qui ayme la ſageſſe & la probité, & qui s'attache à la ſcience Hermetique par curioſité & non par avarice ; il n'y aura pas de danger de l'entretenir des choſes qui ſe pratiquent dans nôtre Societé, & des mœurs de nos plus illuſtres Aſſociez, afin que ſi quelqu'un étoit appellé du Ciel & deſtiné pour cét employ, il luy pût par telle occaſion venir en penſée de ſe faire des nôtres, & remplir ſa deſtinée.

Dans ces entretiens cependant on ne ſe declarera point Aſſocié, juſqu'à ce qu'on ait reconnu dans cette perſonne les qualitez dont nous avons parlé, & qu'on ait pris avis & conſentement de ſon Patron, car autrement ce ſeroit riſquer de perdre le titre de Philoſophe inconnu, ce qui eſt contre nos Statuts.

CHAPITRE V.

Du Commerce que les Associez doivent avoir entr'eux.

Article I.

Se voir de tems en tems.

CEux des Confreres qui se connoîtront, de quelque maniere que cela puisse être, & de quelque Colonie, Troupe ou Assemblée qu'ils soient, pourront se joindre ensemble pour conférer, quand & autant de fois qu'ils le trouveront à propos, dans certains jours & lieux assignez. Là on s'entretiendra des choses qui regardent la Societé, on y parlera des lectures particulieres qu'on aura faites, de ses meditations & operations ; afin d'apprendre les uns des autres, tant en cette matiere, qu'en toute autre science. Le tout, à condition que rien ne s'y passera contre la sobrieté, & que vivant ensemble soit dans les Auberges, ou autres lieux où ils prendront leurs repas ; ils y laisseront toûjours une grande estime d'eux & de leur conduite. Or quoy que ces Assemblées puissent

être d'une grande utilité, on n'en impose cependant aucune obligation.

Article II.

S'entretenir par Lettres.

IL sera aussi permis d'avoir commerce par Lettres les uns avec les autres, à la maniere ordinaire; pourvû que jamais on n'y mette par écrit le nom & la nature de la chose essentielle qui doit être cachée. Les Associez ne souscriront point ces Lettres autrement que par leurs noms Cabalistiques; pour le dessus, il faudra y mettre le même, & ensuite ajoûter une envelope, sur laquelle on écrira l'adresse, en se servant du nom propre de celuy à qui on écrit. Si l'on craint que ces Lettres soient interceptées, on se servira de chiffres, ou de caracteres hyeroglyphiques, ou de mots allegoriques.

Ce commerce de Lettres peut s'étendre jusqu'à ceux des Associez qui seroient dans les lieux les plus éloignez du monde, en se servant pour cela de leurs Patrons, jusqu'à ce qu'on ait reçû les éclaircissemens dont on peut avoir besoin, sur les difficultez qui naissent dans nos recherches Philosophiques.

Article III.

Maniere de s'entre-corriger.

SI l'on vient à remarquer que quelqu'un des Aſſociez ne garde pas les Regles que nous venons de preſcrire, ou que ſes mœurs ne ſoient pas auſſi irreprochables que nous les ſouhaitons; le premier Aſſocié, & ſur tout ſon Patron, l'avertira avec modeſtie & charité; & celuy qui ſera averty, ſera obligé d'écoûter ces avis de bonne grace & avec beaucoup de docilité: s'il n'en uſe pas ainſi, il ne faut pas tout d'un coup luy interdire tout commerce avec les autres; mais ſeulement on le dénoncera à tous les Confreres qu'on connoîtra de ſon Aſſemblée, Troupe ou Colonie, afin qu'à l'avenir on ſoit ſur la reſerve avec luy, & qu'on n'ait pas la même ouverture qu'auparavant. Il faut neanmoins s'y conduire avec ſageſſe, de peur que venant à s'appercevoir qu'on le veut bannir, il ne nuiſe aux autres; mais que jamais on ne luy faſſe part de la Pierre.

CHAPITRE VI.

De l'uſage de la Pierre.

Article I.

Celuy qui l'aura faite en donnera avis.

SI quelqu'un des Confreres eſt aſſez heureux pour conduire l'œuvre à ſa fin, d'abord il en donnera avis, non pas de la maniere que nous avons preſcrit cy-deſſus qu'on écriroit, mais par une Lettre ſans jour & ſans datte, & s'il ſe peut, écrite d'une main étrangere, qu'il adreſſera à tous les Chefs & Anciens des Colonies; afin que ceux qui ne pourront voir cét Aſſocié fortuné, ſoient excitez par l'eſperance d'un bonheur ſemblable, & animez par là à ne pas ſe dégoûter du travail qu'ils auront entrepris.

Il ſera libre à celuy qui poſſedera ce grand tréſor de choiſir parmy les Aſſociez, tant connus qu'inconnus, ceux auſquels il voudra faire part de ce qu'il a découvert: autrement il ſe verroit obligé de le donner à tous, même à ceux auſquels la Societé n'a point encore d'obligation; en quoi il s'expoſeroit, & mê-

me toute la Compagnie, à de tres-grands perils.

Article II.

Il en fera part à ceux qui viendront le trouver.

ON obligera ſur tout cét heureux Aſſocié par un decret qu'on gardera plus inviolablement que tous les autres, de faire part de ce qu'il aura trouvé d'abord à ſon propre Patron, à moins qu'il n'en ſoit indigne, enſuite à tous les autres Confreres, connus ou inconnus, qui le viendront trouver, pourvû qu'ils faſſent connoître qu'ils ont gardé exactement tous les Reglemens; qu'ils ont travaillé ſans relâche; qu'ils ſont gens ſecrets, & incapables de faire jamais aucun mauvais uſage de la grace qu'on leur accordera.

En effet, comme il ſeroit injuſte, que chacun conſpirât à l'utilité publique, ſi chaque particulier n'en marquoit en tems & lieu ſa reconnoiſſance: Auſſi ſeroit-il tout-à-fait déraiſonnable de rendre participant d'un ſi grand bonheur, les traîtres, les lâches, & ceux qui craignent de mettre la main à l'œuvre.

Article III.

La maniere de le faire.

OR la maniere de communiquer ce secret, sera laissée entierement à la disposition de celuy qui le possede, de sorte qu'il luy sera libre ou de donner une petite portion de la Poudre qu'il aura faite, ou d'expliquer clairement son procedé, ou seulement d'aider par ses conseils ceux de ses compagnons; qu'il sçaura travailler à la faire. Le plus expedient sera de se servir de cette derniere methode, afin qu'autant qu'il se pourra, chacun ne soit redevable qu'à luy-même & à sa propre industrie d'un si grand tresor.

Pour ceux qui par une semblable voye s'en trouveroient enrichis, ils n'auront pas le pouvoir d'en user de la sorte à l'égard de leurs autres Confreres, non pas même de leur propre Patron, du moins s'ils n'en ont auparavant demandé la permission à celuy de qui ils auront été instruits; car le secret, est la moindre reconnoissance qu'ils lui doivent. Et celuicy même ne le permettra pas aisément, mais seulement à ceux qu'il en trouvera tres-dignes.

Article IV. & dernier.

L'employ qui en doit être fait.

ENfin l'usage & l'employ d'un si precieux trésor doit être reglé de la maniere qui suit.

Un tiers sera consacré à Dieu, c'est à dire sera employé à bâtir de nouvelles Eglises, & à reparer les anciennes, à y faire des Fondations, & à d'autres semblables Oeuvres pieuses, comme seroit par exemple la propagation de la Foy, pourvû qu'elle se fasse sans verser de sang humain; car la verité de la Religion Chrétienne, ne s'établit pas par les armes, mais par de bonnes raisons: JESUS-CHRIST n'a point envoyé ses Apôtres prêcher l'Evangile l'épée à la main, mais il a seulement voulu qu'ils fussent remplis du Saint Esprit, & qu'ils eussent le don des Langues pour se faire entendre de tous les Peuples.

Un autre tiers sera distribué aux pauvres, aux personnes opprimées, & aux affligées, de quelque maniere qu'elles le soient.

Enfin la derniere partie restera au Possesseur, de laquelle il pourra faire ses li-

beralitez, en aider ſes parens & ſes amis; & ce de maniere qu'il ne contribuë point à nourrir leur ambition, mais ſeulement autant qu'il eſt neceſſaire, pour qu'ils glorifient Dieu, qu'ils ſervent la Patrie, & qu'ils faſſent en paix leur ſalut. Qu'il ſe ſouvienne que dans un ſoudain changement de fortune rarement on ſçait garder de la moderation ; & même que juſques dans les Aumônes qu'on fait aux pauvres, ſi on ne les fait que par vanité, l'on peut trouver occaſion de ſe perdre.

FIN DES STATVTS & Regles de la Societé Cabaliſtique des Philoſophes inconnus.

LETTRES

LETTRES

DE

MICHEL SENDIVOGIUS,

Ou DE J. J. D. I. *

Communément appellé

COSMOPOLITE,

Sur la Theorie & la Pratique de la Pierre Philosophale.

* C'est-à-dire, Jean Joachim Destinguel d'Ingrofort.

PREMIER TRAITÉ,

De l'Art général de changer les Métaux les uns dans les autres.

PREMIERE LETTRE.

A Monsieur T. **** nouvel Associé dans la Compagnie des Philosophes inconnus.

Il le congratule de son Association, lui envoye les Statuts, & lui promet de l'aïder dans l'étude de cette Science.

MONSIEUR,

Vos Lettres m'ont fait un fort grand plaisir, aussi-bien que celles de Brutius

qui vous a ſervi de Patron, & qui depuis long-tems eſt nôtre Aſſocié : car elles m'ont appris avec une joye que je ne puis exprimer, que vous avez éré reçû dans nôtre Compagnie, laquelle j'ai grande envie depuis long-tems de voir établie en France.

Ce même Briſcius m'a parlé de vos mœurs en termes ſi avantageux, & vôtre maniere d'écrire tout-à-fait polie ſoûtient ſi bien tout ce qu'il me dit de vôtre eſprit, que je ne puis que je n'eſpere un bon ſuccés de tout ce qu'il a fait.

C'eſt dans cette veuë que je vous envoye volontiers les Statuts de nôtre Societé en Latin, comme vous me les avez demandé ; & je vous prie d'obſerver vulgairement tout ce qu'ils contiennent, & de recommander à ceux qui vous ſuivront de faire la même choſe.

Vous ſouhaitez que je vous donne de plus grandes lumieres ſur la Chymie, que celles que vous avez reçûës de vôtre Patron ; je le ferai, je vous le promets : mais ſçachez pourtant qu'il eſt néceſſaire que vous travailliez de vous-même, liſant, méditant & opérant ſans ceſſe, pour ajoûter de vôtre propre chef tout ce qui manque à ce que l'on vous a appris.

Au reſte, cela ne vous ſera pas bien difficile, puiſque vous avec la clef, & qu'il n'y a plus qu'à ouvrir la porte pour entrer dans le ſanctuaire de nos veritez.

Mais afin que vous y ayez encore moins de peine, je vous ferai connoître d'abord les écueils contre leſquels vous pourrez faire naufrage, & je vous expliquerai les termes ambigus qui me pourroient tromper. Que ſi en liſant vous trouvez quelques difficultez, ſur leſquelles vous me vouliez conſulter, je vous promets que je ne vous cacherai ni ne vous diſſimulerai aucun de nos Secrets; & il ne vous manquera que cette ſorte de ſcience experimentale, qui ne s'apprend qu'à l'œil & par la manipulation.

Car dans tous les Arts, & ſur tout dans le nôtre, il y a certaines choſes que des paroles ne peuvent bien expliquer, & où l'on a ordinairement plus beſoin de voir une démonſtration manuelle & une experience confirmée, pour ſçavoir ce dont on ne trouve que rarement une occaſion commode, & qui puiſſe répondre aux ſouhaits des Philoſophes.

Je vous prie de prendre en bonne part ces petits avertiſſemens, que

prend la liberté de vous donner celui qui eſt,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble Serviteur,
MICHEL SENDIVOGIUS.

A Bruxelles, le 9e Février 1646.

LETTRE II.

Il enſeigne quels ſont les bons Livres.

CE n'eſt pas ſans grande raiſon, mon cher Monſieur, que parmi un ſi grand nombre de Livres, tant des anciens, que des modernes, vous demandez le choix qu'il en faut faire. Car à la verité il y en a tres-peu de fidéles; & s'il y en a quelques-uns, ils ſont obſcurs, embaraſſez, & pleins de contradictions apparentes, quoi qu'en effet tous diſent la même choſe, & n'enſeignent qu'une même verité; mais en termes

hieroglyphiques, cachez & myſterieux, ſelon la coûtume de la Cabale. Car cét Art eſt tout Cabaliſtique ; & ce ſeroit un grand abus que de le traiter, en ſorte qu'il pût être apprís par les faux Philoſophes & les Sophiſtes.

Vous pourrez donc dans le grand nombre des Livres qui ſe trouvent, vous attacher à ceux que je vas vous nommer, laiſſant tous les autres comme inutiles ; puiſque poſſedant une fois le petit Poiſſon nommé *Remora*, qui eſt tres-rare pour ne pas dire unique dans cette grande Mer, vous n'aurez plus beſoin de pêcher, mais ſeulement de ſonger à la préparation, à l'aſſaiſonnement, & à la cuiſſon de ce petit Poiſſon.

Les principaux Auteurs entre les Anciens, ſont HERMÉS, dont tous les Ouvrages ſont de tres-grande conſequence pour l'intelligence de nôtre œuvre ; mais ſur tout deux de ſes Livres. Au premier, ſes Commentateurs ont donné pour Titre : *Le paſſage de la Mer rouge* ; & ils ont appellé le ſecond : *L'abord de la Terre promiſe*. Ces Livres ſont tres-rares, & ne ſe trouvent peut-être nulle part dans l'Europe, qu'à Conſtantinople, chez certains nommez Martiens,

où je les ai lûs & transcris d'un bout à l'autre pour le secours de ma memoire.

Parmi les Modernes, vous avez Paracelse, dont les Ecrits sont autant de lumieres. Mais si vous pouviez recouvrer son Codicile, qui est appellé, *Le Pseautier Chymique*, ou *Manuel de Paracelse*, vous auriez trouvé toute la doctrine de la Science Chymique, tous les mystéres de la Physique démonstrative, & de la plus secrete Cabale.

Ce Livre n'est pas si rare que ceux dont je viens de parler; car il se trouve dans la Bibliotheque du Vatican à Rome; & je l'ai veu ailleurs en plusieurs endroits, chez les Cabalistes & Curieux de nôtre Art: il n'est cependant pas commun, & on ne le rencontre pas par tout. C'est pourquoi je l'ai copié aussi pour mon usage; & je vous en envoyerois un exemplaire, si ce n'est que je vous dirai dans la suite tout ce qu'il contient, & d'une méthode même plus claire que la sienne. Il ne faut pas aussi négliger le *Traité des Teintures* du même Auteur.

En troisiéme lieu, Raymond Lulle est un de ceux que vous devez le plus souvent avoir en main; & entre tous ses Ouvrages, lisez sur tout son *Vade me-*

cum, & ſon Dialogue appellé *Lignum vitæ*, ou Arbre de vie, *ſon Teſtament*, & *ſon Codicile*, quoi que ces deux derniers Ouvrages de même que pluſieurs autres de cét Auteur, auſſi-bien que ceux de Geber & d'Arnaud de Villeneuve, ſoient remplis d'une infinité de fauſſes Receptes, & tous pleins de fixions inutiles, & d'erreurs ſans nombre, dont moi-même j'aurois peine à tirer la verité.

On a joint & ramaſſé enſemble quantité d'autres Auteurs aneiens, dont une partie eſt aſſez bonne, mais dont la plus grande partie eſt trompeuſe & ne vaut rien. Il y a encore une infinité d'autres Ouvrages ſans nom & ſans réputation, qui pourtant ont été traduits en d'autres Langues, & dont on ne peut bien juger, parce qu'on y a inſeré mille fautes en les traduiſant.

Entre les Ecrivains du moyen âge, le bon Zachaire, & Bernard Comte de la Marche-Treviſane, Roger Bacon, & un certain Anonyme, qui a fait un ramas des Sentences des Philoſophes, & dont le Livre s'appelle *le Roſaire des Philoſophes*, me paroiſſent contenir une bonne doctrine. Pour ceux de ces derniers tems,

je n'en eſtime aucun de fidéle, ſinon Jean Fabie, François de Nation, dans ſes Livres de la derniere Edition, les premiers étant pleins de fautes. L'Auteur de la *Phyſique reſtituée*, a quelque choſe de bon, mais mêlé de pluſieurs faux préceptes, & de ſentimens trompeurs.

Que ſi vous voulez avoir tout d'un coup une pleine & entiere connoiſſance de la Chymie, *nôtre nouvelle Lumiere Chymique, avec le Traité du Soûfre, & le Dialogue du Mercure*, vous doivent ſuffire, puiſqu'il n'y manque rien. Ayez donc ces Livres, liſez-les non pas une fois, mais cent. En certains endroits vous y trouverez quelques paſſages des Anciens mis comme hors d'œuvre, & d'autres qui paroiſſent contradictoires : Ce que j'ai fait à deſſein ; car en d'autres Livres vous verrez le tout concilié. Servez-vous-en donc. Adieu. A Bruxelles, le 9e Mars 1646.

LETTRE III.

Il lui promet de le ſatisfaire ſur ſes doutes.

MONSIEUR,

J'AY reçû le cahier que vous m'avez envoyé de Pageſien ; comme vous le nommez, traitant de toutes les parties de l'Art. On m'a auſſi rendu à même tems celui où ſont vos difficultez ſur cét Ouvrage, & celles que vous avez rencontrées dans la lecture de *nôtre nouvelle Lumiere Chymique.* J'ai lû l'un & l'autre avec attention. Le premier Traité, quoi qu'erronné dans les principes, ne laiſſe pas de marquer que l'Auteur a beaucoup de génie. Pour vos doutes, ils me font connoître la ſubtilité & la pénétration de vôtre eſprit. Je ferai ce que vous ſouhaitez de moi là-deſſus, & je vous écrirai dans les Lettres ſuivantes mon ſentiment d'un ſtyle dogmatique, puiſque vous le voulez ainſi. J'y mettrai

des preuves familieres de ce que j'avancerai ; je répondrai aux principales objections ; & quand il en sera besoin, je donnerai des exemples de tout, tirez de nos propres Ouvrages. Adieu. A Bruxelles, le 12e Mars 1646.

LETTRE IV.

Le Soûfre & le Mercure sont les Principes de la Pierre, mais non pas les communs.

MONSIEUR,

JE vous promettois dans ma derniere de vous dire mon sentiment sur la doctrine du Pagesien. Je vas donc dans celle-ci, & dans les suivantes que je vous écrirai le plus souvent qu'il me sera possible, examiner ce qu'elle a de bon & de mauvais. A la place de ses fausses maximes, j'en substituerai de bonnes ; & j'éclaircirai celles où il a laissé quelque obscurité.

Vous sçaurez donc que ce Pagesius,

ſuivant la méthode des Anciens, a tres-bien diviſé ſon Traité en deux Chapitres. Dans le premier il parle des productions naturelles, & ſur tout de celles des Mineraux. Dans le ſecond, il explique celles qui ſe font par Art, & particulierement la pratique de la Pierre des Philoſophes, par le moyen de laquelle on fait de l'Or & de l'Argent.

Tout ce que contient le premier Chapitre eſt aſſez bon ; mais ſon ſtyle eſt ſi reſſerré & ſi racourci, qu'il eſt aſſez difficile de prendre, en le liſant, une connoiſſance ſuffiſante des principes naturels des choſes, & ſans qu'il reſte bien des doutes.

Le ſecond a une verité ; c'eſt ſur ce qui regarde les principes de la Pierre, du moins les généraux. Il dit que c'eſt, 1°. un Mercure, mais different de celui qui eſt actuellement mineral ; & il veut qu'il n'ait point encore été déterminé à aucune des familles des mixtes inferieurs, c'eſt-à-dire, des Vegetaux, des Mineraux, ou des Animaux. 2°. Il joint à ce Mercure un Soûfre qui n'eſt pas le commun, combuſtible & puant ; mais un autre qui ait une forme ſpecifique & déterminée, laquelle il puiſſe imprimer &

communiquer audit Mercure par voye de fermentation. Tout cela eſt bien.

Mais preſque tout le reſte ne vaut rien, comme nous le verrons dans la ſuite. Adieu. A Bruxelles, le dix-huitiéme Mars 1646.

LETTRE V.

Ce Mercure ſe tire d'une ſubſtance chaude & humide.

MONSIEUR,

L'ORDRE demande que nous examinions l'article premier du ſecond Chapitre du Livre de Pageſien, dans lequel il s'applique à la recherche de la Fontaine Mercurielle. Il paſſe pour certain & pour indubitable chez tous les Philoſophes, que le Mercure eſt le veritable & prochain principe de tous les Mineraux, mais principalement des Métaux : & que ce Mercure eſt une vapeur chaude & humide. C'eſt ce que nous enſeignerons plus au long, quand nous aurons

fait avec nôtre Pageſien.

Il ne faut donc plus s'arrêter à chercher ce Mercure dans une Fontaine humide & froide, ou dans une Eau purement élementaire (comme dit fort bien cét Auteur ;) mais il la faut tirer d'un corps & d'une ſubſtance humide & chaude, à cauſe de la domination de l'air congelé. Telle eſt nôtre matiere, comme vous ne l'ignorez pas à preſent : d'où il vous ſera facile de juger de l'erreur dans laquelle eſt le Pageſien en ce point.

Mais pour ne lui pas ôter la gloire qui lui eſt dûë, il faut avoüer que je n'ai veu juſques à preſent perſonne qui ait approché de plus prés du but, puiſque cette ſubſtance qu'il indique, convient avec la vraye & naturelle ſubſtance qui contient le veritable Mercure, du moins dans les qualitez générales ; & qu'elle a preſque tous les caracteres marquez par les Philoſophes, par leſquels on connoît leur Mercure, & la ſource d'où il eſt tiré. En voilà aſſez ſur le premier article. Adieu, le 23e Mars 1646.

LETTRE VI.

Il ſe tire par la diſtillation.

MONSIEUR,

SUIVONS le Pageſien. Le ſecond article de ſon premier Chapitre tâche d'établir l'extraction du Mercure, & ſa préparation, qu'il fait plus myſtérieuſe qu'elle ne l'eſt en effet. Il ſe fonde ſur l'autorité de Raymond Lulle qu'il n'a pas bien entendu, ou ſur les préceptes de quelqu'autres Philoſophes qu'il applique mal. Il prétend qu'il ne faut prendre que la dixiéme partie de ſa magnéſie, qui eſt celle qui monte d'abord par la diſtillation, & qui ſeule doit être utile, comme étant ſeule la ſubſtance Mercurielle. Pour les neuf autres parties qui viennent enſuite en continuant la diſtillation, il les rejette comme inutiles. Il ajoûte que cette dixiéme partie gardée, doit être enfin remiſe ſur la terre reſtante aprés la diſtillation achevée, (laquelle

terre il appelle ſottement le ſel & le ſoûfre du Mercure,) juſqu'à ce qu'enfin par pluſieurs réïterées cohobations, inhumations, digeſtions & ſublimations qu'il décrit, ces deux ſubſtances ſoient unies.

Mais il ſe trompe groſſiérement. Car ce que les Auteurs nous diſent de la dixiéme partie contenant l'Eſprit, & des inhumations qu'il en faut faire dans ſa propre terre, ſe doit rapporter à toute autre choſe qu'à la préparation & extraction du Mercure, comme je ferai voir ailleurs.

Il ne faut point d'autres regles pour l'extraction & préparation du Mercure, que la ſimple diſtillation de la magnéſie, par laquelle l'Eſprit & l'huile ſont élevez enſemble, juſqu'à ce que les réſidences ſoient ſéches, que la ſéparation de l'Eſprit d'avec l'huile ſoit faite, & que la rectification de cét Eſprit réïterée pluſieurs fois, ſoit achevée. Mais je me reſerve à parler de toutes ces choſes plus au long dans la Pratique. Adieu. A Bruxelles, le 30e Mars.

LETTRE VII.

Il explique en quoi consiste l'homogénéité que doit avoir le Dissolvant avec l'Or.

MONSIEUR,

S'ENSUIVENT le trois & quatriéme article de l'écrit du Pagesien, l'un desquels assigne la miniére, d'où se tire le Soûfre Philosophique requis à l'œuvre. Il parle juste sur ce point; car ce Soûfre n'a point d'autre miniére que l'Or & l'Argent. L'autre article enseigne l'art de tirer ce Soûfre des entrailles, pour ainsi dire, des susdits Méraux. Et en cela, il est encore dans l'erreur.

En effet, il se sert pour cela d'un Dissolvant qui est héthérogéne à l'Or, ou d'un autre nature que lui, & qui par conséquent ne peut rien faire sur lui que de violent. Ce Dissolvant est une huile tirée par défaillance du Mercure commun sublimé plusieurs fois avec le Sel armo-

niac ; & cela eſt contre l'intention de la Nature, qui veut que l'Or & l'Argent, pour qu'ils ſoient propres à l'œuvre, ſoient diſſouts dans une eau douce & benigne, qui leur ſoit homogéne par homogénéité de principe, (comme parle la Cabale) non pas par homogénéité de choſe principiée, ou déja déterminée, comme le penſent fauſſement quelques perſonnes, qui ne ſont pas moins dans l'erreur que le Pageſien. C'eſt-à-dire, que ce Diſſolvant doit être de même nature, que cette matiére ou ſubſtance de laquelle immédiatement furent faits l'Or & l'Argent, avant qu'ils ſe fuſſent endurcis en Or ou Argent : (car il y a pluſieurs degrez ſubordonnez dans la compoſition des Mixtes, comme on le verra dans la ſuite.) Et ainſi l'on ne doit pas croire qu'il ſoit néceſſaire que le Diſſolvant doive être de la même nature que l'Or & l'Argent, tels qu'ils ſont actuellement.

Or il n'y a nulle ſubſtance dans la Nature qui puiſſe avoir une telle homogéneïté de principe avec l'Or & l'Argent, que nôtre Mercure tiré de la magnéſie que vous connoiſſez preſentement, parce que c'eſt une vapeur chaude & humide

qui n'eſt point encore déterminée ſous une des trois eſpéces des Mixtes inférieurs, ſçavoir des Mineraux, des Végetaux & des Animaux, & qui par conſequent eſt d'une compoſition plus ſimple d'un degré au moins, que n'eſt l'Or ou l'Argent, ou tout autre Mixte naturel.

Toute autre choſe, & même le Mercure du vulgaire dont ſe ſert le Pageſien, ſont déja réduits & ſpecifiez ſous une de ces trois familles. Et ainſi quoi qu'il ſemble avoir beaucoup de qualitez ſymboliques avec l'Or & l'Argent, il leur eſt pourtant tout-à-fait héthérogéne, parce qu'il a une nature & une difference ſpécifique, comme eux en ont une, mais qui n'eſt pas la même que la leur, en quoi conſiſte l'héthérogéneïté.

C'eſt donc nôtre Mercure, & non le vulgaire, qui doit ſervir de Diſſolvant à l'Or & à l'Argent, pour en tirer leur Soûfre : Et c'eſt-là une des erreurs du Pageſien. Adieu. A Bruxelles, le deuxiéme d'Avril 1646.

LETTRE VIII.

Il refute un certain procedé d'un Philoſophe.

MONSIEUR,

Le cinquiéme article veut que pour la confection de l'œuf Philoſophique, on prenne une once à peu prés de Soûfre d'Or ou d'Argent, avec une tres-petite quantité de ſon Mercure. Il prétend que ſes eſprits aprés pluſieurs diſtillations & cohobations, diſſolvent de telle maniere ledit Soûfre, l'ouvrent & le digerent, qu'ils en font ſortir toute l'humidité : ce qui eſt contre toutes ſortes de raiſons. Ainſi en prétendant faire le jaune myſtérieux de l'œuf, il ne produit qu'un monſtre. Car il ſoûtient que pour faire ce Jaune, il faut ſéparer pluſieurs fois le Soûfre d'Or ou d'Argent ; qu'il faut auſſi ôter le blanc de cét œuf, qui eſt la choſe fermentable ; c'eſt-à-dire, ſon Mercure, & ſon humidité naturelle néceſſaire pour

la génération. Et aprés tout cela, il croit pouvoir faire éclorre le Poulet Philosophique, ou la Caille Cabalistique.

Il n'est pas nécessaire d'examiner ici la fausseté de ces imaginations du Pagesien, puisque le plus ignorant peut de lui-même les appercevoir. Adieu. A Bruxelles, ce cinquiéme Avril 1646.

LETTRE IX.

Que le Feu extérieur doit toûjours être égal.

MONSIEUR,

LE sixiéme article de vôtre Auteur parle de la cuisson de l'œuf & du régime du feu, dont il distingue quatre degrez, lesquels il soûtient fortement devoir toûjours aller en augmentant : mais en verité cela ne sent gueres son Philosophe, s'il l'entend du feu actuel, comme apparemment il le pense. C'est ce qui me fait changer de sentiment à son égard : car j'avois crû d'abord qu'il vous avoit

insinué des erreurs dans les premiers articles pour cacher la verité, & pour plus adroitement vous tromper. Mais presentement je vois bien & avec douleur, qu'il est entierement dans ces sentimens-là, & que c'est-là l'interprétation qu'il donne aux passages des Philosophes.

Tout Homme un peu habile & experimenté sçait que les quatre degrez du feu, dont parlent les Philosophes, se rapportent au feu virtuel ou central du levain même, qui devant dans la suite surmonter ceux qui lui sont superieurs en proportion & volume, & l'emporter pardessus les qualitez naturelles du Mercure, doit faire cela peu à peu, & par quatre degrez de force differente qu'il acquiert successivement, & qui sont désignez dans lui par les quatre principales couleurs.

Mais comme le feu actuel extérieur, ne fait qu'exciter l'autre, c'est pour cela qu'il doit être continuel, & d'un degré tres-lent & égal. Voilà encore des erreurs du Pagesien. Adieu. A Bruxelles, l'onziéme Avril 1646.

⁂⁂

LETTRE X.

Que la fin de l'Art, c'eſt de perfectionner la Nature.

MONSIEUR,

APRÉS avoir examiné l'œuvre du Pageſien, il ne reſte plus qu'à vous mettre dans le bon chemin, & vous expoſer tout le fonds de la Science Hermetique ; laquelle auſſi-bien que vôtre Auteur, nous diviſerons en deux parties. La premiere, traitera de la Nature. La ſeconde de l'Art. Le tout eſt conforme aux principes de la Cabale, leſquels d'abord furent inſpirez par Dieu même à nos premiers Peres, & qui depuis ſont venus juſqu'à nous, non point par écrit, mais par tradition. En effet, que peut-on ſe propoſer de plus à propos dans cette Science, que de perfectionner la Nature, puiſqu'aprés tout, c'eſt-là l'unique fin de l'Art ? Or eſt-il que l'Art ne peut la perfectionner qu'en l'imitant, ni l'imiter

qu'en connoiſſant ſes manieres d'agir : Donc il faut premierement montrer quelles ſont les opérations de la Nature, & enſuite de quelle maniere l'Art les peut perfectionner. Le premier point a deux membres, dont le premier ſera employé à parler de la premiere création de toutes choſes. Le ſecond parlera des productions naturelles qui ſe font tous les jours. L'un & l'autre ſont également néceſſaires à ſçavoir à un Philoſophe qui s'applique à connoître la verité : parce que de même que l'Art imite la Nature, ainſi la Nature imite la création ; avec cette ſeule difference, que la création ne préſuppoſe rien d'exiſtant : la Nature au contraire préſuppoſe les principes ſimples ; & l'Art ſuppoſe auſſi les ſiens, mais compoſez ; & pour parler ainſi, déja principiez.

Il réſulte donc, pour finir cette Lettre, que la connoiſſance parfaite de l'Art dépend de celle de la Nature, tant de celle qui a reglé la premiere production du Monde, que de celle qui fait encore à preſent les diverſes générations. Que cela nous ſerve de préambule : d'oresen-avant nous allons entrer en matiere. Adieu. A Bruxelles, le 15e Avril 1646.

LETTRE

LETTRE XI.

Que la Création s'eſt faite par ſolution & coagulation, & que la Nature & l'Art la doivent imiter.

MONSIEUR,

IL eſt certain & reçû pour tres-veritable, non pas chez les Payens, mais chez les Chrêtiens, qu'il eſt un premier Auteur qui a crée dans le tems & de rien ce Monde materiel : (car c'eſt de celui-là ſeul que je parle, & non pas de l'intellectuel qui en fut comme l'idée.) Ils ne tiennent pas cependant que tout ce que nous y voyons, ſoit ſorti immédiatement de la main du Créateur ; mais ils veulent qu'il ait d'abord crée certaine matiere premiere, dont rien du tout ne lui fournit l'idée même ; & que de cette matiere par voye de ſéparation, ayent été tirez des corps ſimples, qui ayant enſuite été mêlez les uns avec les autres

par voyè de compoſition, ſervirent à faire ce que nous voyons.

Il paroît par là que par un effet admirable de la Providence, la Création a ſervi dés le premier moment de modéle à la Nature & à l'Art, puiſque dans toutes choſes que l'une produit, & que l'autre veut perfectionner, il faut (comme il eſt arrivé alors) que l'opération commence par la ſolution, & qu'elle finiſſe par la coagulation.

Il paroît encore que dans la Création il y a eu une eſpéce de ſubordination : ſi bien que les Eſtres les plus ſimples ont ſervi de principes pour la compoſition des ſuivans, & ceux-ci des autres, ſans que pourtant il ſoit néceſſaire d'admettre dans ces compoſez diverſes formes diſtinguées les unes des autres, qui puiſſent ſe ſéparer : Car la derniere forme qui conſtituë le Mixte, contient éminemment les premieres formes des corps ſimples, qui ne peuvent la quitter.

Or de ſçavoir combien de degrez il y a eu dans cette ſubordination de principes, c'eſt ce qui ne ſe peut pas dire aiſément. L'Ecole n'en admet que trois, ſçavoir la création de la Nature, la ſéparation des Elemens, & la compoſition

des Mixtes. Mais la Cabale, qui a receu ſes lumieres de Dieu même, & qui ſeule a bien compris le premier Chapitre de la Geneſe, admet à la verité trois degrez differens, qui répondent à ceux qu'établit l'Ecole : Sçavoir, 1°. la production d'une matiére premiere que rien n'a précédé : 2°. La diviſion de cette matiére en Elemens ; & enfin, moyennant ces Elemens, la fabrique & compoſition des Mixtes. Mais outre cela, elle fait encore bien d'autres ſubdiviſions, que nous allons expliquer par ordre. Adieu. A Bruxelles, le 21e Avril 1646.

LETTRE XII.

A proprement parler, il n'y a qu'un ſeul premier Element.

MONSIEUR,

PREMIEREMENT donc, Dieu créa la matiére de rien, non pas informe, comme le prétendent ſottement les

faux Philoſophes, mais ſous la forme (pour m'exprimer ainſi) d'une Eau primitive, qui ſeule a été proprement le premier Element & le premier Principe.

C'eſt de là que pluſieurs Philoſophes, non ſans raiſon, n'ont établi qu'un ſeul premier Element, auquel ils donnent les deux proprietez primitives, qui ſont d'agir & de ſouffrir, auſquelles répondent trois Actes primitifs : A ſçavoir, *l'Hyle*, ou le Corps ; *l'Archée*, ou l'Ame ; & *l'Azoth* médiateur entre l'un & l'autre : c'eſt cét Azoth ou Eſprit Univerſel, qui leur tient comme la place d'un ſerviteur. Et enfin ils ont aſſigné à ce premier Element les quatre qualitez, comme les premiers inſtrumens de toute action & paſſion. C'eſt-là le premier degré fondamental de la Geneſe. Adieu. A Bruxelles, le vingt-huitiéme. Avril 1646.

LETTRE XIII.

La distribution des quatre premieres qualitez.

MONSIEUR,

En second lieu. Par une distillation mystérieuse Dieu sépara cette Eau primitive en quatre parties & régions, qu'on a appellé *les Elemens*, quoi qu'à proprement parler ils ne soient pas tant des Elemens, que des parties d'un Element. Mais cependant parce qu'ils different un peu du premier, on leur peut donner le nom d'Elemens faits par un Element. Or ces Elemens sont doüez chacun de leurs qualitez dans un degré fort intense, comme l'on parle.

A raison de ces qualitez, chaque Element a ses proprietez. L'une des principales, c'est leur sympathie & leur antipathie. Car comme quelques-unes de leurs qualitez sont contraires, de là il arrive qu'ils sont dans un contin-

combat. Dans ce combat, ils perdent toûjours quelques parties ; & quand de ces parties il s'en trouvent pluſieurs enſemble qui ont une même qualité, ou du moins ſympathiſante, il ſe fait de cela un nouvel être comme par une ſeconde génération, & ce nouvel être participe à la Nature du Mixte & de l'Element.

Le tout ainſi expliqué, l'on voit pourquoi ces Elemens ſont appellez *Principes ſervans à la conſtitution des Corps.* On voit encore que nul Mixte ne peut être réſoût juſques dans ces Elemens, ſinon par la toute-puiſſance de Dieu, parce que les dernieres formes ne peuvent être comme ramenées dans la premiere : De même il ne ſe peut faire que tous les Elemens s'uniſſent immédiatement dans un ſeul Mixte, à cauſe de la repugnance de leurs qualitez, qui ont beſoin d'un certain milieu pour s'unir.

Prenez garde que j'ai dit que tous les Elemens ne s'uniſſent pas ; car je ſçai bien que quelques-uns s'uniſſent, ſçavoir ceux dont les qualitez dominantes ne ſont pas oppoſées, comme nous allons le voir en expliquant le ſecond degré de la Création. Adieu. A Bruxelles, le 3e May 1646.

LETTRE XIV.

La formation des Cieux de la quinte-essence des Elemens.

MONSIEUR,

En troisiéme lieu Dieu a tiré comme la quinte-essence de ces Elemens ; c'est-à-dire, que par une rectification mystérieuse, il en a séparé les parties les plus pures : Et c'est de ces choses qu'il a fait les Cieux & les Astres, non point par voye de composition ou de coagulation, ce qui marqueroit un mélange contraire à ce qui s'est fait, mais par voye de concretion & de condensation.

Car les Cieux ont été faits des plus pures parties de l'Eau : quelques-uns des Astres, des plus pures parties de l'Air : les autres, de la partie la plus claire du Feu ; & les derniers enfin, des parties de la Terre les plus subtiles & les plus polies.

Cette hypothéſe ſe démontre par la ſeule lumiere naturelle. Car il n'y a point de Payſan ſi peu verſé dans la connoiſſance de la Nature, qui ne voye que la Lune eſt opaque ; qu'elle n'a point de lumiere par elle-même ; qu'elle l'emprunte du Soleil ; & que par conſequent cette Planette tient fort de la Terre, la Terre étant le ſeul des Elemens qui ſoit opaque.

Au contraire, on voit que le Soleil eſt lumineux ; & par conſequent qu'il eſt d'une nature de feu, veu particuliement que c'eſt lui qui communique la lumiere & la chaleur aux autres corps. Car la lumiere eſt une proprieté qui ſort de ſon eſſence, & qui toûjours l'accompagne, quoi qu'elle ne paroiſſe pas toûjours, à cauſe de l'interpoſition des corps opaques. De là vient que pour exprimer le Feu, on ſe ſert quelquefois du mot de *Lumiere* : comme au contraire, celui de de *Feu* déſigne à ſon tour la Lumiere ; comme dans la Geneſe, où la création du Feu eſt exprimée par celle de la Lumiere.

La même hypothéſe ſe confirme encore par les corps faits de la quinteeſſence de l'Air. Ce ſont de certaines

Eſtoiles

Estoiles pâles, & qui paroissent des corps transparens, recevant leur lumiere du Soleil, à peu prés comme un verre qui en est pénétré, ou comme l'air même dont ils ont été faits.

Ajoûtez à tout cela, que si l'on n'admet pas cette sorte de génération des corps célestes, on ne peut dire pourquoi un même Astre a tantôt des influences chaudes, & tantôt des froides, selon les approches & les aspects des Planettes, dont les qualitez sont differentes, ni comment ils peuvent produire dans les corps inferieurs tant de divers changemens. Mais dans cette opinion la chose est aisée, puisque les qualitez des Elemens peuvent proceder aisément des Elemens mêmes, & se faire sentir par tout où elles se trouvent.

Enfin vous pourrez voir plus de preuves encore de cette verité dans nôtre Harmonie, que nous avons mis entre les mains de Bréchius pour être imprimée, & où tout ceci est démontré bien amplement.

Mais une des choses qui merite plus nos réfléxions, c'est ce qu'on remarque dans les Corps célestes : comme par exemple, que chacun d'eux se meut sans

ceſſe d'un mouvement égal, different néanmoins de celui d'un autre Aſtre : afin que tous enſemble venans par là à faire comme differentes figures, & à ſe trouver en divers aſpects, ils jettent ſur les Corps d'ici-bas des influences, par leſquelles ils ſe trouvent concourir aux actions de la Nature, aux mouvemens, aux générations & corruptions, tant univerſelles, que particulieres : leſquelles enfin font la varieté des Tems & des Saiſons, les durées des choſes, & pluſieurs autres effets.

Et ici finit la ſolution ou ſéparation de la matiere. Parlons de la compoſition ou coagulation ; laquelle (comme nous l'avons déja inſinué) ſuppoſe l'union de pluſieurs parties diverſes ; & ce ſera là nôtre matiere prochaine. Adieu. De Bruxelles, le 9e May 1646.

LETTRE XV.

L'origine des trois Principes Chymiques.

MONSIEUR,

QUATRIE'MEMENT donc, Dieu de ces premiers Principes en fit des ſeconds, qu'on peut appeller *Principes principiez*, ou *Mixtes ſuperieurs*, parce qu'ils tiennent comme le milieu entre les Elemens, & les derniers Mixtes.

Les ſeconds Principes ſont, 1°. le Soûfre, qui eſt une ſubſtance compoſée de feu & d'air mêlez & unis par l'extrémité de la chaleur, qui eſt une qualité commune à l'un & à l'autre. 2°. Le Mercure, qui eſt fait d'air & d'eau unis par l'humidité, (qualité qui ſe rencontre dans tous les deux.) 3°. Le Sel compoſé d'eau & de terre par un agent qui leur eſt commun, ſçavoir la froideur. Or ces ſeconds Principes ont des proprietez qu'on peut diviſer en communes

& en particulieres.

Les communes ſont, qu'ils ſervent comme de milieu pour raſſembler dans les Mixtes deux extrémitez oppoſées : c'eſt-à-dire, que par leur moyen les Elemens de qualitez antipatiques dominantes s'uniſſent dans un même Mixte de l'une des trois familles. Car quoi qu'il ſemble que cette union eût pû ſe faire, moyennant les qualitez ſymboliques ; cependant il étoit peu conforme à la maniere d'agir de la Nature, & aux loix que Dieu lui a impoſées, que ces contraires ſe trouvaſſent enſemble dans les derniers Mixtes, ſans s'être veus auparavant aillcurs, & avoir fait quelque alliance dans des Corps qui fuſſent moins compoſez.

Ajoûtez que tant de divers temperamens, & des conſtitutions auſſi differentes qu'on en voit dans les Mixtes, n'euſſent pû ſe faire ſans cette eſpéce de mediation, au moins elles n'euſſent pû durer long-tems. Les proprietez particulieres ſeront expliquées dans la Lettre ſuivante. Adieu. A Bruxelles, le 15e May 1646.

LETTRE XVI.

Leurs proprietez particulieres.

MONSIEUR,

CES proprietez particulieres des ſuſdits Principes ſont differentes, & elles meritent bien que l'on y faſſe attention.

Celles du Soûfre ſont d'être le ſiége de la chaleur naturelle, ſa nourriture & ſon entretien : de recevoir immédiatement en ſoi les influences chaudes & ſéches des Aſtres, & enſuite de les communiquer aux Corps dans leſquels il ſe trouve : de contenir les odeurs & la teinture de toutes choſes, & de recevoir les actions qui en viennent dans le mélange des Mixtes.

Celles du Sel ſont d'être dans les Corps la ſource de toute coagulation, & de diſpoſition à ſe coaguler ; car c'eſt lui qui ſerre & ramaſſe enſemble en forme ſolide les autres Principes : d'ouvrir les choſes les plus dures, lorſqu'il eſt ap-

plus ou moins selon la quantité du Mercure, & selon qu'il vient à remuer les Sels dans lesquels consiste le lien des parties homogénes du Composé, en quoi il est aidé par l'action & la force qu'il reçoit des Sels étrangers : de contenir la saveur & le goût des choses qui en ont, de la leur communiquer, & de la recevoir de dehors.

En effet, quand une fois les parties de quelque Animal que ce soit, viennent à perdre leur Sel, elles perdent à même tems leur saveur : car c'est lui qui pique & qui est piqué dans tous les mouvemens de l'appétit. Une de ces proprietez encore, c'est de recevoir les influences chaudes & humides.

Celles du Mercure sont d'être le siége de l'humide radical, de l'entretenir & de le nourrir dans tout ; de recevoir toutes les influences froides & humides, & de soufffrir les impressions des Corps dans lesquels dominent ces qualitez : de les communiquer aux autres parties du Corps où il est, de résoudre le Sel ; & ainsi d'aider à la solution de tout ce qui est solide.

Voilà quelles sont les proprietez des seconds Principes, ou Principes princi-

piez. Nous passerons dans la suite plus loin. Adieu. A Bruxelles, le 21e May 1646.

LETTRE XVII.

Ce que c'est que le sperme de la Nature, & le menstruë du Monde.

MONSIEUR,

CINQUIEMEMENT. De ces trois Principes Dieu en a formé deux autres, qu'on peut appeller encore *Principes principiez*, ou *seconds Mixtes*, parce qu'ils se font d'autres Principes. Ce sont, 1°. le sperme de la Nature : 2°. le menstruë du Monde. Or comme ces deux Principes subalternes retiennent les proprietez de ceux dont ils sont faits, aussi en gardent-ils le nom, sçavoir de Soûfre & de Mercure. Le sperme s'appelle *le Soûfre*, & le menstruë *Mercure*. Mais outre les susdites proprietez, ils en ont encore acquis de nouvelles par ce nouvel état. Car le Soûfre qui auparavant étoit

échauffé, à cauſe de la chaleur naturelle qu'il contenoit, par le mélange qui ſe fait de lui avec le Sel, devient coagulatif & fixatif ; & c'eſt pour cela qu'il eſt appellé par les Philoſophes, *le Soûfre vif.* De même le Mercure, qui dans ſon origine eſt froid, ici (à cauſe de ſon union avec l'Air congelé, lequel lui eſt apporté par le Sel) devient chaud & humide, & beaucoup mieux digeré ; & c'eſt ce qui le fait nommer, *le Mercure vif.*

Les proprietez qui ſuivent la forme nouvelle de ces deux Mixtes, ſont comme celles ci-eſſus, ou communes, ou particulieres. Les communes ſont, qu'ils ſoient des Mixtes ſubalternes du ſecond ou moyen ordre.

Les particulieres ſont premierement du Soûfre, de contenir en ſoi les ſemences, tant primitives, que celles de la ſeconde claſſe, dont je parlerai dans la ſuite : non pas qu'elles ſoient toutes dans lui confuſément, mais diſtinctes & avec ordre, ſelon la nature & condition des lieux, dans leſquels comme dans les reins de la Nature & dans ſes vaiſſeaux ſpermatiques, il a reçû ſa derniere digeſtion, & ſa détermination ſpecifique, avec la

force de ſe multiplier; & c'eſt pour cela qu'il eſt appellé *le Sperme de la Nature.*

C'eſt encore ce même Soûfre vif qui introduit les ſemences dans une matrice proportionnée, & là les diſpoſe pour faire leurs offices pour la génération : d'où vient qu'on lui attribuë l'énergie de la faculté maſculine, comme s'il étoit une racine qui attirât l'Eſprit Mercuriel du menſtruë. Qualité qui lui a encore fait donner le nom *d'Aimant, d'Acier,* & autres ſemblables.

Secondement, les proprietez ſingulieres du Mercure, ſont de contenir le Mercure dont j'ai parlé ci-deſſus, mais plus cuit & digeré, & dans une diſpoſition prochaine à recevoir les actions des ſemences & la fermentation, afin qu'il ſoit changé & coagulé ſelon leur exigence ; & enfin qu'il ſe convertiſſe avec les alimens dans la ſubſtance de tout ce qui prend nourriture, comme s'il en étoit une naturelle lui-même. Voilà d'où lui eſt venu le nom de *Menſtruë du Monde*. Adieu. A Bruxelles, le premier de Juin 1646.

LETTRE XVIII.

Ce que c'eſt que l'Eſprit Vniverſel.

MONSIEUR,

SIXIE'MEMENT. Ces deux derniers Principes ont ſervi à Dieu à en faire un dernier, qui retient auſſi le nom de *Mercure*, quoi qu'il ait en ſoi les trois Principes ſuſdits, qui ſont conjoints avec lui phyſiquement & inſeparablement. Mais parce que les marques du Mercure ſont dans celui-ci celles qui dominent & qui apparoiſſent le plus aux ſens, à ſçavoir l'humidité aqueuſe, & certaines parties ſubtiles de terre intimement jointes avec l'eau, cela eſt cauſe qu'on l'appelle plûtôt Mercure, que Sel ou Soûfre.

Néanmoins ſelon les divers degrez de digeſtion qu'il acquiert, il change de nom, de nature & de proprietez : Car par exemple, s'il paſſe juſqu'à la digeſtion du Soûfre vif, il devient Soûfre veritable ; & alors il en portera le nom.

Mais tandis qu'il demeure dans l'état & dans le temperament du Mercure, il n'eſt point nommé autrement que Mercure. Voilà pourquoi le Mercure eſt appellé Hermaphrodite, & Prothée, parce qu'on dit de lui qu'il eſt mâle & femelle, & pluſieurs autres choſes ſemblables.

Ses proprietez ſont premierement, d'être le dernier des Principes principiez, ou de ceux qui ſe font d'autres Principes : d'où vient qu'il eſt la matiere prochaine, dans laquelle tant dans la premiere, que dans la derniere génération, ſe font & ſe multiplient tous les Mixtes, moyennant l'action des ſemences, tant univerſelles, que particulieres; le tout par voye de fermentation, & ſelon la diverſité des natures & des ſemences.

Secondement, de donner aux choſes conçûës & produites, nourriture & accroiſſement de ſa propre ſubſtance même : d'où vient qu'il eſt appellé par les Philoſophes, *la mere & la matrice des choſes.* Il a encore divers noms, ſelon les fonctions differentes qu'il exerce; & ſelon qu'il eſt agent ou patient : mais le principal, & qui ſera celui par lequel je le marquerai dans la ſuite, eſt celui

d'Eſprit Univerſel; parce que quoi qu'il ait corps & ame, cependant comme ce corps eſt tres-ſubtil, & preſque tout ſpirituel, il mérite mieux d'être nommé Eſprit que Corps : & parce que ſon ame ou ſa partie active, ne paroît point aux ſens, elle s'appelle plûtôt Eſprit qu'Ame.

Aprés tout ce que nous avons dit juſqu'ici, pour repaſſer un peu ſur tant de veritez, il faut avoüer que veritablement tous ces Principes principiez ſont plus compoſez, que les Principes principians qui ſont les Elemens ; mais ils ne laiſſent pas pourtant d'être mis entre les Corps ſimples, & cela avec juſtice. En effet, ils ſont de condition pareille aux Elemens, en ce que nul Corps ne peut être réſout en ces Principes principiez, non plus que dans les premiers Elemens, ſi auparavant il n'a comme dépoüillé cette forme qui le faiſoit être tel Mixte & en telle famille, & s'il n'a été réduit en cette même ſimplicité qu'il avoit avant ſa coagulation.

Quoi que puiſſent dire au contraire les faux Chymiſtes, ils n'ont pour ſe détromper qu'à faire réfléxion, que ce qu'ils ſoûtiennent a quelque choſe de contradictoire. Car ils aſſeurent que les facul-

tez moyennes de leurs trois Principes, Sel, Soûfre & Mercure, se trouvent aprés la résolution les mêmes en espéce qu'elles étoient dans les Corps dont ils ont été tirez, sans autre difference, sinon qu'ils croyent qu'ils ont acquis un plus grand degré de force dans ceux-là que dans ceux-ci. Mais il est impossible que ces facultez soient les mêmes, si ces trois Principes ne retiennent la forme substantielle des Corps où ils étoient ; parce que ces facultez dont ils étoient alors participans, sont des accidens inséparables de ces Corps, lesquelles demeurant ainsi, prouvent évidemment que la forme substantielle de ces Corps est demeurée aussi. Car prenez garde, s'il vous plaît, que si lesdits Principes ne pouvoient être réduits à leur simplicité premiére, alors leur forme substantielle seroit réduite à rien, ou bien elle demeureroit suspenduë hors de son sujet : ce qui naturellement ne peut être. Elle n'est pas réduite à rien, puisque ses accidens subsistent selon eux : il faut donc que ces trois Elemens l'ayent encore. Et ainsi ces Principes ne sont pas réduits à la derniere simplicité.

Vous m'objecterez qu'une génération

ne ſe peut faire ſans deſtruction de la forme ancienne, puiſque la génération d'une choſe eſt la deſtruction de l'autre dans les Mixtes : mais cela ne fait rien contre moi, parce que dans le même moment que la vieille forme ſouffre corruption, une nouvelle s'introduit, qui eſt en compoſition de même degré que le Mixte inferieur qui ſe produit, & non jamais plus ſimple ou moins compoſée. Le ſujet de cette forme ancienne n'en eſt donc pas dépoüillé, & l'on ne peut pas dire qu'il y ait eu un momenr où ce Mixte ſoit déchû de ſon degré de compoſition, & qu'il ſoit retourné à une forme ſubſtantielle complete, plus ſimple que la premiere. Condition cependant qui ſeroit néceſſaire pour établir cette annihilation de la vieille forme, que nous nions.

J'ai dit, à une forme complete, parce qu'il y a quelques formes ſubſtantielles incompletes : comme par exemple, les ames raiſonnables, leſquelles ſéparées de leurs ſujets & de leurs matieres, perdent quelques degrez de leur compoſition.

Quoi que pourtant la ſéparation parfaite deſdits Principes ne ſe faſſe point, il ne faut pas nier qu'il n'y en ait quel-

qu'une d'impropre & d'imparfaite. L'expérience nous le montre tous les jours dans les distillations, dans lesquelles des substances répondantes ausdits Principes, sortent en même nombre qu'eux, mais eu ordre retrogradé. Davantage même, il est nécessaire que cela arrive, puisqu'autrement ce seroit en vain qu'on chercheroit le Soûfre de l'Or & de l'Argent, nécessaire pour faire la Pierre. Adieu. A Bruxelles, ce 6e Juin 1646.

LETTRE XIX.

Origine des semences primitives, pour la production des espéces.

MONSIEUR,

En septiéme & dernier lieu. De ce Principe Dieu a fait immédiatement les Mixtes des trois Familles, animale, vegetale & minerale, quelque infinité qu'il puisse y avoir en chacune ; & le tout en cette maniere.

Dudit Esprit Universel, ou d'une por-

tion d'icelui, cuite & digerée juſqu'à la tempérie du Soûfre, il a fait en chaque Famille une quantité innombrable de petites ſemences, ou de ferments de diverſes eſpéces, qu'il a diſtribuez tant dans l'Air, que dans l'Eau & dans la Terre, à peu prés ſelon que le Tréſor inépuiſable de ſa Sageſſe lui en a fourni les idées. J'appelle ces ſemences, *Semences primitives*. De quelques-unes d'icelles, (car il y en a pluſieurs comme en reſerve, & qui ne travaillent point,) unies encore avec ledit Eſprit Univerſel, mais digeré ſeulement, & cuit juſqu'à la tempérie du Mercure, il a formé des individus, avec une diverſité de ſexe, maſculin & fœminin. Dans un de ces ſexes, il a comme fait germer les ſemences ſecondes & particulieres, propres à multiplier ſon eſpéce : Et dans l'autre, il a mis le menſtruë, ou *l'Hyle* particulier auſſi, qui eſt comme le principe materiel & paſſif de ſon eſpéce. Car outre une infinité de proprietez dont il a enrichi chaque individu, il leur a ſur tout donné celles de ſe multiplier, par l'entremiſe du mâle & de la femelle.

Mais afin que cela s'entende encore mieux, il faut ſçavoir que Dieu a établi qu'il

qu'il y eût deux manieres de multiplication, l'une premiere & principale, & l'autre comme par ſubſtitution. C'eſt dequoi je parlerai dans la Lettre ſuivante. Adieu. A Bruxelles, le neuviéme Juin 1646.

LETTRE XX.

Multiplication des individus de chaque eſpéce, par des ſecondes ſemences.

MONSIEUR,

LA multiplication primitive & principale, eſt celle qui ſe fait par la force & l'action des ſemences primitives, dont j'ai ci-deſſus parlé. La multiplication ſeconde & ſubordonnée, & laquelle je prétens ici marquer, eſt celle qui ſe fait par la force & l'action des ſemences particulieres, procedantes immédiatement de chaque individu. L'une & l'autre a ſes termes & ſes fins où elle tend.

Le premier terme, c'eſt de multiplier

ſimplement la ſemence & le menſtruë : c'eſt-à-dire, que par la ſemence qui agit ſur l'Eſprit Univerſel, il eſt converti dans une autre ſemence pareille à celle qui convertit : Et par le menſtruë, dans un autre menſtruë de même nature que le premier.

Le ſecond terme ou la ſeconde fin, c'eſt de multiplier l'eſpéce : c'eſt-à-dire, que par cette multiplication ce n'eſt plus dans la ſemence ou dans le menſtruë qu'eſt changé l'Eſprit Univerſel, mais dans l'individu d'une eſpéce, ſelon l'exigence de la ſemence particuliere ou primitive qui agit ; & par cette double action s'acheve la génération parfaite.

Outre cela, il y a encore un troiſiéme terme de cette force multipliante, par lequel l'individu produit eſt perfectionné, nourri, augmenté, ſelon ſon état & ſa nature : ce qui ſe fait non pas par l'action de la ſemence, mais par l'odeur ou la vertu active de la forme ſubſtantielle, qui agit encore ſur le même Eſprit Univerſel. Mais ce terme ne regarde pas la génération.

Ces trois termes ou ces trois modes de la multiplication, ſe font par mâle & femelle, mais de differente maniere ; car

le premier & le troiſiéme s'exercent disjonctivement, c'eſt-à-dire, ſans qu'il y ait concours de deux diſtinguez qui agiſſent l'un ſur l'autre : d'où vient qu'à proprement parler, on ne devroit pas dire que ce fût action de mâle & de femelle. En effet, les fonctions du mâle & de la femelle ſont ou ſingulieres, ou communes. Les communes, ſont de s'accoupler & ſe joindre. Les ſingulieres, ſont du mâle, pour contenir en ſoi le ſperme : de la femelle, pour contenir en ſoi le menſtruë, pour recevoir le ſperme & la ſemence du mâle ; & quand elle l'a reçû, pour lui former ledit menſtruë, tant pour la conception de ce nouvel individu, que pour ſa nutrition.

Maintenant pour revenir à nos deux ſortes de multiplications : Elles conviennent toutes deux & leurs trois termes auſſi, c'eſt-à-dire leurs fins, aux trois Familles des Mixtes inferieurs. Mais quoi qu'en penſe la Philoſophie vulgaire, il eſt pourtant vrai que ce n'eſt pas de la même maniere. Car la multiplication primitive eſt le propre des Minéraux, & c'eſt par elle qu'ils ſe multiplient tous les jours dans la terre : Elle ſe trouve encore dans les Vegetaux, puiſque

c'eſt en cette ſorte qu'il s'en produit plusieurs, mais moins & plus rarement que des Mineraux : ſur tout, s'il s'agit de Vegetaux parfaits, & non de ceux qui ne ſont que comme les excremens de ce genre d'Eſtres. Mais pour dans les Animaux, on ne l'y voit gueres, parce que les Animaux parfaits ne viennent que rarement, & preſque jamais par cette voye de génération.

La ſeconde multiplication & ſubordonnée appartient proprement aux Animaux. Elle eſt auſſi ordinaire dans les Vegetaux, mais pas tant que dans les Animaux ; & jamais ſans le ſecours de l'Art, on ne la voit dans le genre Mineral.

De plus, il eſt à remarquer que ce n'eſt pas aux mêmes conditions & avec les mêmes circonſtances, que ces deux ſortes de multiplications s'exercent dans ces trois régnes ; il y a bien de la diverſité, ſelon les differentes proprietez de chaque Famille. Ce ſera le ſujet de la Lettre ſuivante. Adieu. A Bruxelles, le 15e. Juin 1646.

LETTRE XXI.

Difference de la génération, selon les trois ordres d'Estres.

MONSIEUR,

LA premiere difference est, en ce qui concerne le mâle & la femelle, qui dans lesdites Familles ne sont pas de la même maniere. Car dans la Famille Animale Dieu ayant donné aux Animaux parfaits la faculté de se mouvoir, par laquelle ils peuvent engendrer & exercer leurs autres fonctions, il a aussi voulu donner à chacune de leurs espéces un mâle & une femelle déterminée.

Or comme dans le genre Vegetal & dans le Mineral il n'y a point de faculté motrice, & que les individus de ces deux Familles ne peuvent pour cela se mouvoir ni se joindre ensemble, Dieu ne leur a donné qu'une femelle, qui se trouve par tout, & s'approprie également à toutes les deux. Cette femelle n'est sembla-

ble en eſpéce ni à l'une ni à l'autre de ces Familles ; mais elle convient avec elles en genre ſeulement, lequel eſt celui qui eſt immédiatement au deſſus d'elles, ſçavoir le genre de Mixte ſubalterne.

Cette femelle eſt donc nôtre Eſprit Univerſel. C'eſt pourquoi autant qu'il y a de ſemences primitives en chaque région des Elemens, & autant qu'il ſe trouve d'individus dans ces deux Familles, autant y a-t-il de mâles : au lieu que pour tous il n'y a qu'une ſeule femelle.

La ſeconde difference conſiſte dans la diverſité des fonctions de l'un & de l'autre ſexe, laquelle eſt grande dans ces trois Familles, principalement en ce regarde la fonction commune de la copulation. Car les Animaux de leur propre mouvement, & par la ſeule impulſion de l'Archée, ſans l'induſtrie de l'Art s'approchent l'un de l'autre, lorſque certain appetit naturel qui leur a été donné pour les exciter à cela, les y porte. De là vient qu'ils ont reçû de la Nature des inſtrumens propres pour ſe joindre & pour engendrer, leſquels ſont diſtinguez dans le mâle & dans la femelle.

Quoi que les Vegetaux ſemblent faire en quelque façon la même choſe, lorſqu'ils

produiſent des fruits meurs qui tombent dans la matrice de leur femelle, ils ont pourtant beſoin, pour que cela ſe faſſe ſeurement, du ſecours de l'Art.

Pour les Mineraux, il eſt vrai que quant à ce qui regarde la multiplication primitive, ils s'uniſſent ſans le ſecours de l'Art : Mais dans la ſeconde multiplication, laquelle touche de plus prés les Philoſophes, la main de l'Artiſte y eſt néceſſaire, & ſon opération doit y intervenir. De là vient que ni les Vegetaux, ni les Mineraux, n'ont point d'inſtrumens deſtinez à la conjonction ni à la génération : l'Eau leur ſert comme de matrice à la femelle, & la Terre leur tient lieu de ſon ventre.

Il y a encore quelque diverſité dans les offices particuliers : mais parce que cette connoiſſance ne ſert de rien à nôtre affaire, je l'obmets pour abreger le tems, & pour paſſer au reſte à la premiere fois. Adieu. A Bruxelles, le 21e Juin 1646.

LETTRE XXII.

Suite du sujet de la précédente.

MONSIEUR,

LA troisiéme difference se prend du côté de l'Esprit Universel, & de la disposition ou préparation qu'il doit avoir lors de la multiplication. Pour la primitive & ses propres termes, il n'y a nulle difficulté : car on n'y requiert aucune autre disposition de l'Esprit Universel, que les degrez de digestion décrits ci-dessus ; parce que dans cette espéce de multiplication, il y a cela de commun aux trois Familles : Que si l'Esprit Universel est arrivé jusqu'à la temperie du Soûfre, lorsqu'il se joint aux semences primitives il s'assimile à elles, & se change en semence : Que s'il n'est qu'au degré du Mercure, il sert alors à multiplier l'espéce ; c'est-à-dire, qu'il se fermente, & est changé dans un individu d'une espéce, selon l'exigence de la determination

détermination de la ſemence primitive qui agit ſur lui.

Mais ſi l'on regarde la ſeconde multiplication, ſon effet & ſes termes, la préparation que doit y avoir l'Eſprit Univerſel eſt bien differente dans les trois Familles : Car dans les Animaux, il en requiert une autre que les précédentes, pour que les trois termes ſuſdits de cette multiplication s'accompliſſent en eux. Cette préparation, c'eſt d'être digeré par l'Animal même dans ſes entrailles. C'eſt pour cette raiſon que Dieu a ordonné que les Animaux reſpiraſſent. Par là l'Eſprit Univerſel eſt attiré de l'air, où il eſt en abondance dans le corps dudit Animal. Y étant, il s'y digere ; il y prend l'odeur, la teinture, & la nature de la forme ſubſtantielle : & enfin une petite portion de cét Eſprit, pour accomplir l'effet du premier terme de cette multiplication, ſe remuë avec la ſemence, & ſe change enſuite en ſemence même.

Pour l'effet du ſecond terme, il ſe mêle dans les entrailles de la femelle avec l'humidité du menſtruë ; & à la fin, il ſe change en lui.

Enfin pour l'effet du troiſiéme, il ſe mêle avec les alimens, il les diſſout, il

eſt tranſmué par eux ; & le tout enſemble ſe trouve à la fin converti en chyle, en ſang, & dans la ſubſtance de l'Animal.

Dans les Vegetaux, il demande une digeſtion vegetable pour l'effet de l'un & de l'autre terme. Elle ſe fait dans le cœur du Vegetal ; & à cette fin, Dieu a créé une magnéſie dans toutes les Plantes, que le vulgaire appelle, *la moëlle de la Plante*. Cette magnéſie attire de la terre le ſuſdit Eſprit, où il réſide en abondance : car par la continuelle agitation des vents, il eſt pouſſé dans ſes poles.

Dans les Mineraux, il ne faut à cét Eſprit Univerſel autre préparation ſpecifique, que de le ſéparer de la magnéſie, & le purger : car ainſi il devient propre à l'effet du premier terme ; mais par le ſecond & le troiſiéme, la digeſtion métallique lui ſuffit. Adieu. A Bruxelles, le 26^e^ Juin 1646.

LETTRE XXIII.

Suite du ſujet de la précédente encore.

MONSIEUR,

LA quatriéme difference ſe prend de l'effet du troiſiéme terme, qui n'eſt pas le même dans toutes les trois Familles. Car dans les Animaux & les Vegetaux, s'il ſe rapporte au premier acte, il augmente la quantité par extrapoſition ; parce que ni la ſemence, ni le ſang, ni autres choſes ſemblables, qui ſont plûtôt des inſtrumens des actions vitales que des parties du vivant, ou tout au plus qui n'en ſont que des parties étrangeres, ne prennent pas accroiſſement comme celles du vivant même. S'il ſe rapporte au ſecond acte, la quantité & la maſſe s'augmentent par intuſſuſception ; & à même tems la qualité ou la vertu intérieure croît en intenſion.

Mais dans les Mineraux, s'il ſe rap-

porte au premier terme, il augmente leur volume & leur quantité ; & cependant leur vertu intérieure croît encore en intenſion : Que s'il ſe rapporte au ſecond terme, loin d'augmenter la quantité, il la diminuë ; & avec cela, il ne laiſſe pas de faire croître encore la vertu intérieure.

La cinquiéme difference ſe prend du côté de la fin de la formation, qui eſt fort diverſe dans leſdites Familles. Car dans les Animaux & les Vegetaux pour l'effet de l'une & l'autre multiplication, le premier & le dernier terme ne reçoivent qu'une ſimple perfection d'aſſimilation, parce que le ferment acquiert toutes les qualitez, & les parties même de la forme fermentante, c'eſt-à-dire de la ſemence ou du menſtruë. Le ſecond terme ne finit pas dans la ſimple aſſimilation, parce que le ferment y acquiert certaine qualité, outre la forme du levain, c'eſt-à-dire de la ſemence : marque de cela, c'eſt que l'on ne peut pas dire, par exemple, que la ſemence de l'Homme ſoit l'Homme même.

Dans les Mineraux, l'un & l'autre terme aboutit à la ſimple aſſimilation, parce que le ferment ou la ſemence a actuellement toutes les qualitez formelles qu'il

imprime à la choſe qui eſt fermentée. La raiſon eſt, que toutes les parties des ſubſtances homogénes, telles que ſont preſque tous les Mineraux, & particulierement les Métaux, ſont de la même nature que leur Tout : mais ils produiſent cette forme dans les deux premiers termes de la multiplication differemment modifiée ; & cela par accident, à cauſe de la differente diſpoſition du Mercure, lequel ils s'aſſimilent dans differens termes.

Nous avons parlé juſqu'ici de la premiere génération ; & par ce que nous en avons dit, vous pouvez ſçavoir à preſent ce que c'eſt que la Trinité Phyſique dans l'unité, & l'unité dans cette Trinité; vous pouvez encore avoir remarqué la fecondité entre-deux, le Quadrangle dans le Triangle, le Centre dans la Circonference, & la Circonference dans le Centre ; la quadrature du Cercle, & le Cercle carré ; le nombre de Sept tirant ſon origine du Triangle & du Quarré, & une décade naiſſante du Triangle & du Septenaire, avec d'autres Emblêmes de la Cabale, que je n'ai que faire ni d'expliquer, ni d'appliquer ici. Paſſons à la ſeconde génération. Adieu. A Bruxelles, le 3e Juin 1646.

LETTRE XXIV.

Dans quel ordre les Principes dont on a montré jusqu'ici l'origine, sont mis en action pour faire les secondes générations.

MONSIEUR,

TOUTES choses ayant été ainsi créées, & chacune doüée de ses proprietez, disposées & situées en ordre & dans un lieu propre, Dieu leur imposa une Loi, que l'on appelle d'un nom barbare, *la Nature naturante.*

Cette Loi fut : Que ces choses ne demeurassent pas oisives ni inutiles ; mais qu'elles fussent en action continuelle, selon que l'exigeoit leur forme, & qu'elles souffrissent (quand l'occasion s'en presente) les impressions des causes étrangeres. Par là les Corps superieurs agissent sur ceux qui tiennent le milieu : ceux-ci sur les inferieurs, c'est-à-dire, sur les Mixtes des trois Familles ; & en-

fin les derniers ſur les eſpéces qui ſe trouvent en chaque Famille. Il n'y a pas juſqu'aux individus de ces Familles qui n'ayent action les uns contre les autres, chacun à ſa maniere ; & tout cela ſe fait de la ſorte, afin que parmi les Mixtes il parût toûjours de nouvelles productions juſqu'à la fin des ſiécles, afin que les choſes produites ſe multipliaſſent, & afin que celles qui déperiroient fuſſent reparées.

Tel a été l'ordre de la Providence, de peur que le Monde ne vint à finir avant ſon moment marqué par la corruption ſucceſſive de toutes choſes.

Outre cette Loi univerſelle, il en a encore été établi une autre dans chaque eſpéce pour ſa conſervation & ſa multiplication. Nous l'appellons avec l'Ecole, *la Nature naturée*. Par ſon aide la correſpondance n'eſt pas ſeulement entretenuë entre les cauſes ſuperieures & les ſubalternes ; mais cette Nature y contribuë encore autant qu'elle le peut, ſelon ſes forces. Celui qui la gouverne, qui eſt *l'Archée*, s'accommodant à l'exigence des cauſes univerſelles, qui ſont le Ciel & les Aſtres, fait que les Elemens produiſent & multiplient chaque jour le

Soûfre & le Mercure : ceux-ci le ſperme & le menſtruë du Monde : ceux-là l'Eſprit Univerſel, par le moyen duquel les ſemences & les menſtruës de chaque Famille, auſſi-bien que leurs individus, ſont multipliez : ce qui enfin augmente & multiplie l'eſpéce, mais à la reſerve des Mineraux, où cela ne ſe peut faire ſans le ſecours de l'Art. Voilà une briéve expoſition de la ſeconde génération. Adieu. A Bruxelles, le troiſiéme Juillet 1646.

LETTRE XXV.

Comment l'Art peut perfectionner la Nature.

MONSIEUR,

AVANT que de parler des regles de l'Art & de ſes préceptes, il faut montrer en peu de mots ce qu'il peut faire & ce qu'il prétend, ſelon les Principes expliquez juſqu'ici. La fin donc de l'Art en général & ſon unique but, c'eſt de per-

fectionner la Nature & les productions naturelles ; & il le fait en deux manieres.

Premierement, en aidant la Nature, ou faisant qu'elle conduise jusqu'à leur perfection entiere les choses qu'elle produit, par quelque espéce de production que ce soit. L'Art lui sert d'aide en ce point, en faisant que la chose se fasse comme si l'action de la Nature n'étoit point du tout empêchée ni troublée par rien. Exemple, faute d'une Poule pour couver un œuf, le Poulet ne naîtroit pas en certains tems & en certains lieux : L'Art y supplée par une chaleur artificielle, qui fait la même chose que feroit la Poule. Il y a plusieurs autres exemples de cette sorte, où la Nature venant à défaillir, l'Art survient, qui souvent même hâte ses productions, & fait qu'elles paroissent plûtôt qu'elles n'auroient fait, si la Nature seule s'en étoit mêlée. Mais ces ingenieuses opérations de l'Art ne regardent pas quelques ouvrages sur les Métaux, parce qu'elles ont moins de lieu dans le Régne Mineral, que dans les deux autres Familles.

Secondement, en ajoûtant à ce que peut faire la Nature ; c'est-à-dire, que l'Art prend l'ouvrage de la Nature, où

la Nature le laisse, & qu'il l'éleve à une bien plus haute perfection qu'il n'eût pû être porté par la Nature même : ce qui se fait derechef en deux manieres.

La premiere, sans changer l'espéce, mais seulement en augmentant la force intérieure de la chose. Car outre le degré de perfection destiné à chaque Estre, Dieu en a encore laissé de possibles une infinité d'autres, sur tout dans le genre Vegetal & Mineral ; & cependant jamais la Nature n'y pourra arriver sans le secours de l'Art, ainsi qu'il a été montré ci-dessus. Cette verité se concevra mieux par un exemple. Le pain est bien meilleur quand on y a ajoûté du levain pour le fermenter, & pour aider à ce que pouvoit la Nature : ou bien, une vigne qui a crû dans un méchant lieu & sterile, ne portera pas de bons raisins : mais il n'en sera pas de même si on la transplante, & qu'on l'expose à un bon sol ; car pour lors par quelque chose qu'elle reçoit au dedans d'elle, sa force croît avec la bonté de son fruit.

Or cette maniere de perfectionner la Nature convient sur tout aux Mineraux, & c'est le premier terme de la multiplication minerale dont je parlois tantôt :

en il s'execute par la multiplication de la ſemence, & jamais autrement.

Au reſte, il faut bien ſe donner de garde de prendre l'augmentation de la vertu ſpécifique pour la réünion d'une vertu éparſe, & répanduë en pluſieurs ſujets. Car, par exemple, l'Eſprit de Vin (& il en faut juger de même des autres choſes) ſe trouvant par la diſtillation dégagé de beaucoup de parties de Tartre & d'Eau, ſemble être devenu plus puiſſant, & avoir acquis une force toute nouvelle, quoi que pourtant la diſtillation n'ait point fait croître ſa vertu; mais elle a ſeulement fait que ſes parties, qui étoient fort ſéparées les unes des autres, ſont plus unies enſemble, & plus comprimées, parce qu'on a ôté les parties hetherogénes & excrémentales qui n'étoient pas de la ſubſtance du Vin, mais qui étoient localement confonduës avec lui. J'avouë bien que par là cét Eſprit de Vin produit des effets qui ſurpaſſent le terme de ſa force ordinaire; mais je ſoûtiens qu'il n'a point acquis un degré de vertu au deſſus de ſon eſpéce: comme ſi l'on prétendoit que la vertu de cela pût faire quelque choſe au deſſus de ſes forces naturelles, & multiplier ſon eſpéce.

Mais plûtôt c'eſt faute de faire attention à ceci, que la plûpart des Philoſophes tombent dans l'erreur ; car par mille opérations, ils donnent l'eſtrapade aux Métaux & aux Mineraux, deſquels en ce point il faut en juger de même que du Vin : Ces abuſez croyent par là exalter leur vertu, leur faire produire des effets ſurnaturels, & multiplier leur eſpéce ; mais jamais ils n'en viendront à bout.

Aprés tout, je ne nie pas que cette opération ſoit utile ; je veux bien même qu'elle ſoit néceſſaire pour l'œuvre des Philoſophes, mais ſeulement comme un moyen pour arriver à la fin qu'on ſe propoſe, puiſque ce n'eſt pas là où ſe doit terminer l'induſtrie de l'Artiſte. L'altération accidentelle des qualitez ſenſibles, ne doit pas auſſi être priſe pour cette augmentation de vertu dont je parle ici, parce que l'addition de choſes hethero-génes change ſeulement la face, & non l'intérieur de la forme ſubſtantielle, ſon activité ou ſon état : en quoi ſe trompent fort encore tous les faux Philoſophes.

La ſeconde maniere par laquelle l'Art ajoûte à la Nature, c'eſt en changeant une eſpéce baſſe en une ſuperieure : ce qui ſe fait en deux façons.

Premierement, par le moyen d'un Agent universel ; c'eſt-à-dire, de quelque Mineral multiplié, ſelon le premier terme de multiplication ci-deſſus expliqué. Car par là cét Agent a acquis tant de force, qu'il peut convertir en ſa propre ſubſtance pluſieurs eſpéces, & même toutes celles qui lui ſont ſubalternes. Outre cette multiplication en qualité, il a encore la force de multiplier en quantité, puiſqu'une tres-petite partie de lui-même va changer en un moment de tems, une groſſe maſſe d'un autre Corps de même eſpéce que lui. Cét effet n'appartient qu'à la ſeule Pierre des Philoſophes ; & c'eſt juſqu'où peut aller la multiplication minerale.

Secondement, par le moyen d'un Agent particulier, dont l'activité ne s'étend que ſur une ou deux eſpéces de celles qui lui ſont ſubordonnées, en les changeant en quelque choſe de meilleur qu'elles n'étoient. Mais nous parlerons plus au long dans la ſuite de cét effet de la ſimple tranſmutation.

De tout ce qui a été dit juſques ici, on peut tirer la diviſion de la Chryſopée, ou de l'Art de faire de l'Or, qui a deux parties, ſçavoir la Chryſopée univerſelle, & la particuliere.

L'universelle s'applique à préparer cét Agent universel, ou à multiplier la semence de l'Or & de l'Argent ; & ensuite à s'en servir. La particuliere ne tend qu'à préparer des Agents particuliers, & les faire tenir à ce à quoi ils sont propres. Nous suivrons dans la suite cette division. Adieu. A Bruxelles, le dixiéme Juillet 1646.

LETTRE XXVI.

Définition de la Chrysopée.

MONSIEUR,

L'OBJET de la Chrysopée est cét Agent universel que nous avons dit cidessus, qu'il faut préparer. Mais avant que d'y penser, il faut s'appliquer à connoître son essence. Voici sa définition.

L'Agent universel est celui dont se sert le Philosophe pour la transmutation générale des Métaux en Or & en Argent. Il doit être multiplié, non pas selon sa qualité, mais selon sa semence, & par la

vertu intérieure & l'activité de ſa forme ſubſtantielle, élevé à une grande force. La Nature en eſt la baſe ; l'Art y vient au ſecours : Une tres-petite partie de cét Agent, à cauſe de l'abondance de ſa teinture, communique à une grande quantité de quelque métal que ce ſoit la forme ſubſtantielle d'Or ou d'Argent, & ſe la rend ſemblable par une action tres-prompte.

Cette définition eſt reguliere : car elle contient premierement le genre prochain, ſçavoir la matiere qui eſt l'Or ou l'Argent ; & en ſecond lieu, les prochaines differences, qui ſont 1°. la multiplication de la ſemence & de la vertu, & non de la quantité, par laquelle cét Or & cét Argent ſont diſtinguez, ſoit de l'Or & de l'Argent naturel, ou tel qu'il eſt dans ſa conſtitution minerale, ſoit de toutes autres ſortes de choſes animales, vegetales ou minerales, multipliées en quantité : 2°. la force de changer une tres-grande quantité de métal en ſa ſubſtance ; en quoi il eſt different des Agents particuliers, qui n'ont la force de changer que peu d'eſpéces, & peu de parties de chacune.

Que le Soleil & la Lune ſoient le genre

de la Pierre ou de l'Agent universel, cela paroît, parce que cét Agent doit changer les Métaux imparfaits en Or ou en Argent. Car pour faire cela, il faut qu'il ait en lui la veritable forme de l'Or ou de l'Argent ; & qu'ainsi il soit veritablement Or & Argent ; rien ne donnant ce qu'il n'a pas.

On n'a que faire de m'objecter, que selon la doctrine du premier Chapitre, la Pierre est la semence de l'Or & de l'Argent ; & par consequent qu'elle n'est pas la substance propre de l'Or ou de l'Argent. Car j'ai déja répondu par avance à cette difficulté, en disant que toutes les parties des Corps homogénes, ont la même Nature que leur Tout : Par là la semence de l'Or est Or formellement ; comme le Vitriol que l'on tire de tous les autres Métaux, & qui en est le sperme, ne differe qu'accidentellement des Métaux mêmes ; c'est-à-dire, parce qu'il est dépoüillé de quelques qualitez qui ne leur sont pas essentielles, telles que seroient de se fondre & de s'étendre sous le marteau : & au contraire, parce qu'il a accrut dans l'intension des qualitez essentielles, & particulierement de son activité.

Remarquez

Remarquez que j'ai dit avec disjonction que la Pierre eſt Or ou Argent, parce qu'il y a de deux ſortes de Pierre; l'une pour le rouge, qui eſt l'Or; l'autre pour le blanc, qui eſt l'Argent, quoique (comme nous le montrerons ailleurs) on puiſſe faire de l'Argent par l'agent préparé pour faire de l'Or. Si donc l'Artiſte a en veuë de faire de l'Or, le ſujet de ſon opération doit être de l'Or, afin que ſa Pierre ait la force de produire la forme de l'Or; & s'il n'a en veuë que l'Argent, il doit choiſir la Lune, afin que ſa Pierre devienne capable de produire la forme d'Argent: ſelon l'axiome, rien ne donne ce qu'il n'a pas.

Vous me direz, qu'il eſt certaines cauſes qui produiſent des effets qui ne leur ſont pas ſemblables; & qu'ainſi l'Or n'eſt pas néceſſaire pour faire l'Or, ni l'Argent pour faire l'Argent. Je réponds, que cela n'a lieu que dans les cauſes univerſelles & équivoques, qui ſont deſtinées pour differens effets: tels ſont le Ciel & les Aſtres. Mais il n'en va de même des cauſes univoques & ſingulieres, qui agiſſent par la force d'une ſemence ſpecifiée, comme il ſe trouve dans nôtre œuvre.

Or que cette Pierre doive être l'Or & l'Argent, non ſimplement tels qu'ils ſe trouvent dans la Nature, mais multipliez ſelon la vertu intérieure de la forme de leur ſemence, c'eſt ce qui s'infere de ce qu'elle ne pourroit ſe rendre ſemblable les autres Métaux imparfaits, quand leur quantité ſurpaſſeroit la ſienne, ſi en vertu au moins elle ne ſurpaſſoit toute leur réſiſtance : Car toute aſſimilation & tranſmutation, au ſentiment même d'Ariſtote, ſe fait ſelon la proportion de la plus grande inégalité. Or l'Argent & l'Or ſimples ne poſſedent pas aſſez cette proportion à l'égard des autres Métaux imparfaits, parce que la réſiſtance de quelques-uns, & même de la plûpart, ſurpaſſe de beaucoup l'activité de l'Or ou de l'Argent.

Que ſi vous m'objectez que l'Or & l'Argent, & ſur tout l'Or, peut du moins changer quelques Métaux inférieurs, parce que ſon activité ſurpaſſe leur réſiſtance, comme on ne le peut nier. Je réponds en diſtinguant : S'il s'agit d'une tranſmutation particuliere, je l'accorde, & il n'y a point d'inconvenient de l'admettre, puiſque ce n'eſt rien autre choſe que la converſion de l'aliment en

la substance de la chose alimentée, dans les Familles des Vegetaux ou Animaux.

En cela les Mineraux aussi ne sont pas de pire condition : Il s'y fait une veritable transmutation, mais particuliere ; & elle ne se fait point par génération, & par la force de la semence, ni ne se fait point non plus sur une grande quantité de matiére.

Que si donc il s'agit d'une transmutation générale, je nie absolument ce que l'on prétend : La raison est, que cette sorte de transmutation exige absolument trois choses.

Premierement, d'avoir la force d'agir sur tous les Méraux, quoi que si vous voulez, elle ne puisse changer une aussi grande quantité des uns que des autres.

Secondément, qu'une tres-petite quantité de l'agent agisse sur une masse immense d'un autre métal.

Troisiémement, de faire cette conversion en tres-peu d'heures ; & cela par sa simple application ou projection.

Or ces trois choses, & sur tout la disproportion, en quantité, dépriment & abaissent la proportion de la superiorité, ou la force que l'Or simple peut avoir en qualité pardessus les autres Métaux ;

& au contraire, augmentent la réſiſtance de tout autre métal : Car l'excés en quantité a cét effet, quoi que la quantité ne ſoit pas active ; d'augmenter ou de diminuer l'activité, ou la réſiſtance des choſes paſſives ou actives d'autant de degrez qu'elle en a de plus, ou d'autant qu'il lui en manque ; & elle fait cela non pas intérieurement, par intenſion ou remiſſion de qualitez, mais exterieurement, en s'oppoſant par un plus grand nombre de parties : quoi que d'ailleurs, ſi les choſes étoient égales en poids, nombre & meſure, l'activité ou la réſiſtance de l'un, pût ſurpaſſer l'activité ou la réſiſtance de l'autre.

En effet, perſonne ne dira jamais qu'une once de Fer, par exemple, échauffé juſqu'au huitiéme degré, puiſſe échauffer auſſi-tôt & auſſi fort cent onces d'eau, quoi qu'elle n'ait que ſix degrez de froid, qu'elle en échauffera dix : ou qu'au contraire, ces dix ayent autant de force pour réſiſter à ces cent de Fer, qu'en auroient cent ou mille. Adieu.

A Bruxelles, le ſeiziéme Juillet 1646.

LETTRE XXVII.

Causes efficientes de la Pierre.

MONSIEUR,

APR'ES avoir explipué l'essence de la Pierre, il faut en peu de mots en expliquer les causes, parce que quoi que les termes de la définition susdite semblent faciles à être expliquez, il y reste pourtant quelque chose d'obscur qui a besoin d'éclaircissement : Et dautant que tout ouvrage suppose un ouvrier, nous traiterons d'abord de la cause efficiente.

Il faut donc sçavoir qu'il y en a de deux sortes, l'une principale, & l'autre qui ne sert que d'aide, & s'appèlle *ministrante.* La principale, c'est la Nature même, sans laquelle rien ne se produit qui ait des proprietez naturelles : car les machines artificielles ne sont pas des productions de la Nature. La cause servante c'est l'Art, qui ne produit pas tant qu'elle aide la Nature à produire, mais

en ſorte qu'elle la fait aller au delà des termes de ſon pouvoir ordinaire, comme on a dit ci-deſſus. La ſuivante Lettre vous apprendra de quelle maniere cela ſe fait. Adieu.

LETTRE XXVIII.

Cauſe finale & exemplaire.

MONSIEUR,

LA cauſe finale tient le ſecond rang. C'eſt par elle que tout agent agit pour une fin. Ainſi comme il ne peut agir pour cette fin qu'il ne la connoiſſe, laiſſant donc l'Art pour une autre Lettre, nous parlerons ici de la cauſe finale.

Il y a de deux ſortes de fins, l'une prochaine, & l'autre éloignée. La prochaine, c'eſt le premier terme ſuſdit de la multiplication minerale, ſçavoir la préparation de l'agent univerſel tranſmutatif, ou la multiplication de la ſemence de l'Or & de l'Argent. La fin

éloignée, c'eſt la tranſmutation même, où ſe rapporte ladite multiplication.

La cauſe exemplaire ſuit aprés, parce que l'Art n'ayant point de maniere d'agir déterminée, il faut que dans ſes opérations il ſuive la Nature ; & c'eſt ce qu'il fait en voulant venir à bout de la multiplication ſuſdite.

Il faut donc bien prendre garde à ce que nous avons dit dans la premiere Partie, ſur la maniere dont travaille la Nature ; qui ne fait autre choſe que de diſſoudre & de coaguler. Or cette diſſolution ſe fait non point par l'entremiſe du feu actuel & violent, parce qu'il détruit plûtôt qu'il ne diſſout, mais par l'action du Sel de la Nature ; c'eſt-à-dire, par le moyen de nôtre Mercure vif, qui aidé du Sel qui eſt mêlé avec lui, pénétre les Sels des autres Corps ; & en rompant leur union, écarte ainſi les parties de ces Corps.

Cela fait, ce Mercure à ſon tour reçoit l'action d'un autre agent ; c'eſt du Soûfre ou de la ſemence qui ſe rencontre dans ce Corps qui a été diſſout. Ce Soûfre n'eſt pas le commun, ou de même nature avec lui ; mais c'eſt un Corps animé, non du feu commun & éle-

mentaire, mais du feu central, qui réside dans l'intérieur même de ce Soûfre. Ce Soûfre eſt celui qui a la force de coaguler ledit Mercure ; & il faut qu'il ſoit pour celà un peu excité par les feux extérieurs du Soleil & des Aſtres, ou même par le feu élementaire. Adieu, ce 27^e^ Juillet 1646.

LETTRE XXIX.

De la matiére de la Pierre.

MONSIEUR,

LA cauſe materielle ſe preſente aprés l'exemplaire. En effet, quand une fois l'Artiſte s'eſt formé l'idée de ſon ouvrage, & qu'il a la méthode qui le regle, il choiſit la matiére ſur laquelle il veut travailler.

J'ai déja aſſez prouvé que l'Or & l'Argent étoient la matiére de la Pierre, & j'ai montré qu'ils étoient le genre de ſa définition, & le ſujet qui en devoit recevoir la forme : mais je n'ai pas aſſez expliqué

expliqué ſi ces Métaux ſont matiere totale ou partielle ſeulement de cét ouvrage.

Je ſoûtiens donc ici qu'ils n'en ſont pas la matiére entiere ; mais ſeulement en partie : La raiſon, c'eſt que (comme j'ai dit ci-deſſus) la compoſition de la Pierre eſt le premier terme de la multiplication minerale, qui a pour fin l'aſſimilation de quelque ſubſtance avec la ſemence de l'Or & de l'Argent : donc il faut aſſigner, outre l'Or & l'Argent, quelque matiére particuliere de la Pierre. Or cette choſe n'eſt & ne peut être autre que nôtre Eſprit univerſel, tiré de nôtre magnéſie, parce que la matiére de laquelle ſe peut engendrer & multiplier l'Or ou ſa ſubſtance, doit néceſſairement lui être homogéne, une choſe ne pouvant être produite par une autre choſe de differente nature qu'elle eſt : par exemple, d'un Homme & d'un Chien, d'une plante & d'une pierre, il ne s'en fait ni l'un ni l'autre ; & ainſi des autres.

Que ſi l'on m'objecte que nous avons admis ailleurs quelque tranſmutation particuliere, à ſçavoir de l'aliment de quelque Animal que ce ſoit en la ſubſtan-

ce d'un autre Animal different, ou vegetal ; & ſi l'on veut conclure de là qu'il ſe peut faire la même choſe dans les Mineraux : A cela on répond, que cette tranſmutation n'eſt pas une génération ou multiplication exacte, parce qu'elle ne ſe fait pas par la vertu & action de la ſemence, mais par le troiſiéme terme, ou par le complément de la multiplication de la choſe engendrée, comme je l'ai expliqué ci-deſſus : En un mot, parce que cèla ſe fait par l'odeur de la forme ſubſtantielle, tant dans les Mineraux, que dans les Vegetaux & les Animaux.

Mais vous me direz en inſiſtant de nouveau, qu'il ſe fait des productions d'Animaux de differentes eſpéces, comme quand d'un Cheval & d'un Aſne il naît un Mulet : A quoi je répondrai, qu'il n'en va pas ici de même, parce que ces ſortes de productions, loin de tendre à quelque choſe de plus parfait, dégenerent, & jamais ce qui eſt engendré n'eſt auſſi parfait que ce qui engendre ; & ainſi l'eſpéce ne reçoit pas par là une multiplication, ni un nouveau degré de perfection.

Vous inſiſterez encore peut-être, &

direz, que ſuppoſé que cette matiére ſeconde doive être homogéne avec l'Or ou l'Argent, il ne s'enſuit pas pour cela que nôtre Mercure doive être pris pour cette ſeconde matiére, parce qu'il y a beaucoup d'autres choſes qui ont égalité de nature, & ſont plus homogénes que ledit Mercure : tels que ſont, par exemple, l'Or & l'Argent même, rien ne leur reſſemblant mieux que l'Or & l'Argent, ou leurs principes & parties.

Mais la ſolution eſt aiſée & facile à trouver, par ce qui a été dit en examinant l'ouvrage du Pageſien. Car on en conclura qu'il y a deux ſortes d'homogénéïtez ; l'une de principe, par laquelle une choſe a la même nature que la matiére, de laquelle elle a été prochainement faite, & même ayant aptitude pour recevoir quelque jour la même forme : Ainſi la ſemence du Chien eſt-elle homogéne avec le Chien même, parce qu'elle a la même nature avec la ſemence de laquelle le Chien eſt fait, & même l'aptitude à recevoir un jour la forme d'un Chien. C'eſt-là l'eſpéce d'homogénéïté qui doit être dans nôtre ſeconde matiére avec l'Or & l'Argent, & on ne la trouve nulle part que dans nôtre Mercure.

L'autre maniere d'homogéneïté eſt l'homogéneïté d'un principié, par laquelle quelque choſe convient avec une autre, ſelon la forme & toutes les conditions de ſa nature : Ainſi l'Or eſt homogéne à l'Or ; & cette homogéneïté n'eſt pas requiſe à la ſeconde matiére de la Pierre, au contraire elle eſt oppoſée à ſa compoſition, parce que le levain ou ferment auroient la même forme, & au même degré, ſans aucune diſtinction en ce point : ce qui cependant ne peut pas être ; car la choſe qui doit être fermentée, doit recevoir quelque choſe qu'elle n'avoit pas.

Vous me preſſerez, & me direz que cela eſt vrai de l'Or pris totalement & dans l'integrité de ſa ſubſtance, & non pas de ſes principes ſéparez.

Mais je réponds, que le tout & les parties, ou les principes ſéparez, & la choſe principiée un peu détruite, ſont en ce point de même nature. La raiſon de cela, c'eſt que leſdits principes ne peuvent pas être tellement ſéparez, qu'ils reçoivent leur premiere ſimplicité, & perdent entierement la forme du principié, ou celles qu'ils avoient unies enſemble : Et partant le même incon-

venient revient toûjours.

Et quand même ils pourroient recevoir cette premiere ſimplicité, cela ne feroit rien contre moi, parce qu'en ce cas ils acquierroient l'homogéneïté de principes que nous demandons. De plus, ces principes ſéparez de quelque maniere que ce ſoit, devroient être de nouveau réduits dans leurs premiers Corps, & dans le même individu, ou du moins de la même eſpéce : ce qui naturellement eſt impoſſible, puiſque par là il ſe feroit un retour de la privation à l'habitude. Et perſonne ne dira jamais que les parties d'une ſubſtance, ayant été une fois ſéparées, ſe puiſſent tellement réünir, qu'elles faſſent la même ſubſtance numerique ; excepté dans l'Homme, la forme duquel n'eſt pas du genre des formes materielles. Adieu. Ce trentiéme Juillet 1646.

LETTRE XXX.

La cauſe inſtrumentale.

MONSIEUR,

ENFIN la derniere des cauſes, c'eſt l'inſtrumentale ; car la cauſe formelle a été aſſez expliquée dans la définition, & dans ſon application. La cauſe inſtrumentale eſt double, auſſi-bien que l'efficiente ; car il y a les inſtrumens de la Nature & ceux de l'Art.

Les inſtrumens de la Nature ſont encore de deux ſortes. Le premier, c'eſt l'Eau qui ſert à la ſolution ; & cette Eau n'eſt pas l'Eau élementale, mais le même Mercure en eſpéce, qui a été aſſigné pour matiére partielle de la Pierre. Il y a ſeulement cette difference, que lorſqu'il eſt diſſolvant, il doit avoir été lavé de toute onctuoſité, & dépoüillé de la terreſtreité, qui émouſſent la pointe du Sel volatile, dans lequel réſide la force de diſſoudre ; & cela ſe fait par pluſieurs

rectifications : aprés lesquelles ce Sel entrant dans les pores de l'Or, va se mêler avec le Sel ou le Vitriol de l'Or ; & à l'aide de l'humidité qui est unie à ce dissolvant, (humidité homogéne à l'Or & à l'Argent) il écarte & résout les parties de ces Métaux, à peu prés comme l'eau fond la glace. Mais quand ce Mercure est pris pour une des matiéres de la Pierre, il n'a pas besoin de tant de rectifications.

Le second instrument naturel, c'est le Feu. Il y en a de deux sortes : 1°. Le central, qui n'est autre que la chaleur primitive, qui meut & excite la force des ferments, qui digere & coagule le Mercure ; & ce Feu central reçoit quatre degrez de chaleur, selon que son activité vient à surmonter les autres qualitez. Ces quatre degrez sont marquez par les quatre couleurs principales, sçavoir le noir, le verd, le blanc & le rouge.

2°. Le Feu actuel & élementaire, qui excite le central, & qui dans la préparation demande d'être employé avec differens degrez ; mais qui dans le régime de la coagulation n'en veut qu'un seul. Car ce que quelques Auteurs disent des quatre degrez du Feu, doit s'entendre du Feu central.

Or ces instrumens sont appellez *les instrumens naturels*, dautant que l'Art ne s'en sert pas proprement ; mais il y met seulement les disposition nécessaires, à ce que la Nature s'en serve. Parlons des instrumens artificiels. Adieu. A Bruxelle, le second d'Aoust 1646.

LETTRE XXXI.

Suite de la même matiére.

MONSIEUR,

Les instrumens de l'Art sont les Vases, le Fourneau, & autres de cette nature, &c. qui se divisent en deux ordres. Entre lesquels ceux du premier ordre servent à la préparation ; & il y en a de deux sortes.

Ceux de la premiere classe sont utiles à la préparation du Dissolvant, & sont de trois manieres. Les premiers sont les vaisseaux, à sçavoir la Cornuë, dans laquelle on doit distiller nôtre magnésie pour en tirer l'Argent-vif ; & son Reci-

pient qui doit lui être adapté. Ces deux vaiſſeaux ſervent aux rectificarions.

Les ſeconds c'eſt le Fourneau à diſtiller, dans lequel on ſe ſert du feu de cendres ou de ſable.

Les troiſiémes ſont les matiéres qui aident à la diſtillation, comme le Coton ou la Pierre de Ponce, pour empêcher que la magnéſie qui flotte, ne s'éleve.

Les inſtrumens de la ſeconde claſſe ſont ceux qui ſont néceſſaires pour calciner & préparer l'Or & l'Argent. Il y en a auſſi de trois ſortes. Les premiers ſont les Vaiſſeaux & les Creuſets; des Phioles à long col, ou Matras, & des Coûpelles pour purifier.

Les ſeconds ſont le Fourneau à calciner, ou de feu ouvert.

Les troiſiémes ſont les matiéres, qui aident l'attenuation ou calcination de l'Or ou de l'Argent avec le feu actuel. Tels ſont les Eaux-fortes, le Mercure commun, l'Antimoine: car il n'importe point duquel ſe ſerve l'Artiſte, pourveu qu'il faſſe une parfaite attenuation, & que les chaux ſoient dépoüillées de toute l'impreſſion des Corroſifs, par diverſes lotions & reverberations.

Ces calcinations & ces lotions ſont tout-à-fait néceſſaires : car autrement nôtre Mercure vif ne pourroit ouvrir les priſons dans leſquelles eſt enfermé le Sel ou le Vitriol, ou la ſemence de l'Or & de l'Argent. Adieu. A Bruxelles, ce huitiéme d'Aouſt 1646.

LETTRE XXXII.

Suite de la même matiére.

MONSIEUR,

Les inſtrumens du ſecond & principal ordre, ſont ceux qui font la coction & la coagulation de la Pierre. Il y en a de trois ſortes.

Le premier, c'eſt un certain Vaſe qui a la figure d'un œuf, dans lequel on doit renfermer l'une & l'autre matiére de la Pierre, ſçavoir le Mercure vif, & le Vitriol de l'Or ou de l'Argent, en proportion requiſe, que je décrirai ci-aprés.

Il faut obſerver que la concavité de cét œuf ne doit être remplie que juſqu'à

une troiſiéme partie, & qu'il faut ſceller hermetiquement l'orifice.

Le ſecond, c'eſt le Cendrier dans lequel l'œuf Philoſophique eſt enſeveli, & entouré de cendres fines, au moins de la largeur d'un travers de doigt, avec ſon trépied en l'air.

Le troiſiéme, c'eſt le Fourneau ou Athanor, avec toutes ſes uſtenciles : car il n'importe quel ſoit ce Fourneau, pourveu qu'on y puiſſe entretenir uue chaleur continuelle, tres-lente, égale, & qui entoure de toutes parts également l'œuf. Adieu. A Bruxelles, le 13e d'Aouſt 1646.

LETTRE XXXIII.

Dénombrement des parties de la Pratique.

MONSIEUR,

APRE's avoir expliqué les Cauſes, ſuit leur application, & la méthode de s'en ſervir. Ce qui comprend deux par-

ties : L'une, conſiſte dans le dénombrement & l'explication des Opérations : L'autre, dans la pratique même.

Mais quoi qu'on puiſſe récüeillir des deux précédentes Lettres toutes les Opérations ; cependant parce qu'il y manque quelques circonſtances, j'en vas parler plus à fond.

Il y en a deux principales, comme il paroît par l'article ſur la forme exemplaire ; à ſçavoir, la ſolution & la coagulation. Celles-ci en admettent d'autres moyennes ; c'eſt à-dire, des préparations, qui leur ſont ſubordonnées comme des moyens à leur fin : Et on les peut réduire à deux cathégories.

Les premieres, ſont celles qu'on preſcrit pour faire la ſolution, qui ſont trois. 1°. La préparation du Diſſolvant, ou de nôtre Magnéſie, qui conſiſte dans ſa diſtillation & rectification. Je ne dis ſeulement que *diſtillation & rectification*, parce que cette ſéparation des Principes principiez, Soûfre, Sel & Mercure, qu'admettent certains Empyriques, & enſuite leur réünion, eſt inutile & pernicieuſe. En effet, pour la ſolution de l'Or & de l'Argent, le ſeul Sel volatile (quant à ſa partie Mercurielle)

est nécessaire. Que si le Sel fixe y étoit, aussi-bien que le Soûfre de la Magnésie; il nuiroit à la solution, à cause de l'onctuosité de l'un, & de la fixation de l'autre.

2°. La purgation & calcination de l'Or & l'Argent, dont je vous ai parlé ci-dessus, comme des instrumens propres à cela. Cette préparation est nécessaire, afin que le Corps de l'Or étant par ce moyen réduit en petites parties, soit plus aisément pénétré par l'eau ; & aussi afin que son Vitriol laisse plus aisément aller hors de lui sa semence.

3°. L'application du Dissolvant sur l'Or & l'Argent préparez, & leur union ensemble réiterée par dix fois, afin que par onze degrez on puisse avoir onze grains de semence d'Or ou d'Argent.

Les préparations de la seconde cathégorie, sont celles qui disposent la coction & la coagulation. Il y en a deux.

La premiere desquelles demande beaucoup d'industrie, soit par la composition de l'œuf Philosophique, en proportion decuple, ou dix de la Liqueur Mercurialle qui tient lieu du blanc de l'œuf, pour un de l'Or qui tient la place du jaune. Cela, dis-je, est requis,

si vôtre œuvre est pour l'Or : mais si c'est pour l'Argent, il en faut quatre de Mercure, & une de semence d'Argent. Cette proportion est nécessaire ; car en elle consiste le poids, le nombre & la mesure de la Nature, soit enfin pour placer l'œuf dans le fourneau, & pour bien disposer le feu actuel.

La seconde condition, sont les choses qui se font naturellement dans l'œuf, disposé comme nous l'avons marqué ci-dessus, sans la main de l'Artiste : sçavoir, la corruption physique, le mélange, la confusion, l'inceration, l'imbibition, & plusieurs autres décrites par les Auteurs, qui sont d'ordinaire mal enenduës par les Apprentifs, qui croyent qu'elles signifient quelques Opérations de l'Artiste.

Enfin la derniere de toutes, c'est la fixation ; & toutes ensemble achevent la Pierre en dix mois ou environ. Il faut presentement parler de la multiplication. Adieu. A Bruxelles, le 20e d'Aoust 1646.

LETTRE XXXIV.

Multiplication en qualité.

MONSIEUR,

LA Pierre étant faite, il ne nous reste plus que sa multiplication. Elle se fait presque de la même maniere & par les mêmes opérations que la Pierre, excepté qu'au lieu d'Or ou d'Argent dissout, vous mettrez autant de la Pierre parfaite que vous aviez mis dudit Or ou Argent pour la faire. Pour le Mercure, il ne doit pas être autre que le susdit : mais pour sa quantité, on la prend en deux manieres dans la multiplication.

Premierement, on peut en prendre dix parties, & une partie de la Pierre faite ; & alors la cuisson en est faite en dix fois moins de tems, qu'elle n'avoit été la premiere fois, sçavoir en trente ou quarante jours. Et si aprés cette premiere multiplication on en veut une seconde, en gardant la même proportion

de matiére, elle s'achevera cette ſeconde fois en dix fois moins de tems, ſçavoir en trois ou quatre jours : Et c'eſt par là que s'entend ce mot, *que l'ouvrage n'eſt que de trois à quatre jours.*

Secondement, la quantité du Mercure eſt augmentée en proportion decuple : C'eſt-à-dire, que n'ayant mis d'abord dans la premiére compoſition de la Pierre, ou dans ſa premiere multiplication, que dix parties de Mercure ; ſelon cette ſeconde maniere de multiplier, on en met d'abord cent : & ſi l'on recommence la multiplication, on en mettra mil ; & ainſi de ſuite. Mais en ce cas la perfection de l'ouvrage de la multiplication, demande autant de tems que la premiere compoſition.

Or de quelqu'une de ces deux manieres qu'on veüille ſe ſervir pour la multiplication de la Pierre, on augmente non ſeulement la maſſe & le volume de la matiére, mais encore ſa vertu ; & cela en proportion decuple.

Ainſi chaque partie de la Pierre ne ſurpaſſant aprés la premiere multiplication, que de dix fois chaque partie de la ſemence de l'Or ou de l'Argent ; aprés la ſeconde multiplication, elle les ſurpaſſera

passera en activité de cent fois, à la troiſiéme de mille ; & ainſi de ſuite.

La raiſon de cela, c'eſt que lorſque la Nature agit dans le même ſujet pour la production d'une même ſubſtance, elle ajoûte dix degrez de perfection à chaque production, outre les degrez précédens, ſoit qu'elle produiſe une nouvelle eſpéce, ſoit qu'elle perfectionne celle qui eſt déja produite. Ce que nous pourrions prouver par beaucoup d'exemples naturels. Mais vous-même en y faiſant réfléxion, vous les pourrez découvrir. Reſte à parler de l'uſage. Adieu. A Bruxelles, le vingt-cinquiéme d'Aouſt 1646.

LETTRE XXXV.

Multiplication en quantité.

MONSIEUR,

VOICI à preſent quel eſt l'uſage de cette Pierre. Il faut la dégrader ou l'abaiſſer de vertu : ce qui ſe fait par

plusieurs imbibitions qu'il en faut faire avec ledit Mercure, ou le commun, jusqu'à ce qu'elle ait atteint un juste temperament, & une proportion de force requise, soit qu'on l'employe pour la Medecine dans les Animaux, soit qu'on s'en serve dans la métallique. Ce qui est sur tout nécessaire, si la Pierre a été déja multipliée en qualité ; car alors elle se multipliera en quantité : autrement il arriveroit que par sa trop grande chaleur & séchereſſe, elle opprimeroit la chaleur naturelle des Animaux, & dessécheroit leur humide radical ; au lieu de leur être utile. De même elle convertiroit les Métaux inférieurs en poudre, qui lui seroit semblable, informe, & non fusible; au lieu de les changer en or & argent.

Ainsi donc si vous voulez vous en servir dans les maladies des Animaux, dilayez un grain de la Pierre simple dans cent grains du Mercure duquel elle a été faite, & dans quelqu'autre Liqueur spécifique pour le mal dont on est atteint ; & donnez à boire de cette Liqueur au Malade, reglant la quantité sur ses forces & sur son temperament.

Que si la Pierre a été multipliée une fois, il faut mêler le susdit grain avec

mille grains de la Liqueur : ſi elle a été multipliée deux fois, avec dix mille, &c.

Pour la tranſmutation des Métaux : prenez une partie de la Pierre toute ſimple & ſans multiplication, dix parties de nôtre Mercure vif, & qui n'eſt pas le vulgaire : ou bien ſi la Pierre a été multipliée, prenez-en une partie, & cent dudit Mercure : ſi elle a été multipliée deux fois, qu'il y ait ſur un grain de la Pierre mille grains de Mercure : Faites deſſécher le tout enſemble ſur un feu doux au commencement, & enſuite plus fort, afin que toute la matiére reçoive la conſiſtance de la Pierre ; & repetez ces imbibitions & deſſiccations autant de fois, & juſqu'à ce qu'une partie de ce que vous aurez fait, convertiſſe en Or parfait mille parties de Mercure commun, vingt de Plomb, trente d'Eſtain, cinquante de Cuivre, & cent d'Argent. Ce qui arrive, ſi vous avez pris de la Pierre au rouge : mais ſi c'eſt de la Pierre au blanc, il faut qu'elle agiſſe ſur la moitié deſdits Métaux, ou environ.

Que ſi vous n'avez pas aſſez de nôtre Mercure, vous pourrez avec le Mercure commun dégrader la Pierre, comme il

ſuit. Projettez une partie de vôtre Pierre ſimple ou multipliée ſur dix parties de vif Argent commun un peu échauffé ; il s'en fera une pouſſiere qui ſera de même nature que la Pierre même, un peu cependant de moindre vertu : Enſuite mettez toute cette pouſſiere ſur cent parties de Mercure commun, il ſe fera encore une poudre de même nature qu'auparavant ; & il la faut projetter toute entiere ſur mille parties de ce même Mercure : Et ſi cette poudre vous paroît encore humide, faites-là ſécher au feu. Il vous reſtera enfin une poudre de projection, qui aura lieu ſur les ſuſdits Métaux, en gardant les proportions marquées.

Voilà ce qui appartient à la Theorie & à la Pratique de l'Art général de tranſmuer tous les Métaux en Or & en Argent : il eſt tems preſentement de parler de la Chryſopée particuliere. Adieu, ce vingtiéme Septembre 1646.

SECOND TRAITE'

Des Secrets particuliers de changer les Métaux en Or.

LETTRE XXXVI.

Fondement des Particuliers.

MONSIEUR,

LA Chrysopée particuliere a pour fin, comme je l'ai déja insinué, de changer un Métal particulier imparfait, dans un parfait ; c'est-à-dire, dans l'Or ou l'Argent : de le changer, dis-je, ou tout entier, ou en partie. Et c'est de là que je vas prendre occasion de diviser ce Traité en deux sections. La premiere, parlera de la transmutation du Métal tout entier. La seconde, de la transmutation

d'une partie de ce Métal.

Or la transmuration d'un Métal tout entier se fait en deux manieres. La premiere, en proportion d'une tres-grande inégalité de l'Argent transmutatif ; c'est-à-dire, en sorte qu'une seule partie de cét agent change en Or ou Argent, selon son levain, plusieurs parties du Métal imparfait. Car il y a dans cét œuvre un ferment spécifique, comme dans la composition de la Pierre, lequel il faut nécessairement mettre en usage, & qui agit de la même maniere : ce ferment, c'est l'Or ou l'Argent dissout dans nôtre Mercure : mais la chose dans laquelle on met ce levain, est differente. Car dans le grand œuvre on fait la fermentation dans nôtre Mercure même, parce que l'on n'a pas pour but de faire immédiatement du Métal, mais une semence de Métal. Mais ici la matiére qu'on fermente c'est un Métal, parce qu'on se propose de faire un Métal en particulier.

Vous demanderez quel Métal on peut prendre pour cela. A quoi je réponds, qu'il n'importe, parce que celui dont on se servira sympatise en ses principales qualitez avec le ferment : mais il faut

remarquer qu'on ne pourra pas prendre de tout le même poids, parce que leur cuisson & leur perfection n'est pas égale; & que même la force & la vertu des ferments ne se ressemble pas toûjours. Il faut donc, selon la nature du ferment & de la chose qu'on fermente, proportionner differemment les doses; & c'est sur quoi je ne puis donner de regles, parce que possedant la Pierre générale, & un trésor infiniment plus grand, je ne me suis gueres appliqué à ces bagatelles.

La maniere de préparer le Métal qu'on veut fermenter, c'est de le réduire dans son Vitriol, comme l'on a fait le ferment même, & par un pareil agent, à sçavoir nôtre Mercure: le tout afin que comme l'agent aprés sa solution agit plus efficacement, ainsi le patient dissout reçoive mieux & plus facilement son action.

Le régime du feu n'est pas comme dans le grand œuvre, puisqu'il ne doit pas avoir toûjours le même degré, mais se changer selon l'apparition des couleurs. La raison, c'est qu'il n'y a point ici à craindre, comme en faisant la Pierre, que tout vienne à se brûler par

une trop ſubite deſſiccation.

La ſeconde eſpéce de tranſmutation d'un Métal tout entier, eſt celle qui ſe fait en proportion d'une plus petite inégalité de l'agent tranſmutatif, par rapport à celui qui eſt tranſmué ; c'eſt-à-dire, qu'un poids, par exemple, de l'agent n'ait la force que de convertir un poids égal de Métal. Et cette ſorte de tranſmutation tombe plûtôt ſur le Mercure commun, ou ſur quelqu'autre, que ſur les Métaux ſolides : auſſi n'y eſt-il pas requis de travailler à diſſoudre ce qu'on veut fermenter, comme dans l'eſpéce de tranſmutation differente. Mais je ne dis pas le même de la préparation du ferment, qu'il faut avoir toûjours diſſout, comme je l'ai dit, afin que l'activité de ſa forme ſubſtantielle qui étoit comme liée, étant dégagée par là de ſes embarras, agiſſe plus efficacement. Si donc vous ne faites pas cela, vous ne viendrez preſque jamais à bout d'une veritable tranſmutation. Voilà ce qui regarde la tranſmutation d'un Métal tout entier.

La tranſmutation d'un Métal en partie, n'eſt pas à proprement parler une tranſmutation, parce qu'elle ne change

rien

rien ſubſtantiellement. Il y en a deux eſpéces.

L'une ſe fait en tirant un Métal parfait d'un imparfait : par exemple, l'Or de l'Argent, du Fer & du Cuivre : l'Argent, de l'Eſtain & du Plomb. Car dans les trois premiers Métaux, il y a beaucoup de veritable Or préparé par la Nature ; & dans les deux autres, beaucoup d'Argent. En effet, dans les Mines de chaque Métal, il s'y rencontre beaucoup de ferments des autres Méraux : comme dans celles d'Argent, de Fer & de Cuivre, il y a des ferments d'Or ; & dans celles d'Eſtain & de Plomb, il y a des fermeurs d'Argent. Et ces ferments venans à rencontrer le Mercure, le déterminent, ſelon leur nature, à devenir Or ou Argent. Mais parce que dans ces mêmes Mines, il y a une plus grande quantité de ferments du métal imparfait mêlez avec les ferments du parfait, & que la Nature n'a pû ſeparer ces ferments parfaits ; il eſt arrivé de là qu'il s'eſt fait plus de ce métal imparfait dans cette Mine ; & que le parfait ſe trouvant mêlé avec lui, le ſecours de l'Art eſt neceſſaire pour l'en ſeparer.

Pour ce qui eſt de la methode de faire

cette extraction, je ne m'en souviens pas presentement, quoi que je l'aye souvent éprouvée plusieurs fois. Il me suffira de dire là-dessus que la chose se fait par l'aide des Agents repercussifs, comme sont le Tartre, la Chaux vive, le Bol d'Armenie, & autres semblables, aussi-bien qu'avec les Sels mordans, parce que ces Sels rongeans la partie volatile du métal, abaissent la partie fixe : de sorte que ces parties fixes unies alors, ne cedent plus aux eaux de départ, ou à la coûpelle, comme elles étoient obligées de faire, lorsqu'elles étoient répanduës dans une plus grande quantité du métal volatil. Il s'ensuit de là qu'il y a dans ces operations de la réalité, mais tres-peu de profit, si on compare ce qui en revient avec la dépense qu'on a faite.

Mais il est à remarquer qu'un métal parfait tiré de cette sorte, porte avec lui sa teinture naturelle, ou son ferment qui est actif. L'Or, par exemple, produiroit l'Or ; l'Argent produiroit l'Argent, parce que la teinture fixe est une condition, ou une proprieté inseparable du métal fixe.

L'autre transmutation d'un métal en partie, se fait par la condensation ou fi-

xation (comme on dit) des Métaux, laquelle proprement n'eſt qu'une ſophiſtication, quoi qu'il puiſſe arriver que ces Métaux durent à quelques épreuves. Il y a deux façons à la faire.

Premierement, par voye d'obſtruction, laquelle ſe fait par des ſels, par des excremens métalliques, par des mineraux; le tout en cementant.

Et il ne faut pas s'arrêter à ce que l'on objecte communément, que les eſprits des Métaux volatiles ne peuvent fixer, en donnant ce qu'ils n'ont pas, parce que ces matiéres métalliques jettent leurs eſprits d'abord dans les pores du Métal qu'on veut fixer ou condenſer par ces ſels cementez & aidez de quelques degrez de feu; & enfin à l'aide de ces mêmes ſels, dont le propre effet eſt de vitrifier ou de diſpoſer à vitrification les Métaux calcinez : tels que ſont les excremens métalliques, leſquels ſe trouvent vitrifiez aprés la cementation; & par là les Métaux eux-mêmes ſont rendus friables : ce qui eſt une marque infaillible de leur vitrification. Aprés quoi il ne faut pas s'étonner s'ils ſoûtiennent les Eaux-fortes.

Secondement, par exſiccation, qui eſt

de deux ſortes. La premiere, ſe fait par une eſpéce d'amalgame de l'Antimoine ou du Mercure commun, avec un métal. On brûle enſuite l'amalgame : puis l'humidité & la crudité du métal ſe mêlant avec celle du Mercure & de l'Antimoine, s'envole avec lui au premier feu. Et ainſi le métal peut enſuite ſouffrir un grand feu.

La ſeconde, ſe fait par corroſion ; & l'on y employe des Sels corroſifs, ou des Métaux fixes, comme le Fer, & quelques Mineraux arides. Mais les Métaux condenſez & retrécis par cette voye, n'ont point d'ordinaire de teinture, par la raiſon que j'ai apportée ci-deſſus, parce qu'une teinture fixe métallique étant une proprieté d'un métal fixe, elle ne ſe trouve pas naturellement avec un métal qui n'eſt pas fixe : On ne peut donc la donner artificiellement, ſur tout pour le rouge, ſi l'on n'ajoûte de veritable Or à ces Métaux condenſez ; & ſi aprés les avoir mêlez, on n'y ajoûte encore par fuſion une grande quantité de Métaux rouges, qu'on faſſe enſuite ſortir par éroſion. Si on le fait pourtant, peut-être trouvera-t-on quelque choſe, parce que (comme je l'ai déja dit) il y a dans ces

Métaux des parties de veritable Or, qui ſe joignent avec celui qu'on a mis ; & la teinture par là ſe trouvera augmentée par l'addition des parties teintes, quoi que cependant elle ſera toûjours tres-foible. Par le blanc, il n'y a point de bonne teinture. Adieu. A Bruxelles, le 6e Octobre 1646.

LETTRE XXXVII.

Manieres d'éprouver les Métaux.

MONSIEUR,

DANS ma derniere Lettre j'ai expliqué avec autant de clarté que de briéveté, tout ce qui regarde les particuliers. Il ne manque plus à la Science métallique, qu'un petit abregé ſur la maniere d'éprouver les Métaux, & enſuite une autre matiére qui terminera toutes nos Lettres. Je commence par le premier.

Il faut donc ſçavoir qu'il n'y a que deux Métaux fixes, qui ſont l'Or & l'Argent : que leur fixité même eſt differen-

te, & qu'elle a pluſieurs degrez. Mais pour que ces Métaux ſoient au ſouverain degré de perfection, il leur faut trois qualitez, le poids, la teinture & la fixation. Il y a deux manieres d'examiner ces trois choſes ; les unes communes, pour l'Or & l'Argent ; les autres particulieres, pour l'un d'eux.

Les examens communs ſont l'œil, l'ignition, ou de le faire rougir, l'extenſion le burin, la fuſion, le ciment.

L'œil connoît à quel titre eſt la teinture ſur la Pierre-de-Touche. L'ignition n'eſt pas moins ſeure : car ſi en mettant la matiere au feu, il reſte une tache noire ſur la ſurface, c'eſt ſigne qu'il y a de l'alliage.

Le burin montre le même, ſi lorſqu'on le paſſe deſſus le métal on le trouve trop dur, & que le fer n'y morde pas aiſément : car alors il y a du mélange de quelqu'autre matiere.

Si la fuſion eſt trop facile, c'eſt ſigne qu'il y a beaucoup d'autre métal imparfait : car de là s'eſt fait une eſpece de ſoûdure. Si au contraire elle eſt plus difficile que ne le requiert la nature du métal qu'on examine, cela ſignifie un aſſemblage de Mineraux vitrifiez. Si la

teinture & la ſubſtance ſe diminuent, c'eſt une marque d'un œuvre ſophiſtiqué.

L'extenſion ſert encore à en juger. Si elle ne ſe peut faire, ou ſi en la faiſant il ſe trouve quelque fente ou crevaſſe dans le métal, cela marque l'addition de quelque choſe d'hetherogene, à ſçavoir de Sels & de Mineraux friables, comme de l'Eſtain.

Enfin la coûpelle, ſi elle affoiblit le poids ou la teinture, c'eſt encore ſigne d'alteration, & d'alliage avec d'autres Métaux.

Les examens particuliers ſur l'Or ſont la Cementation Royale, la ſeparation par les Eaux corroſives, l'épreuve par l'Antimoine, la ſolution par l'Eau regale, & la réduction en Corps aprés la ſolution.

Par la Cementation Royale on connoît s'il y a du verre, ſi aprés la Cementation pluſieurs fois réïterée, il ſe trouve une notable diminution de la ſubſtance.

Par ſeparation & par inquart, le défaut s'apperçoit, ſi la partie qui doit être fixe, ſe diſſout avec l'Argent; ou quand même elle ne ſe diſſoudroit pas, s'il s'en

ſepare quelque choſe en maniére d'Or ; ou ſi une couleur griſe reſte ſur la partie d'Or ; ou qu'enfin tout ce qui n'eſt point diſſout, ſoit gris & non noir, & que par ignition il ne prenne point la couleur jaune, qui eſt celle d'Or ; ou ſi les chaux réduites en Corps, ne peuvent ſouffrir ſur la Pierre-de-Touche les Eaux corroſives.

Par purgation d'Antimoine, ſi aprés que tout l'Antimoine s'eſt exhalé à force de feu, il s'eſt fait perte ou diminution de ſubſtance ou de teinture.

Par ſolution, ſi elle eſt trop difficile. Car c'eſt choſe merveilleuſe que l'Eau-forte, qui diſſout l'Argent & non l'Or : quand on l'a faite Eau-regale, elle diſſout alors l'Or & non l'Argent. Si donc l'Eau-regale a peine à venir à bout de diſſoudre l'Or, c'eſt marque qu'il y a mixtion d'Argent qui n'a pas été converti en Or, ou du moins c'eſt ſigne de Corps vitrificz. Enfin ſi les Eaux ne ſont pas jaunes aprés la diſſolution, c'eſt un méchant indice.

Par réduction de la chaux d'Or en Corps : car ſi elle ne s'y peut réduire, ou qu'une grande partie ſe vitrifie, c'eſt marque qu'il y a beaucoup de Sels & de

Minéraux hetherogenes qui ſe ſont conſervez : dites le même, ſi la teinture ſouffre quelque déchet en cette opération. Voilà par où l'on peut éprouver l'Or.

Pour l'Argent, voici quelles ſont ſes épreuves. Aprés la coûpelle, il y a l'aſpect de ſa chaux, aprés qu'il a été diſſout par l'Eau-forte ; la ſeparation de cette chaux par des lames de Cuivre ; & enfin la réduction de cette chaux en Corps.

Par ſolution, on connoît qu'il y a des matieres vitrifiées, ſi aprés la diſſolution l'Eau ne prend pas la couleur céleſte ; ou bien qu'il y a mélange d'autres Métaux, ſi la ſolution s'en fait trop aiſément.

Par ſeparation de la chaux, & ſon extraction de l'Eau-forte, en y mettant des lames de Cuivre. Car ſi les parties diſſoutes s'attachent à ces lames, il y a de la ſophiſtication, parce que l'Argent veritable ne le fait pas.

Or toutes ces épreuves & tous ces examens, c'eſt-à-dire, la réſolution en chaux, la ſeparation & la réduction, tant de l'Or, que de l'Argent, ſont particulierement neceſſaires à ſçavoir ; & cependant igno-

rez par la plûpart des Examinateurs, & ne ſont point en uſage. Diſons un mot de l'ordre qu'on y doit garder.

L'ordre des examens eſt de trois ſortes, à ſçavoir le direct, le retrograde, & l'oblique.

Le direct ſuit exactement l'arrangement des opérations que nous avons gardé, en faiſant ci-deſſus le Catalogue des épreuves, tant dans les examens communs, que dans les particuliers. Et ſi le métal les endure toutes, ſans doute il ſera bon, & rien n'y manquera. Que s'il n'en ſouffre pas quelques-unes, ce ſera ou des premieres épreuves, ou de celles du milieu, ou des dernieres.

Si le métal refuſe quelques-unes de ſes premieres épreuves, ou de celles du milieu, que j'ai nommé *communes*; c'eſt une marque infaillible de ſophiſtication. S'il s'affoiblit dans les dernieres, il ne laiſſera pas pour cela d'avoir quelque fixation, & autant qu'il en faut pour les ouvrages d'Orfévrerie.

Je dis ces choſes, ſuppoſé néanmoins qu'on ne ſe ſoit pas contenté d'avoir fait une fois ces épreuves, mais qu'on les ait repetées trois ou quatre fois, & dans le même ordre : parce que (comme je l'ai

déja marqué) les Corps vitrifiez mêlez dans les Méraux, les peuvent défendre dans les premiers examens : mais si on les réïtere, à la fin ils s'en vont, & laissent le métal pur tel qu'il est. Que s'ils ne s'exhalent pas, alors ce métal sera suffisamment fixé pour plusieurs ouvrages. Mais aprés tout, cette fixation ne sera ni naturelle, ni parfaite : d'où vient que ces Métaux ne vaudront rien pour la Medecine, n'ayans pas la veritable essence d'Or ou d'Argent.

L'ordre retrograde va plus viste que celui-ci. Il commence par les dernieres épreuves, sçavoir par la dissolution, la separation des chaux, & leur réduction en Corps : & si cela se fait bien, on n'a que faire de passer outre. Quand ces examens réüssissent, il faut assurément que le métal soit réel, parce qu'ils marquent qu'il en a les proprietez essentielles : mais s'ils ne réüssissent pas, il faut continuer les épreuves en remontant, selon le Catalogue allegué ci-dessus ; & si quelqu'une manque, c'est un méchant signe. Si toutes sont heureusement terminées, il y a assez de fixation, du moins pour en fabriquer les choses ordinaires : sur tout si aprés avoir épuisé cét ordre

retrograde, on reprend le direct, & qu'il réüſſiſſe.

L'ordre oblique commence par les épreuves miſes dans mon Catalogue au milieu : & il procede, ou bien en deſcendant juſqu'aux dernieres, ou bien en remontant aux premieres. Si aprés les avoir enduré toutes & plus d'une fois, rien ne ſe dément, tout va bien : mais ſi la choſe ne réuſſit qu'à demi, ſur tout en retrogradant, il ne faut pas trop s'aſſurer ſur ces examens ; car pluſieurs ſophiſtications endurent toutes les épreuves, quand on ne les fait pas d'ordre : ce qui ne ſeroit pas, ſi on y procedoit directement. Adieu. A Bruxelles, le le 12e Octobre 1646.

LETTRE XXXVIII.

Précautions qu'il faut obſerver en purifiant l'or.

MONSIEUR,

JE viens de vous expliquer toutes les

manieres d'examiner les Métaux ; mais j'y vais cependant encore ajoûter quelque choſe, de peur que vous ne vous y trompiez, & que vous ne rejettiez de l'Or qui ſera bon, lorſque vous verrez quelquefois qu'en paſſant par l'Antimoine, il perd un peu de ſon poids.

Vous ſçaurez donc que le meilleur Or examiné par l'Antimoine, ſe diminuë un peu : mais cela ne vient pas de ce qu'il ſe volatiſe avec le Mercure d'Antimoine, mais plûtôt parce qu'il s'en mêle toûjours tant ſoit peu avec les feces de ce Mineral, & qu'il n'eſt pas ſi facile de l'en ſeparer.

En effet, ſi l'on s'y prend par le feu, il faut ſublimer à force de ſoufflets tout l'Antimoine, & le faire paſſer par divers creuſets : ce qui n'eſt pas fort aiſé. Mais ſi lorſque d'abord vous broyez vôtre Antimoine à deſſein d'en purger l'Or, vous y joignez la huitiéme partie de Tartre crud, & que vous le mêliez bien avec vôtre Antimoine, il n'y aura aucun déchet dans l'Or & l'opération même en deviendra beaucoup plus aiſée : Car le Tartre precipite toute la ſubſtance de l'Or ; de ſorte qu'il n'en demeure pas la moindre petite partie dans l'Antimoine.

Or quant à ce qui regarde la manipulation, ou la methode particuliere de faire ces examens sur l'Or, vous la trouverez dans tous les Livres ; & si quelque chose y manque, les Orfévres vous l'apprendront. En effet, la connoissance de ces choses dépend plus d'une longue habitude, que de beaucoup de préceptes : outre que la gravité Philosophique ne permet pas de descendre à ces sortes de détails, & que même la brieveté de mes Lettres ne me donne pas aussi le loisir de le faire.

Voilà donc un abregé fidele & exact que nous vous avons promis de toute la Science Hermetique, à l'aide duquel, quand il vous plaira, vouspourrez avec succés mettre la main à l'œuvre.

Mais si en travaillant, selon nos instructions, tout ne réüssit pas d'abord ; ne vous désistez pas de vôtre entreprise, & ne dites pas que la Science est fausse : mais ayez recours à la Theorie ; relisez les Lettres qui expliquent toute la Genese ; & tâchez par elles d'entendre tout ce que vous n'entendez pas dans la Pratique, ayant toûjours dans l'esprit cette verité que souvent je vous ai repetée, sçavoir que l'Art en perfectionnant la

Nature, doit l'imiter ; & que la Nature elle-même a pour modele la Creation : Et qu'ainſi il y a autant d'actions dans l'un que dans l'autre, à la reſerve de quelques-unes, dont j'ai fait mention au même endroit.

Que ſi vous n'entendez pas toute la ſuite de ces actions, liſez le Texte même de Moïſe, & la maniere dont il explique la Creation du Monde ; reliſez-la, & meditez deſſus : enfin appliquez-vous tous les jours de la premiere ſemaine à nôtre œuvre. Car vous y trouverez nôtre Pratique entierement décrite, le Saint Eſprit ayant ainſi tout dicté en nombre, ordre & maniere, conformes au nombre, ordre & maniere de nos operations, & comme par un miracle rien n'y ayant été obmis, rien ne s'y trouvant de tranſpoſé ou de confondu. J'ai bien voulu vous confier ce ſecret, & vous donner ce conſeil, qui eſt le meilleur qu'on vous puiſſe donner ſur ce ſujet. Adieu. A Bruxelles, ce dix-huitiéme Octobre 1646.

LETTRE XXXIX.

Qu'il faut appliquer les Sentences des Philoſophes à toute cette doctrine.

MONSIEUR,

J'AVOIS deſſein de m'arrêter un peu à vous expliquer les Philoſophes, ſur ce qui regarde la pratique de la Pierre, & d'appliquer tout ce qu'ils diſent à nôtre procedé, afin qu'étant penetré déja de nos Principes par la lecture de nos Lettres, vous euſſiez le plaiſir d'en voir la conformité avec tous les bons Auteurs, en les liſant vous-même. Car je m'aſſure qu'ils ne different de nous que dans les mots, & dans la maniere de s'exprimer.

Mais parce que vous me marquez être occupé par beaucoup d'affaires, tant publiques, que particulieres, & que cette Etude demande un eſprit dégagé de tout embarras ; je me contenterai de

vous

vous prescrire certaines regles courtes, & en petit nombre, qui vous serviront pour entendre tous les Livres, & même le nôtre de *la nouvelle Lumiere Chymique*. Mais il faut auparavant vous donner un petit avis, sans lequel l'interpretation des Allegories ne vous paroîtroit pas veritable, quoi qu'elle le fût en effet.

Il faut donc remarquer en premier lieu, que tous les Auteurs fideles, quoi qu'ils ayent vêcu dans des siécles fort éloignez les uns des autres, ont pourtant tous conspiré en ce point, qui a été d'insinuer à ceux qui liroient leurs ouvrages, que la parfaite connoissance de la Science Chymique dont ils apprenoient la methode à la posterité, ne se pouvoit obtenir sans le secours du Ciel, & qu'il la faloit demander à Dieu par d'ardentes prieres. Car sans une grace particuliere on ne la peut posseder : Et quand on l'auroit même acquise, on ne l'exercera jamais avec succés, quelque adroit & habile que l'on soit, si Dieu ne nous aide.

Voilà ce que les Philosophes ont eu en but de faire connoître. Et ainsi pour ne faire point tomber en des mains avares, ou à des personnes capables d'en

mal uſer la connoiſſance d'un ſi bel Art, ils ont pris la reſolution de le cacher en mille manieres, par des Enigmes & des Allegories ; afin que ceux pour qui il n'étoit pas deſtiné, en fuſſent détournez par la difficulté d'y arriver.

Dans cette veuë les premiers Auteurs, en laiſſant quelque choſe à la poſterité, en ont paſſé beaucoup d'autres ſous ſilence. Ceux qui ſont venus aprés, ont ſuppléé ce qui manquoit : mais exprés, ils n'ont pas mis ce qui avoit déja été expliqué par les autres. Loin de donner cette clarté à la matiere, ils ont imaginé des fables ; ont fait des emblêmes : en un mot, ils ont tendu mille pieges. Mais comme ils n'avoient tous qu'un même but & une même fin en ſe cachant & déguiſant de la ſorte ; auſſi les moyens generaux qu'ils ont employé, ont été uniformes, & ſe rapportent à trois chefs, dont je parlerai dans la ſuite. Adieu. A Bruxelles, le 24e Octobre 1646.

LETTRE XL.

Avis generaux ſur la maniere avec laquelle les Philoſophes ont déguiſé leur Science.

MONSIEUR,

LA premiere maniere par laquelle les Philoſophes ſe ſont déguiſez, ç'a été non ſeulement de diviſer une même choſe en pluſieurs lieux de leurs Ecrits, mais même de les remplir d'oppoſitions apparentes, pour ne pas dire de formelles contradictions : de ſorte qu'un endroit nie ce que l'autre affirme. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent laiſſé entrevoir le ſecret de les concilier, & avec eux-mêmes, & avec les autres : mais c'eſt choſe néanmoins ſi difficile à appercevoir, qu'on diroit qu'une mer entiere de confuſion & d'obſcurité nous la couvre.

La ſeconde, ſouvent dans un même lieu ils expriment une ou pluſieurs choſes : ou s'ils les diſtinguent en differens en-

droits, ils les confondent par des termes ſignifians le même : principalement quand ils traitent de la preparation du Mercure ou du Magiſtere, ou de ſa fermentation, ou de ſa détermination ſpecifique pour la Nature métallique. Car quoi que les choſes different entierement, ils les font pourtant ſi ſemblables que des propoſitions unies, & qui ſemblent dans cette union faire un bon ſens, doivent neanmoins être entenduës ſeparément, & ne ſignifient rien de vrai que lorſqu'ils les joignent ou par l'affinité des matieres, ou par l'analogie, & autres rapports de nom & de ſignification.

La troiſiéme, c'eſt en affectant de renverſer & tranſpoſer l'ordre, ſur tout quand ils parlent de leur ſujet & de ſa preparation. Car ce qu'on traiteroit par un ordre ſuivi, quoi qu'avec obſcurité, ſeroit pourtant à la fin dévelopé par des Eſprits ſubtils, quand même les plus groſſiers n'y comprendroient rien : Ce qui leur a fait juger à propos de commencer quelquefois par la fin, autrefois par le milieu, & d'autrefois renverſant tout à deſſein.

Ces trois choſes ont été obſervées tres-exactement par les Auteurs, & par

nous-mêmes dans nôtre nouvelle Lumiere Chymique, & dans les Traitez qui y ſont joints ; à ſçavoir, dans les Dialogues du Soûfre & du Mercure. Mais je n'en ai pas uſé de même dans ces Lettres, dans leſquelles quoi que touchant la preparation du Mercure j'aye mis en racourci quelques operations ſous des termes generiques, de peur que ces Lettres ne vinſſent à être interceptées, je les avois pourtant décrites aſſez amplement dans nos Lettres ſur la Theorie : & d'ailleurs, je n'ai rien obmis ni tranſpoſé.

C'eſt pourquoi ſi vous voulez comprendre entierement ma penſée & celle des Auteurs, développer ſans erreur les lieux obſcurs, éviter les écueils, concilier les paſſages qui ſemblent ſe contredire, & enfin diſtinguer les choſes confuſes ; il eſt neceſſaire que vous vous mettiez fortement dans l'eſprit les choſes ſuſdites. Concevez de plus cette verité, qu'on n'a pas encore enſeignée nettement & ſans voile, qu'il y a deux parties generales de la Pierre : La premiere, c'eſt l'exaltation du Mercure des Philoſophes ; & la ſeconde, ſa fermentation minerale, ou ſa ſpecification.

Cette distinction est la clef du temple de la Sagesse Chymique, & des mysteres de l'Art. Enfin il faut se souvenir de comparer un lieu avec un autre, les sujets avec les sujets, les sentences avec les sentences ; & d'en conclure ce que l'on pourra. Adieu. A Bruxelles, le 30e Octobre 1646.

LETTRE XLI.

Diversité de sentimens des Auteurs touchant la matiere de la Pierre.

MONSIEUR,

APRE'S l'avertissement general touchant la lecture & l'intelligence des Auteurs, il en faut venir au particulier : non que je pretende ici parcourir tous les lieux, & concilier toutes les oppositions qui se trouvent dans la seconde partie, sur tout de la Chrysopée particuliere, sur laquelle vous me questionnez. Mais au moins j'en épuiserai quelques-uns, & ceux ausquels, tant dans

nos Ecrits, que dans ceux des autres, le reſte ſe rapporte.

Toutes les contradictions apparentes de nos Ecrits & des Auteurs, ſe rapportent ou bien aux choſes ſignifiées par les termes, ou aux termes ſignifians les choſes.

Ce qui concerne les choſes, ſe réduit à deux chefs, à la nature, & à la maniere d'agir. Le premier ſe peut ſubdiviſer en deux articles, ſelon les deux difficultez qui s'y rencontrent : l'un, demande combien il entre de matiere dans la Pierre : l'autre, quelle eſt la matiere qui y entre.

Quant au premier article, les uns diſent que cette matiere n'eſt qu'une unique choſe : ou bien s'il y en a pluſieurs, qu'elles ne ſont que comme les parties d'un même ſuppoſt, d'un même mixte, entant que mixte ; & que ces parties ſont trois, le Sel, le Soûfre & le Mercure, qui tous trois ne font qu'un Tout phyſique, en quelque Corps qu'on les conſidere.

Le fondement de cette aſſertion, eſt ce que nous avons dit quelque part dans nos Ouvrages, aprés pluſieurs Maîtres, qu'une ſeule choſe ſuffit pour accomplir

le Magiſtere ; & que cependant pour abreger, on en peut employer deux d'une même racine. Laquelle maniere d'abreger les Modernes pretendent être une nouvelle invention, qui paſſe l'experience des Anciens, & qui n'eſt pas neceſſaire pour la confection de la Pierre.

Les autres au contraire veulent des choſes diverſes, & des matieres partielles, que les Philoſophes Naturaliſtes déſignent ſous le nom & deſcription de *Soûfre vif*, & de *Mercure vif* ; & autres noms encore, comme de *Soleil vif*, de *Lune vive*, de *mâle* & de *femelle*, de *Gabricius* & de *Beya*, qui ſignifient quelque diverſité de nature & difference de proprietez, & à même tems diſtinction de ſuppoſts : & par conſequent pluralité de choſes, qui s'arrête cependant dans le nombre binaire, quoi que quelques-uns des plus nouveaux ajoûtent un troiſiéme, qui eſt le *Sel*.

Enfin d'autres ne ſe contentent pas de deux choſes, mais ils admettent tous les ſept Métaux : parce que, diſent-ils, la Pierre eſt un genre univerſel. Or une nature univerſelle eſt telle, qu'elle doit renfermer en ſoi toutes les eſpeces qui lui ſont ſoûmiſes.

Nous

Nous avons parû être de ce ſentiment dans nôtre *nouvelle Lumiere Chymique*, en parlant de l'Harmonie des ſept Planettes & des Métaux. Et à cette opinion s'en peut joindre une autre qui lui eſt aſſez ſemblable, qui demande trois ſubſtances, de diverſe forme ſubſtantielle & de differente famille des Mixtes, pour la même raiſon que celle qu'on apporte pour les ſept Métaux. Ajoûtez que la Pierre convient également aux trois familles des Mixtes inferieurs, tant en leurs eſpeces, qu'en leurs individus, & qu'elle s'y joint avec une eſpece d'amitié, comme leur étant utile, pour leur production, conſervation & reparation: ce qui ne ſemble ſe pouvoir faire, ſi la Pierre n'eſt faite de ces trois natures. Ce ſont là les objections touchant la matiere de la Pierre, qui faiſoit le premier Chapitre. La Lettre ſuivante en donnera l'éclairciſſement. Adieu. A Bruxelles, le ſixiéme Novembre 1646.

LETTRE XLII.

En quel ſens les Philoſophes ont dit, que leur matiere n'étoit compoſée que d'une choſe, & qu'elle l'étoit auſſi de pluſieurs.

MONSIEUR,

L'UNE & l'autre opinion rapportée dans la Lettre precedente, eſt veritable, chacune a ſa maniere, & ſi on les entend avec diſtinction.

La premiere eſt vraye, ſi nous la rapportons à la production primitive ; c'eſt-à-dire, à la fermentation de nôtre Mercure vif, & ſa converſion en ſemence de nature primitive, par l'action de la ſemence primitive même, ſelon les manieres que nous avons amplement déduites ailleurs : Laquelle production ſe peut faire non ſeulement dans les entrailles de la Terre, mais auſſi dans un Vaſe artificiel ; & il n'y eſt pas beſoin

d'autre choſe, que de l'Eſprit Univerſel ſuſdit, ou nôtre Mercure vif.

Car il n'eſt pas poſſible que ce Mercure par tant d'aſcenſions & de deſcenſions, par leſquelles il eſt meu & agité par l'Archée, depuis les choſes plus baſſes juſqu'aux ſuperieures, & depuis les ſuperieures juſqu'aux inferieures, comme par autant de diſtillations, rectifications & ſublimations, ne ſe ſoit preparé, & ne ſoit devenu aſſez puiſſant pour tirer par la vertu magnetique du fonds des ſemences primitives, celles d'Or ou d'Argent, avec leſquelles enſuite il peut s'aſſimiler, & devenir métallique.

En effet, cette Pierre métallique n'eſt rien autre choſe que la ſemence de l'Or ou de l'Argent, dans l'eſpece deſquels elle a été réduite par cette aſſimilation: mais cela n'arrive qu'en un tres-long tems, tant à cauſe de la foibleſſe de l'action de l'Archée, qui eſt le premier moteur de tout, qu'à cauſe de celle de la faculté fermentative qu'ont les ſemences primitives. Voilà donc un premier ſens dans lequel la premiere opinion ſe trouve vraye.

Que ſi on la rapporte à cette production qui eſt l'ouvrage de l'Art, &

ſe fait par la vertu des ſemences particulieres, (production au reſte beaucoup plus prompte & efficace que la precedente) en ce cas elle ſera fauſſe, parce que les ſemences de l'Or ou de l'Argent ſe doivent prendre de l'Or ou de l'Argent, & il les faut imprimer dans le ſuſdit Mercure, comme je ne l'ai déja que trop prouvé. Or cela ſuppoſé, il faut pour faire l'œuvre deux ſubſtances, ſçavoir le ſperme ou le Vitriol de l'Or, qui contient les ſemences particulieres de ce métal ; & de plus, nôtre Eſprit Univerſel, qui doit être aſſimilé & converti en ſemence particuliere d'Or ou d'Argent pour la compoſition de la Pierre métallique, ou pour être ſpecifié dans l'ordre métallique, ſelon la fin & le terme premier de la multiplication expliqué ailleurs.

Ces deux ſubſtances n'ont qu'une même racine : ce qui ne ſe doit pas entendre, en diſant que c'eſt qu'elles n'ont que le rapport de ſubſtances incomplettes à un Tout Phyſique, dont elles ſont parties, comme l'expliquent ſottement ceux qui pour avoir une pluralité de choſes, ont recours à la diſtinction & ſeparation du Mercure, du Sel, & du

Soûfre dans un seul Corps & une substance complette ; par exemple, dans l'Or ou l'Argent. Car ce rapport ne marqueroit que l'état d'un Corps tronqué & divisé, & non pas l'identité de deux diverses choses. Mais on doit faire entendre comme cela est, en disant que nos deux substances sont bien à la verité substances complettes, distinctes, & indépendantes l'une de l'autre ; mais pourtant qu'elles conviennent en l'homogeneïté de Principe expliqué ci-dessus : laquelle homogeneïté compose avec elle unité d'origine & de racine, mais non pas unité ou identité de racine ou de tronc.

Et c'est ici une distinction à laquelle on doit bien prendre garde ; car ces deux unitez ou identitez sont entierement differentes, comme on le voit dans l'Arbre & dans son fruit, & dans l'écorce du tronc de cét Arbre & la moëlle de ce tronc. Dans ces deux exemples il y a identité d'origine, mais non pas ressemblance d'identité : Car les deux premiers ont un être complet, distingué & different ; cependant le tronc de cét Arbre & son fruit n'ont qu'une même racine, ou qu'un même Principe, tant actif, que

paſſif, qui eſt la ſemence capable de produire telle eſpete. Au contraire les deux ſeconds, ſçavoir l'écorce & la moëlle de ce même tronc, quoi qu'ils ayent un être diſtingué, il n'eſt pas cependant complet, mais incomplet, parce qu'ils ſont les parties d'un être qui ne paroît qu'un Tout, & qui n'a qu'une ſubſiſtance, à ſçavoir du tronc. Tout ceci eſt un peu obſcur, donnons-y quelque éclairciſſement.

La premiere ſentence donc ſe peut entendre de la premiere partie de la Pierre, ou du Magiſtere; ou bien de la ſeconde partie, ou de la ſpecification. Si elle s'entend du Magiſtere, elle eſt fauſſe, parce que dans cette premiere partie de la Pierre, il n'eſt requis autre choſe que nôtre Eſprit Univerſel. Et effet, le Magiſtere n'eſt rien qu'une juſte cuiſſon de la ſubſtance dudit Eſprit Univerſel, ſelon trois differens degrez de temperie, la mercuriale, la ſulfurée, & la ſaline. Et dans ce ſel, ſe termine l'exaltation du Mercure univerſel à ſon ſouverain degré: Elle eſt l'accompliſſement du Magiſtere, à l'imiration de la cuiſſon du même Mercure, avant que dans le fonds de la Terre il eût été déterminé à l'eſpece métalli-

que, par exemple, par les ſemences primitives.

Mais ſi cette premiere ſentence s'entend de la ſeconde partie de la Pierre, ou de la détermination ſpecifique dudit Magiſtere à la Nature, par exemple, du Soleil ou de la Lune ; alors il faut ſubdiſtinguer. Car ou bien il ſera queſtion de celle qui demande un tres-long eſpace de tems, & qui n'arrive même que rarement, ſans aucun ſecours ni union de matiere exterieure, mais par la ſeule énergie des ſemences primitives, & en petite quantité, leſquelles ledit Eſprit Univerſel renferme en ſoi : ce qui fait ſa Nature hermaphrodite. Dans cette ſpecification ces ſemences font la fonction du mâle, & l'Eſprit Univerſel fait celle de la femelle.

Ou bien il ſera queſtion de cette ſpecification qui ſe fait par l'union intrinſeque & l'adjonction des ſemences, ſoit primitives dans les entrailles de la Terre, ſoit particulieres dans le Vaſe de l'Artiſte. Dans l'un & l'autre ſens l'opinion ſuſdite eſt fauſſe : car la ſemence qui détermine à une eſpece, & la matiere qui eſt déterminée à cette eſpece, ſont deux choſes diſtinguées réellement. Je dis plus

même, elles ſont deux ſubſtances complettes & homogenes, mais d'une homogeneïté de Principe principiant ; & par conſequent d'une ſeule racine. Ce qui eſt la même choſe chez les veritables Philoſophes.

Mais direz-vous en vous-même, tous les Mixtes, quelque diverſité d'eſpece & de nature qu'ils ayent entr'eux, ont cette homogeneïté de Principe, parce que la matiere qui ſert de ſujet à leur forme, eſt (ſelon la doctrine precedente) homogene avec ledit Eſprit Univerſel : donc ils ſont d'une ſeule & même racine. Et par conſequent la matiere du premier venu, peut être priſe ſans choix pour la matiere de l'autre.

Que ſi cela a lieu dans les Mixtes differens en eſpece & en nombre, à plus forte raiſon l'aura-t-il dans les parties naturelles d'un même Mixte, compoſé de Mercure, Soûfre & Sel, parce que ces trois parties n'ont qu'un même Principe naturel en nombre & en eſpece avec leur Tout. Et certes, cette objection eſt ſi preſſante, qu'à peine en trouverez-vous la ſolution en aucun endroit : puiſqu'elle eſt ici nettement exprimée, je vas y répondre.

Pour décider donc là-dessus, il faut remarquer que trois conditions sont requises, afin que dans la pensée des Philosophes, une chose soit dite homogene à une autre d'une homogeneïté de Principe.

La premiere condition, c'est que l'une & l'autre de ces choses soit complette en son être : de sorte que l'une ne soit pas avec l'autre comme partie d'un même Tout.

La seconde, que de ces substances l'une soit en qualité de Mixte plus simple, & l'autre plus composée d'un degré au moins que sa compagne. Nous avons parlé de ces choses dans nôtre Theorie.

La troisiéme, que celle qui est la moins composée, soit indifferente à recevoir toutes les formes, & qu'elle puisse même outre la forme qu'elle a, prendre en elle la forme qu'a cette autre partie plus composée qu'elle.

Outre cela, il faut encore remarquer que le nom de Racine est équivoque, & qu'il se prend en trois manieres. En premier lieu, proprement, pour le Principe materiel de toutes choses : non pas que j'entende par là cette matiere chimerique & inconcevable que l'Ecole a faus-

ſement imaginée, mais nôtre Eſprit Univerſel, qui n'eſt point encore déterminé à une eſpece particuliere de Mixtes inferieurs, & qui a pour lors toute la nature de ſubſtance complette. Ou ſi vous l'agréez mieux, j'entendrai par là les Principes principiez, mais alors fort peu compoſez, en remontant juſqu'aux plus ſimples Elemens, & même juſqu'à l'Eau primitive tirée du Cahos.

En ſecond lieu, improprement, & ſeulement par analogie au ſens precedent; & alors le mot de Racine ſe prend pour la partie principale d'un être vivant, laquelle reçoit d'abord la nourriture, & qui enſuite la communique & la diſtribuë aux autres parties en gros ou en détail.

Enfin, plus improprement encore. Ce mot ſe prend pour le tronc, par rapport aux parties qu'on en auroit coûpées & ſeparées; c'eſt-à-dire, pour quelque ſuppoſt total que ce ſoit, & pour quelque ſubſtance complette, à l'égard de ſes parties ſubſtantielles incomplettes.

Ces choſes ainſi ſuppoſées, la réponſe à l'objection eſt aiſée. Car tous les Mixtes des trois Familles, de quelque eſpece qu'ils ſoient compoſez entr'eux, ont

bien la premiere des ſuſdites conditions, ſçavoir d'être des ſubſtances complettes ; mais les deux autres leur manquent : car ils ſont dans le même degré de compoſition les uns que les autres dans la claſſe des Mixtes de l'ordre inferieur ; c'eſt-à-dire, ſous chaque eſpece particuliere de l'une ou l'autre des trois Familles. Et partant, quoi que les uns ſe pûſſent changer dans les autres, comme il a été dit ailleurs ; par l'odeur de la forme ſubſtantielle ; cependant ils ne peuvent acquerir une forme nouvelle plus ſimple, & ſuperieure d'un degré. Que ſi le Sel, le Soûfre & le Mercure d'un Mixte ſe pouvoient ſeparer, (ce que je nie) ils ne ſeroient pas alors ſubſtances complettes, parce que ce ne ſeroit toûjours au plus que des parties à l'égard de leur Tout.

Tous ces Mixtes donc de differente eſpece, ne ſont pas d'une même racine, parce qu'ils ne ſont pas homogenes de l'homogeneïté de Principe, les conditions eſſentielles leur manquant pour cela. Les trois Principes non plus d'un même Mixte, Sel, Soûfre & Mercure, ne ſont pas d'une même racine pour la même raiſon, quoi qu'ils ſoient d'un même tronc ; & tout ceci quadre avec les axio-

mes Philoſophiques.

Pour la ſeconde des trois opinions que nous avons rapportée, ſur le nombre des matieres de l'œuvre, on la peut entendre, & en voir le vrai & le faux par l'explication de la premiere. Il nous reſte à parler de la troiſiéme. Si on la rapporte à la prochaine capacité qu'a nôtre Eſprit Univerſel de recevoir toutes les formes, & à la diſpoſition qu'il a en ſoi pour chacune d'elles, elle eſt tres-vraye : mais ſi on l'entend de leurs effets, je la ſoûtiens fauſſe.

La preuve dont on l'appuye, eſt mal priſe de l'état metaphyſique & des compoſitions mentales, pour l'appliquer aux productions phyſiques. Car aprés tout, ce n'eſt pas une ſuite que parce qu'il y a ſept Métaux qui répondent aux ſept Planettes, & auſquels la Cabale en a donné les noms, que ces ſept Métaux entrent en la compoſition réelle de la Pierre, & en faſſent la matiere : mais par là on veut exprimer, tantôt que les vertus & influences de ces ſept Planettes ont été imprimées & exaltées même dans nôtre Eſprit Univerſel, & tantôt qu'il y a divers degrez de cuiſſon, qui ſe ſuccedent dans l'œuf Phyſique, & qui répondent

aux qualitez & au temperament des sept Planettes, ou des sept Métaux. Adieu. A Bruxelles, le douziéme Novembre 1646.

LETTRE XLIII.

Differentes Opinions des Philosophes, touchant la partie active de la matiere.

MONSIEUR,

Le second article concerne la qualité de la matiere, & se divise en deux sections, selon la methode de l'article precedent, qui distribuë les expressions des Philosophes sur la matiere de la Pierre en deux classes.

Dans la premiere section nous parlerons des doutes qui naissent sur la matiere premiere, qui est l'active, ou celle qui a la force de s'assimiler le Mercure. Et dans la seconde, nous éclaircirons ce qui regarde la matiere seconde, qui est la passive, ou celle qui doit être renduë sem-

blable. L'un & l'autre article comprendront derechef pluſieurs petites parties. Les premieres, éclairciront ce qui regarde l'eſſence & la nature de la matiere ; & les ſecondes, ce qui regarde leurs proprietez.

Touchant donc la matiere premiere de la Pierre, ſa nature & ſon eſſence, les uns aſſeurent que c'eſt l'Or ou la Lune vulgaires, tels qu'ils ſortent de la Mine, & non ſous une autre forme : En effet, pluſieurs paſſages des Philoſophes ſemblent prouver cette propoſition.

Les autres demeurent d'accord qu'il y a quelqu'autre choſe que l'Or ou l'Argent. Ils veulent bien à la verité que cette choſe en ait la nature, mais virtuellement, & non pas réellement : ou du moins ce ſera, diſent-ils, quelque choſe qui leur reſſemblera, dont la Nature ſera en partie la même avec l'Or & l'Argent, & en partie differente : comme par exemple, ſeroit l'Antimoine, le Vitriol, le Soûfre vulgaire, ou celui de quelque métal inferieur. Et cette opinion eſt fondée ſur pluſieurs authoritez formelles des Philoſophes.

Enfin les autres prenans un milieu, aſſeurent que l'Or ou l'Argent, non pas

virtuel & par analogie, mais mineral, vrai & propre, eſt la matiere de la Pierre, mais ſous certaine forme phyſique & preparation non ordinaire, en vertu de laquelle il eſt appellé *l'Or vif*, ou *Lune vive*. Si bien qu'alors il n'eſt plus Or commun ou vulgaire, mais il paroît ſous la forme de Mercure, de Sel ou de Soûfre, tiré de l'Or ou de l'Argent, ou de tous deux enſemble, ou même de quelqu'autre ſujet.

Au reſte, cette opinion ne manque pas d'authoritez des Philoſophes qui la confirment ; & il y a même pluſieurs Sentences prononcées par eux, & qui paſſent pour des Decrets des Sages, comme l'on verra dans la Lettre ſuivante. Adieu. A Bruxelles, le treiziéme Novembre 1646.

LETTRE XLIV.

Que ce n'eſt que l'Or & l'Argent du vulgaire, mais non dans l'état du vulgaire.

MONSIEUR,

LA premiere & la derniere opinion ſont veritables. Car comme je l'ai prouvé ailleurs aſſez au long, le ferment ou la matiere premiere de la Pierre ne peut être autre choſe que le Vitriol, ou le ſperme du Soleil & de la Lune. En effet, la ſemence particuliere de ces Métaux, ſe tire d'eux ; c'eſt une verité inconteſtable par tout ce que nous avons dit ci-deſſus : mais pour la donner, ils doivent être réduits en ſperme ; & ainſi ne plus paroître ſous leur forme vulgaire, mais ſous une artificielle, amie cependant de la Nature, & non violente. Or ils ſont faits tels par le moyen d'un Diſſolvant naturel, dans lequel l'Or & l'Argent ſe fondent comme la glace dans l'eau,

qui

qui lui eſt ſemblable en nature. Voilà ce que c'eſt que réduire le Soleil & la Lune à leur Principe & à leur matiere premiere ; c'eſt-à-dire, les réſoudre dans cette même Eau de laquelle ils ont été faits.

En effet, l'Or a été fait de cette Eau, par le moyen de laquelle il ſe diſſout, & par laquelle on tire ſon Vitriol : mais étant en cét état, il ne peut retourner en Corps métallique ; c'eſt-à-dire, redevenir vulgaire qu'aprés l'accompliſſement de l'ouvrage.

L'une & l'autre Sentence eſt donc vraye dans le ſens qu'on la propoſe, ſans diſtinction ni autre explication des paſſages des Auteurs ; car en ce point ils parlent tous clairement.

Pour l'autre opinion, elle eſt abſolument fauſſe, ſi on l'entend de la premiere matiere active, ou du ferment ; & il ne faut pas avoir égard au textes des Philoſophes que l'on cite là-deſſus : car ils ſe doivent tous entendre de la ſeconde matiere, à ſçavoir de l'Eſprit Univerſel, ou de nôtre Mercure vif, qui à cauſe de l'homogeneïté de premier Principe qu'il a avec l'Or & l'Argent, eſt dit avec raiſon Or & Argent virtuel, & analogue.

Que ſi les Philoſophes dans ces endroits n'expriment pas bien juſte ce qu'ils penſent touchant la ſeconde matiere, il ne faut pas blâmer pour cela nôtre ſolution : parce que, comme je l'ai remarqué ci-devant, les Philoſophes exprés & à deſſein, ont diviſé une ſeule verité en pluſieurs, & qui paroiſſent déſunies, les ayant même répanduës dans des propoſitions miſes en differens lieux. Et vous verrez qu'il n'y en a preſqu'aucun d'eux qui parlant de la matiere analogue, n'inſere à même tems des propoſitions obſcures qui tombent ſur l'Or mineral, ou qui n'en rappelle des deſcriptions faites ailleurs. Adieu. A Bruxelles, le 24.e Novembre 1646.

LETTRE XLV.

Diverſité de ſentimens touchant la matiere ſeconde, & les moyens pour les concilier tous.

MONSIEUR,

IL n'y a que peu ou point du tout de diverſité de ſentimens dans les Auteurs, touchant les proprietez de la matiere premiere ; & s'il s'en trouve quelques-uns differens, la doctrine des Lettres precedentes les fait aſſez entendre. Parlons donc de la matiere ſeconde.

On ne trouve pas tant d'oppoſitions dans ce poinct que dans l'autre. Les uns ſont pour le Mercure commun, ou vulgaire ; & cette opinion ſuivie de preſque tous les Philoſophes de ce ſiécle, eſt appuyée ſur des argumens aſſez vraiſemblables, & ſur les aphoriſmes des Anciens. D'autres n'approuvent pas le Mercure vulgaire ; mais ils veulent un Mercure métallique, ou de la même ſub-

ſtance de laquelle eſt ſortie la matiere premiere de l'Or ou de l'Argent : ou en un mot, celui de quelque ſubſtance métallique, comme du Plomb, & autres ſemblables.

Quelques-uns moins ſcrupuleux pretendent que tout Mercure eſt également bon, ſoit qu'il ſoit tiré des Mineraux, des Vegetaux, ou des Animaux, & que l'on peut employer ces Mercures dans l'œuvre, ou conjointement, ou l'un d'eux en particulier : parce qu'ils ſe fondent ſur ce qu'on dit, que le Mercure des Philoſophes eſt en toutes choſes & en tous lieux. Enfin il s'en trouve qui ayant lû que la matiere eſt vile, connuë à tout le Monde, qu'elle ſe trouve par tout, qu'elle eſt commune à tous les Hommes, & que tout le Monde l'a devant les yeux, donnent un ſuffrage de mauvaiſe odeur, à des ordures & à des excremens.

Pour bien concilier toutes ces oppoſitions, il faut ici reveler un ſecret au ſujet de la matiere ſeconde, lequel a été pardeſſus tous les autres caché & déguiſé par les Philoſophes. On ſçaura donc que tous les bons Auteurs conſiderent & décrivent trois choſes dans cette matiere.

Premierement, ils décrivent la ſeconde matiere même, ou la ſubſtance qui eſt la vraye matiere ſeconde de la Pierre, à ſçavoir nôtre Eſprit Univerſel, ou nôtre Mercure vif.

Secondement, ils décrivent le ſujet dans lequel ſe trouve cette ſeconde matiere, ou le Corps d'où on la tire. Ce ſujet eſt une certaine terre veritable & naturelle, qui ne differe point eſſentiellement de la terre élementaire, mais ſeulement accidentellement, à cauſe qu'elle a été un peu plus ſubtiliſée & purifiée par l'Archée ; & cette terre s'appelle, *la Magnéſie.*

Troiſiémement, ils décrivent la maniere ſelon laquelle nôtre ſeconde matiere eſt dans ſa terre. Elle y eſt (diſent-ils) non comme une partie d'un Tout ſubſtantiel, ou comme étant une portion d'un Corps phyſique ; mais comme la choſe contenuë dans celle qui la contient, ou comme une partie accidentelle d'un Tout par accident ; c'eſt-à-dire, d'un Tout compoſé de parties complettes chacune en elles-mêmes, dans lequel elles ſont amaſſées les unes avec les autres, & confuſes ſeulement localement. Ainſi, par exemple, l'eau qui eſt dans

une éponge moüillée, n'eſt pas une partie ſubſtantielle de l'éponge, mais elle eſt une autre ſubſtance qui penetre l'éponge, & qui la remplit.

Or cette nature du ſujet de la matiere ſeconde, & la façon dont elle exiſte dans lui, ſe prouve par cette experience que vous pouvez faire. Aprés la ſéparation qu'on a faite de cette matiere, la tête-morte eſt noire, qui eſt la couleur naturelle de la terre : outre cela, elle eſt ſeche & inſipide, & il ne lui reſte aucun ſel. C'eſt-là une marque évidente que ce n'eſt pas un Mixte d'aucune des trois Familles : En effet, il n'y en a aucun qui aprés qu'on l'a diſtillé, ne laiſſe dans la tête-morte un ſel.

Parce que les faux Philoſophes ont ignoré ce ſecret, ils ont donné dans cent chimeres, ce qu'ils n'auroient pas fait s'ils n'avoient confondu ces trois choſes, & s'ils n'avoient appliqué à une même choſe ces deſcriptions qui tombent ſur trois. Au contraire, ſi l'on s'efforce de penetrer ce myſtere, toutes les oppoſitions même les plus fortes, s'accorderont aiſément entr'elles, & la verité paroîtra auſſi claire que la lumiere en plein midi, comme on le verra par la ſuivante.

Adieu. A Bruxelles, le trentiéme Novembre 1646.

LETTRE XLVI.

Que ce n'eſt pas le Mercure vulgaire.

MONSIEUR,

LE ſecret contenu dans la Lettre precedente étant ſuppoſé, les oppoſitions qui ſe trouvent touchant la ſeconde matiere, peuvent être aiſément dévelopées.

Pour donner donc à la premiere opinion un bon ſens, il y a deux diſtinctions à faire. La premiere tombera ſur le mot de *commun* : parce que ſi on l'applique à la ſubſtance même de la ſeconde matiere, à ſçavoir nôtre Eſprit Univerſel, & qu'on pretende alors le faire ſignifier ce qu'il ſignifie quand on le prend improprement, à ſçavoir le Mercure vulgaire, & non pas quelque choſe de rare; en ce ſens tout eſt faux. Mais au con-

traire, ſi ce même mot ſe prend dans ſon ſens naturel, entant qu'il ſignifie un rapport à diverſes choſes ; alors pourveu qu'on le faſſe tomber ſur le ſujet même de la ſeconde matiere, tout eſt vrai.

En effet, nôtre Mercure ou l'Eſprit Univerſel, eſt le commun Principe de toutes choſes, puiſque l'on ne peut montrer aucun Mixte des trois Familles auquel il n'ait cette eſpece de rapport : Et d'aillcurs, il n'y a point autre choſe dans la Nature qui ait ce rapport aux Mixtes, comme étant un de leurs Principes, que celui-ci.

Que ſi le même mot pris ou proprement, ou improprement, s'entend du ſujet dans lequel eſt la ſeconde matiere, & de la maniere dont elle y eſt ; il eſt conſtant que la propoſition ſera fauſſe : car le Mercure vulgaire n'a pas préciſement l'eſſence que doit avoir ledit ſujet; & il n'y a rien dans ce Mercure qui ne ſoit une de ſes parties ſubſtantielles. Car le Sel, Soûfre & Mercure, qui ſont dans lui, (s'il y en a encore) y ont perdu leur toralité, & l'être complet qu'ils avoient; & ils ne peuvent remonter à cette ſimplicité, comme on l'a aſſez prouvé en traitant de la *Reſſimplification des choſes*, que

que nous avons montrée impossible, & de laquelle il faut raisonner de la même maniere, que de la restitution des parties du Composé à leur premiere totalité, & à la formation d'un être complet.

On peut en second lieu distinguer la même opinion par la distinction expliquée ci-dessus, sçavoir de puissance passive & d'acte, dont nous avons parlé dans les articles precedens à l'occasion d'une autre matiere. Car si alors on entend parler du Mercure vulgaire en puissance ; c'est-à-dire, si l'on prétend que nôtre matiere est le Mercure vulgaire en puissance, comme ayant des dispositions qui ne sont pas trop éloignées pour recevoir & la forme & la vertu du Mercure vulgaire ; alors on dit vrai, quand on asseure que nôtre matiere est le Mercure vulgaire : Et cette maniere de parler n'est pas extraordinaire. Car c'est ainsi qu'on dit tous les jours, que le froment est la nourriture de l'Homme, quoi que pourtant l'Homme n'en vive pas, mais bien du pain qui se fait de la semence de cette herbe ; & ainsi des autres choses. Mais si l'on prétend que ce sujet soit le Mercure vulgaire même, on se trompe : Et si l'on prétend aussi désigner le sujet

de ladite matiere ſeconde, ou bien le Corps d'où il eſt tiré, ou la maniere dont elle eſt dans ce ſujet ; cette opinion ne peut encore être vraye, par les mêmes raiſons apportées ci-deſſus. Adieu. A Bruxelles, le ſixiéme Decembre 1646.

LETTRE XLVII.

Suite du même Sujet.

MONSIEUR,

POUR la ſeconde opinion, ſoit qu'on l'entende de la matiere ſeconde même, ou de ſon ſujet, ou de la maniere dont elle y eſt, elle eſt fauſſe. Les authoritez qu'on cite ſe doivent expliquer de la matiere premiere, ſçavoir du Vitriol de l'Or & de l'Argent. Ce Vitriol eſt veritablement un Mercure métallique, mais cuit en métal : d'où il ne peut retourner à ſa premiere ſimplicité, comme il a été dit tant de fois : Et cette maniere de parler n'eſt pas encore extraordinaire. Car le pain de froment s'appelle quelquefois

du froment : & en effet c'eſt du froment, mais ſous une forme nouvelle, & cuit ; de ſorte qu'il ne peut redevenir ce qu'il étoit auparavant, & ſervir aux mêmes uſages auſquels il ſervoit. Le pain pour peu qu'il ſoit alteré, ne peut derechef reprendre les qualitez du froment ou de la farine dont il a été fait, pour de nouveau en faire du pain ; c'eſt-à-dire, pour en refaire du pain. Cependant du froment qui n'eſt pas encore tout-à-fait devenu pain, mais qui eſt ſeulement pâte & levain, peut ſervir à fermenter du froment qui n'eſt pas encore levain, mais ſeulement pâte. Le même ſe trouve à proportion dans les Métaux, pour la même cauſe & raiſon que deſſus, quoi qu'avec un peu de diverſité quant à l'acte de la fermentation.

La troiſiéme opinion qui ſoûtient que la partie mercurielle de quelque Mixte que ce ſoit eſt nôtre Mercure, eſt évidemment fauſſe, ſi on l'entend ou de la ſubſtance de la matiere ſeconde, ou de ſon ſujet, ou de la maniere dont elle ſe trouve dans ce ſujet : Et la raiſon de cette opinion ſe doit diſtinguer. Car s'il s'agit du lieu où ſe trouve le Mercure ou Eſprit Univerſel, il eſt certain qu'il

eſt par tout, mais principalement avec l'Air, lequel remplit toutes les parties du Monde ; & qui non ſeulement réſiſte par tout au vuide, mais qui pénétre même les autres Elemens, & les Corps qui y entre par leurs pores : Ainſi cette raiſon loin de faire contre nous, établit nôtre opinion par un argument invincible ; car cette qualité eſt une eſpece d'immenſité, qui ne peut convenir à aucune autre choſe dans le Monde materiel, qu'à nôtre Mercure & à nôtre Eſprit Univerſel. Mais s'il s'agit de ſon exiſtence propre & ſubſtantielle dans tous les Mixtes, comme ſi l'on prétendoit qu'il y fût en forme de partie ſubſtantielle, je ſubdiſtingue encore. Car ſi c'eſt à dire qu'il ſoit actué en chaque choſe, & qu'il ſoit réduit à un nouveau degré de compoſition de ſa forme ſubſtantielle, outre celui qu'il avoit auparavant, cela eſt vrai ; mais en cét état il ne peut être d'aucun uſage pour faire la Pierre, ni être mis pour la matiere ſeconde, comme nous l'avons aſſez prouvé ci-deſſus, puiſqu'il faudroit pour cela qu'il fût *reſſimplifié*. Ce qui eſt impoſſible & contre ſa nature. D'ailleurs, il eſt abſolument faux qu'il ſoit dans les

choſes ſuſdites aſſez ſimple pour être la matiere ſeconde de la Pierre, autrement la partie ſeroit plus grande & plus étenduë que ſon Tout.

Si les Auteurs ſemblent inſinuer cela par des paroles expreſſes, il ne faut pas interpreter leur penſée à la letrre, mais ſelon la ſuſdite expoſition. Car jamais ils n'ont voulu enſeigner que la ſeconde matiere de la Pierre fût tellement en toutes choſes, qu'on l'en pût tirer : mais ſeulement ils ont prétendu que cette même choſe qui eſt actuée & déterminée en toutes choſes, devoit être cherchée dans l'état de ſimplicité qu'elle avoit, avant qu'elle reçût cette détermination en chaque Mixte, & qu'elle a encore tous les jours, avant qu'elle ait été coagulée en un Mixte, par l'action des ſemences primitives ou particulieres. Adieu. A Bruxelles, le 12e Decembre 1646.

LETTRE XLVIII.

Qualitez de la matiére ſeconde.

MONSIEUR,

Il y a bien des oppoſitions touchant les proprietez de la matiere ſeconde, & les qualitez qui ſuivent de ſon eſſence. Car les uns veulent qu'elle ſoit d'une conſiſtence tout-à-fait liquide & fluide ; les autres n'y demandent pas tant de liquidité, mais un peu de ſolidité. Il y en a qui diſent qu'elle eſt diaphane : d'autres au contraire la diſent opaque. Ceux-ci la font d'une couleur céleſte ; & ceux-là d'une couleur blanche. Les uns recommandent qu'elle ait de la ſaveur & un goût aigu ; les autres qu'elle ſoit douce & agreable : D'autres lui attribuent l'humidité ; d'autres la ſéchereſſe. Les uns aſſeurent qu'elle a une teinture dorée & rouge intérieurement ; & d'autres le nient. Enfin il y en a qui

choiſiſſent la plus vieille ; & d'autres au contraire préférent la nouvelle.

Toutes ces diverſitez ſont aiſées à concilier par tout ce que nous avons dit ailleurs. Car s'il eſt queſtion de la ſubſtance même de la matiere ſeconde, elle eſt liquide & fluide, lorſqu'elle commence un peu à ſe condenſer : Elle eſt diaphane & de couleur céleſte, non pas bleuë pourtant, mais fort claire. On y voit mille couleurs, comme celles de l'Arc-en-Ciel. Elle eſt humide au ſouverain degré, parce qu'elle eſt pleine d'air congelé, & qu'elle eſt par tout répanduë dans le ſphére de l'Air. D'où vient que tandis qu'elle demeure dans ſon état de rarefaction, elle ne moüille point les mains. Elle a une teinture abondante, laquelle peu de jours aprés qu'on l'a ſéparée de ſon ſujet, prend la couleur jaune, comme d'un Or diſſout : mais cette teinture-là s'exalte, & devient tres-rouge en paſſant par les autres couleurs moyennes. On doit choiſir la plus vieille, c'eſt-à-dire qui ſoit tirée de cette ſubſtance mercurielle ou Eſprit Univerſel, lequel aprés pluſieurs diſtillations & cohobations naturelles, a changé les qualitez d'humidité & de froideur, en

celles d'humidité & de chaleur : & on ne la trouve telle nulle part que dans nôtre ſujet, duquel quand elle a été ſéparée, elle devient tres-amere : ſigne indubitable de ſa chaleur.

Mais ſi preſentement on parle du ſujet de la ſeconde matiere, les qualitez qu'il a, ſont contraires à celles que je viens de rapporter : Car il eſt épais, opaque, un peu dur, blanc, doux, d'odeur agreable, & tres-ſec, parce qu'eſſentiellement c'eſt une terre. Le nouveau eſt préférable au vieux, parce que la matiere, à la longueur du tems, perd ſon Eſprit Univerſel.

Il reſte encore quelques qualitez qui ſemblent contraires, & qui ont été attribuées par les Auteurs à nôtre ſeconde matiére. Mais j'aurai lieu d'en parler, en traitant des Termes, où l'on expliquera les deſcriptions rapportées ſur ce ſujet. Adieu. A Bruxelles, le dix-huitiéme Decembre 1646.

LETTRE XLIX.

Source des contrarietez qui ſe trouvent dans les Auteurs, touchant la Pratique.

MONSIEUR,

En ſecond lieu, nous traiterons de la maniere d'operer. En quoi j'aurai égard, premierement, à concilier pluſieurs contrarietez apparentes qui s'y trouvent, & leſquelles ſe peuvent rapporter aux parties utiles & inutiles de la matiere. Secondement, à conduire l'ouvrage juſqu'à la fin deſirée. Il eſt vrai que j'ai déja fort parlé de cela dans les Lettres précédentes : mais à cauſe des difficultez qui s'y trouvent, je ne laiſſerai pas d'en repeter ici quelque choſe en peu de mots, avec ordre & plus de netteté.

A l'égard donc des parties utiles, quelques-uns ſoûtiennent qu'il ne faut que le Mercure ſeulement, ou que la

partie mercurielle de nôtre matiere eſt ſeule utile : D'autres veulent le Soûfre ſeulement, d'autres le Sel ; & d'autres veulent l'un & l'autre enſemble ſéparez de ſon corps ou ſubſtance totale ; & enfin de nouveau remis ſur ſon corps & ſubſtance, & réüni : ne ſéparant & ne rejettant que le flegme & la tête-morte.

Pour concilier ces contradictions, il faut diſtinguer deux ſortes de parties de la ſubſtance corporelle complette, ou de tout le ſujet phyſique, comme doit être nôtre matiere ; ſçavoir, des naturelles, & de celles qui tiennent lieu d'excremens, & qui ſont ſuperfluës.

De ces dernieres parties ſuperfluës, & qui ſont excremens, il y en a de trois ſortes, ſçavoir le flegme, ou la portion d'acquoſité mercurielle, laquelle dans la production a excedé le poids de la Nature ; ou la proportion répondante aux vertus des ſemences primitives ou particulieres. Cette portion excedente, à cauſe de la foibleſſe de nature, c'eſt-à-dire de la faculté expultrice des ſemences, ou de l'Archée qui meut ces mêmes ſemences, demeure confuſe & mêlée localement avec la partie ſubſtantielle du Mixte : mais elle n'eſt pas partie ſubſtan-

tielle pour cela, ce n'eſt qu'un corps étranger, & un amas de parties hetherogénes qui s'y ſont unies par hazard, & qui y demeurent juſqu'à ce que l'Archée les puiſſe enfin chaſſer dehors.

Secondement, la tête-morte, c'eſt-à-dire cette portion ſuperfluë de la corporeïté terreſtre, que la Nature ſemblablement ne peut chaſſer, & qu'elle retient pour la conſervation du Mixte, comme une écorce.

Troiſiémement, il y a une certaine graiſſe compoſée de l'une & de l'autre de ces deux parties, laquelle reſſemble à une huile fœtide & venemeuſe, ou à un ſoûfre malin.

Or toutes ces parties excrementales ne ſe trouvent pas univerſellement dans tous les Mixtes. Car les Mixtes de la premiere claſſe, dont nous avons parlé ailleurs, n'en ont point, ſçavoir les Principes principiez, & principalement nôtre Eſprit univerſel conſideré ſelon ſoi. La raiſon de ceci eſt, parce que leurs Principes materiels ſont tres-ſimples, & qu'ils obéïſſent à l'Archée volontiers, qui les a fabriqué & qui les meut : de maniere qu'ils n'excedent ou ne défaillent jamais dans les premiers Mixtes, parce

que l'Archée chaſſe facilement ce qui pourroit exceder ou ſurabonder à la matiere ; & que ſi quelque choſe manque, il l'attire facilement à ſoi. Mais il n'en va pas de même dans les Mixtes de la ſeconde claſſe, c'eſt-à-dire dans ceux des trois Familles, deſquelles les Principes materiels qui ſont déja trop compoſez, & par là (pour ainſi dire) comme trop appeſantis, réſiſtent à l'action & au mouvement du même Archée : d'où vient l'intempérie des Mixtes, par l'excés ou le défaut d'une qualité ou d'une autre.

Tout ce qui ſe rencontre donc d'acquoſité dans leſdits Principes, eſt tout mercuriel, & partant utile, & même néceſſaire à toute production : parce que dans cette acquoſité réſide la racine de la fermentabilité & de la puiſſance à être fait Corps.

Quant aux Mixtes inférieurs, ils ont en eux telles parties ſuperfluës & inutiles ; mais ils ne les ont pas toutes, & tous les Mixtes n'en ont pas toûjours, ni également. Car dans les uns il y a du flegme ſans feces, ou tête-morte : dans les autres il y a des feces ſans flegme, comme dans l'Or tres-parfait, & dans les Diamans. D'où il arrive quelquefois

que noſtre Diſſolvant diſſout toute la ſubſtance de l'Or : ce qui eſt tres-rare : mais cela n'eſt point de conſequence ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas abſolument néceſſaire de chercher un Or qui ſoit ſi pur, parce que ce qui eſt pur ſe diſſout & rien de plus, la ſolution ne ſe faiſant pas par la force des Sels corroſifs, mais par l'union des choſes homogénes d'homogéneïté de Principes : ſi bien que les hetherogénes ou differentes Natures ne pouvant être unies, ne peuvent être diſſoutes.

Les parties naturelles ſont de deux manieres, à ſçavoir néceſſaires & contingentes. Les néceſſaires ſont celles qui conſtituent eſſentiellement un Tout néceſſaire ou phyſique, la ſéparation deſquelles parties détruit entierement le Mixte ; & étant une fois ſéparées, elles ne ſe peuvent jamais rejoindre dans le même corps ou individu particulier, ni même dans la même eſpéce, comme nous l'avons prouvé & juſtifié ailleurs par des exemples.

Or ces parties ſont matiere & forme, avec les choſes qui lui ſont naturelles & éminemment compriſes avec les parties, qui ſont quant à la forme, tous les de-

grez que les Scolaſtiques appellent *conditions*, qui accompagnent néceſſairement la forme ſubſtantielle : par exemple, dans chaque Animal l'animalité, la corporeïté, la ſubſtantialité, juſqu'au ſouverain degré ou tranſcendant de l'entité.

Quant à la matiere, ce ſont les Principes principiez qui la déterminent à une certaine eſpéce de Mixte, comme ſont le Sel, le Soûfre & le Mercure, qui ſont proprement les parties du Mixte, comme nous l'avons touché ailleurs.

Les parties contingentes ſont celles dont la ſéparation diminuë la ſubſtance du Mixte, mais qui ne détruit pas le Mixte ; & elles ſont derechef de deux ordres, à ſçavoir homogénes, ou heterogénes. Il faut entendre ici l'homogéneïté dans le ſens vulgaire de l'Ecole. Les parties homogénes, ou ſimplement *quantitatives*, ſont celles deſquelles l'eſſence eſt de ſemblable nature que le Tout, & la diviſion deſquelles diminuë ſeulement la quantité de la ſubſtance : comme ſi par exemple, d'une livre d'Or ou d'Argent, on ôtoit quelque once.

Les parties hetherogénes ou integran-

tes de la ſubſtance, entant qu'elle eſt telle ſubſtance, ſont celles qui ſont differentes à l'égard les unes des autres, & à l'égard de leur Tout, & deſquelles la totale ſéparation détruit toute la ſubſtance ; de maniere qu'elle ne peut jamais être réparée : mais la deſtruction de quelques-unes ne détruit pas, mais eſtropie le ſujet.

Toutes ces ſortes de parties conviennent à tous les Mixtes, tant inférieurs des trois Familles, que ſupérieurs & moyens, qui ſont les Principes principiez qui ne ſont pas encore réduits à certaine eſpéce. Mais elles ne leur conviennent pas également : car dans les uns il y a plus grande quantité de Soûfre, leſquels à cauſe de cela ſont appellez *Soûfre* par les Philoſophes, prenans cette ſignification au large, parce qu'ils donnent le nom ſelon la plus grande partie : Et c'eſt ainſi que l'on appelle l'Or *Soûfre*, & qu'il eſt entendu ſous la ſignification du Soûfre. Dans d'autres, le Mercure prédominant donne le nom auſſi de *Mercure* : & de même dans ceux où il y a plus de Sel, on les connoît ſous le nom de *Sel*. Cependant dans les Mixtes ſolides & tres-cuits, le Sel & le

Soûfre paſſent pour la même choſe, ou du moins ſont tellement joints enſemble, qu'à peine peuvent-ils être ſéparez. D'où vient que les Anciens ne parlent jamais, ou rarement du Sel. Mais lorſqu'ils ſont réduits en Vitriol, c'eſt pour lors que la faculté du Sel leur convient auſſi-bien que le nom : Et pourtant il faut remarquer, que ſelon leurs differens effets, on les appelle tantôt Sels, & tantôt Soûfres. Adieu. A Bruxelles, le 24e Decembre 1646.

LETTRE L.

Conciliation des contrarietez qui ſe trouvent dans les Auteurs, touchant la Pratique.

MONSIEUR,

POUR concilier les oppoſitions ſuſdites, il faut remarquer d'abord que l'on y donnera un ſens, ou bien par rapport à la ſubſtance même de l'une ou l'autre de nos matieres, qui ſont le Vitriol

triol du Soleil & nôtre Esprit Universel; ou bien on l'y donnera par rapport au sujet d'où elles se tirent, qui est d'un côté le Soleil mineral; & de l'autre nôtre Magnésie.

Si les propositions s'entendent de la propre substance, ou nous en appliquons le sens aux parties superfluës, ou aux naturelles. Si c'est aux parties superfluës, il n'y en a point à tirer, parce qu'il n'y a point d'excremens, à cause de la parfaite contemperation de l'un, à sçavoir de nôtre Vitriol Solaire; & la simplicité de l'autre, à sçavoir de nôtre Esprit Universel.

Que si nous entendons parler des parties naturelles, il n'y a pas lieu d'ententer la séparation, parce qu'il est impossible de la faire sans la destruction du Mixte; & quand bien même elle seroit possible, elle seroit inutile & superfluë: parce que (comme nous l'avons déja prouvé) elle seroit contre nature, ne pouvant rentrer ni dans l'individu, ni dans l'espéce du Corps dont elle est tirée.

Que si on entend parler du sujet de l'un & de l'autre, & qu'il s'agisse des parties superfluës, il en faut tirer la par-

tie terreſtre & la terre inutile, laquelle dans la production du Soleil ſe trouve confuſe avec ſa ſubſtance, & dans nôtre Magnéſie conjointe à l'Eſprit Univerſel, comme ſon vaiſſeau contenant & conſervatif pour l'utilité Philoſophique : Laquelle partie, (parce qu'elle n'eſt pas néceſſaire) quoi que partie naturelle dudit Eſprit Univerſel, eſt pourtant en quelque façon excrement. Mais ſi nous prétendons parler des parties naturelles, en vain, comme nous avons dit ci-devant, nous tenterions leurs ſéparations.

Aprés la recherche & l'élection des parties utiles, la conduite & le régime de l'Art & de l'ouvrage doivent ſuivre pour obtenir la fin derniere deſirée, avec les ſignes des changemens qui arrivent, ou des couleurs differentes ; en quoi, comme dans beaucoup d'autres choſes, les Auteurs ne ſont pas d'accord : les uns ſoûtenans qu'il n'y a qu'un unique Régime, les autres trois, les autres quatre, à ſçavoir, la ſolution, l'ablution, la réduction & la fixation. Les uns n'uſent que d'une ſorte de Feu, & continuel : les autres ſe ſervent d'un Feu de pluſieurs degrez, & de differente maniere de chaleur. Les uns n'ont qu'un Vaſe : les

autres plusieurs. Les uns veulent plusieurs distillations & imbibitions ; & les autres une seule & unique coction. Les uns reconnoissent deux couleurs principales, la blanche & la rouge: les autres y ajoûtent la noire; & d'autres encore admettent la verte, avec d'autres couleurs moyennes. Les uns prétendent que la premiere couleur est la rouge : d'autres la noire. Toutes lesquelles choses se pourroient verifier par ce que nous avons dit cidevant. Mais parce que nous serions trop longs, & que l'on trouve suffisamment l'explication de tout ceci dans les Auteurs ; il suffit à present d'expliquer la Pratique qui est contenuë dans le premier Chapitre de la Genese, que nous avons pris ci-devant pour Directoire dans nôtre Lettre trente-huitiéme.

Contemple donc comme le texte dudit Chapitre premier de la Genese par quelques lignes préliminaires, touchant legerement les parties corporelles générales du Monde, à sçavoir le Ciel & la Terre, enseigne en même tems les parties & les opérations qui se trouvent dans nôtre Magistere. Car ne montre-t-il pas comment du Cahos est fait le Ciel & la Terre des Philosophes, laquelle en

cét état eſt vuide & ſans action ? Elle s'amaſſe & ſe coagule comme feroit du limon dans une Fontaine, ou le Sel dans la Mer, attendant que par l'action de l'Eſprit Azotique mêlé artificiellement d'un Feu extérieur, il lui vienne des ſemences qui la rendent feconde. C'eſt du Cahos, dis-je, que ſe fait ce Ciel & cette Terre, non pas du Cahos primitif qui n'eſt le ſujet que du ſeul Créateur quand il a voulu produire, mais du ſecond Cahos & naturel ; c'eſt-à-dire, de nôtre Eau ou Eſprit Univerſel, qui eſt en confuſion & comme envelopé de ténébres dans le corps de la Magnéſie, ſur laquelle l'Eſprit Azotique, figure créée & corporelle de l'Eſprit increé, eſt porté.

Enſuite aprés que le précédent Texte a parlé en général, il deſcend au particulier ; & gardant le nombre, l'ordre & la quantité de toutes & chacunes opérations de l'Art, il traite de même en nombre, ordre & quantité des ouvrages faits miraculeuſement dans la ſemaine de la Création.

Premierement, que la Lumiere ſoit faite, & qu'elle ſoit diviſée des Ténébres qui ſont ſur la face de l'abîme Philoſo-

phique ; & que le Jour ſoit ſéparé de la Nuit, afin qu'ils ſe ſuccedent l'un aprés l'autre par toutes les autres opérations. Car dans tout l'ouvrage, la Lumiere & les Ténébres doivent néceſſairement ſe ſuivre alternativement.

Secondement, que le Firmament ſoit fait au milieu des Eaux, & que les Eaux ſoient diviſées des Eaux : A ſçavoir, celles qui ſont ſous le Firmament de celles qui ſont ſur le Firmament ; c'eſt-à-dire, les épaiſſes & groſſieres ſéparées des ſubtiles ; & qu'elles ſoient ramaſſées en un lieu, afin que la Terre paroiſſe aride & ſéche.

Troiſiémement, que la Terre germe & produiſe de l'herbe verte, faiſant ſa ſemence ſelon ſon genre ; c'eſt-à-dire, des ſemences non des trois familles, car il ne s'agit pas de cela ici, mais des propres familles de ſon genre : Qu'elle ſoit ſemée, & qu'elle ſoit renduë feconde, par des frequens arroſemens d'une roſée de même nature & homogéne.

Quatriémement, que les deux grands Luminaires ſoient faits ; c'eſt-à-dire, le moindre Luminaire, ou l'Elixir au blanc, & le grand Luminaire, ou l'Elixir au rouge ; & qu'ils luiſent dans le Firma-

ment du Ciel Philoſophique, & qu'ils illuminent la Terre, ſoit métallique, ſoit vegetale, ſoit animale ; & qu'ils ſervent de ſigne, de jour, de tems & d'années ; c'eſt-à-dire, qu'ils marquent telle perfection de temperature, que l'on voye des marques & ſignes extérieurs, ſelon la diverſité des tems & des âges ; & enfin l'incorruptibilité ſelon la capacité de la maſſe corporelle.

Cinquiémement, que les ſuſdits Elixirs ſoient multipliez en vertu & volume, par la même Eau dont ils ont été coagulez, par autant d'opérations en ordre, & par le même régime qu'elles ont été faites : Enſuite, qu'elles ſoient fermentées & ſpécifiées par des ſemences ſpécifiques de quelque famille de Mixtes inférieurs, ſelon la nature d'un chacun.

En ſixiéme lieu, que leſdits Elixirs ſoïent multipliez & changez aux Animaux, par adroites & artificieuſes exhibitions, pour la propagation des Vegetaux par conjonction des Sels ; & enfin pour la tranſmutation des Métaux & des Mineraux par projection & conjonction des Soûfres. Et ceci ſuffit pour ce qui regarde la Matiere & la Pratique. Nous allons finir par l'explication des Termes.

Adieu. A Bruxelles, le 30e Decembre 1646.

LETTRE LI.

Contrarieté de Termes dans les Auteurs.

MONSIEUR,

TOUT ce qui concerne les Termes se peut réduire à deux chefs, sçavoir aux Termes composez, & aux simples. Les composez sont des descriptions dont les Philosophes se servent pour indiquer la matiére, lesquels se divisent en deux articles. Le premier est, de ces descriptions qui concernent la seconde matiére, lesquelles sont univoques ou analogues. Les analogues sont celles par lesquelles le Soleil est désigné par les Philosophes, avec les conditions requises, pour qu'il soit la premiere matiére de la Pierre : car alors elle est dépeinte sous des noms de divers Corps, qui ont une nature en partie semblable, & en partie differente

de celle de l'Or. Ainſi le Soûfre vif eſt appellé *Vitriol.* Et c'eſt en ce ſens que l'on doit entendre cét axiome célébre, *que le Vitriol eſt nôtre Or diſſout*, ou que la Terre Solaire eſt un Vitriol métallique, parce qu'elle convient par analogie & proportion avec tous les autres Vitriols. Au reſte il y a mille ſortes de ces deſcriptions, quelquefois par ſimilitude de cauſes, quelquefois par identité de proprietez, quelquefois par conformité d'effets & d'actions; d'autrefois par égalité d'accidens. Ainſi l'on trouve chez les Philoſophes, que le Soleil eſt appellé *preſſure*, *levain*, *le jaune de l'Oeuf Philoſophique*, *le mâle*, &c.

Les deſcriptions univoques ſont celles qui déſignent le Soleil nommément, ou par des qualitez & attributs qui lui ſont entierement propres, & qui expliquent préciſément ſon eſſence. Ce que vous trouverez ordinairement dans nos Ecrits, & dans les Livres des autres Philoſophes : c'eſt pourquoi nous ne les rapporterons pas. Adieu. A Bruxelles, le 16^e^ Janvier 1647.

LETTRE LII.

LETTRE LII.

Description du Sujet de la Pierre.

MONSIEUR,

LE second article est, des descriptions de la seconde matiére. Il se subdivise en trois parties, dont la premiere est des descriptions qui appartiennent à la matiére même : la seconde, des descriptions du sujet dans lequel elle se trouve : la troisiéme contient les descriptions qui appartiennent à l'une & à l'autre en commun, sçavoir à la propre substance de la matiére seconde, & à son sujet.

Les descriptions de la premiere subdivision, comme premieres sont univoques ou analogues, & sont de plusieurs manieres, & se connoissent facilement, en considerant si elles décrivent la Nature de nôtre matiére en gros ou en détail. Nous avons rapporté quelques-unes de ces descriptions en parlant des Termes simples : j'obmets les autres, de peur

d'être trop long.

Les univoques ſont diverſes auſſi, comme eſt celle, par exemple, par laquelle on affirme que nôtre matiére ſe trouve en tous lieux, dans tous les Eſtres; qu'elle eſt par tout devant les yeux d'un chacun, & pourtant qu'on ne la voit point; qu'elle ſe trouve dans les fumiers, & cependant qu'elle eſt la viande qui nous fait vivre : Toutes leſquelles choſes s'entendent ſuffiſamment par les Lettres précédentes, ne pouvoir appartenir qu'à nôtre ſeul Eſprit Univerſel.

Les deſcriptions de la ſeconde ſubdiviſion ſont pareillement, ou analogues ou univoques. Les analogues ſont celles dont on nomme le ſujet de la matiére ſeconde, comme Terre-feüillée, Miel, Roſée, Mercure des Philoſophes, leur Fontaine, & autres noms. Les univoques ſont rares; & entre ſix cens Volumes, nous n'en avons trouvé que trois ou quatre qui ayent dit la choſe clairement & nettement : de maniere pourtant que de prime-abord on ne s'en peut appercevoir.

La premiere eſt celle par laquelle il eſt dit, que le nom de nôtre Sujet dans toutes nos Régions & Langues, tant vi-

vantes, que mortes, eſt d'un même ſon ou peu changé, pource que la premiere ſyllabe a par tout le même ſon ou le même effet des Eſtres.

La ſeconde eſt, par laquelle il eſt dit que le nom de nôtre Sujet eſt compoſé de trois lettres, & de cinq caractéres en Latin; & en Grec & en Hebreu, il n'en a que trois ſeulement de differente eſpéce, & deux de même eſpéce, avec deux des précédentes.

La troiſiéme eſt, par laquelle il eſt dit que nôtre Sujet eſt écrit ou figuré par un ſeul caractére myſtique, auquel les cinq lettres qui exprimẽt ſon nom, ſont rapportées, ſoit que ſa totalité ſoit diviſée en parties ſemblables auſdits caractéres, ſoit que ces lettres demeurent réünies, & que les cinq caractéres ſuſdits ſoient ramaſſez enſemble.

Tu pourras facilement verifier les deſcriptions ſuſdites, puiſque le nom t'en eſt connu: mais le plus conſiderable eſt de t'attacher à connoître les qualitez de ce Sujet, & de la liqueur qui en eſt tirée, afin que tu te mettes fortement dans l'eſprit l'opinion que nous t'avons décrite, & que tu te confirme dans cette verité.

La quatriéme eſt des deſcriptions mêlées, qui renferment & la ſubſtance de la matiére & ſon ſujet, deſquelles on pourroit en remarquer pluſieurs : d'où vient que beaucoup de Philoſophes diſent que le Sujet dont ils ſe ſervent, n'eſt ni vegetable, ni mineral, ni animal, & qu'il n'eſt tiré ni produit d'aucune de ces choſes. Mais ce diſcours paſſeroit les bornes d'une Epître, ſi je m'étendois davantage : ajoûtez que ce n'eſt pas ici nôtre intention de ramaſſer toutes les deſcriptions qui ont été faites ſur ce Sujet, mais ſeulement de leur donner quelque lumiere.

Nous ne diſons rien ici de la Pratique, quoi qu'il ſemble que nôtre diviſion exigeât cela de nous : mais nous y avons ſatisfait dans nôtre derniere Partie, au Chapitre de la maniere d'opérer. Adieu, &c. A Bruxelles, le vingt-deuxiéme Janvier 1647.

LETTRE LIII.

Explication des Termes.

MONSIEUR,

IL ne s'agit plus que d'expliquer les Termes ſimples. Toute leur ambiguité ne conſiſte que dans la reſſemblance du même nom de diverſes choſes & opérations ; c'eſt-à-dire, en differentes applications du même nom à diverſes choſes, ou de pluſieurs noms à une même choſe priſe ou conſiderée de differente maniere.

Selon la reſſemblance du nom, nôtre Eſprit Univerſel avant que d'être reçû dans nôtre Magnéſie, que nous appellons *nôtre Sujet*, eſt appellé *Mercure des Philoſophes*, mais non pas ſimplement, mais par proportion & par analogie avec Mercure Planette du Ciel, lequel prend facilement les qualitez & la nature de tous & un chacun des Planettes auquel il eſt joint : ce que fait nôtre Mercure

avec les Planettes inférieures ; c'eſt-à-dire, les Métaux, ou la ſemence des Métaux ou des autres Mixtes. Ce qui ne convient pas au Mercure vulgaire : car quoi qu'amalgamé & mêlé auec la ſemence des Métaux, il ne peut pourtant jamais recevoir la premiere qualité, ni être élevé par aucun artifice à la multiplication de leur ſemence.

On l'appelle de même nom lorſqu'il eſt dans nôtre Magnéſie, ou auſſi-tôt qu'il en eſt tiré, ou lorſque dans l'œuf des Philoſophes par corruption, il eſt revivifié & intimement conjoint avec l'Or, & identifié avec lui. Toutes leſquelles choſes qui ſe trouvent ſouvent chez les Auteurs ſous ces Termes, ſe doivent entendre par rapport à la Partie de Theorie ou de Pratique dont il s'agit. De même en faut-il penſer de l'Or, qui eſt appellé *Levain* dans l'œuf Philoſophique, ou du même nom dans l'état de la Pierre parfaite, & dans l'action de la projection. Dans ce ſens & differens noms, le ſuſdit Mercure eſt appellé, ſelon differens états & opérations, *Antimoine*, lorſque dans ladite opération il purge l'Or, & le rend tres-propre, comme fait l'Antimoine vulgaire, mais beau-

coup plus noblement & efficacement. Quelquefois dans l'œuf Philosophique, selon les degrez de la forme métallique, ou plûtôt selon son temperament, par rapport à Saturne, il est appellé *Saturne*. D'autrefois il est nommé *femelle*, lorsqu'il reçoit sa semence de l'Or : d'autrefois *Aymant*, parce que par une certaine vertu magnétique, il attire la semence spécifique de l'Or : tantôt *Acier*, parce que comme l'Aymant attire l'Acier, ainsi la semence de l'Or attire ledit Mercure : De même il prend le nom de *Soûfre*, de *Sel*, de *Levain*, soit dans la composition du Magistere, soit dans la multiplication à divers tems & differentes opérations : A sçavoir, il est appellé Soûfre, lorsque le Feu central change sa temperature froide dans son centre même, & que la chaleur y prend son empire. On l'appelle Sel, quand la fixité du Feu & de la Terre étant en équilibre avec l'humidité, se soûmet à la victoire, & devient en une telle consistance de substance, qu'elle peut également & sans dommage être dissoute dans le Feu & dans l'Eau : & au contraire dans l'Air serain & dans la Terre, s'endurcit comme le Sel. Enfin nôtre

Mercure eſt dit Levain, lorſqu'il eſt congelé & épaiſſi, & qu'il coagule ſon ſemblable, autant dans la compoſition du Magiſtere, que dans ſa multiplication.

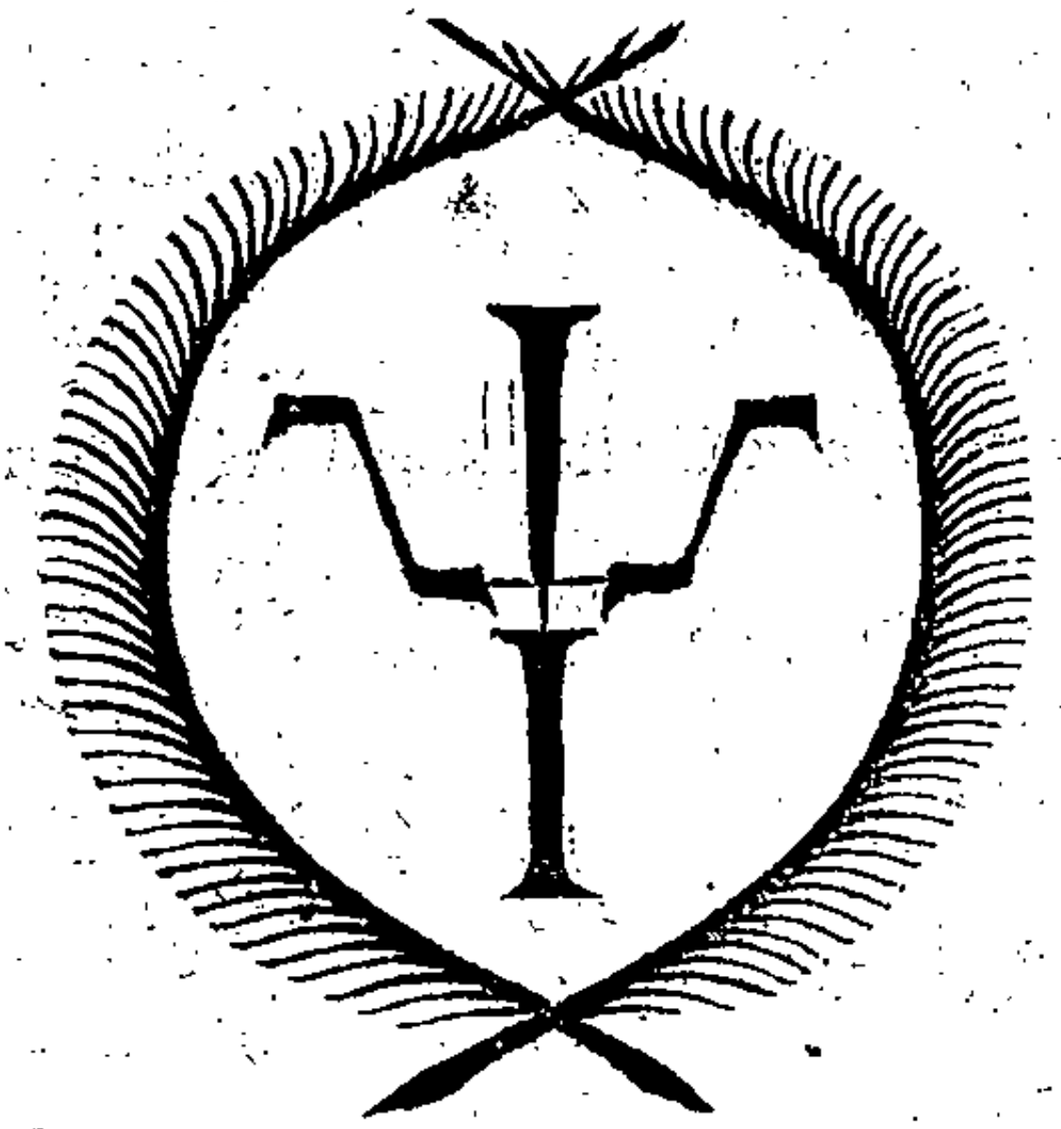
La même choſe ſe doit entendre de l'Or par proportion, lequel aprés la ſolution, eſt appellé *Vitriol*, & dans ſa corruption, *la Tête du Corbeau*, &c.

Que toutes ces inſtructions nous ſuffiſent, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de nous faire naître l'occaſion, & qu'il veüille nous conduire comme par la main à la confection de l'ouvrage que je vous ſouhaite.

Fin des Lettres du Coſmopolite.

SOMMAIRE ABREGE'

De tout ce qui eſt contenu dans ces Lettres, renfermé dans un Sceau ou Hieroglife de la Societé des Philoſophes inconnus.



CE caractére n'a pas été inventé & choiſi au hazard & ſans deſſein : Car le Trident eſt le Neptune de nôtre

parabole, lequel contient en abregé toute la Theorie & la pratique de la Science Hermetique.

Or afin que ces myſtéres particuliers ſoient entendus, nous les expliquerons par deux ordres Geometriques ; à ſçavoir, par analyſe ou décompoſition, & par ſyntheſe ou compoſition.

Par analyſe, on conſidere premierement, l'unité de toute la figure. Secondement, le binaire ou dualité des Côtes, ou pyramide droite. Troiſiémement, la triplicité des vuides ou angles. Quatriémement, le quartenaire des Lignes ; & enfin, les points des extrémitez, la dimenſion ou étenduë de toute la figure, & la latitude des Lignes : car chacune de ces choſes a ſa ſignification Cabaliſtique.

Par ſyntheſe, on conſidere le retour du quartenaire des Lignes dans la triplicité des vuides ou ſinuoſitez. Secondement, de la triplicité au binaire des Côtes. Troiſiémement, du binaire en l'unité.

Faiſons l'application de cette double conſideration. Il faut donc ſçavoir que l'une & l'autre repreſentent en énigme, 1°. la premiere génération ou création

des choſes corporelles : 2°. les productions & multiplications des mêmes choſes par la Nature ; & en troiſiéme lieu, les productions qui ſe font par l'Art qui imite l'un & l'autre.

Pour ce qui regarde la premiere génération, l'unité du caractére de toute la figure difforme, & comme ſans forme à cauſe de ſon vuide qui n'eſt point terminé, qui ne tend point ni à un Triangle, ni à un Quadrangle, ni à un Cercle, ni à aucune autre figure parfaite : cela, dis-je, dénote ou ſignifie *l'Eau Catholique*, ou premier Eſtre des Corps, revêtuë d'une forme informe, & indifferente à toutes les formes parfaites.

La dualité ou binaire des Pyramides droites, ou de la concurrence des Cônes ou pointes de Pyramides, montre l'une & l'autre puiſſance éloignée, ſoit active ou paſſive dudit premier Eſtre. La triplicité des vuides ou ſinuoſitez, leſquels ſe trouvent tournez en trois ſens, & ſemblent regarder vers trois côtez oppoſez, ſçavoir celui du bas intérieur du Trident regarde le haut, le vuide du bas extérieur regarde en bas ; & celui des points des extrémitez des Signes regarde comme la diagonale, ou le milieu entre

le haut & le bas : cette triple ſinuoſité, dis-je, diſpoſée de maniere, que chaque partie laterale faſſe une partie du vuide voiſin auquel elle eſt jointe, ſignifie *l'Hyle*, *l'Archée* & *l'Azoth*, leſquels ont même rapport entr'eux. Le quartenaire des Lignes droites de diverſe largeur ou latitude, poſition & termination, jointes pourtant d'un lien commun enſemble, déſigne la diſtinction des quatre Elemens, & la diſtribution des quatre premieres qualitez, tant ſimboliques, que diſſimboliques. Puis en retrogradant par ſyntheſe, la triple conjonction des Lignes dans les angles contrepoſez ou mis proche l'un de l'autre, montre la compoſition des trois Principes principiez du premier ordre, *Sel*, *Soûfre* & *Mercure*, par le mélange & la combinaiſon des Elemens, & par les communications des qualitez diſſimboliques.

Par les ſimboliques, le binaire des Côones ou Pyramides de divers côtez s'uniſſant à la baſe, démontre les Principes principiez du ſecond ordre, à ſçavoir *le Mercure & le Soûfre*, *le mâle & la femelle*, *l'humidité radicale & la chaleur primitive*. Enfin l'unité de tout le caractére réſultant des Côones conjoints, montre *le*

Mercure des Philoſophes, l'Eau Catholique ſeconde, ou *nôtre Eſprit Univerſel.* Pour les points des extrémitez des Cônes, ils ſignifient la ſemence maſculine & feminine du même genre ou eſpéce: & pour les points dans leſquels les Lignes ſe touchent mutuellement, & font angle, ils repreſentent les trois Familles du Mixte inférieur, avec les differentes eſpéces formées des ſuſdites ſemences. Voilà de quelle maniere ce Hierogliphe explique myſtérieuſement ce qui s'eſt fait dans la premiere Création. Il n'explique pas moins bien ce qui s'eſt fait dans la ſeconde par la Nature. Car l'unité de tout le caractére ſignifie la premiere matiére, (non feinte & imaginée à plaiſir, comme la fauſſe doctrine des Ecoles le prétend,) mais corporelle & ſenſible, & déja revêtuë de quelque forme primitive, à ſçavoir de celle des Elemens ſimples ou Principes principians, ou de celle des Principes principiez. Le binaire des Cônes repreſente le mouvement réel & actuel de l'action & paſſion de tous les Eſtres corporels, comme cauſe prochaine de la perpetuelle corruption & génération.

La triplicité des trois eſpéces de ſinuo-

ſitez ou vuides, nous figure les influences des Corps ſupérieurs, à ſçavoir des Aſtres & Eſtoiles, & la réfléxion des inférieurs, avec la confluence & concours de ce qui eſt entre les deux. Ce qui ſe fait ſans diſcontinuer du centre du Monde à la circonference de toute la Machine corporelle. Le quartenaire des Lignes marque l'écoulement des Elemens, & l'émiſſion de leur quinte-eſſence.

Par ſyntheſe en retrogradant, la triplicité des vuides ou ſinuoſitez, démontre la multiplication des Principes principiez du premier ordre, *Sel*, *Soûfre* & *Mercure*. Le binaire des Cônes repreſente la multiplication des Principes principiez du ſecond ordre, par le mélange des précédens, en *mâle* & *femelle*.

Enfin, l'unité ſinueuſe du Hieroglife eſt l'image de la multiplication de l'Eſprit Univerſel. Pour les points des Lignes disjointes, auſſi-bien que les angles, ils ſignifient la multiplication, tant des ſemences primitives, que des eſpéces de l'une & l'autre Famille des Mixtes inférieurs, par la triple digeſtion & coction du Magiſtere, & par la ſpécification de l'Eſprit Univerſel.

Ce même ſymbole appliqué à ce que

fait l'Art en imitant la Nature & la Création, exprime fort bien toutes ces opérations. Car par l'analyse & syntheſe, l'unité du caractére est le modéle de *l'Eau Catholique seconde*, qui doit sortir de l'assemblage confus des choses de differente nature, par le benefice de l'Art. Le binaire des Cônes signifie des substances de deux consistances differentes, tirées du propre Corps de l'Esprit Universel; par la solution de la coagulation, non par la division de la mixtion. La triplicité des sinuositez est la figure de la contemperation, ou mélange égal que doit acquerir l'Esprit Universel; à sçavoir, mercuriel, sulfuré & salin. Enfin, le quartenaire des Lignes dénote l'harmonie des quatre Elemens.

De plus, par l'ordre renversé, ou par la syntheſe, la triplicité des sinuositez décrit les trois parties principales du Magistere; sçavoir, la solution du corps, la coagulation de l'esprit, l'union du corps, de l'ame & de l'esprit, par digestion, ablution & fixation.

Le binaire des Pyramides conjointes dépeint la purification du Magistere, par solution & coagulation, tant au rouge, qu'au blanc.

L'unité enfin, déclare la vertu de l'Elixir. La ſituation & la poſition des points des extrémitez, ſignifient la projection de l'Elixir ſur une plus grande quantité de quelque Corps que ce ſoit, & une tranſmutation actuelle des formes imparfaite en une tres-parfaite d'une eſpéce plus noble, ou enfin d'une ſubſtance ſeminale.

FIN.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
Contenuës en ces Lettres.

QUels ſont les Auteurs qu'on doit lire entre tous les Philoſophes Hermetiques.
LETTRE II. Pag. 46 & ſuivantes.
Comment ſe fait la préparation du Mercure de la Magnéſie. LETT. IV. P. 55.
Quel doit être le Soûfre des Philoſophes, & à quel Mercure on le doit joindre.
LETT. VII. p. 57.
L'Eau eſt la matiére & le principe primitif de toutes choſes ; mais toutefois aprés avoir eſté informée des quatre premieres qualitez, deſquelles procede toute action & paſſion. LETT. XII. p. 68.
Du conflit de ces quatre premieres qualitez, qui ſe fait dans l'Eau informée de la ſorte ; Dieu a tiré les Elemens, qui ſont plûtôt les matiéres de l'Eau ou ſes parties primitives, que des Elemens veritables. LETT. XIII. p. 69.
De ces Elemens, agiſſans ainſi entr'eux, ſe ſont faites diverſes ſubſtances moyen-

nes dans la ſeconde génération, leſquels on appelle les Elemens élementez, & les Principes principians de tous les Corps. A la même LETT. XIII. p. 70.

De la quinte-eſſence, c'eſt-à-dire, de la partie la plus pure de ces Elemens, par une eſpéce de condenſation les Cieux ont eſté faits; leſquels ſont provenus de la plus pure partie condenſée de l'Eau : Enſuite les Aſtres, dont les uns viennent de la plus pure partie de la Terre : telle eſt la Lune, à cauſe de ſon opacité : Les autres de la plus pure partie de l'Air : telles ſont les Eſtoiles, qui comme un verre tranſparent empruntent leur lumiere du Soleil : Les autres de la partie la plus rayonnante du Feu, comme eſt le Soleil. Ce qui ſe prouve par leurs diverſes influences. LETT. XIV. p. 71. & 72.

De l'action de ces Elemens, ſont provenus le Soûfre, le Sel & le Mercure, dont les proprietez ſont tres-bien expliquées. LETT. XV. p. 75. & LETT. XVI. p. 77. & 78.

De ces trois Principes, il en provient deux autres, appellez Principes Principiez; *ſçavoir, le Sperme & le Menſtrue, qui acquierent de nouvelles proprietez du Soûfre & du Mercure, que l'on explique.* LETT. XVII. p. 79. & ſuiv.

De ces deux derniers, il s'en fait un ſeul Principe, qu'on appelle du nom de Mercure, *lequel a une nature d'Hermaphrodite ; & c'eſt l'Eſprit Univerſel, dont on exprime les proprietez.* LETT. XVIII. p. 82. & 83.

De ce dernier Principe, c'eſt-à-dire de cét Eſprit Univerſel diſpoſé à la nature du Soûfre, Dieu a fait prochainement & immédiatement tous les Mixtes qui ſe trouvent dans les trois Regnes, Vegetable, Animal & Mineral. LETT. XIX. p. 87. & 88.

En combien de manieres ſe fait la multiplication par le moyen de l'Eſprit Univerſel. C'eſt ce qu'on explique. LETT. XX. p. 89. & ſuiv.

Les differences du mâle & de la femelle dans les Familles des Vegetaux, Animaux & Mineraux. LETT. XXI. p. 93. & 94.

De quelle maniere ſe prépare l'Eſprit Univerſel ; comment il ſe digere & s'aſſimile dans les Animaux. LETT. XXII. & XXIII. p. 96.

Ce que c'eſt que la Nature naturante, & la Nature naturée. LETT. XXIV. p. 102. & 103.

En combien de manieres l'Art aide & perfectionne la Nature. LETT. XXV. p. 104. & ſuiv.

L'objet de la Chrysopée, & sa définition.
LETT. XXVI. p. 110. & suiv.
Les causes de la Pierre sont expliquées.
LETT. XXVII. & XXVIII. p. 117. & suiv.
La Pierre se fait de l'Or & de l'Argent, & de l'Esprit Universel tiré de la Magnésie : car la Pierre est homogéne, & de même nature que l'Or & l'Argent.
LETT. XXIX. p. 121. & LETT. XLIV. p. 185.
Le Dissolvant doit être dépoüillé de sa terreſtreité, par diverses rectifications.
LETT. XXX. p. 126.
Les quatre degrez du Feu qui produisent dans l'œuvre Philosophique les couleurs noire, verte, blanche & rouge, viennent du Feu central, & non pas de l'élementaire qui est unique, & qui ne sert qu'à exciter la chaleur centrale. A la même
LETT. XXX. p. 127. & LETT. IX. p. 61.
Instrumens néceſſaires à la préparation de la Magnésie. LETT. XXXI. p. 128. & suiv.
Dans ladite Magnésie il n'est pas besoin de séparer les Principes, Soüfre, Sel & Mercure ; & si le Sel s'y trouve, il doit être volatile, pour être propre à la dissolution de l'Or. LETT. XLV. p. 189.
Dans la Tête-morte de ladite Magnésie, il n'y a aucun Sel aprés la distillation.
Là même, p. 190.
L'Or & l'Argent se doivent réduire en

Vitriol, pour pouvoir mieux ſouffrir la ſolution ; & leur union ſe doit réïterer avec ladite Eau. LETT. XXXIII. p. 133.

Dans l'œuf on doit mettre dix fois autant de Liqueur Mercurielle, avec une once d'Or pour l'Or ; & quatre parties de Mercure, avec une once d'Argent pour l'Argent. La même.

Toutes les differentes manierés de multiplier la Pierre. LETT. XXXIV. p. 135.

Son uſage & ſa projection. LETT. XXXV. p. 138. & ſuiv.

Diverſes manieres particulieres de la Chryſopée particuliere. LETT. XXXVI. p. 141. & ſuiv.

Les differentes methodes d'éprouver les Métaux. LETT. XXXVII. p. 149. & ſuiv.

Si l'on mêle la huitiéme partie de Tartre crud avec de l'Antimoine, lorſqu'on s'en ſert pour épurer l'Or, il ne ſe perd preſque rien de l'Or ; & de plus, l'examen s'en fait plus aiſément. LETT. XXXVIII. p. 157.

Toutes les contradictions qui ſe trouvent répanduës dans les Livres des Philoſophes, à l'occaſion de la matiére de la Pierre, ſont expliquées. LETT. XLI. p. 166. & LETT. XLII. p. 171.

On donne les differens ſentimens des Au-

teurs, touchant la premiere matiére de la Pierre. LETT. XLIII. p. 181.
Et on les explique. LETT. XLV. p. 187. & LETT. XLVII. p. 194.
Diverſes Opinions ſur la figure de la ſeconde matiére des Philoſophes, avec ſa veritable deſcription. LETT. XLVIII. p. 198. & ſuiv.
L'application du Texte du premier Chapitre de la Geneſe, aux opérations de la Pierre dans l'œuf des Philoſophes. LETT. L. p. 211.
Diverſes deſcriptions & noms de la ſeconde matiére de la Pierre : par exemple, de l'Or & de l'Eſprit Univerſel. LETT. LI. p. 215.
Trois deſcriptions veritables & univoques de la Magnéſie des Philoſophes. LETT. LII. p. 217
Explication de la ſeconde matiére, par les differens noms qu'on lui donne. LETT. LIII. p. 221

Fin de la Table des Matieres.